This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

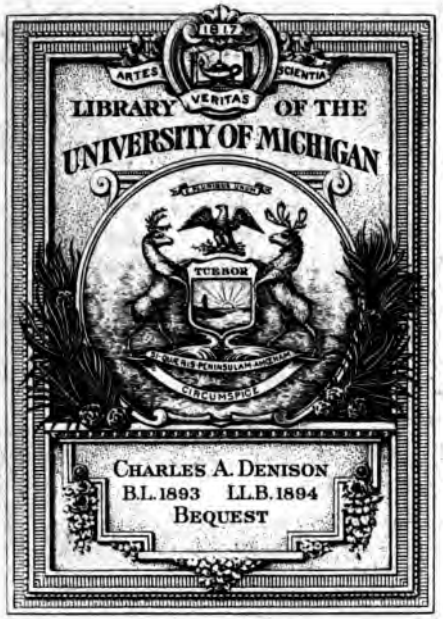
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 835,824


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

QUATORZE MOIS

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD

Tous droits réservés

QUATORZE MOIS

DANS

L'AMÉRIQUE

DU NORD

(1875-1876)

PAR

LE Cte LOUIS DE TURENNE

AVEC

Carte d'une partie du Nord-Ouest

« *Ut prosim.* »

TOME PREMIER

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1879

Denison
Lange
7-7-38
26601
2U.

TABLEAU DE CONVERSION

des Mesures anglaises employées dans cet ouvrage en Mesures françaises

---

Mesures de Longueur

Pouce	= 1/36 du yard =	2,5399	centimètres
Pied	= 1/3 du yard =	3,0479	décimètres
Yard	=	0,9143	mètre
Mille	= 1760 yards =	1609,3149	mètres

Mesures de Superficie

Yard carré = 0,8360 mètre carré
Acre ..... = 4840 yards carrés = 0,4046 hectare
Mille carré = 2,5899 kilomètres carrés

Poids

Livre.....	= 453,5926 grammes		
Quintal.....	= 112 livres...	= 50,802	kilogrammes
Tonne longue	= 20 quintaux	= 1016,048	kilogr.
Tonne courte	= 2000 livres...	= 907,184	kilogr.

N. B. — Dans les mines, c'est la tonne courte qu'on emploie d'ordinaire.

Mesures de Volume

Pouce cube = 16,3861 centimètres cubes

Corde a en.... { hauteur 4 pieds
largeur 4 pieds
longueur 8 pieds

Mesures de capacité

Gallon = 4,5434 litres
Bushel = 8 gallons = 36,3476 litres

Poids de différents grains au Bushel

Le bushel	de blé	pèse 60	livres
»	de maïs	» 56	»
»	de seigle	» 56	»
»	de pois	» 60	»
»	d'orge	» 48	»
»	d'avoine	» 34	»

Valeur en Francs du Dollar

Monnaie de compte : le dollar de 100 cents = 5 fr. 1825.
Il est représenté par le signe $.

TABLEAU DE COMPARAISON

DES

Thermomètres Farenheit et Centigrade

Farenheit.	Centigrade.	Farenheit.	Centigrade.
0°	— 17°78	35°	+ 1°67
5°	— 15°	40°	+ 4°44
10°	— 12°22	45°	+ 7°22
15°	— 9°44	50°	+ 10°00
20°	— 6°67	60°	+ 15°56
25°	— 3°89	70°	+ 21°11
30°	— 1°11	80°	+ 26°67
32°	= 0°00	90°	+ 32°22

Le méridien de Washington est à 77° 2′ de longitude occidentale du méridien de Greenwich, et à 79° 20′ 36″ de longitude occidentale du méridien de Paris.

Le mille marin de 60 au degré = 1852 mètres. Chaque nœud parcouru dans les 30 secondes du sablier correspond à une marche de un mille marin par heure. Ainsi, quand on dit qu'on marche avec une vitesse de 16 à 17 nœuds, cela signifie que l'on fait 16 à 17 milles par heure.

AU LECTEUR

Ce livre est la reproduction exacte d'un journal écrit au jour le jour, à bord du steamer, ou dans les villes que j'ai visitées, ou encore sous ma tente dans les prairies du Far West, dans les forêts du Canada, sur les bords des grands fleuves et des grands lacs. Je n'ai retranché que ce qui pouvait avoir un caractère tout à fait personnel.

Je présente ces notes au public, cédant aux conseils de quelques amis, trop bienveillants peut-être, qui, après en avoir pris connaissance, ont cru qu'elles pourraient offrir un certain intérêt. Il ne s'y trouve pas un chiffre ni un fait que je n'aie vérifié par moi-même ou puisé à des origines d'une authenticité incontestable. J'ai malheureusement négligé parfois de marquer dans mon journal à quelle source j'avais puisé tel ou tel renseignement et je ne pourrai, par suite, comme je l'aurais désiré, rendre un hommage public à tous ceux qui ont bien voulu m'éclairer de leurs lumières ou de leur expérience durant mon voyage.

Que si quelques personnes dont les idées sur l'Amérique sont basées sur des lectures antérieures, se trouvent parfois un peu déroutées par ces pages, je me permettrai de leur dire qu'assurément tout voyageur peut sans peine se former une opinion exacte sur telle région ou telle ville qu'il visite, soit aux Etats-Unis, soit au Canada ; mais si ces personnes veulent bien jeter un coup d'œil sur la vaste étendue qui constitue ces deux pays, elles comprendront combien il est difficile d'apprécier ce qui se passe dans ces profondeurs et combien d'erreurs ont pu commettre ceux qui se sont laissé aller à juger l'Amérique du Nord, ses habitants, ses institutions, sur des faits qui, le plus souvent, ne sont que des faits particuliers.

Un mot encore. — Un livre garde toujours plus ou moins l'empreinte de la façon dont il a été composé. Celui-ci, moins que tout autre, s'écarte de cette règle commune, et peut-être trouvera-t-on la marque de son origine trop apparente. Ce défaut était difficile à éviter; j'espère qu'il ne me sera pas trop vivement reproché par le lecteur qui aura eu la patience de me suivre jusqu'au bout dans le récit de ce que j'ai vu dans les cités du nouveau monde et dans mes pérégrinations *per arduà montium, et roscida cespitum, et lubrica vallium.*

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS

I

DE PARIS A NEW-YORK

1er-13 OCTOBRE

Départ de Paris. — Un second compagnon de voyage sur lequel je ne comptais pas.—Queenstown.—La traversée. — Arrivée à New-York.

1er-2 octobre. — Le baron Edmond de Rothschild s'étant décidé à faire avec moi une partie au moins du voyage que je projette, le jour de notre départ avait été fixé au 30 septembre et notre passage arrêté sur le *Bothnia*, un des steamers de la compagnie « Cunard », qui fait le service entre Liverpool et New-York; mais pour demeurer à Paris un jour de plus, nous avions décidé, au dernier moment, que nous irions prendre le paquebot en Irlande, à Queenstown.

Ces vingt-quatre heures de sursis que nous nous étions données sont écoulées; il faut nous mettre en route et à huit heures du soir nous nous rendons à la gare du Nord, accompagnés de quelques parents et amis.

Bientôt nous échangeons les dernières poignées de main et le train se met en marche.

Nous sommes quatre dans le compartiment; un de nos amis, S..., nous conduit jusqu'à Creil, et le docteur Davesne, avec lequel Rothschild m'a fait faire connaissance

sur le quai de la gare, doit nous accompagner plus loin encore : il viendra jusqu'à Queenstown.

Mais le vieux proverbe « l'homme propose et Dieu dispose » ne tarde pas à trouver son application. A peine sorti du mur d'enceinte, s'adressant au docteur : « Pourquoi, lui dit Rothschild, ne pas vous joindre à nous jusqu'au bout? — Je ne demande pas mieux », répond celui-ci sans hésiter. Il est convenu que S... se chargera de régler quelques affaires que l'absence de Davesne laisserait en souffrance et qu'il transmettra les adieux de notre nouveau compagnon à sa famille. Je songe à part moi que voilà une façon pour le moins originale, et qui me plaît, de s'en aller courir le nouveau monde.

A Creil, S... nous quitte et les trois voyageurs à destination d'Amérique restent livrés à eux-mêmes.

Arrivés à Londres à six heures et demie du matin, nous n'avons que le temps de nous rendre à la gare de *Holyhead;* — à sept heures un quart nous partons. De *Conway* à *Holyhead*, la voie ferrée côtoie les côtes de la mer d'Irlande. Le pays est des plus pittoresques. Je ne connais pas le *pays de Galles :* décidément j'y reviendrai. — La traversée de *Holyhead* à *Kingstown* se fait sans encombre; de loin nous voyons les débris du *Vanguard*, coulé quelques semaines avant par le *Iron Duke*. — Débarqués à Kingstown, quinze minutes de chemin de fer nous amènent à *Dublin*. Nous dînons à la hâte. C'est un samedi, les boutiques commencent à fermer, et il nous faut trouver les vêtements nécessaires à Davesne, du moins pour la traversée. La Belle-Jardinière de l'endroit est mise à contribution et le docteur en sort

équipé de pied en cap, mais avec la tournure très-réussie d'un véritable « Paddy ».

3 octobre. — A neuf heures du matin, le lendemain, avec une vitesse moyenne de 60 milles à l'heure, la malle nous emporte vers Queenstown. Il fait un temps blafard, et la pluie fine qui vient fouetter les vitres n'est pas faite pour nous égayer. A Queenstown, le port de Cork, nous trouvons le petit vapeur qui attend les dépêches et les derniers passagers que doit prendre le *Bothnia*, parti hier de Liverpool et dont nous voyons, à une distance d'environ un mille, les cheminées fumant.

La pluie redouble; quelques rares curieux seulement sur le quai et les parents ou les amis des émigrants qui vont quitter, sans espoir de retour, le sol natal.

Nous nous embarquons et bientôt nous voici à bord du steamer. A quatre heures il se met en route.

Le *Bothnia*, un bateau très sûr, au dire des gens compétents, roule désagréablement. La propreté y est douteuse, la cuisine détestable. Nous sommes 560 personnes à bord; les inconvénients de cet encombrement se font vivement sentir à dîner. Mais c'est Davesne surtout qui en est victime; son passage n'ayant pas été retenu, il se trouve relégué dans une cabine des plus médiocres. Grâce à la dose de philosophie, de bonhomie charmante dont il est doué, il prend gaiement son parti.

Peu de choses à dire sur les passagers. Ce sont pres-

que tous des Américains qui viennent de faire leur tour d'Europe et rentrent, les uns à New-York, les autres à Baltimore, Boston, etc., pour la saison d'hiver qui va commencer. Dans le nombre quelques jeunes personnes assez jolies et une quantité incoyrable d'enfants.

Dès les premiers jours je lie connaissance avec M. Brewster, un *lawyer*, comme on dit en Amérique, d'un réel talent et qui habite Philadelphie. Il a été pendant longtemps le conseil de l'État de Pennsylvanie. C'est un homme instruit; il a beaucoup voyagé et j'en obtiens une foule de renseignements intéressants et utiles sur le pays que je viens visiter. Il me présente à sa femme, qui possède au suprême degré les qualités séduisantes qu'on rencontre chez tant d'Américaines. Je passe de longues heures avec ces aimables gens et me promets de les revoir à Philadelphie.

En dehors des passagers de première et de seconde classe, le *Bothnia* transporte un certain nombre d'émigrants. En grande majorité ce sont des Irlandais; ils semblent s'expatrier sans regret; leurs traits fatigués par la misère, n'expriment chez la plupart que l'indifférence la plus absolue pour le sort qui les attend dans leur nouvelle patrie. On voit aussi quelques Allemands; ceux-là sont plus graves, et un Français, tailleur de son état, nous dit-il, mais qui doit avoir quelques bonnes raisons, datant du temps de la Commune, pour venir chercher un emploi à New-York.

Rien de bien saillant dans notre marche; nous naviguons vent debout avec une mer houleuse.

10 octobre. — Hier soir nous avons eu un assez gros temps que le capitaine a qualifié de *half-gale;* pendant

la nuit la brise a fraîchi encore, mais ce matin la mer s'est calmée. On signale une baleine. Je m'étonne de la présence de ce cétacé dans ces parages et j'apprends que depuis l'exploitation des huiles minérales en Amérique, la pêche de la baleine s'est ralentie et que ces animaux commencent à reparaître dans des régions d'où ils avaient disparu totalement.

On ne rencontre que très peu de navires. La ligne suivie par les paquebots est parfaitement connue, et pour éviter toute collision, les voiliers autant que possible s'en écartent. Ils risqueraient trop de jouer le rôle du pot de terre contre le pot de fer.

Dans la nuit du 10 au 11, nous traversons le *Gulf-Stream;* il en résulte un accroissement de température très sensible. Le thermomètre marque 72° F. (22° c.) sur le pont et 80° F. dans l'entre-pont. Le lendemain la pluie, qui n'avait pas cessé de tomber avec violence toute la matinée, s'apaise vers midi. Le temps s'éclaircit et le vent devient favorable. Les passagers montent sur le pont et une grande animation se fait jour quand, vers le soir, on aperçoit le fanal du bateau pilote qui s'approche. C'est que de gros paris sont engagés sur le numéro de ce bateau. Il porte le numéro 21 et le pilote est accueilli par des cheers et des hurrahs assourdissants lorsqu'il met le pied sur le *Bothnia.* La soirée se passe joyeusement : on a la certitude d'être demain dans la journée à New-York.

13 octobre. — « Dans trois heures on verra la terre ! » nous dit le docteur en entrant dans notre cabine ce matin à sept heures. « Temps superbe, mer comme de

l'huile. » — Vite nous sautons hors de nos cadres, et notre toilette faite nous montons sur le pont.

Davesne a dit vrai. Le temps est magnifique, pas un souffle de brise. Voilà enfin cet « Indian summer », l'été de la Saint-Martin de ce côté de l'Atlantique, dont il nous a tant été parlé par les Américains à bord!

Le pont est encombré. On ne voit que des figures réjouies. Beaucoup sont nouvelles pour moi. Ce sont celles des malheureux que le terrible mal de mer a retenus en bas et que le beau temps et surtout l'approche de la terre ont guéris. Les femmes sont en toilettes élégantes et la plupart des hommes ont sorti leur affreux chapeau noir. Chacun s'efforce de découvrir la terre. Dans le lointain on me montre un point à peine perceptible. C'est, me dit-on, le phare de *Sandy-Hook*.

Mais petit à petit la côte se dessine davantage et bientôt le paquebot glisse entre les deux îles de *Staten-Island*, au sud-ouest, et de *Long-Island*, au nord-est. Le spectacle devient superbe. Armé d'une excellente longue-vue, j'examine avec une admiration sans mélange ces rivages qu'éclaire un soleil splendide. Nous approchons encore; ces masses de verdure de couleurs toutes différentes, deviennent plus distinctes; impossible de rêver quelque chose de plus merveilleux que ces gammes de tons variant du brun le plus foncé au rouge le plus vif, du jaune le plus doré au vert le plus sombre, tout cela enveloppé de cette atmosphère lumineuse que je n'ai vue encore qu'en Hollande, et dont les peintres flamands et hollandais ont su si bien rendre les effets.

Nous arrivons à l'étroit passage qu'on appelle les *Narrows*, laissant à droite et à gauche deux forts de

construction récente et qui semblent bien entendus, puis quelques autres de date plus ancienne qui me paraissent n'avoir qu'une importance secondaire, et nous commençons à entrevoir *New-York*. Le paquebot continue sa course en décrivant une courbe parallèle à la côte ouest et bientôt la plus grande ville d'Amérique nous apparaît dans son étendue et sa splendeur.

Le panorama est féerique; il a quelque analogie avec celui qu'on a sous les yeux lorsque, de la côte de Saint-Cloud, les regards plongent sur Paris.

Ce qui manque ici, ce sont ces monuments qui là-bas émergent de tous côtés comme des points lumineux; mais ce que nous n'avons pas, c'est ce premier plan qu'on a ici, cette mer d'un bleu admirable, sillonnée de voiles de toute espèce, de vapeurs grands et petits.

Le débarquement se fait lentement. Heureusement M. Belmont, banquier à New-York, a eu l'aimable attention d'envoyer au-devant de nous. Nous n'avons pas à nous occuper de nos bagages; montant dans une voiture de place, nous traversons le *Hudson River* sur un *ferry-boat*, sorte d'immense bac à vapeur, et nous nous faisons conduire au *Brevoort-House*, où, grâce à un excellent appartement et un dîner parfait, nous ne tardons pas à oublier nos cabines inconfortables et la mauvaise nourriture du bord.

II

UN PREMIER SÉJOUR A NEW-YORK

14-20 OCTOBRE

Les nouveaux quartiers. — Une soirée à Park-Theatre. — Le quartier des affaires. — Les Minstrels. — Central-Park. — Ce que semblent penser quelques gens sérieux sur l'avenir des États-Unis. — Jerome-Park. — Les courses. — Nouveau mode de paris.

14 octobre. — M. Belmont, qui est venu passer quelques instants avec nous hier soir, nous a prévenus qu'un paquebot partait dans la journée pour l'Europe. La matinée, naturellement nous la consacrons à notre correspondance. Puis, après un déjeuner non moins parfait que le dîner de la veille, nous allons rendre à M. Belmont sa visite. Cela fait, nous décidons que, pour commencer, nous nous promènerons un peu à l'aventure, à la découverte en quelque sorte, afin de prendre une idée générale de New-York. Ce ne sera que plus tard, à notre retour de notre voyage dans les États de l'Ouest, en prenant notre temps, que nous en consacrerons ce qui sera nécessaire pour obtenir une connaissance plus approfondie de la cité impériale américaine.

Nous parcourons tour à tour *Broadway*, *Fifth Avenue*, *Madison Square*, *Union Square* et tout le quartier avoi-

sinant. Les États-Unis n'ont pas encore cent ans d'existence, ils n'ont par suite qu'une histoire très courte, et conséquemment on ne rencontre ici que très peu de ces monuments qui surgissent à chaque pas dans les villes de la vieille Europe et sont comme de grands livres écrits sur la pierre même dont on s'est servi pour les construire, où sont relatés les actes des hommes illustres, bienfaiteurs de leur pays ou de l'humanité, les événements importants, etc. En revanche de nombreux temples. Il y a à New-York trois cent cinquante-quatre églises ou temples de différents cultes. Quelques-uns sont d'une architecture élégante et d'un heureux effet. Mais tous sont dans l'alignement des maisons. Fermés dans l'habitude de la vie, il ne se distinguent des habitations voisines que par leur architecture spéciale. Dans les squares, dans Fifth avenue, des arbres d'essences diverses, avec leurs feuilles teintées différemment par l'automne, reposent agréablement la vue. En somme, l'aspect de la ville dans le beau quartier, celui que nous avons parcouru aujourd'hui, est plaisant en dépit de la teinte foncée des constructions, la plupart en briques.

La nuit venue, nous nous hâtons de dîner pour nous rendre au *Park-Theatre*, où dans la journée nous nous sommes arrêtés pour prendre des places. Cette salle est spécialement consacrée aux drames et comédies d'auteurs américains. On joue une pièce qui a pour titre le *Mighty-Dollar*, « le tout-puissant Dollar ». C'est une sortie d'une violence inouïe contre les mœurs politiques du jour; le gouvernement y est outragé presque à chaque mot; cela nous semble curieux à nous autres

Européens; ici, presque personne ne s'en étonne, et c'est à peine si quelques rares applaudissements viennent parfois souligner ces attaques. Il y a cependant actuellement, me dit-on, un mouvement de réaction très prononcé et presque général contre ces agissements trop réels malheureusement, que flagelle si vigoureusement la pièce que nous sommes venus voir. Les acteurs sont bons, la mise en scène suffisante. Ce qui à mon avis est de trop, c'est le prix exagéré des places. Nous avons dû payer 20 $ notre petite loge!

M. Belmont ayant eu l'amabilité de nous faire inscrire à deux des cercles de New-York, le *Knicker-Boker* et le *Union-Club*, nous finissons notre soirée dans ce dernier, où nous rencontrons quelques connaissances d'Europe.

Le lendemain la pluie tombe à torrents; mais, partie à pied, partie en fiacre, nous continuons nos promenades dans la ville. Nous nous rendons dans *Wall Street*. Cette fois nous sommes bien dans le quartier des affaires. — Tout l'indique, — le mouvement des rues, — le pas pressé des piétons, — les affiches dont sont bariolées les maisons. L'aspect du quartier des affaires à New-York a vraiment une ressemblance frappante avec la Cité à Londres; il y a toutefois ici moins de voitures et elles marchent moins vite. Les voies de communication sont aussi très inférieures comme état d'entretien. Cette observation peut d'ailleurs s'appliquer aux quartiers les plus élégants, où la voirie laisse beaucoup à désirer. Je ne suis plus surpris de l'étonnement que manifestent les Américains venant pour la première fois à Paris, en constatant la propreté de notre capitale.

Le cœur du quartier commercial est en somme dans *Wall Street,* et les rues voisines, toutes irrégulières, s'enchevêtrent les unes dans les autres d'une façon assez pittoresque. C'est là ce qui forme la partie sud de la ville, la plus ancienne et celle où l'on peut voir presque toutes les maisons de banque, de change, etc. Remontant vers le nord, on se retrouve dans le quartier plus élégant que j'ai parcouru hier, avec ses rues et ses larges avenues se coupant régulièrement à angle droit.

En réalité, New-York n'a pas extérieurement un caractère particulier. Comme dans toutes les grandes villes commerçantes, dans la rue on vit au milieu d'un bruit et d'une excitation considérables. Il semble que tout soit fait à la hâte, avec fièvre. Les constructions n'affectent pas un genre spécial. La population, non plus, n'est pas caractéristique. On coudoie à chaque pas des gens de toute nationalité. Rien chez eux qui frappe; on rencontre très peu d'hommes de couleur. Pour moi, vue dans sa vie extérieure, New-York est la ville *cosmopolite* par excellence.

Au Brevoort, nous retrouvons un vieil ami, le maëstro Gaëtano Braga, que je ne savais pas ce matin encore en Amérique; il a su notre arrivée par les journaux et m'a fait passer sa carte; il vient dîner. Nous goûtons pour la première fois ce fameux *cauvass-back duck* si célébré de l'autre côté de l'Atlantique et qui ne ment pas à sa réputation. En passant, et puisque j'en suis à parler cuisine, je veux profiter de l'occasion pour bien établir qu'à mon avis le *Brevoort House* est le meilleur hôtel du monde; je n'ai rien trouvé qui pût lui être

comparé ni en France, ni en Angleterre, ni ailleurs. Ce devoir de reconnaissance rempli, je continue.

Après avoir dîné avec un musicien, comment passer la soirée? Aller entendre de la musique est tout indiqué. C'est ce que nous nous empressons de faire et nous nous dirigeons vers le *New Opera House*, dans *Broadway*, où nous devons entendre les *Minstrels*, une institution particulière aux États-Unis. On donne le nom de *Minstrels* à des individus qui, avec un talent tout spécial, se font des têtes de nègre et donnent des représentations variées où les chants et l'exécution des mélodies nègres, les parodies, les farces se succèdent sans interruption. Malheureusement nous arrivons un peu tard et nous n'assistons pas à la première partie de la représentation qu'on nous dit être la meilleure.

Fort amusants pourtant un discours sur la « crise financière », une romance chantée avec une voix de tête extraordinaire par un individu habillé en femme et portant son travesti d'une façon étonnante, et une farce à quatre personnages intitulée *The Broadway Milliners*, « les modistes de Broadway. »

Mais ce qui m'a le plus intéressé c'est un solo de flûte, variations sur des mélodies nègres, et surtout l'exécution de quelques-uns de ces airs bizarres sur un instrument particulier appelé *banjo*, qui tient à la fois de la guitare et du tambour de basque. Les sons qu'on en tire sont fort agréables. Très en usage chez les nègres, il a une analogie frappante avec l'instrument qu'on voit entre les mains de certaines figures des monuments assyriens.

16 octobre. — La pluie, qui n'a pas cessé de tomber

depuis hier, contrarie nos projets. L'aimable vice-président du Jockey-Club de New-York devait aujourd'hui nous conduire aux courses. A onze heures on vient nous prévenir qu'elles sont remises. Justement, au même moment, le temps s'éclaircit; nous en profitons pour visiter le *Central Park*. C'est la vraie promenade de New-York. Elle occupe une superficie de 840 acres environ et se trouve sur le prolongement des 5e, 6e, 7e, 8e, 9e et 10e avenues. Il n'y a guère qu'une quinzaine d'années qu'on a commencé à y travailler. Jusque-là, le véritable rendez-vous des promeneurs avait été la *Batterie*, située juste au confluent de l'*Hudson* et de la *Rivière de l'Est*.

Ce sont les teintes que prennent ici les feuilles de certains arbres dans la saison où nous sommes qui nous frappent le plus. Justement ces feuilles sont encore tout humides de la pluie qui vient de tomber, et les reflets du soleil leur donnent un éclat métallique extraordinaire que nous ne pouvons nous lasser d'admirer, surtout dans les échappées de terrain que nous apercevons de chaque côté de la grande belle allée droite qui se termine par ce qu'on appelle la *Terrasse*.

La pluie recommence à tomber; nous allons chercher un abri au Muséum, où nous espérons avoir un premier aperçu des animaux que, si la fortune nous favorise plus tard, nous pourrons peut-être chasser. Le Muséum est pauvre. Nous y voyons cependant un *buffalo*, qui ne semble pas doué d'un caractère très endurant, et un *grizzly-bear* qui, au contraire, paraît posséder un naturel charmant. Il se roule sur le dos,

suit son gardien, lui donne une patte armée de ces griffes énormes qui, chez quelques-uns de ses congénères, atteignent jusqu'à 12 centimètres de longueur. Ce grizzly, d'une taille déjà fort respectable, n'a que cinq ans; mais il paraît qu'on en rencontre de dimensions au moins doubles. Ceci est sans doute fort exagéré, et je me contenterais aisément d'avoir au bout de ma carabine l'hôte de la cage que j'ai devant moi. Somme toute, le Muséum est à constituer. Il n'y a que fort peu d'animaux, et, quant aux galeries d'histoire naturelle, elles n'existent pas.

New-York est la ville des tramways par excellence. Il se fait tard, et, sautant dans un des *horse-cars*, comme on dit ici, nous nous faisons ramener en ville. En regagnant notre hôtel, nous passons derrière la *Cathédrale de Saint-Patrick*, située entre la 51e et la 52e rue, à l'est de la 8e avenue, sur laquelle se trouve la façade, qui n'est point encore achevée. Cette cathédrale, de style gothique, sortira, par ses proportions, son architecture et la situation qu'elle occupe, de ce qu'on est habitué à voir à New-York comme église.

Après un dîner charmant, qui nous est offert au *Knicker-boker Club* par M. Purdy, le vice-président du Jockey-Club, suivi d'une promenade de quelques instants à ce qu'on appelle le *Gilmour's Concert Garden*, qui a quelque analogie avec notre Jardin d'hiver d'autrefois, et où nous entendons des chœurs remarquablement chantés par le « Young Apollo Club », sorte de Société chorale composée uniquement d'enfants au-dessous de quinze ans, je vais finir la soirée à l'*Union Club*.

De mes conversations avec les diverses personnes avec lesquelles je me suis trouvé en relations depuis mon arrivée à New-York, il est impossible de ne pas conclure que tous les gens sérieux, en Amérique, se préoccupent beaucoup de l'avenir des Etats-Unis. Pour moi, il devient évident que chacun sent que, dans un temps plus ou moins long, le faisceau se brisera, à moins qu'une dictature ne vienne arrêter cette désagrégation qui s'opère lentement, il est vrai, mais d'une façon constante. Avec une population à peine supérieure à celle de la France et une étendue presque égale à celle de l'Europe, avec la multiplicité des intérêts différents qui ont leur origine justement dans cette proportion anormale entre le chiffre des habitants et l'étendue du pays, il semble impossible que l'état de choses actuel puisse se maintenir indéfiniment aux États-Unis.

Aux causes générales que je viens d'énoncer, il faut ajouter la richesse croissante des États de l'Ouest, qui donnera un nouvel essor à leurs exigences, et la situation précaire des États du Sud, où la guerre de sécession, en ruinant les propriétaires et l'industrie locale, a amené un malaise général tel que l'ordre ne peut être maintenu que grâce à une sorte de gouvernement militaire.

17 octobre. — Le soleil se lève radieux; mais c'est aujourd'hui dimanche : rien donc à faire en ville. Nous en profitons pour aller visiter *Jerome Park.* Pour y aller, nous traversons Central Park, que nous n'avions pas vu en entier hier, puis la jolie rivière de *Harlem*, et, après une course d'environ une heure à travers un

pays très pittoresque et habité, nous arrivons au terrain de courses du Jockey-Club.

Notre aimable guide, M. Purdy, nous en fait visiter les aménagements. L'installation particulière du club est parfaite à tous égards, l'endroit est charmant. Malheureusement le champ de courses même est resserré entre deux collines et n'a pas plus de 220 yards de largeur dans la partie qui se trouve devant les tribunes. La piste peut avoir en tout 2,000 à 2,400 yards, dont 700 environ en ligne droite. Pour le reste, elle décrit une série de méandres capricieux, avec une suite de courbes rentrantes et sortantes qui feraient bondir tous les sportsmen d'Europe. La piste n'est pas gazonnée. Des écuries construites en bois s'élèvent dans un coin; c'est là que les chevaux viennent finir leur préparation, et quelques entraîneurs publics sont installés au même endroit. Nous visitons l'une des écuries et n'y voyons qu'un très petit nombre de chevaux de médiocre apparence. Les meilleurs sont partis pour *Baltimore*, où, mardi, doivent être courus quelques prix importants.

Notre retour s'effectue sans encombre. Nous croisons un grand nombre de New-Yorkais se promenant avec leurs *sulkys* et leurs trotteurs à des allures désordonnées. Sur la route, beaucoup de cafés avec d'immenses hangars sous lesquels les voitures tout attelées sont remisées, tandis que les propriétaires sont attablés et consomment « cocktails » et « drinks » de tout genre.

18 octobre. — J'ai reçu une invitation pour la tribune du Jockey-Club. Je me rends donc aux courses. Sans

parler de mon goût très-vif pour ce genre de sport, ma curiosité était vivement excitée par ce que j'avais vu de la piste hier. Peu de monde. Peu de chevaux. Les commissaires, avec une bonne grâce des plus aimables, m'admettent dans leur tribune, ce qui me permet de suivre parfaitement tous les détails de la réunion. L'échelle des poids adoptée est beaucoup moins élevée qu'en Europe. Aussi les chevaux sont-ils montés souvent par des enfants de couleur qui sont accrochés sur leur monture exactement comme des singes, et qui me paraissent n'avoir ni beaucoup de jugement, ni assez de force. Les commissaires, à mon observation sur ce point, me répondent que l'élévation de l'échelle des poids rencontrerait une vive opposition dans l'opinion publique. Des chevaux, je ne saurais rien dire; ce sont, me dit-on, des animaux des plus médiocres et sur lesquels il ne faudrait pas juger la production. Le temps est toujours constaté; on y attache une très grande importance. Quant à la piste, elle demeure pour moi un sujet d'absolu ébahissement. Je m'étonne seulement qu'il ne s'y produise pas de fréquents accidents.

Quant à la possibilité pour un cheval grand et fort d'y courir dans un champ nombreux selon son vrai mérite, cela est absolument inadmissible.

Il y a des agences de paris mutuels comme celles que nous avons vues en France. Mais je remarque, en outre, un autre genre de paris très particuliers. Ce sont des sortes de poules où les numéros sont vendus aux enchères par un commissaire-priseur régulier. Quand je dis les numéros, je veux dire le 1er, le

2e, le 3e, etc., choix dans les chevaux engagés dans telle ou telle course. Supposons qu'il y ait quatre chevaux engagés dans une épreuve et désignons ces chevaux par les lettres A, B, C, D. Supposons que D soit, par exemple, le cheval auquel on suppose le plus de chances, le commissaire-priseur mettant en vente le 1er choix, D est acheté par le dernier enchérisseur; supposons qu'il l'ait acheté 500 dollars. On passera ensuite à la vente du 2e choix. Ce sera A, par exemple, qui sera acheté 300 dollars; puis, on agira de même pour B et C, qui seront vendus, par exemple, 110 et 50 dollars. La poule représentera une somme de 950 dollars, et chacun des acheteurs aura son cheval à la cote établie régulièrement par le public. Il reçoit, au moment où le cheval lui est adjugé contre le montant de son chiffre d'enchères, un ticket sur lequel sont inscrits son nom, le nom du cheval, la somme qu'il a dû verser et le chiffre du montant de la poule. Il est pris une commission de 3 pour 100 sur ces opérations.

J'effectue mon retour sur le drag de M. Bronson. Le goût du coaching semble s'établir à New-York. Il y avait sur le champ de courses aujourd'hui cinq coaches fort bien entendus. Tous sont partis ensemble, et nous sommes rentrés par la route que j'avais prise hier. Mais le temps est cette fois presque un temps de printemps, et tout le paysage est enveloppé de cette atmosphère lumineuse dont j'ai déjà eu occasion de parler, qui lui donne des tons d'une douceur et d'un velouté merveilleux.

III

DE NEW-YORK A CHICAGO

20-23 OCTOBRE

La rivière d'Hudson. — Le Niagara. Un lever de soleil devant les cataractes. — Aspect du haut Canada vu du chemin de fer. — Un train sur un bac à vapeur. — Arrivée à Chicago.

20 octobre. — Les bateaux à vapeur qui font le service jusqu'à *Albany*, sur le *Hudson River*, ont interrompu leur service de jour. Nous en sommes réduits à la voie ferrée, plus expéditive, mais qui ne nous permettra pas de jouir aussi bien du paysage, très pittoresque, dit-on, qui se déroule le long du fleuve. Nous ne le perdrons pas entièrement toutefois, le *Hudson River railway* côtoyant la rive est jusqu'à *Albany*.

La rivière Hudson, qu'on nomme aussi le *North River*, prend sa source dans la portion nord de l'État de *New-York*, dans les monts *Adirondacks*, qui forment la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Hudson et celui des lacs *Georges* et *Champlain*, tributaires du *Saint-Laurent*.

L'Hudson a un cours d'environ 325 milles; il est navigable sur la moitié de cette distance. Il reçoit de *Mohawk* qui passe à *Rome* et à *Uttica*, et dont nous

suivrons les bords en quittant *Albany*, le *Delaware* que nous retrouverons à Philadelphie, et le *Susquehanna*.

Quelques instants après avoir quitté New-York, en débouchant sur le *North River*, on aperçoit sur la rive opposée à celle que suit la voie ferrée, de véritables falaises à pic variant entre deux et trois cents pieds de hauteur et qui se prolongent jusqu'à *Piermont* sur une distance d'environ vingt milles. Ces rochers affectent des formes souvent assez bizarres et leur couleur s'harmonise admirablement avec celle de la végétation qui les surmonte ou qui pousse dans les anfractuosités. De nombreuses maisons de plaisance, des villages, des petites villes, sont coquettement dispersés çà et là. Le fleuve, dont la largeur varie entre 500 et 2,500 yards, sert de premier plan au tableau.

A *Sing-Sing*, petite ville où se trouve la prison d'état et située à 33 milles de l'embouchure du fleuve, celui-ci atteint sa plus grande largeur, 4 milles.

Bientôt le paysage change d'aspect et prend une analogie frappante avec certaines parties des bords du Rhin. C'est ici que se trouve *West-Point*, l'école militaire des États-Unis. Des hauteurs plus élevées forment l'arrière-plan. Elles sont garnies de forêts d'un très joli aspect, avec leurs feuillages de nuances si diverses qu'on dirait groupés par la main d'un artiste.

A *Hudson*, les montagnes sur la rive ouest s'accentuent encore davantage; ce sont les monts *Kaatskills*, des ramifications des monts *Apalaches* qui, formant un coude à *Albany*, dessinent la vallée du *Mohawk*.

Nous traversons le fleuve et nous voici à *Albany*, la

capitale de l'État de *New-York*, placée à la tête des canaux des lacs *Érié* et *Champlain* et de plusieurs lignes ferrées. Son port peut recevoir des navires de moyen tonnage. Sa population est de 70,000 habitants.

Le train parcourt les rues lentement; une cloche suspendue sur la locomotive sonne à toute volée, chacun se range. Quelques minutes d'arrêt seulement et nous reprenons notre course suivant la vallée du *Mohawk*. A droite et à gauche de la voie des champs cultivés où le maïs domine, des bois, de verts pâturages. Bientôt le sol devient pierreux et les champs sont bordés de clôtures de pierres sèches bâties évidemment avec les pierres tirées des champs. Les bois sont plus maigres et leur apparence dénote qu'ils ont été exploités sans souci de réserves d'aucune sorte. Les maisons de pierre font place aux maisons construites en bois. La vallée devient plus étroite, la rivière semble s'être elle-même creusé sa route dans le roc. Puis, au bout de quelques milles, le pays reprend son aspect primitif. La nuit arrive; nous traversons *Utica*, *Rome*, *Syracuse*, *Rochester* et à une heure et demie du matin le train nous dépose à *Niagara Falls*. Il fait nuit noire, pas le moindre clair de lune! Il faut renoncer à tout espoir de donner un coup d'œil à la cataracte dont on entend le grondement et que nous pourrions voir des fenêtres de l'hôtel où nous nous sommes fait conduire aussitôt débarqués.

21 octobre. — Sept heures du soir. — Je rentre de ma course au Niagara. Le spectacle qu'il m'a été donné d'avoir sous les yeux quand le *Bothnia* a fait son entrée dans la rade de *New-York* et celui que je viens d'admirer aujourd'hui, voilà deux souvenirs du

voyage que j'ai entrepris qui resteront à jamais fixés dans ma mémoire.

Le Niagara! — Quelle grandeur et quelle magnificence! — Cette masse énorme d'eau qui semble s'engloutir dans les entrailles de la terre; — cette écume qui s'en va bondissant au milieu d'immenses rochers qui, par leur immobilité, paraissent insulter à la fureur de ces flots blancs, verts, bleuâtres, qui tombent avec un sourd mugissement qu'on entend au loin; — cette vapeur neigeuse qui s'élève de l'abîme, traversée par un colossal arc-en-ciel; — ces arbres aux couleurs parfois fondues, parfois brutales, — tout cela éclairé par un de ces radieux soleils d'automne qui donnent à toute la nature des tons plus chauds, plus éclatants : tout cela on ne saurait l'oublier!

Mais comme il faut que l'admiration s'impose pour résister aux obsessions des guides et des photographes, à la rapacité des naturels de l'endroit, et à tous ces produits de la civilisation, ces maisons, ces routes macadamisées, ces escaliers placés pour faciliter l'accès des points remarquables!

Je dois avouer toutefois que les deux ponts suspendus etés sur les rapides, merveilles de la science et de l'art, ont trouvé grâce devant mes yeux.

Il faudrait une autre plume que la mienne pour faire une description complète des chutes du Niagara et je me bornerai à résumer succinctement ici ce que j'ai pu noter de plus important sur la disposition des lieux.

En route de bonne heure, nous nous dirigeons d'abord vers les *Whirlpool rapids*, à deux milles environ au-des-

sous de la cataracte et où l'eau des grands lacs resserrée dans une gorge étroite, peut-être de 600 pieds de largeur, roule avec fracas; elle forme des ressauts qui ressemblent aux grandes lames de l'Océan aux jours de tempête; il faut descendre à une profondeur de 260 pieds pour arriver au bord de ce magnifique torrent et c'est par un ascenseur (!), mû par la chute, que nous effectuons cette opération.

A un mille plus bas se trouve le *Whirlpool*, « le tourbillon. » Ici la rivière vient s'engouffrer dans une sorte de cirque immense formé par des rochers presque à pic. Sur leur sommet, dans les anfractuosités, s'épanouit une riche végétation. Il se produit dans ce cirque comme un tourbillon colossal et souvent il arrive que d'énormes troncs d'arbres, amenés par les eaux, restent des jours et des jours ballottés de ci de là dans ce vaste entonnoir sans pouvoir en sortir.

Remontant en voiture nous traversons le *Suspension Bridge*. Au-dessus du pont des voitures et des piétons se trouve la voie ferrée. C'est là que le *Great Western Railway* effectue son passage au-dessus du Niagara, à une hauteur de 200 pieds environ. Le pont a une longeur d'un peu plus de 700 pieds. En arrivant de l'autre côté, nous pénétrons dans les possessions anglaises; nous côtoyons la rivière pendant près de 2 milles, sans perdre un instant de vue la grande cataracte qui se présente devant nous dans toute son immensité, avec le *Centre Fall* et la *Cataracte américaine* sur la gauche.

Nous ne tardons pas à arriver à la chute, au *Horse Shoe Fall*, au point où les eaux que l'on voit venir de plusieurs milles de distance tombent dans le gouffre

d'une hauteur de 360 pieds. La cataracte a une largeur de 3,600 pieds environ. Par suite de la désagrégation des terrains, un immense fer à cheval s'est creusé; de là le nom de *Horse Shoe Fall*, et c'est dans ce cirque que se précipite une quantité d'eau qui a été évaluée à 100 millions de tonnes en moyenne et par heure.

Conformément à l'usage, nous revêtons des vêtements imperméables *ad hoc* et nous descendons sous la chute. Guidé par un nègre, je pousse un peu plus loin que mes compagnons, et à demi aveuglé par l'eau qui tombe en pluie à l'endroit où l'on passe, assourdi par le bruit, j'arrive presque au centre du fer à cheval. On ne gagne à cette expédition qu'un bain plus ou moins complet.

Repassant sur la rive américaine par le *New Suspension Bridge*, réservé aux piétons et aux voitures, et qui est jeté parallèlement à la grande cataracte à 4 ou 500 yards de distance, nous arrivons aux rapides qui précèdent la chute américaine. Quelques îles jetées çà et là sont, par des ponts, mises en communication avec la terre. Dans l'une, *Bath Island*, il y a un établissement de bains (!) et une usine à papier (!!). Elle communique avec *Goat Island*, d'où nous passons dans *Luna Island* qui sépare le *Centre Fall* et la *Chute américaine*. De *Luna Island* on peut obtenir un excellent coup d'œil sur celle-ci, dont la largeur est d'environ 400 yards; l'eau tombe perpendiculairement d'une hauteur de 170 pieds. En continuant à côtoyer l'abîme, on atteint le *Centre Fall*, sous lequel on peut pénétrer comme sous le *Horse Shoe Fall*, et une grotte appelée

the Cave of the Winds. Si l'on remonte plus haut, on finit par arriver à trois îles connues sous le nom de *Three Sisters* « les trois sœurs »; de la dernière, on obtient une vue complète des rapides qui précèdent la grande cataracte.

Demain nous n'aurons plus besoin de guides; et, débarrassés de leurs importunités, nous irons, avant de reprendre le cours de notre voyage, visiter une fois encore les points qui nous ont le plus frappés.

22 octobre. — A cinq heures du matin je réveille mes compagnons, qui me reçoivent avec un concert d'injures, je dois l'avouer; j'y reste insensible et j'essaye de leur prouver que, comme nous devons prendre le train à onze heures, nous n'avons que tout juste le temps nécessaire pour revoir une dernière fois le sublime spectacle de la veille. Mon éloquence porte ses fruits. Il ne fait pas jour encore, et nous nous habillons à la clarté d'une maigre bougie.

Enfin nous voilà prêts; nous allons à la fenêtre, — le jour commence à paraître. Malédiction! un brouillard règne, si dense, qu'il est impossible de voir la maison en face, de l'autre côté de la rue. J'insiste pourtant pour qu'on se mette en route. Ces messieurs y consentent heureusement. Nous devions être récompensés de ne nous être pas laissés aller au découragement.

Nous voici sur la rive canadienne, presque en face de la chute américaine. Une brume épaisse continue à nous envelopper. Puis tout d'un coup le soleil, comme un globe sanglant, nous apparaît au-dessus de *Luna Island.* Quelques rayons perçant les nuées teintent çà et là de lueurs étranges, presque fantastiques, des

points détachés de la grande chute, le brouillard qui tour à tour épaissit ou disparaît et s'élève du fond de l'abîme, les grandes vagues aux tons d'émeraude des rapides, l'écume plus blanche que le lait, les profonds ravins, le feuillage sombre des arbres, les îles avec leur ceinture de flots mugissants. Il me semble, en voyant le soleil prenant le dessus, les contours graduellement s'accuser, que tout ce qui nous environne sorte du néant, que j'assiste à la création du monde. Un cri d'admiration s'échappe de nos lèvres. Mais quels mots sauraient rendre un tel spectacle! Je ne connais que quelques dessins de Gustave Doré qui pourraient en donner une idée, mais bien faible encore.

Un charme de plus, c'est l'absence absolue de tout être vivant; rien que le sourd mugissement de la chute qui vienne troubler le silence solennel.

Bientôt la nature semble se réveiller, le soleil chasse quelques canards sauvages qui passent sur nos têtes prenant leur essor vers les grands bois, la brume se dissipe petit à petit, et nous revoyons le Niagara comme nous l'avons vu hier, dans sa majesté grandiose.

Nous avons encore un peu de temps devant nous, et nous en profitons pour continuer notre promenade sur la rive canadienne. Une route remonte le long du fleuve, nous nous y engageons. Au bout d'un mille ou deux, nous arrivons à une jolie île qui porte le nom de son propriétaire *M. Thomas Streat;* sur la rive, et presque en face, se trouve une source connue sous le nom de *Burning Spring*. Elle est chargée d'acide sulfhydrique, et quand on approche de l'orifice une allumette enflammée, le gaz qui s'en dégage brûle avec

une flamme brillante. L'eau de cette source contient en abondance du soufre, du fer et de la magnésie. A quelques pas plus loin on en rencontre une seconde, sulfureuse aussi, mais qui ne dégage pas de gaz. Ces deux sources ne sont pas utilisées. La route fait ici un coude et gravit les hauteurs qui dominent le Niagara ; en arrivant sur la crête, on aperçoit un couvent catholique, admirablement situé, et d'où l'on jouit d'une vue d'ensemble remarquable sur les cataractes et les rapides. Mais l'heure du départ approche et nous redescendons vers notre hôtel en passant par un étroit ravin, très profond, qui s'est produit dans le sable. Les parois en sont curieusement percées de milliers de petits trous ronds creusés par les hirondelles, qui arrivent ici en mars, pour y faire leur nid, et disparaissent en mai. Leur nombre est incalculable. Les habitants ont baptisé cet endroit le *Swallows' Hotel* « l'hôtel des hirondelles. »

A une heure nous montons dans le train qui doit nous amener à *Chicago*, en passant par le *haut Canada*. En traversant les rapides, sur ce pont qu'hier nous avons traversé en voiture, de notre wagon, nous jetons un regard d'adieu au Niagara.

Nous voici dans les possessions anglaises. Le pays est superbe. Les terres sont bien cultivées, les bois bien aménagés, les prairies très riches. Les arbres semblent être à peu près ceux de nos contrées, le pin, le chêne, l'orme, l'érable, etc. De nombreuses clôtures séparent les champs où l'on voit des maisons jetées çà et là, mais assez rapprochées. A gauche, des hauteurs boisées ; à droite le terrain descend en une pente à peine sen-

sible vers le lac *Ontario*, que les arbres et la brume empêchent de distinguer.

Bientôt les hauteurs à gauche s'accentuent, mais la voie ferrée s'en écarte, et on ne tarde pas à arriver à *Hamilton*, point de jonction avec la ligne de *Toronto*.

De *Hamilton* on aperçoit le lac. Les hauteurs couronnées d'arbres qui le bordent en cet endroit, les navires qui se balancent sur ses eaux, sont d'un coup d'œil charmant.

Le train reprend sa marche vers l'ouest; l'horizon de collines qui se trouvait sur notre gauche s'éloigne de plus en plus; les champs deviennent plus rares, mais la contrée est encore très-pittoresque avec ses longues échappées de prairies vertes sur lesquelles se détache le feuillage sanguinolent des grands *chênes rouges*. On passe à *Paris*, puis à *Londres*, deux petites villes qui n'ont de commun avec les vieilles cités européennes que le nom; et la nuit arrivant bientôt, chacun se dirige vers le *Pulmann's Palace Hotel car*, un véritable restaurant sur rails, où l'on nous sert un dîner des plus respectables.

Puis, devisant et fumant, nous attendons notre arrivée à *Détroit*, située de l'autre côté du *Detroit River*, qui unit les lacs *Huron*, *Saint-Clair* et *Erié*, et que le train tout entier, moins la locomotive, traverse sur un bac à vapeur.

En raison des détours qu'on est obligé de faire, le trajet sur la rivière est d'un peu plus de 2 milles. Le ferry boat a 400 pieds de long. Le train occupant la place où devrait passer l'arbre de couche, chaque roue est munie d'une machine spéciale, qu'on me dit être

d'une force de 325 chevaux-vapeur. Les roues sont garnies d'armures de fer pour briser la glace, lorsqu'en hiver la rivière est prise.

Malheureusement l'obscurité m'empêche de suivre les détails d'exécution de cette traversée originale.

Le ferry boat nous débarque sur le territoire des États-Unis, dans le *Michigan*, dont la capitale est *Lansing* sur le *Grand River*, petite ville de 5 à 6,000 habitants, mais dont *Détroit* est la ville la plus importante. Celle-ci a une population de près de 80,000 âmes et jouit d'une grande importance, en raison des diverses lignes de chemins de fer qui viennent aboutir dans ses murs, et de sa situation sur les frontières du Canada.

La nuit est avancée et chaque passager ne tarde pas à aller rejoindre sa couchette.

Le lendemain matin, en nous éveillant, nous nous trouvons dans l'État d'*Indiana*, pays essentiellement agricole et fort riche, sauf dans la partie que nous traversons, dont l'aspect est triste et laid. La capitale de l'Indiana est *Indianapolis* (50,000 hab.) sur le *White River* et où se rencontrent une douzaine de lignes ferrées.

J'entrevois à travers la brume le lac *Michigan*, et sur ses bords de véritables falaises de sable.

Bientôt nous sortons de l'Indiana, et à huit heures nous faisons notre entrée à *Chicago* dans l'*Illinois*.

IV

CHICAGO

23-28 OCTOBRE

Importance de Chicago. — Les grands hôtels en Amérique. — Aspect de Chicago. — Républicains et démocrates. — Le système de l'éducation aux États-Unis. — Les écoles de Chicago. — Commerce et industrie. — Les Stock Yards. — Mouvement des grains et céréales. — Le caractère des Américains dans les États de l'Ouest et du Pacifique.

23 octobre. — *Chicago* est placée à l'embouchure de la *Rivière de Chicago*, à l'ouest du *Lac Michigan* dans une situation tout à fait exceptionnelle. En dehors des chemins ferrés qui viennent y aboutir et qui sont au nombre de plus de trente, elle est en communication avec le *Golfe du Mexique* par le *Mississipi*, par un de ses affluents l'*Illinois* et le canal du *Michigan*, avec l'*Atlantique* par les grands lacs et le *Saint-Laurent*.

Cette ville, qui en 1837 comptait 4,200 âmes seulement, a aujourd'hui une population de 661,951 habitants, d'après le recensement de 1874 (blancs, 636,694; individus de couleur, 5,257), et cela malgré l'effroyable incendie qui le 8 octobre 1871, vint la détruire aux trois quarts, brûlant 1,800 maisons et laissant 98,000 personnes sans abri. Les pertes furent estimées à plus

de 200 millons de dollars. Mais ce désastre n'abattit le courage de personne. Dès que le feu fut éteint chacun se remit à l'œuvre. Le surlendemain tout se réorganisait; cinq journaux dont le matériel avait été réduit en cendres reparaissaient, et aujourd'hui la ville, presque entièrement reconstruite, compte 200,000 habitants de plus qu'elle n'en avait alors.

C'est actuellement de beaucoup la cité la plus importante de l'État d'*Illinois*, dont la capitale est *Springfield* (18,000 habitants), située sur le *Sangamon*, un affluent de la rivière dont l'État porte le nom.

Dans l'*Illinois* on élève une grande quantité de bétail et la culture y est très avancée. Le sol est extrêmement fertile et on y récolte surtout du grain en grande abondance.

Aussi *Chicago* est-elle le centre du mouvement le plus considérable qui soit au monde, en blés, farines, viandes conservées, lards, etc., et comme les usines de différentes espèces y sont aussi nombreuses, c'est la ville qui sert d'entrepôt en quelque sorte à tous les États de l'Ouest.

A notre arrivée nous trouvons à la gare les correspondants de la maison Belmont, MM. Greenebaum et Blum venus au-devant de Rothschild. Guidés par ces messieurs, nous sommes bientôt installés au *Palmer Hotel*, le meilleur de Chicago, un de ces immenses caravansérails dont les Américains ont la faiblesse d'être si fiers.

J'ai, je l'avoue, le mauvais goût de penser que le dernier mot du *comfort* ne se trouve pas dans le

tumulte et le bruit résultant de l'agglomération sous un même toit de huit cents individus et souvent plus. J'aime mieux n'avoir pas, en rentrant chez moi ou en sortant, à traverser un vestibule encombré de tous les oisifs du voisinage et communiquant avec un *bar-room* d'où s'échappent les émanations mêlées du tabac, de l'alcool, de l'ale, etc. Je préfère des siéges où l'on puisse s'asseoir et un lit où l'on puisse se coucher à ces meubles resplendissants, mais horribles, où les satins criards et les ornements de mauvais goût, surchargés de dorures, produisent une cacophonie étrange. Enfin il m'est impossible d'arriver à apprécier ces repas trop copieux, où la chair est encore plus médiocre qu'elle n'est abondante.

A midi, nous commençons notre tournée de curieux dans la ville, et notre première visite est pour le *Board of Trade*. C'est la Bourse de l'endroit. Mais on n'y spécule pas sur les valeurs, et seulement sur les grains, les lards, les eaux-de-vie, etc., dont les cours sur la place de *New-York* sont à certaines heures annoncés officiellement du haut d'une tribune, puis affichés, par le secrétaire de l'association qui compte 1,800 membres payant une cotisation. Nous faisons la connaissance de plusieurs des notabilités de l'endroit. Rothschild est appelé sur l'estrade et présenté officiellement au Board of Trade. Il est accueilli avec acclamation et, suivant l'usage, remercie par quelques mots de la réception qui lui est faite. Son « speech » est fréquem-

ment couvert par les applaudissements et se termine au milieu des *cheers* de l'assistance.

Il se dérobe enfin à cette ovation; nous le suivons et nous reprenons notre promenade à travers la cité.

Les rues sont généralement larges et bien bâties, se coupant à angle droit. La rivière partage la ville en trois quartiers que, d'après leur situation, on distingue sous les noms de Chicago nord, Chicago sud, et Chicago ouest. Des ponts et des tunnels facilitent les communications. L'un de ces tunnels servit utilement pendant la conflagration de 1871 à abriter contre les atteintes des flammes les habitants du voisinage. Comme je l'ai dit, les maisons sont généralement bien construites; depuis le dernier incendie, les maisons en bois ne sont plus autorisées dans l'intérieur de la ville. Elles étaient pourtant bien jolies ces petites demeures coquettes, dont on voit encore quelques spécimens dans les rues extérieures et qui reviennent, les plus belles, à 4,000 $ seulement, tant le bois est bon marché. La voie principale, le Broadway de Chicago, où se trouve le *Palmer Hotel*, s'appelle *State Street*. Les personnes riches habitent la partie sud de la ville, dans *Michigan Avenue* et les rues avoisinantes.

Dans quelques endroits les chaussées sont pavées en bois, dans quelques autres elles sont macadamisées, mais le plus souvent on enfonce jusqu'à mi-jambe dans un sable fin et léger comme de la cendre. En hiver, grâce au traînage qui s'établit de bonne heure et dure assez longtemps, les inconvénients de cet état de choses ne se font pas sentir; il n'en est pas de même quand la neige a disparu et nous en faisons la pénible expérience.

Pas un monument à Chicago. Les édifices publics n'offrent aucun intérêt, à l'exception de ceux qui contiennent les machines qui envoient l'eau dans les différents quartiers. De ces machines, l'une surtout, la dernière construite, qui provient des usines de *Pittsburg*, est remarquable. Elle aspire et envoie à 112 pieds de haut 37 millions de gallons d'eau par vingt-quatre heures. Le gallon équivaut à un peu plus de 4 litres et demi. Cette machine brûle 35 tonnes de charbon par jour. L'eau provient du lac, d'où elle est amenée d'une distance d'environ 2 milles par un conduit en maçonnerie qui a 5 pieds de haut.

Un autre conduit plus considérable amènera l'eau à 7 ou 8 milles de l'autre côté de la ville. Il est construit, mais les machines qui permettraient de l'utiliser ne sont pas terminées.

Si les monuments publics sont rares à Chicago, on ne saurait en dire autant des promenades. Elles sont fort bien entretenues. Le nouveau parc qu'on est en train d'installer sur les bords du lac Michigan, mérite une mention spéciale en raison de sa magnifique situation.

Nous avions rencontré à diverses reprises un grand char attelé de quatre chevaux, orné de bannières, d'affiches et portant une fanfare qui s'escrimait avec un entrain endiablé à faire le plus de bruit possible. Il semblait, d'ailleurs, régner dans la population une animation anormale. Renseignements pris, nous fûmes informés qu'il devait y avoir une élection le mardi suivant, et que la promenade de ce char n'avait d'autre objet que de convoquer à un meeting qui devait se

réunir le soir, les partisans du parti républicain. Il devait y avoir aussi un meeting du parti opposé.

L'élection n'intéressait que le comté; mais l'occasion étant bonne pour voir de près les citoyens de la libre Amérique dans l'exercice de leurs droits politiques, il fut décidé que nous irions à ces réunions.

Il est bon de rappeler que ces noms de républicain et de démocratique, donnés aux partis des États-Unis, n'ont rien de commun avec la signification qu'on leur attribue en France. Généralement le parti républicain ici se compose des gens qui veulent voir la centralisation de tous les pouvoirs s'établir, avec Washington pour capitale. Les démocrates, au contraire et avec raison, à mon avis, en raison de l'immensité du territoire, combattent pour la décentralisation. Aujourd'hui l'expression parti démocratique est synonyme de parti de l'opposition.

La salle où se tient la réunion républicaine offre une curieuse composition de types très-divers, mais où les hommes de couleur sont en plus grand nombre qu'on eût pu le supposer. C'est que, en raison même de leur faiblesse numérique relativement à la population totale de la ville, ils ont grand soin de ne jamais manquer une occasion de remplir leurs devoirs d'électeurs. Tout se passe avec un ordre parfait et le discours de M. John Jones, le député sortant, discours très modéré dans la forme, très sage, est fréquemment interrompu par les applaudissements. Puis une résolution proposée est adoptée à l'unanimité et l'assemblée se sépare sans tumulte.

Il est tard et nous nous hâtons de nous diriger vers

le lieu de réunion du meeting démocratique. Quand nous arrivons il touche à sa fin; mais, ici comme dans l'autre réunion, règne le calme le plus complet. C'est cependant un meeting du parti de l'opposition qui, en raison d'une décision prise par les autorités de la ville il y a quelques jours, interdisant la vente de la bière le dimanche, a recruté de nombreux partisans. Tant il est vrai que partout il arrive souvent que les plus grands effets sont produits par les plus petites causes.

Mais c'est que cette décision touchait à un point bien sensible chez la partie allemande de la population de Chicago, qui compte pour les deux cinquièmes dans la population totale !

Dès mon arrivée j'avais été du reste frappé de cette prédominance de l'élément tudesque. A chaque pas, durant ma promenade dans la journée, des mots allemands étaient venus frapper mes oreilles, et presque partout sur les plaques indicatrices des noms de rues en anglais, j'avais pu lire ces mêmes noms en allemand.

24-26 octobre. — Aux États-Unis, le système d'éducation adopté a déjà attiré depuis quelque temps l'attention de plusieurs des gouvernements de l'Europe. Il mérite d'être étudié.

D'après la constitution même, le pouvoir central n'agit que dans les questions d'intérêt général où la sécurité du pays tout entier est en jeu, et dans les rapports du pays avec les puissances étrangères ou dans le règlement d'affaires d'État à État.

Les écoles militaires et navales sont les seules qui soient sous le contrôle direct du gouvernement de *Washington.*

Dans tous les autres cas, son action se borne à des concessions de terrains faites aux différents États pour constituer des fonds d'entretien pour les écoles ou pour permettre l'établissement de maisons d'instruction destinées aux études agricoles, industrielles ou mécaniques.

La règle est uniforme et le Gouvernement central n'exerce aucun contrôle toutes les fois qu'il ne s'agit que de la bonne direction de ce qui intéresse spécialement les différents États, les comtés, les villes ou les cités.

L'État, lui, n'abdique pas ses droits ; mais il laisse les pouvoirs législatifs et administratifs les plus étendus aux autorités locales, aux sociétés organisées dans un but défini dans les localités. Il n'intervient que lorsque les intérêts de l'État tout entier sont en jeu.

A chaque État donc revient la responsabilité de l'éducation de ses citoyens, éducation qui doit les mettre à même de remplir leurs devoirs politiques. Cette responsabilité est reconnue officiellement par l'établissement d'écoles publiques soutenues, d'une part, par les *State schools' Funds* alimentés par les concessions de terres faites par le Gouvernement central, et par des fonds affectés à cet objet par chaque État ; d'autre part, par des taxes locales imposées à ceux mêmes qui profitent des écoles. La direction et l'organisation des écoles dans chaque localité sont laissées aux municipalités ou à des sociétés organisées dans ce but spécial ; l'État se réserve une surveillance générale.

Dans quelques États seulement l'instruction est obli-

gatoire, mais nul n'est contraint de suivre les cours des écoles publiques.

L'État préside à la répartition des écoles et détermine les différents genres d'écoles qui doivent être établies et régies par les autorités. Parfois il prescrit quelles sont les branches d'instruction qui doivent être plus ou moins développées. Il veille à la création des *districts* scolaires, détermine les moyens par lesquels l'argent peut être recueilli; il préside à l'organisation; il peut nommer les personnes chargées de la surveillance, qui sont choisies parmi les plus honnêtes et les plus instruites; il fixe la limite de leurs pouvoirs, la durée des fonctions de chacun, la manière de pourvoir aux vacances.

C'est encore l'État qui décide les conditions d'âge et de présence pour les élèves et qui, dans certains cas, préside au placement et à l'emploi des fonds d'écoles fournis par le Gouvernement central.

Les municipalités organisent les districts en se conformant aux lois de l'État; elles choisissent généralement les personnes investies de la surveillance, lèvent et recueillent les impôts pour les écoles.

Dans chaque localité les personnes chargées de la surveillance examinent les professeurs et les nomment; ellès fixent leurs appointements quand il n'y a pas été pourvu autrement, veillent à la construction des écoles, à la fourniture de tout le matériel nécessaire, et promulguent les règlements.

Les exigences de la vie en Amérique et l'organisation politique du pays soustraient de bonne heure les enfants aux influences de la famil e; aussi, dans les

écoles, fait-on une large part à leur éducation morale et leur donne-t-on des habitudes de discipline sévère. On exige d'eux une soumission absolue à leurs maîtres, de façon à ce qu'ils sachent plus tard respecter les mesures restrictives que peuvent prendre les autorités constituées.

Dans la première période de l'éducation, on emploie les punitions corporelles (elles sont supprimées toutefois dans quelques villes comme Chicago, New-York, etc.); plus tard les punitions sont d'un ordre tout moral. Dans les classes, les mouvements se font avec une précision militaire.

La durée totale des études est de douze années qui se subdivisent en quatre années de « Common School » ou école primaire, quatre années de « High School » ou école secondaire et quatre années passées dans les Colléges et les Universités dispersées dans le pays, les unes sous le contrôle de l'État et subventionnées par lui, les autres dirigées et fondées, soit par des congrégations religieuses, soit par des particuliers.

Dans tous les cas, ces institutions sont exemptes d'impôts.

Dans les « Common Schools » on apprend à lire, à écrire, la grammaire, l'arithmétique, la géographie, et souvent aussi le dessin et la musique vocale.

Dans les « High Schools » l'enseignement porte sur l'algèbre, la géométrie, quelques éléments de mécanique, de physique et de géologie, la rhétorique, l'histoire, la littérature anglaise, le latin, une langue étrangère, — le français ou l'allemand, — enfin quelquefois le grec.

Durant les quatre dernières années, on complète les

études des années précédentes, du latin, du grec, du français ou de l'allemand; on aborde les mathématiques supérieures et leurs applications, les sciences naturelles, la logique, la philosophie, et on suit des cours spéciaux soit de sciences, soit de droit, de médecine ou de théologie.

Dans les États du Nord, les blancs et les enfants de couleur vont aux mêmes écoles. Il n'en est pas ainsi généralement dans le Sud.

Dans les campagnes, les filles et les garçons n'ont qu'une école commune. Dans certaines villes, les deux sexes ne sont séparés qu'à partir des écoles du second degré. Mais presque partout les cours enseignés sont les mêmes pour les deux sexes.

Bien que souvent on commence et on finisse les cours par une lecture de la Bible et une prière, jamais il n'est fait d'instruction religieuse dans les écoles publiques.

Des écoles du soir sont ouvertes dans presque toutes les villes pour les adultes. On y enseigne la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la tenue des livres, le dessin, etc.

Dans les villes, la majorité des professeurs sont des femmes, et les résultats obtenus par leur emploi, surtout dans les écoles primaires, sont excellents.

Les écoles sont généralement ouvertes de neuf heures à quatre heures. Les enfants n'ont dans l'intervalle que quelques instants pour leur repas, mais on leur laisse, quand ils passent d'un sujet d'étude à un autre, un quart d'heure de repos dans les salles mêmes. Ils ont deux jours de congé par semaine et deux mois de vacances par an.

Tous ces détails qui, bien entendu, ne se rapportent qu'aux écoles publiques, m'ont été donnés par l'Honorable *Duane Doty*, *Superintendant* des écoles de la ville de Chicago. Mais pour qui voudrait des renseignements plus précis, je me fais un véritable plaisir d'indiquer un ouvrage intitulé « The Free School System of the United States », par M. *Francis Adams*, publié récemment à Londres chez *Chapman and Hall*, *Picadilly 193*. On y trouvera des indications aussi intéressantes qu'utiles.

Chicago passe pour une des villes où les écoles sont les mieux organisées et c'est avec une vive satisfaction que j'en visite plusieurs, guidé par *M. Doty*.

Elles sont généralement claires et bien aérées. Les enfants des deux sexes sont réunis. Chacun est assis sur un siége à part avec un pupitre à part. Les salles sont presque toutes de cinquante à soixante élèves. La moralité n'a, paraît-il, rien à souffrir de ce contact constant des filles et des garçons, qui se prolonge depuis l'âge de six à sept ans jusqu'à l'âge de dix-huit ou dix-neuf ans. Au contraire, M. Doty assure qu'il n'y a reconnu que d'heureux effets. « Nous ne laissons aucun rôle à l'imagination, de cette façon », me dit-il.

La moyenne des appointements des professeurs est, au bout de cinq ans d'exercice, de 750 $ par an.

Les professeurs des écoles primaires sont plus rétribués que ceux des écoles du second degré, en raison de ce que leur tâche a de plus pénible et de plus ardu.

Le principal d'une des deux écoles que j'ai visitées touche 2,000 $ par an et le sous-directeur, qui est une femme, 1,200 $.

Ces écoles n'ont naturellement — les élèves étant

tous externes — ni réfectoires, ni cuisines, ni cours. Elles se composent simplement d'un bâtiment à trois étages ordinairement divisés en salles qui servent à la fois aux études et aux classes.

En dehors des écoles publiques il y a, à Chicago comme dans toutes les villes des États-Unis, un nombre considérable de maisons d'éducation particulières, dirigées souvent par des corporations religieuses. Les études sont les mêmes que dans les écoles publiques.

D'après le dernier recensement, effectué en octobre 1874, le nombre des élèves suivant régulièrement les cours et âgés de moins de vingt et un ans était de 15,949 dans les écoles publiques et de 28,251 dans les institutions privées. Le nombre des individus entre douze et vingt et un ans ne sachant ni lire ni écrire n'était que de 186.

Mais très peu de jeunes gens poussent leurs études au delà des cours d'instruction primaire. Ainsi sur 40,000 suivant actuellement les cours primaires, il n'y a pas plus de 8,000 qui suivront ceux du second degré et pas plus de 1,000 qui achèveront les quatre années de cours complémentaires. C'est qu'en Amérique l'homme entre de bonne heure dans la vie active.

Chicago est, je l'ai déjà dit, le principal entrepôt de l'Ouest. Deux mots sur quelques-uns des grands établissements qu'on rencontre dans cette ville, permettront de donner une idée de l'importance de son commerce et de son industrie.

La maison de toiles, lainages, soieries, etc., de

Field, Leiter and C°, joue ici le rôle de celle du fameux *M. Stewart,* dont la fortune est estimée au bas mot 150 millions, à New-York et dans les États de l'Est. Ils font par an pour 20 millions de dollars d'affaires. Les objets de provenance américaine entrent pour les trois quarts dans ce chiffre, ceux de provenance anglaise pour 4 millions et les produits français pour 2 millions seulement. Ce sont les soieries de Lyon qui forment le plus gros appoint dans ce dernier chiffre.

Les deux maisons de gros et de détail de MM. Field, Leiter and C° occupent plus de 1,000 ouvriers et plus de 100 chevaux à Chicago seulement.

Le commerce des chaussures est entre les mains de trente maisons qui font par an pour 30 millions de dollars d'affaires. Nous en visitons une qui n'occupe que le quatrième rang par son importance. Une partie des chaussures sont fabriquées dans des ateliers que nous traversons. Tout s'y fait à la mécanique, avec une rapidité surprenante. Les produits sont d'un bon marché extraordinaire, comparativement aux prix de toutes choses aux États-Unis. Les bottes se vendent de 3 $ à 5 $ 1/2 suivant les dimensions, les souliers de 2 $ à 2 $ 75 cents. Annuellement la maison expédie dans l'Ouest 3,000 caisses contenant ou 12 paires de bottes ou 60 paires de souliers fabriquées par elle, et en dehors de cela 4,000 caisses de chaussures importées. Les ouvriers gagnent en moyenne 16 $ par semaine. Leurs salaires varient entre 12 et 25 $. Les trois cinquièmes de ces ouvriers sont d'origine irlandaise.

Les peaux viennent des États environnants et de l'Ouest; elles sont tannées à Chicago. Il y a eu des

années où les bénéfices nets de la maison se sont élevés à 60,000 $.

Ces chiffres ont certes leur éloquence ; mais laissant de côté toutes les autres manufactures et maisons de commerce de Chicago, son industrie métallurgique, qui a fait de tels progrès qu'elle ne saurait tarder de rivaliser avec celle de *Pittsburgh*, le Manchester de l'Amérique, si on jette un coup d'œil sur les *Stock-Yards* où viennent affluer tous les bestiaux, les moutons et les porcs de l'Ouest, dont la viande ou fraîche ou préparée est expédiée dans le monde entier, les élévateurs au moyen desquels s'effectuent le déchargement et le chargement des grains et des farines récoltés dans les États environnants et qui doivent servir à l'alimentation des populations des États de l'Est et de l'Europe, il est impossible de n'être pas frappé d'étonnement.

27 octobre. — Les *Stock-Yards* sont établis à une extrémité de la ville et il nous faut une bonne heure pour nous y rendre de notre hôtel. C'est sous la conduite de *M. Morriss*, le fondateur en quelque sorte de cette immense institution, que nous procédons à notre visite.

M. Morriss n'a que trente-six ans. Il est arrivé à Chicago à l'âge de treize ans. Il débuta par être gardien de troupeaux. C'est par son intelligence et son industrie qu'il est arrivé à la situation qu'il occupe aujourd'hui. Son honorabilité est si universellement reconnue, que dans toutes les contestations il est pris comme arbitre et que sa décision est toujours acceptée.

Il était impossible d'avoir un meilleur guide. — Un

grand nombre de ces petits chevaux dont se servent dans les prairies les gardiens de troupeaux, sont attachés à des anneaux devant l'entrée de l'*Union Stock-Yards National Bank*, une institution qui ne prête son concours à aucune spéculation, à aucune entreprise aventureuse et se borne à aider de tous ses efforts à l'accroissement des affaires sur le marché, au règlement de toutes les transactions entre les vendeurs et les acheteurs sur une étendue de pays dont on ne peut se faire aucune idée. Chacun de nous détache un de ces chevaux et nous nous engageons dans le dédale des rues séparant les enclos où sont parqués les bestiaux, les moutons, les cochons en quantité innombrable.

Chaque année, depuis la fondation des *Stock-Yards*, le chiffre des affaires va en augmentant. Depuis dix ans la quantité des bêtes à cornes entrant chaque année à Chicago a plus que triplé, et pourtant ce commerce ne paraît être encore que dans son enfance; il semble qu'il n'y en ait que les bases de posées.

Ce n'est, en effet, que maintenant seulement que commence à s'effectuer le véritable développement des États et des Territoires de l'Ouest. L'émigration amène sans cesse, comme le flot de la marée, de nouveaux individus qui, en atteignant de nouvelles régions, augmentent les sources de la production.

En 1874, bien que cette année-là les bestiaux eussent beaucoup souffert, le chiffre des entrées des bêtes à cornes dans les *Stock-Yards* a été de 83,000 têtes supérieur à celui de l'année précédente, soit une augmentation de 11 p. 100.

On a constaté en même temps un autre progrès. Au-

paravant le plus grand nombre des animaux amenés avaient entre trois, et plus généralement entre quatre et cinq ans ; depuis deux ans, la plupart sont aussi forts et ont entre deux et trois ans seulement. Les procédés d'élevage se sont évidemment perfectionnés puisque, en un temps beaucoup moins considérable, les éleveurs peuvent offrir à l'acheteur des animaux valant ceux qu'ils lui amenaient autrefois ; ils y trouvent un grand avantage, la viande étant plus riche et de meilleure qualité et les risques courus étant de durée moindre. C'est d'ailleurs en partie à cette différence dans l'âge des animaux amenés qu'est due l'augmentation de leur nombre, l'éleveur faisant deux et quelquefois trois envois dans le même temps où naguère il n'en faisait qu'un seul.

Il faut reconnaître à la vérité qu'aucun de ces animaux ne pourrait supporter la comparaison avec les plus beaux de ceux que journellement on vend à Paris par exemple. Cela tient en partie assurément aux longs transports auxquels les bestiaux sont contraints ici. Au mois de janvier 1874, les bêtes à demi ou aux trois quarts engraissées se vendaient entre 4 $ 25 et 4 $ 75 les 100 livres. Les bêtes grasses, au contraire, se vendaient entre 5 $ 50 et 6 $ 50 les 100 livres toujours. Ces chiffres sont bons à connaître pour qu'on puisse se faire une idée plus exacte des affaires qui se traitent ici ; en voici d'autres :

En 1874, le chiffre des entrées dans les *Stock-Yards* de ce qu'on appelle bêtes du pays a été de. . . .	583,966
Le chiffre des entrées des bêtes du *Texas* et du *Cherokee* a été de.	260,000
Total des entrées.	843,666

Le chiffre des bêtes du pays ou étrangères expédiées des Stock-Yards par les chemins de fer de l'Est a été de.	551,813
Le chiffre des bêtes réexpédiées par les lignes de l'Ouest a été de.	64,636
Le chiffre des bêtes tuées et expédiées, les viandes préparées, *dressed beef*, a été de. . .	60,000
Le chiffre des bêtes tuées et expédiées, les viandes salées, *corned beef*, a été de	41,192
Le chiffre des bêtes tuées à Chicago pour la consommation a été de..	126,025
Total des sorties.	843,966

On peut, d'après ces chiffres, constater que 73 p. 100 des bestiaux reçus dans le courant de l'année 1874 ont été expédiés par les voies ferrées de l'Est. Sur ce nombre, une petite quantité était destinée à quelques villes du *Michigan* et de l'*Ohio*, une part plus grande à *Pittsburgh* et quelques autres points de la *Pennsylvanie;* mais la plus grande partie a été envoyée directement à *Buffalo*, *Albany*, *New-York* et la *Nouvelle-Angleterre*.

Ce débouché du commerce de Chicago est destiné à s'accroître dans de larges proportions, à cause de l'augmentation de la population dans les villes de l'Est et de la diminution constante de l'élevage des bêtes à cornes dans cette région.

On aura certainement été frappé du chiffre relativement peu important des bestiaux tués à Chicago pour être salés. J'ai dit que ce chiffre avait été de 41,192 en 1874. Il marque une grande augmentation sur 1878 où il n'avait été que de 21,712. Mais il est loin d'atteindre ce qu'il était autrefois en 1864-1865 où il a été de 93,459.

Cette décroissance a été causée par l'introduction sur

le marché des bœufs du *Texas*. Autrefois on ne les tuait que pour les peaux; maintenant, au contraire, ils servent exclusivement pour les salaisons, dont le commerce dans l'Ouest s'est localisé dans le *Kansas*.

Des manufactures se sont établies dans les régions où paissent ces bestiaux du *Texas*, et à *Chicago* il n'a plus été fait de bœuf salé que pour satisfaire à certaines commandes où on exigeait une qualité de produits supérieure à celle réclamée d'ordinaire.

L'accroissement qui s'est produit dans cette industrie en 1874, a été causé par la cherté exceptionnelle des porcs cette année-là; les bestiaux du *Texas* ont eu à subir, au contraire, une baisse assez marquée dans les prix.

Ce qui, peut-être, est plus curieux encore que la quantité de bestiaux réunie dans les *Stock-Yards*, de Chicago, c'est le nombre des porcs, gais, bien portants, grognants, qui grouillent dans les vastes enclos qui leur sont réservés.

L'année 1874 a été mauvaise pour les éleveurs de porcs, parce qu'elle a été défavorable pour le maïs, dont on fait ici la nourriture spéciale des compagnons de saint Antoine. Il y a eu sur 1875 une diminution sur les entrées de 79,371 bêtes et une diminution sur le poids moyen de 26 livres par animal.

Il a été reçu sur pied et vendu en 1873 aux *Stock-Yards* une quantité de porcs représentant en poids.	1,058,411,000 livres
Et en 1874 une quantité représentant seulement.	928,326,622 livres
Différence en livres. . . .	130,084,378

La répartition des animaux en 1874, où le chiffre des entrées a été de 4,258,379, s'est effectuée ainsi qu'il suit :

Envoyés dans l'Est.	2,301,540
Salaisons d'hiver et bouchers de la ville.. . .	1,382,761
Lards faits en été et bouchers de la ville. . . .	545,237
Réexpédiés dans l'Ouest.	28,821
Total.	4,258,379

Les porcs sont généralement petits, mais de race excellente. On y trouve beaucoup de croisements anglais. On les élève principalement dans l'*Illinois*, l'*Ohio*, le *Missouri*, l'*Indiana*, le *Kentucky*.

Les établissements où se font les salaisons de porcs méritent une visite. Tout s'y fait à la vapeur. L'animal, qu'on fait entrer dans un petit endroit clos, est aussitôt saisi par un pied de derrière et enlevé à quelques pieds au-dessus du sol; il passe devant un homme qui l'égorge, puis il est plongé dans une cuve pleine d'eau bouillante, où il est échaudé. Il en sort pour être vigoureusement raclé par un autre homme qui enlève ainsi les soies. Il est ensuite ouvert, vidé, puis il vient s'accrocher dans une salle froide où il demeure suspendu pendant vingt-huit ou trente heures. En été, il passe dans une glacière. L'opération tout entière ne dure pas dix minutes.

Quand l'animal est refroidi, il est dépecé, salé et mis en caisse.

Le sang et les bas morceaux sont expédiés en sacs dans les États du Sud et employés comme engrais.

Le sang des bœufs, après avoir subi une préparation chimique, est envoyé en France et principalement à Paris, où il est employé dans les raffineries.

Ces établissements de salaisons emploient un nombre

d'ouvriers souvent très considérable. Celui que nous avons visité en comptait 130.

Le commerce des moutons, quoique moins important que celui des bestiaux et des cochons, ne saurait être passé tout à fait sous silence. En 1874, il a été amené aux *Stock-Yards*, par les voies ferrées seulement, 338,655 moutons.

On paye tant par tête pour l'entrée des animaux quels qu'ils soient. Ce prix d'entrée est remboursé pour ceux qui ne sont pas vendus.

Les *Stock-Yards* couvrent une superficie de 500 acres (l'acre vaut 40 ares 97 centiares). Neuf lignes de chemin de fer y ont des gares.

Autour des *Stock-Yards*, du côté de la rivière, se trouve un quartier de curieuse apparence. Les maisons, petites, presque toutes avec un rez-de-chaussée seulement, sont habitées par les bouchers, les écorcheurs, tous les ouvriers employés dans les établissements où l'on fait les salaisons. La lie de la population de Chicago s'est aussi concentrée de ce côté, et il ne serait pas prudent de se hasarder la nuit dans ces parages sans quelques précautions.

Ces gens, accoutumés à vivre dans le sang, n'ont qu'un médiocre respect pour la vie de leur semblable, et les rixes, qui sont fréquentes, se terminent toujours par la mort de quelques-uns des combattants. La police se mêle peu de ce qui se passe, et on m'a montré dans l'établissement que nous avons visité un écorcheur qui s'est rendu coupable de trois assassinats déjà et qui

vaque tranquillement à ses occupations sans être inquiété.

D'immenses chantiers de planches de toutes espèces et de toutes dimensions sont situés de l'autre côté de ce faubourg. Ces planches, qui sont vendues à raison de 15 à 18 $ les 1,000 pieds carrés de 1 pouce d'épaisseur, sont expédiées dans l'Ouest pour servir à la construction des maisons, dans les wagons qui ont amené les bestiaux; des scieries en nombre considérable, des fabriques d'où sont expédiées des portes et des fenêtres toutes faites s'élèvent autour de ces chantiers.

Un peu plus loin on aperçoit les *élévateurs* pour les grains et les farines. Il y a à Chicago dix-huit de ces élévateurs, presque tous conçus sur le même modèle.

Nous en visitons un qui appartient à *MM. Armour* et *Dole*. Ils en possèdent deux autres. La machine est de 750 chevaux-vapeur. C'est par elle que le grain est porté à 130 pieds de hauteur et vanné en même temps; puis il est amené dans la cale des bateaux qui arrivent au pied de la construction par un canal communiquant avec la rivière du Sud. Ce canal peut recevoir des navires de 2,200 tonneaux.

En un peu moins de dix minutes, 10,000 bushels de blé sont en notre présence versés dans la cale d'un bateau qui effectue son chargement pour New-York.

Le bushel, la mesure de capacité en usage aux États-Unis et au Canada, est d'une contenance variable suivant la nature des grains à mesurer. Il y a 60 livres de blé au bushel, 48 livres d'orge, 34 d'avoine, 56 de maïs. La livre étant la livre anglaise de 0kil.,453.

Les chiffres officiels du mouvement des grains et des céréales à Chicago, en 1874, sont les suivants :

	ENTRÉES :		SORTIES :	
Farines.....	2,666,679	bushels	2,306,576	bushels,
Blé.....	26,764,622	—	27,634,587	—
Maïs et avoines.....	35,799,638	—	32,705,224	—
Seigle et orge.....	791,182	—	335,077	—

Pour le voyageur nouvellement débarqué aux Etats-Unis, Chicago n'est pas intéressante seulement au point de vue de son commerce et de son industrie. Ses habitants personnifient bien dans leur ensemble la société telle qu'elle est en réalité dans les États de l'Ouest et du Pacifiqne. C'est dans cette ville que m'est apparu pour la première fois le véritable caractère américain qui, dans les États du Sud et la Nouvelle-Angleterre, a déjà pris beaucoup de points d'analogie avec celui des peuples de la vieille, Europe. On peut constater à chaque pas ici, cet esprit entreprenant, cette volonté énergique, cette persévérance qui ne se rencontrent à un pareil degré dans aucun autre pays du monde.

On connaît déjà ce fait de ces cinq journaux qui, le surlendemain du terrible incendie qui avait réduit en cendres les trois quarts de la ville reparaissaient, invitant les citoyens à se remettre énergiquement à la tâche, rendant compte des points où les secours pouvaient être trouvés, etc., etc. Il en est un autre plus extraordinaire encore; il a été souvent rapporté et m'a été confirmé par des personnes dignes de foi. En 1872, pendant sept mois, à dater du jour où la gelée a cessé, les maisons, tant en bois que fer, pierres et briques, ont été reconstruites à raison d'*une maison par heure.*

Par cela, et par ce qui a été dit précédemment de l'activité commerciale et industrielle de Chicago, il est facile de se rendre compte des qualités très réelles, très indiscutables de cette race, où la force et la vie débordent comme chez un adolescent, mais, où l'équilibre des facultés n'est pas établi. C'est ainsi, par exemple, qu'à côté de tous les raffinements de la vie civilisée, il est des choses du confort le plus élémentaire qui font défaut, et qu'à tout instant on rencontre des gens qui n'ont pas l'air d'être habitués au luxe qui les entoure.

Au point de vue moral, les Américains sont d'un égoïsme féroce. Ce sentiment naturel chez l'homme est développé chez eux par le peu de temps qu'ils passent dans la famille pendant leur enfance, et par une recherche constante à éviter toute chose qui peut gêner leur indépendance. Puis la culture de leur esprit ne dépasse pas d'habitude un niveau très ordinaire, en raison justement de l'âge précoce auquel ils sont obligés d'entrer dans les affaires, ce qui les rend insensibles à toutes les questions d'art, qui ont une si grande place dans les pays où la civilisation s'est produite graduellement, marquant toutes choses en même temps de son empreinte.

On ne saurait toutefois manquer de constater la très grande politesse en général des hommes vis-à-vis des femmes et c'est là ce qui autorise à supposer que le jour où la fièvre des affaires, des entreprises, aura un peu diminué, ils sauront rapidement aplanir ces angles qui blessent au premier abord l'étranger.

Les femmes sont généralement plus instruites que

les hommes, elles causent agréablement et elles savent sortir des questions d'affaires, ce qu'il est souvent difficile d'obtenir de ceux-ci. Elles n'ont pas non plus poussé au même degré parfois risible l'amour-propre du pays. Leur goût est aussi plus épuré, bien que leurs toilettes soient souvent de celles qui feraient sourire des Parisiennes. Jeunes filles, leurs allures peuvent parfois sembler un peu étranges; femmes, elles sont telles que nul ne pourrait en médire.

Mais ce qu'on ne saurait assez louer à Chicago, c'est l'hospitalité qu'on y trouve, le gracieux accueil fait à l'étranger. Chacun rivalise pour lui être agréable. Quant à moi, je conserverai un souvenir toujours reconnaissant des aimables attentions dont nous avons été l'objet de la part de MM. Greenbaum et Blum, des personnes de leur famille et de leurs amis; je n'oublierai pas non plus ni notre journée de chasse dans les marais appartenant au *Tolleston Club*, sur la rivière du *Petit Calumet*, à quelques milles de Chicago, dans l'État d'*Indiana*, avec MM. L. P..., S..., F... P..., et E. W..., ni la soirée d'adieu si brillante qui nous a été offerte dans les salons du *Palmer-House* et où j'ai eu le plaisir de faire la connaissance du général *Sheridan* et de me rencontrer avec l'élite de la société de Chicago.

V

DE CHICAGO A SALT-LAKE CITY

LA CAPITALE DES MORMONS.

28 OCTOBRE — 3 NOVEMBRE.

Aspect de l'Illinois. — Le Missouri. — Les Prairies. — Les stations du chemin de fer *Union Pacific*. — Ascension des Montagnes Rocheuses. « Snow-Fences » et « Snow-Sheds ». — Magnifique coucher du soleil. — Descente des monts Wahsatch. — L'Utah. — Salt Lake City — — L'apôtre John Taylor. — Camp Douglas. — Visite à Brigham Youg. — Les « Germania Smelting Works ».

28 octobre. — A 10 heures du matin, après avoir pris congé de quelques-uns de nos nouveaux amis, qui nous ont très aimablement reconduits à la gare, nous montons dans le train qui doit nous mener à *Omaha* par la route de *Burlington*.

La voie ferrée traverse tout l'*Illinois* dont l'aspect n'offre rien de très remarquable. Les villes et les villages sont nombreux cependant et généralement bien construits; le pays semble riche et la culture excellente. Les champs ont souvent une étendue qui étonne; je n'ai rien vu toutefois qui approchât comme dimension de certain champ de blé de 19,000 acres que possède dans le pays un M. L. Sullivan, qui m'a été cité à Chicago comme possesseur de la plus grande ferme des environs. Il y emploie, m'a-t-on dit, 600 mulets et 500 ouvriers.

A *Burlington* on traverse le *Mississipi*. Le pont semble à une assez grande hauteur, la rivière paraît large, limpide, bordée de hautes falaises à pic, mais l'obscurité — il est sept heures du soir — ne nous permet pas de jouir du spectacle.

Nous sommes entrés dans un nouvel État, l'*Iowa*, qui doit son nom à la principale rivière qui l'arrose, un affluent du Mississipi. Sa capitale est *Cité des Moines*, sur la rivière de ce nom. Le sol est ondulé et couvert d'immenses prairies qui alternent avec de belles forêts. On fait dans l'*Iowa* de l'agriculture, mais surtout beaucoup d'élevage. Il s'y trouve aussi quelques mines de plomb, zinc et fer.

Le lendemain, à l'aube, le train gravit les hauteurs qui séparent le bassin du *Mississipi* de celui du *Missouri ;* le pays est moins cultivé déjà. On ne tarde pas à arriver sur les bords du *Missouri*. Le passage s'effectue à 2 milles à l'ouest de la ville de *Council-Bluffs*, sur un superbe pont suspendu élevé de 60 pieds au-dessus du niveau du fleuve dont le cours est excessivement large. Mais les eaux sont basses, et, de chaque côté, de grands bancs de sable nuisent au pittoresque de l'aspect.

Sur la rive ouest se trouve *Omaha*, la capitale du *Nebraska*. On quitte ici le *Burlington Railway* pour prendre la ligne du *Union Pacific*.

Le transbordement des bagages terminé, non sans grands dommages en raison, du peu de soin apporté à cette opération par les gens qui en sont chargés, ce qui exaspère Davesne, le train se met en route.

La *Nebraska*, affluent du Missouri, d'où l'État tire son nom, est formée de deux rivières, la *Plate du Nord* et

la *Plate du Sud.* Une partie de la contrée est encore au pouvoir des Indiens. Le sol semble léger et est couvert de forêts et de prairies où de loin en loin on aperçoit bondissant, effrayées, quelques antilopes.

Nous laissons sur la gauche les coteaux escarpés et boisés qui bordent le Missouri et nous entrons dans la vallée de la *Plate;* mais bientôt la neige commence à tomber en abondance et ne tarde pas à couvrir tout le pays, qui prend alors une certaine ressemblance avec les grandes plaines de la Pologne en hiver. Le soir, dîner à *Grand-Island.*

30 octobre. — Nous avons roulé toute la nuit; au jour nous sommes enfin vraiment au milieu des *Prairies.* Le soleil se lève avec des tons rosés du plus joli effet. Il fait très froid; il n'y a pas de neige sur le sol, mais celle tombée la nuit précédente sur les wagons s'est convertie en cristaux de glace.

Des troupeaux d'antilopes, des bandes de chevaux indiens, viennent parfois animer les vastes étendues désertes qui se déroulent de chaque côté du chemin de fer. Parfois aussi on aperçoit quelques lourds chariots avec leurs bâches en toile, traînés par six, huit et même dix paires de bœufs qui suivent un chemin à peine tracé dans la Prairie.

A *Sydney* on s'arrête vingt-cinq minutes pour déjeuner. C'est une station comme toutes celles qui se trouvent sur cette ligne, un assemblage d'un petit nombre de maisons en planches où logent les employés et quelques rares trafiquants. Les sons du gong que frappe à coups redoublés un homme de couleur, nous guident vers la baraque décorée du nom de restaurant;

le menu est partout le même, des beefsteaks d'antilope, des pommes de terre cuites à l'eau ou du maïs et un plat sucré, le tout arrosé de café.

Il règne, par extraordinaire, une certaine animation dans l'endroit. C'est que la population vient de lyncher un homme qui hier avait assassiné un des habitants. Le corps du supplicié était, il y a quelques minutes encore, suspendu au poteau télégraphique qui avait tenu lieu de potence.

Mais les vingt-cinq minutes d'arrêt réglementaires sont écoulées : « All on board ! » crie le conducteur ; la locomotive lance deux appels stridents et le convoi se met en mouvement.

Péniblement il continue l'ascension commencée. La neige reparaît ; nous voici déjà à 4,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, à 2,500 pieds plus haut que *Omaha*. Le *Wyoming*, que nous traversons, n'est qu'un territoire. Il est très riche en gisements de fer, de charbon, de cuivre, d'or et d'argent. Mais il est célèbre surtout parce que les femmes y jouissent des droits politiques qui ailleurs ne sont attribués qu'au sexe fort.

Nous arrivons à *Cheyenne*, dont l'aspect n'offre rien de bien intéressant et qui se trouve au pied de la chaîne de montagnes connue sous le nom de *Laramie Range*, une des subdivisions du massif des *Montagnes Rocheuses*.

On ne voit plus aucune trace de culture. Le sol semble composé d'une agglomération compacte de sable et de petits cailloux offrant une très grande ressemblance avec les moraines des glaciers des Alpes et dont l'ori-

gine est sans doute la même. De maigres touffes d'herbes surgissent çà et là.

Puis nous trouvons des roches calcaires qui bientôt font place à des masses granitiques énormes. Toute cette partie des Montagnes Rocheuses semble avoir été le théâtre de bouleversements prodigieux. A chaque instant la nature du sol change et souvent on aperçoit des amas de coquillages fossiles, qui semblent indiquer qu'à une date reculée de grandes masses d'eau ont passé par là.

Nous voici enfin à *Sherman*, à 8,242 pieds au-dessus du niveau de la mer, le point le plus haut atteint par la voie ferrée. Dans le lointain, au sud-ouest, on aperçoit, dominant la contrée, deux pics très élevés couverts de neige, *Long's Peak* et *Pike's Peak*. Le paysage prend un aspect de grandeur sauvage et triste qui produit une impression très vive.

Les *Snow-Fences* et les *Snow-Sheds* se multiplient, non pas qu'il tombe de grandes quantités de neige dans cette région, mais parce que les ouragans de vent pourraient l'accumuler sur la voie.

Les *Snow-Fences* sont formés de pièces de bois reliées en X qui sont réunies par une série de lattes parallèles. Ils sont parfois remplacés par des murs en pierres ; les uns et les autres sont placés parallèlement à la voie. Les *Snow-Sheds* sont de vastes toitures en charpente dont on couvre la voie dans ses parties les plus encaissées.

Nous passons *Dale Creek Bridge*, un pont en charpente qui a 650 pieds de long et qui est jeté à une hauteur de 126 pieds ; mais ce travail curieux n'attire

que peu notre attention, absorbée au même moment par un spectacle grandiose, par un coucher de soleil dont il serait difficile de dire toute la magnificence. — A l'ouest, de larges bandes d'un jaune d'or éclatant, d'un jaune clair intense, d'un orangé tirant presque sur l'écarlate se détachent sur l'azur du ciel qui prend des tons d'un vert pâle à faire damner un paysagiste. A l'est, des nuées teintées des roses les plus invraisemblables. Au sud, un tout petit nuage léger comme un flocon de soie, d'un carmin violacé délicieux. Au-dessus de nos têtes, un ciel bleu d'une pureté extrême.

Mais ce spectacle n'est que de trop courte durée, la nuit arrive et bientôt ne nous laisse plus qu'entrevoir les silhouettes fantastiques des grands rochers de grès rouge qui bordent la voie.

A *Laramie*, petite bourgade d'un millier d'habitants, le train s'arrête pour laisser aux voyageurs le temps de souper. Les domestiques chinois font ici leur première apparition, ce sont eux qui sont les garçons du restaurant. On se remet en route et bientôt chacun va chercher le sommeil dans sa couchette qui a été préparée par l'homme de couleur remplissant les fonctions de serviteur dans le car.

31 octobre. — Le soleil s'est levé radieux, mais le paysage qu'il éclaire est l'image de la plus parfaite désolation. Bien qu'au loin on aperçoive les cimes neigeuses des Montagnes Rocheuses, le pays qu'on traverse est presque plat. Le sol offre une teinte gris blanc très prononcée, qui tient aux substances alcalines dont il est imprégné. Plus loin la voie ferrée court parallèlement à des escarpements qui paraissent avoir été rongés

par l'action des eaux ; il semble qu'on suive le lit d'une rivière desséchée ; puis nous commençons l'ascension des Monts *Wahsatch* et nous entrons dans le territoire de l'*Utah*. Le pays n'offre rien de saillant; mais quand, arrivée au point le plus élevé, la ligne ferrée redescend, elle traverse une région des plus sauvages. De loin en loin une station sans importance est le seul indice qui puisse faire supposer que ces espaces ne sont pas absolument désertés par l'homme.

A *Hilliard*, le train passe sous une sorte d'aqueduc en bois qui a son origine à 15 milles de distance; cette conduite est rectangulaire et ouverte à la partie supérieure ; des pièces de bois et des bûches en quantités considérables, livrées au fil de l'eau, sont ainsi transportées sans frais jusqu'au chemin de fer.

Continuant notre route, sur la droite nous voyons d'immenses escarpements qui semblent de loin être les ruines de vieux remparts; puis des *canôns* très pittoresques (c'est le nom espagnol qu'on donne ici aux gorges étroites et profondes) ; puis encore des murs d'une hauteur considérable de grès, de granit, de terres argileuses, les uns intacts, les autres crevassés, déchiquetés.

A gauche le spectacle est moins grandiose, mais ne manque pourtant pas d'intérêt.

Suivant un petit cours d'eau presque à sec, on passe au pied d'un sapin isolé, qui, comme une sentinelle marque exactement le millième mille parcouru depuis *Omaha*, et un peu plus loin, devant le *Devil's Slide*, « la glissoire du diable ». C'est ainsi qu'on a surnommé un long couloir bordé de deux murailles très hautes en roches

calcaires blanches qui, par un jeu bizarre de la nature, court sur le flanc d'un monticule de grès rouge d'environ 700 pieds d'élévation.

Quelques instants après le coucher du soleil, nous passons devant le *Devil's gate*, que nous ne pouvons voir en raison de l'obscurité, puis nous arrivons à *Ogden*, où nous quittons la ligne principale pour prendre un embranchement qui doit nous conduire à *Salt Lake City*, la capitale de l'*Utah*, où nous arrivons après un trajet de deux heures.

2 novembre. — L'*Utah* n'est qu'un territoire. Sa capitale était autrefois *Fillmore*, sur la rivière *Sevier*, à 100 milles environ au-dessous de *Salt Lake City*. La contrée est montagneuse et traversée par trois chaînes de montagnes parallèles. A l'est, différents rameaux des *Montagnes Rocheuses* proprement dites, puis les monts *Wahsatch* et enfin les monts *Humboldt*; à l'est des monts *Wahsatch* coule le *Green River* ou *Rio Colorado*, avec de nombreux affluents. Entre les monts *Wahsatch* et les monts *Humboldt* s'étend la grande vallée connue sous le nom du *Grand Bassin*, qui au sud et à l'ouest n'offre que de vastes espaces déserts, mais dont le sol est fertile aux environs du lac Salé, au nord et à l'est.

Ce lac, dont les eaux n'ont aucune issue, reçoit celles de plusieurs rivières, dont la plus importante est le *Jourdain* qui sert de déversoir au lac *Utah*, situé plus au sud. Les eaux du lac *Utah* ainsi que celles du *Jourdain* et des autres rivières sont douces.

A une petite distance du *Lac Salé*, s'élève *Salt Lake City*, la *Cité des Saints* ou la *Nouvelle Jérusalem* des *Mormons*. Quelques maisons s'étagent sur les premiers

contre-forts des monts *Wahstach* et la ville s'étend en descendant vers la vallée à environ trois ou quatre milles. Les rues sont larges, mais très mal entretenues; elles se coupent à angle droit : de chaque côté coule un ruisseau d'eau limpide. Les maisons sont mal bâties, en briques rouges ou en bois pour la plupart, et fort petites, sauf dans deux ou trois rues où des prétentions à l'apparence d'une ville véritable sont visibles; chaque maison est entourée d'un verger ou d'un jardin, ce qui donne à la cité un certain air de fraîcheur et de gaieté. On dirait, en somme, une de ces agglomérations de petites maisons comme on en voit dans le Midi, dans les environs de Cannes et de Nice.

Les Mormons sont au nombre d'environ 85,000, dont 23,000 dans la capitale. Sur le territoire on compte environ 25,000 *Gentils* (c'est le nom par lequel sont ici désignés les chrétiens), dont 1,000 tout au plus habitent *Salt Lake City*.

Presque tous les Mormons sont d'origine étrangère, la grande majorité des Suédois et des Danois; quelques-uns sont Ecossais, un très petit nombre Anglais, Allemands ou Suisses. Les femmes, il en est de tous les pays, sont généralement laides et paraissent avoir ce qu'on est convenu d'appeler un âge respectable; il semblerait, à vrai dire, que les malheureuses n'aient été entraînées toutes que par la crainte, apparemment irrésistible, de demeurer vieilles filles.

Le président *Brigham Young* a dix-neuf femmes à *Salt Lake City*, et l'on m'assure qu'à l'exception d'*Amelia Young*, il n'y en a pas une qui soit, je ne dirai pas jolie, mais simplement agréable.

Nous avons élu domicile dans un hôtel dirigé par un mormon, l'*Elder Townsend*, «l'ancien Townsend.» A peine venions-nous de sortir de table à dix heures du matin, qu'il nous prévient que l'un des douze apôtres, *John Taylor*, est là et qu'il va nous faire faire sa connaissance. Autant *Townsend* semble absorbé, indifférent généralement à ce qui se passe autour de lui, autant il a, en un mot, des abords peu agréables, autant M. Taylor paraît animé du désir de plaire et prêt à causer. Nous nous hâtons d'en profiter et après les quelques phrases de convention ordinaires quand pour la première fois des étrangers se trouvent en présence, l'entretien ne tarde pas à tomber sur la religion des Mormons et sur leurs institutions.

Les explications qui nous sont fournies sont confuses et embarrassées. Souvent l'apôtre échappe à une question trop précise en se retranchant derrière les préceptes de sa loi religieuse qui ne lui permettent pas de répondre.

Toutefois il semble admettre en grande partie les préceptes de la religion juive, mais en acceptant en même temps la divinité du Christ. A chaque instant il fait des citations tirées ou du *Pentateuque* ou des livres des *Juges* et des *Rois*, qu'il entremêle de phrases sentencieuses d'une banalité absolue. Hénoch, Noé, Abraham, Moïse, Salomon apparaissent tour à tour dans cette conversation bizarre.

La foi des Mormons s'appuie sur les vérités qui ont été révélées à *Joe Smith* et dont il a eu connaissance par la lecture de tables gravées en caractères particuliers, enfermées dans un coffre enfoui sous terre et qu'un ange envoyé par Dieu lui a fait découvrir.

Je demande à M. Taylor en quels caractères ces tables étaient gravées et ce qu'elles sont devenues. Il ne peut, dit-il, répondre à ma première question, ne sachant pas lui-même quels étaient les caractères employés; quant aux tables, elles ont disparu dès que le prophète en a eu pris lecture, du moins dès qu'il a eu pris lecture de ce qu'il devait enseigner maintenant. Beaucoup d'autres choses étaient inscrites sur ces tables, mais elles ne doivent être portées à la connaissance des hommes que plus tard et alors les tables reparaîtront.

Notre interlocuteur paraît ne pas entendre une question que je lui adresse sur la difficulté qu'a dû éprouver le prophète à déchiffrer des caractères qui devaient lui être inconnus; mais un de mes compagnons lui ayant demandé si, lui aussi, avait reçu des révélations, il répond affirmativement.

En somme, de tout cet entretien il ne ressort rien de bien saillant pour moi, si ce n'est cependant la possibilité de trouver peut-être un jour dans ces contrées la solution d'un problème historique qui a souvent été posé. A quelle origine doit-on rapporter la civilisation des *Incas?* D'où proviennent ces inscriptions en caractères hiératiques qui ont été relevées dans quelques points du centre du *Mexique*, de l'*Arizona* , et du nord de l'Amérique?

M. Taylor nous a assuré que les lois religieuses de certains Indiens ont des points de contact avec la loi de Moïse, et que, d'après leurs traditions, il est à supposer qu'ils sont rejetons de ces Israélites qui s'expatrièrent 600 ans avant Jésus-Christ, sous *Sédécias*, lorsque *Nabuchodonosor* prit et brûla Jérusalem. Cette assertion,

M. Taylor, je m'empresse de le dire, n'a pu l'appuyer par aucune preuve et il ne l'a émise que pour nous prouver l'excellence du mormonisme; ces Indiens, en effet, d'eux-mêmes, sans avoir été évangelisés par aucun missionnaire mormon, seraient venus, poussés par une inspiration divine, demander le baptême.

L'apôtre nous propose de nous mener visiter le temple et le tabernacle. Naturellement, nous acceptons. Il va faire atteler sa voiture et vient nous prendre. C'est un de ses fils qui sert de cocher. Avant de monter en voiture il nous le présente et nous échangeons des poignées de main.

Le temple n'est qu'à peine commencé, il doit être entièrement bâti en granit, mais je doute qu'il soit jamais achevé. Il y a dix-huit ans que la première pierre a été posée et c'est à peine si la construction s'élève à quelques mètres de terre.

Le tabernacle est un assez vilain bâtiment en bois en forme d'ellipse, dont la toiture est soutenue par 46 pilastres en grès rouge. Il peut contenir environ 10,000 personnes et sert aux pratiques religieuses et aux grandes réunions.

En sortant du tabernacle, notre guide nous mène chez le président, prisonnier chez lui en vertu d'un jugement le condamnant au payement d'une pension alimentaire à l'une de ses femmes qui a obtenu le divorce et à l'emprisonnement jusqu'à ce que le payement ait été effectué; mais il est malade et n'est pas visible. Nous sommes reçus par un de ses fils et son secrétaire. *Brigham Young* nous fait dire qu'il espère pouvoir nous voir le lendemain.

Rentrant à notre hôtel, nous y trouvons une voiture attelée de quatre petits chevaux vigoureux, que nous avions commandée pour nous faire conduire au *Camp Douglas*, à 3 milles de la ville, sur l'un des derniers gradins des monts *Wahsatch*. Ce camp a été en réalité établi pour maintenir dans l'ordre la cité des Mormons. Nous y sommes admirablement reçus par le commandant, le général *Smith*, et sous sa conduite nous le visitons en détail ; tandis que nous nous promenons dans les baraques, un officier prussien, le prince Wittgenstein arrive avec une lettre d'introduction ; le général Smith nous présente les uns aux autres. Le camp n'est pas considérable, il y a tout au plus 250 hommes, mais ils sont parfaitement installés.

Nous finissons notre tournée par une visite au petit hôpital attenant au camp, et qui vient seulement d'être terminé. Du balcon du premier étage on jouit d'une des plus belles vues qu'on puisse s'imaginer. A notre droite, à notre gauche et au-dessus de nous, des montagnes dont les contre-forts offrent les couleurs et les formes les plus variées et dont les cimes couvertes de neige étincellent au soleil ; devant nous *Salt Lake City*, dont les petites maisons, perdues dans la verdure, font de loin un très joli effet ; au delà, la plaine cultivée au milieu de laquelle on voit serpenter les eaux du Jourdain qui vont se jeter dans le grand Lac, dont les flots frappés obliquement par les rayons du soleil déjà sur son déclin miroitent comme une nappe d'argent ; et, comme cadre à ce tableau, au sud, deux vallées d'un aspect des plus sauvages et des plus déserts ; au nord et à l'est, de hautes montagnes dont les escarpements, dans

l'ombre à la base, s'éclairent un peu à mi-hauteur pour venir baigner dans la lumière leurs têtes dentelées, tourmentées, surmontées d'un panache blanc.

3 novembre. — Hier nous avons trouvé en rentrant M. Taylor, venu pour nous prévenir qu'il nous conduirait dans la journée chez le président *Brigham Young.* A l'heure dite il vient en effet nous prendre.

L'habitation du président n'a rien qui frappe les yeux; il semble que ce soit une réunion de petites maisons construites au fur et à mesure des besoins, mais sans aucune prétention architecturale. Nous sommes, aussitôt arrivés, introduits dans ce qui paraît être le salon officiel du président, petite pièce meublée avec mauvais goût, dont les murs sont couverts de gravures et des portraits des douze apôtres, parmi lesquels figure celui de notre guide, portraits à l'huile tous détestables et dont le plus grand nombre ne sont même pas encadrés. C'est d'ailleurs là qu'on nous a fait entrer la veille et que nous avons fait la connaissance de *Brigham Young junior,* le fils aîné du président. Au bout de quelques minutes à peine, on vient nous chercher. Nous sortons pour entrer dans une petite maison voisine et on nous introduit dans une pièce au rez-de-chaussée assez grande où nous trouvons *Brigham Young*, qui se lève avec peine de son fauteuil, le chapeau à la main, pour nous recevoir.

Brigham Young a environ soixante-quinze ans et paraît cet âge. Il a les traits fatigués. Plutôt grand, il se tient légèrement courbé, sans doute en raison de son état de santé actuel. Il a les épaules larges, le cou très fort. Ses yeux d'un bleu gris, évitent toujours le regard

de son interlocuteur. Les cheveux et la barbe sont blonds mais tirent sur le blanc. La bouche a une expression dure et presque cruelle.

Après les présentations d'usage, *Brigham Young* nous nomme à l'un des douze apôtres qui se trouve là, *George Cannon*, imprimeur et éditeur, représentant de l'Utah au congrès, et à deux dames, Mrs. *Young*, l'une de ses femmes, et Miss *Eliza Snow*.

L'entretien débute par les banalités obligées en pareille occurrence : nous nous informons de la santé du président et il nous demande si nous sommes satisfaits de notre voyage. Mais dès que nous cherchons à amener, mes compagnons et moi, la conversation sur un terrain plus intéressant, nous nous heurtons contre un parti pris bien évident d'éviter toute question embarrassante. Le président ne répond qu'avec un effort visible, la conversation languit. Heureusement l'entrée du prince Wittgenstein, invité comme nous, fournit à notre hôte l'occasion de prier Miss *Eliza Snow* de faire les honneurs du lunch. Il s'anime alors un peu, nous dit que le raisin et le vin qui sont sur la table proviennent de chez lui. Le vin a tout à fait le goût de *Lunel;* le raisin, qui a une grande analogie avec certains raisins du Midi, viendrait, paraît-il, de vignes importées en Louisiane il y a deux cents ans peut-être, par les missionnaires jésuites.

Est-ce un résultat de nos compliments sur les produits de son industrie, est-ce un effet de son excellent vin? Brigham Young devient plus communicatif. Il nous montre quelques spécimens d'extraits de ces fameuses tables qui ont été communiquées à *Joseph Smith*.

Il ajoute qu'il y a en divers endroits d'énormes rochers portant de longues inscriptions gravées en caractères analogues à ceux des tables et qu'il en existe des fac-simile dans un rapport d'une expédition du *Major Powell*, mais que c'est inutilement que ces inscriptions ont été soumises à l'étude des gens les plus compétents : nul n'a pu les déchiffrer. Je me hâte alors de lui faire la question que j'avais déjà sans succès posée à l'apôtre Taylor et je lui demande comment il explique que le prophète ait pu lire les tables. Il me répond sérieusement que l'ange qui révéla l'existence des saints documents et l'emplacement où ils se trouvaient, avait en même temps donné au prophète le moyen de les lire.

J'ai à ce propos entendu souvent raconter par des personnes dignes de foi, et j'ai lu dans des ouvrages sérieux, que les Mormons enseignent que des lunettes magiques avaient été données au Prophète. Je dois dire que Brigham Young ne nous en dit rien.

Notre visite avait duré près de deux heures déjà ; prenant congé de notre hôte, dont la fatigue devenait très apparente, nous nous retirons.

En sortant, je demande au secrétaire ce que peut être cette Miss E. Snow, que nous venons de rencontrer chez le président, qui a fait les honneurs du lunch, et dont la physionomie m'a frappé. J'apprends que c'est une femme poëte de talent et une *femme par délégation*, « *proxy wife* », de Brigham Young.

La femme par *délégation* est celle qui, ayant contracté un mariage suivant les rites d'une autre religion ou sans l'avoir fait consacrer dans le temple de Salt Lake City, perd son mari avant d'avoir passé par cette

cérémonie, mais épouse alors, suivant les rites mormons, un de ses coreligionnaires dont elle devient par accord mutuel la femme pour le temps; ses enfants et elle-même devant faire retour au premier mari pour l'éternité.

C'est là une de ces nombreuses institutions incroyables comme celle des *femmes cachetées « Sealed wives »*, contre lesquelles viennent se heurter le bon sens et la logique dans ce curieux pays des Mormons.

En quittant le président, conduits par un ingénieur, M. Mackintosh, qui s'est gracieusement mis à notre disposition, nous allons visiter, à quelques milles de *Salt Lake City*, les *Germania smelting and refining Works*.

C'est un des nombreux établissements où l'on porte le minerai des mines voisines pour en extraire le plomb et l'argent, mais un des seuls où le raffinage qui a pour but de séparer les deux métaux soit pratiqué. On trouve généralement plus avantageux d'envoyer dans l'est ou à San Francisco les briques de plomb et d'argent mélangés, en raison des prix élevés de transport du charbon. A Salt Lake City la tonne de charbon valant à *Pittsburgh* 3 $, revient à 18 $.

Le minerai sur lequel nous voyons opérer contient environ 30 onces d'argent à la tonne et 40 pour 100 de plomb. On détermine par l'analyse la composition exacte du minerai; s'il est chargé de soufre, on le grille d'abord, puis on le mélange avec d'autres minerais contenant diverses substances qui doivent faciliter l'opé-

ration; on ajoute, dans certaines proportions déterminées par l'analyse, du fer, des pierres calcaires, des scories, et on remplit le four, qui a huit pieds de haut, jusqu'à une hauteur de cinq ou six pieds, de ce mélange et de coke.

A mesure que la combustion s'effectue, on remplit le four qui brûle pendant environ soixante jours. Au bout de ce temps les briques qui le garnissent intérieurement tombent en poussière et on doit les remplacer.

Le métal en fusion, plomb et argent, et or en très minime quantité, s'écoule par le bas, en raison de sa pesanteur. On le reçoit dans des moules où on le laisse refroidir.

Les scories, en raison de leur pesanteur spécifique, surnagent et s'échappent par un orifice latéral qu'on ouvre à certains intervalles. On les conserve pour les employer comme il a été dit tout à l'heure.

Pressés par l'heure, nous ne donnons qu'un rapide coup d'œil au raffinage qui se pratique par le procédé *Flach* en usage depuis cinq ou six ans et qui offre de grands avantages toutes les fois qu'on se trouve dans de bonnes conditions pour obtenir le zinc nécessaire, et nous rentrons souper à l'hôtel Townsend.

VI

UNE EXCURSION DANS L'UTAH

QUELQUES MOTS SUR LES MORMONS

4-8 NOVEMBRE

Un Canôn. — La mine Ontario. — Traitement du mineral. — Provo Valley — Le Mormonisme. — Aperçu historique de l'établissement des Mormons dans l'Utah. — La situation actuelle. — Départ de Salt Lake City. — Le grand lac Salé.

4 novembre. — Dès sept heures du matin nous nous mettons en route; les chemins que nous aurons à parcourir sont assez difficiles, paraît-il, et nous avons 33 milles à faire pour atteindre le but de notre excursion, la mine *Ontario*, située dans la région qu'on appelle *Parley's Park,* dans les monts Wahsatch, à l'est de Salt Lake City. C'est, dit-on, la mine d'argent de l'Utah qui offre actuellement le plus d'avenir.

Quatre chevaux sont attelés à notre véhicule et en commençant nous avançons rapidement. Il fait un froid très vif et nous nous applaudissons d'avoir pris nos fourrures.

Nous passons devant le Canôn par lequel les Mormons sont arrivés sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui *Salt Lake City,* puis bientôt nous entrons dans celui que

nous devons suivre pour arriver à *Parley's Park*. Ici nous ralentissons notre allure.

C'est une chose curieuse que ces Canôns, qui tous se ressemblent dans leurs caractères essentiels. Celui que nous parcourons peut donner une idée de ce que sont es autres.

Qu'on s'imagine une gorge étroite surplombée de chaque côté par des blocs énormes paraissant prêts de s'effondrer, ou par des murs de granit ou de roches calcaires, lézardés, crevassés, qui, dans leurs anfractuosités laissent pousser quelques chênes rabougris, des arbres verts chétifs, des touffes d'herbes et d'arbustes qui semblent manquer de vie; au-dessus une suite de pics neigeux s'élevant en étage; au fond de la gorge un torrent parfois caché dans la verdure, parfois courant à découvert, qui de cascade en cascade s'en va rejoindre la rivière circulant dans la vallée que nous venons de quitter. Tel est le Canôn que nous suivons.

Le chemin devient de plus en plus difficile : tantôt il court à mi-côte, tantôt redescendant au fond du ravin il côtoie le torrent. Parfois il devient si étroit qu'il semble que voyageurs, chevaux et voitures vont rouler dans l'abîme. Mais l'homme qui nous conduit est si merveilleusement habile, que nous n'éprouvons pas la moindre crainte. Un temps superbe nous favorise et il serait difficile de décrire les très beaux effets de lumière et de coloration qui se produisent à mesure que le soleil montant vers le zénith vient éclairer d'abord les cimes recouvertes de neige, puis les croupes tourmentées, puis les profondeurs du ravin.

Nous faisons une halte à moitié chemin, et enfin après

huit heures et demie de route nous arrivons à destination. Il n'est encore que trois heures et demie, et, guidés par M. Haggin, le fils d'un des propriétaires de la mine, nous commençons immédiatement notre visite par le moulin où l'on traite le minerai.

Le système en usage n'est pas d'un emploi très général. Il a été adopté ici en raison de la minime quantité de plomb contenue dans le minerai. Celui-ci est d'abord, s'il est en morceaux trop considérables, concassé par l'intermédiaire d'un *rock-breaker*, sorte de marteau en fonte de fer qui se meut comme un battant de cloche dans un conduit en fonte de fer également, par où on précipite le minerai. Ces morceaux concassés et ceux qui se trouvent naturellement de dimensions convenables sont alors amenés par un courant d'eau sous des pilons en fonte de fer toujours, du poids de sept cencinquante livres chacun. Ce courant d'eau emmène ensuite le minerai réduit en poudre presque impalpable par l'action des pilons, dans de larges cuves rectangulaires et l'y laisse se déposer au fond. De là on le retire pour le porter dans les *pans*, grandes cuves en fonte où on le mélange avec du chlorure de sodium, du sulfate de cuivre et du mercure dans des proportions déterminées par l'analyse du minerai. On ajoute de l'eau chaude en quantité suffisante pour faire du tout une masse boueuse, activer et rendre plus efficace par la vapeur l'action du mercure. Dans les cuves, deux roues dentées tournant sur un même axe vertical en sens opposé, avec une vitesse considérable, brassent toutes ces matières et en forment un tout compact. Un nouveau lavage débarrasse l'amalgame d'argent qui

s'est produit des matières étrangères, puis on le filtre à travers une toile. Le mercure liquide traverse les mailles de la toile et l'alliage reste sous la forme d'une pâte consistante. On le porte dans des retortes ou cornues chauffées au rouge vif; le mercure se vaporise et, reçu dans un condensateur, est recueilli avec soin.

Quant à l'argent, on le fond dans un creuset avec du borax et on le coule rapidement dans un moule d'où il sort sous la forme de brique. Le borax a retenu les quelques parties étrangères qui restaient dans le métal et forme une croûte au-dessus du creuset.

La brique d'argent ainsi obtenue, contient toujours de 8 à 10 $ d'or et quelquefois un peu de plomb. Elle pèse en moyenne 1,600 onces. Elle vaut aujourd'hui 1 $ 20 l'once environ, ce qui lui attribue une valeur d'à peu près 2,000 $. Il faut environ 20 tonnes du minerai qu'on extrait aujourd'hui pour obtenir une brique.

Le moulin n'est muni que de vingt pilons et on ne peut en ce moment obtenir qu'une brique et demie par jour. L'an prochain il y aura cinquante pilons de plus, et le moulin pourra produire 10,000 $ par jour.

La machine employée est d'une force de 50 chevaux. Elle est chauffée avec du bois et en consomme 8 cordes par jour. La corde ici a 4 pieds de hauteur, 4 de largeur et 8 de longueur. Elle revient à environ 3 $ 1/2.

La nuit est venue, nous quittons le moulin et nous nous acheminons vers une cabane, décorée du nom pompeux d'hôtel, où nous dînons; puis nous montons à la mine, située à 2 milles de distance plus haut dans la montagne.

Elle n'est en exploitation que depuis deux ans, mais elle s'annonce comme une des plus riches qui soient connues. Ce ne semble pas devoir être une *poche*, mais un véritable *filon* d'une profondeur extraordinaire et qui paraît s'étendre à une distance considérable.

La composition des monts *Wahsatch* semble complexe. La chaîne à l'est de Salt Lake est en granit gris qui forme l'arête principale. Celle-ci est flanquée de couches épaisses de quartz et de pierres calcaires où se trouvent généralement les filons. A *Ogden*, la roche principale est en général un composé de feldspath de soude et du silicate connu sous le nom d'amphibole, ce qui constitue la *Syenite*, qui appartient aux terrains granitiques et porphyroïdes.

Dans l'*Ontario Mine*, il n'y a encore que 1,800 pieds de galeries ouvertes au premier et au second étage, qui sont l'un à 100 pieds, l'autre à 200 pieds au-dessous du sol. De nouvelles amorces ont été ouvertes à 300 et à 400 pieds et le filon s'y est trouvé aussi riche que dans les galeries actuellement en exploitation.

Des pompes d'épuisement sont nécessaires ; la machine en usage actuellement n'est que de 25 chevaux-vapeur, mais on travaille activement à en établir une autre plus considérable.

Les frais de l'exploitation totale montent aujourd'hui à environ 16,000 $ par mois, et le bénéfice net à 6,500 $.

Il y a 80 ouvriers en tout, dont 45 employés dans la mine. La journée est de dix heures. Les mineurs sont payés de 2 $ 1/2 à 3 $ par jour. Le contre-maître reçoit 200 $ par mois ; le directeur 1,000 $. Le directeur du moulin que nous avons visité en arrivant reçoit 400 $.

Les ouvriers sont logés dans une grande maison en bois, où le second sert de dortoir et le premier de salle à manger. Une dizaine seulement sont mariés ou du moins ont leur femme avec eux. Ceux-là vivent dans de petites maisons à part. Les ouvriers célibataires sont nourris par les propriétaires de la mine, et fort bien nourris. La cuisine est faite par trois cuisiniers chinois. J'ai assisté au repas du soir, le plus léger, qui se composait de deux plats de viande, légumes, fromage, dessert et de thé pour boisson. L'entrée des autres liquides n'est pas permise dans l'établissement. Le directeur mange à la même table que les mineurs, en même temps qu'eux et se nourrit de même.

Tous ces gens semblent bien portants et heureux. Et cependant, il n'en est pas un seul peut-être qui, quand il aura réalisé quelques économies, ne se hâtera de partir à la recherche de nouvelles mines. Le même fait se reproduit partout. L'insuccès ne les décourage pas. Au bout de quelques mois de fatigues inouïes, quand leurs ressources sont épuisées, ils viennent reprendre leur travail pour, de nouveau, au bout de trois ou quatre ans, s'empresser d'aller encore tenter la fortune quand ils en ont le moyen.

Nous ne terminons notre visite que tard dans la soirée et ce n'est que vers onze heures du soir, par un froid très pénétrant, que nous quittons la mine pour redescendre à l'auberge où nous avons dîné et qui doit nous abriter pour la nuit.

5 novembre. — De bonne heure le matin, accompagné d'un chasseur du pays, je me mets en route pour battre un peu la contrée et voir si j'y trouverai un motif de

séjour; le temps est très froid et mon compagnon ne semble pas rassuré, il craint quelque ouragan de neige. Sans donc nous risquer sur les hauteurs, nous battons les bois de sapins qui en couvrent la base et les immenses étendues de *Sage Brush* « Artemisia », de la vallée. Nous parcourons aussi successivement divers Canôns qui tous se ressemblent, mais sans grand succès. Je rentre toutefois avec quelques grouses de l'espèce appelée dans ce pays *Ruffled grouse*, dont le nom scientifique est, je crois, « Bonasa umbellus », et un lièvre blanc qui me paraît assez extraordinaire.

Il nous fournit un excellent rôti pour le souper, après lequel je donne l'exemple à mon chasseur qui a nom « Lanksford » et vais me coucher. Je suis décidé à pénétrer plus avant dans l'intérieur du pays et à tâcher d'atteindre la région où se trouvent les grands cerfs des Montagnes Rocheuses et les ours, si le temps n'est pas trop défavorable. Rothschild m'avait quitté dans la journée et était reparti pour Salt Lake City.

6 novembre. — De grand matin M. Haggin, Lanksford, le jeune Bellemans, que Rothschild avait amené avec lui et qu'il m'avait laissé, et moi, nous nous mettons en route pour la vallée connue sous le nom de *Provo Valley*, dont nous sommes séparés par un massif assez considérable. Cette fois, le chemin est à peine tracé; nous nous embarquons cependant dans un léger boggey attelé de deux chevaux qui doit nous mener à destination. La route s'effectue sans trop de difficulté; parfois, il est vrai, nous marchons à pied, poussant la voiture dans les endroits trop à pic, ou la retenant dans les côtes trop rapides; ou encore lorsque nous montons

ou nous descendons le long des flancs de la montagne, nous sommes obligés de nous suspendre aux poignées de cuir qui sont fixées à la voiture et de nous porter sur les marche-pieds, tantôt à droite, tantôt à gauche, du côté opposé à l'abîme et obéissant aux injonctions de notre automédon qui, en équilibre sur son siége, nous crie : « Starboard! » ou « Port! » suivant la nécessité.

Le pays est des plus pittoresques, le panorama très étendu. En arrivant dans la vallée, comme le temps semble de moins en moins sûr, Lanksford me conseille de remettre à demain notre expédition sur les hauteurs et de descendre en chassant le long de la vallée jusqu'à la petite ville de *Heber*, où le boggey ira nous attendre. Nous sommes arrivés à un chemin très praticable et le conducteur pourra aisément se tirer seul d'affaire.

Ceci décidé; nous nous mettons en chasse, remontant le cours de la petite rivière de *Timpanogos*, qui va se jeter dans le lac Utah auquel le Jourdain, comme je l'ai dit, sert de déversoir dans le grand lac Salé. Vers trois heures, après avoir parcouru une assez grande étendue de pays, dont quelques parties sont assez bien cultivées, et dont d'autres servent de pâturage à des troupeaux de bestiaux assez considérables, nous arrivons à *Heber City*, qui, malgré son nom sonore, n'a guère que cent ou cent cinquante habitants. Il n'y a pas d'auberge, mais l'évêque mormon de l'endroit, *M. Hatch*, s'empresse de nous faire le plus aimable accueil. Il a déjà lunché, mais ses femmes sont encore à table. Il donne des ordres et bientôt mes compagnons et moi

nous nous trouvons confortablement assis à une table très bien garnie d'où, malgré toutes mes instances, M. Hatch a fait lever ces dames, qui de plus sont forcées de nous servir. Très embarrassé, je leur offre mes excuses, elles en semblent très étonnées. Mes compagnons, plus au fait des usages mormons, ne font pas tant de façons et se hâtent de faire honneur au repas. Force m'est bien de me résigner à faire comme eux.

En sortant de table l'évêque, nous offre l'hospitalité jusqu'au lendemain; comme Lanksford, il nous assure qu'un ouragan de neige est à prévoir. S'il en est ainsi, il ne nous sera pas possible de chasser avant quelques jours, mais ce qui m'inquiète le plus c'est que la route de retour ne sera plus praticable.

En ayant causé avec M. Haggin, je me résouds à abandonner mon projet et nous nous décidons à rentrer à Salt Lake City, mais surtout à nous hâter de repasser la montagne ce soir et de revenir coucher à la mine Ontario.

Notre chasse avait été assez fructueuse : j'avais tué pour ma part un magnifique canard sauvage, des bécassines, quelques grouses de l'espèce appelée *Pintail grouse* et plusieurs *Jackass Rabbits « Lepus callotis »*.

Nous en offrons la plus grande part à notre hôte, et, prenant congé de lui, nous nous hâtons de remonter dans notre boggey.

La neige prévue ne tarda pas à tomber, mais en petite quantité d'abord, et nous n'eûmes que peu de difficulté en somme à traverser la montagne; de l'autre côté seulement, elle devint plus abondante; par deux fois nous perdîmes la route et, pour la rejoindre, une

fois surtout, il fallut toute l'adresse de notre conducteur et la sûreté de pied de ses chevaux. Mais enfin vers minuit nous nous retrouvions à l'abri dans la petite auberge que nous avions quittée le matin.

A notre réveil, tout le pays était couvert d'une épaisse couche de neige. Nous rentrons, M. Haggin et moi, à Salt Lake City, où je retrouve Rothschild et le docteur Davesne. Notre départ pour *San Francisco* est aussitôt fixé au lendemain. Je profite des quelques heures qui me restent pour lier connaissance avec plusieurs des notabilités de Salt Lake City, que je n'avais pu encore rencontrer, et de qui j'obtiens bien des renseignements curieux.

En somme, le Mormonisme n'est pas une religion absolument nouvelle. On trouve dans l'histoire des exemples nombreux de sectes religieuses ou de peuples même, qui ont soutenu être les seuls qui eussent droit à la faveur de Dieu et qui, altérant le sens des Écritures, ont prétendu y trouver la sanction de tous leurs débordements et de toutes les cruautés. Sans remonter très haut, le nom même que les Mormons ont donné à leur Église, ce nom de *Nouvelle Sion*, dès le temps de Luther, en 1534, Jean de Leyde l'avait donné à celle qu'il cherchait à établir. Il avait institué la polygamie comme *Brigham Young* l'a fait dans l'Utah, et les atrocités commises à *Munster*, *à Zwockau*, par les fanatiques sectaires qui l'avaient pris pour leur chef, peuvent être mises en balance avec celles dont se sont rendus coupables les Mormons.

Un esprit d'intolérance dont on ne peut se faire aucune idée, un fanatisme sauvage, sont chez ces derniers les fruits naturels de leurs doctrines.

Le Mormonisme est la glorification du Moi. Il n'impose aucune contrainte aux passions les plus basses. Il enseigne au contraire qu'elles peuvent être tournées à la plus grande gloire de Dieu et de la religion. Il promet à ses adhérents le triomphe sur leurs ennemis et une domination absolue sur le monde. « Les Saints des derniers jours », comme ils s'intitulent eux-mêmes, écraseront les Gentils sous leur talon, ils deviendront les possesseurs des terres, des maisons, des richesses de ceux qui n'ont pas la foi.

Par la polygamie, les « Saints » peuvent se constituer un royaume pour « l'éternité ». Que si on leur fait remarquer que le nombre des femmes, même dans « l'Utah », étant à peu près égal à celui des hommes, forcément il en est qui constituent leur royaume pour l'éternité au détriment des autres, ils répondront que le juste seul a le droit d'avoir femme, et que si le pécheur en possède une, elle peut lui être enlevée.

Ce qui est admis pour la femme étant admis pour tout le reste, le vrai Mormon n'a aucun respect pour la propriété, la liberté, la vie même de ceux qui ne partagent pas ses croyances.

Chez les Mormons, l'Église est un pouvoir politique qui prétend à une souveraineté temporelle absolue. Et si maintenant, en apparence, il n'en est plus ainsi, de fait c'est encore Brigham Young le véritable gouverneur de l'Utah.

C'est une conséquence naturelle de l'organisation

sociale des Mormons où les membres de la communauté, pour le plus grand nombre, ne possèdent rien en propre, les uns ayant fait don à l'Église de leurs biens et n'en usant qu'à titre d'intendants, les autres n'ayant pu s'établir que grâce à des prêts faits par elle, dont ils ne peuvent jamais arriver à se libérer tout à fait.

En opposition absolue avec les principes primordiaux de toute société établie, « les Saints des derniers jours » se sont toujours trouvés en lutte sourde ou ouverte avec les habitants de diverses contrées où tour à tour ils se sont réfugiés, fuyant ce qu'il leur plaît d'appeler les persécutions de Gentils. Aujourd'hui une crise est de nouveau imminente, il est impossible de le nier. Un court aperçu historique sur Brigham Young et l'établissement des Mormons dans l'Utah pourra aider à le faire comprendre.

Brigham Young est né dans le *Vermont* en 1801. Dans sa jeunesse, il fut peintre en bâtiments et vitrier. Il suivait alors avec zèle les pratiques des Méthodistes. Il épousa en 1824 sa première femme, et c'est en 1830 que pour la première fois il lut le contenu des tables dont l'existence avait été révélée au prophète Joe Smith. En 1832 il fut baptisé, après avoir passé en Pennsylvanie un an à étudier les principes de la religion qu'il allait embrasser. La même année il perdait sa femme et se rendait dans l'*Ohio* auprès du prophète, qui bientôt parlait de lui comme devant le remplacer un jour. En 1835, il devenait un des douze apôtres et en cette qualité il avait à remplir plusieurs missions; puis, plus tard, il devenait le président de ces douze apôtres. Absent de *Nauvoo*, établissement mormon

fondé en 1838 dans l'*Illinois*, quand Joseph Smith et son frère Hiram furent massacrés à *Carthage*, il revint à la hâte, et prit toutes les mesures nécessaires pour sauvegarder la vie et les intérêts de ses coreligionnaires, menacés chaque jour.

En 1846, les Mormons durent se décider à émigrer; ils passèrent près de deux années sur les bords du *Missouri*, à *Council Bluffs*. Brigham Young, parti en avant dès 1847, pénétra jusqu'au grand *Lac Salé;* il y fit un premier établissement, et en 1848 il y amena le gros des Mormons, qu'il avait été chercher. Des missionnaires et des trappeurs étaient déjà venus jusqu'à ce grand Lac Salé, ceci est indubitable, et Brigham Young avait eu sur sa situation des renseignements plus précis que ses fidèles ne veulent en convenir.

Il fut élu gouverneur de la nouvelle colonie qui s'établissait dans une contrée appartenant alors au Mexique, et cette position lui fut conservée lorsque, en 1850, les États-Unis devinrent, par suite de la cession qui leur en fut faite, les possesseurs du pays. Il la garda jusqu'en 1857.

Depuis cette époque, le gouvernement du territoire d'Utah a été confié par le congrès à d'autres personnages; c'est un poste difficile, et qui le fut surtout dans les premiers temps. Aujourd'hui, le nombre des *Gentils* s'accroît chaque jour, en raison des mines si riches *d'or*, *d'argent*, *de fer*, *de plomb*, etc., qui se rencontrent dans l'Utah en abondance, et les Mormons sentent que chaque jour ils perdent un peu de terrain.

Il n'en eût pas été ainsi si Brigham Young ne s'était pas opposé à l'exploitation des mines par les siens.

Le pays alors lui eût dû son récent développement et il est présumable qu'à l'heure actuelle le territoire d'Utah eût pu rivaliser en richesse peut-être avec la *Californie* elle-même.

Il est difficile de s'expliquer la conduite de Brigham Young en cette circonstance, lui qui dans tant d'autres a fait à un si haut degré preuve d'instinct et de perspicacité; mais il m'a été impossible d'en savoir les motifs. L'apôtre Taylor, quand je lui en ai parlé, n'a pas répondu d'une façon satisfaisante à ma demande; quant à Brigham Young, lorsque j'ai voulu aborder la question, il a détourné la conversation avec un ennui visible.

Il n'aura vu au premier abord dans cette exploitation des mines que le danger pour lui de donner aux « Saints » la possibilité de se créer une fortune en dehors du contrôle de l'Église et par suite un moyen de lui échapper.

Quoi qu'il en soit, la situation des Mormons dans l'Utah est bien changée déjà. Les *Gentils* lèvent la tête et veulent être traités comme des citoyens de la libre Amérique et la loi commence à faire sentir son action sur tous sans distinction.

Le président, comme on l'appelle encore, vient d'être condamné à payer une pension alimentaire à une de ses épouses qui a obtenu le divorce contre lui, et s'il ne se soumet pas à la décision du juge, il devra demeurer prisonnier jusqu'à ce que le montant intégral de la somme soit payé, à moins toutefois que le jugement ne soit cassé. Le débat vient d'être porté devant l'attorney général de l'Union, et il sera curieux

de connaître quels arguments Young pourra faire valoir. En effet, Ann Eliza a contracté mariage suivant les lois de sa religion; le tribunal compétent a prononcé le divorce et il me paraît que Brigham Young ne pourrait arguer que de l'illégalité de son mariage, Ann Eliza étant sa dix-neuvième femme, et la loi des Etats-Unis n'admettant pas la polygamie; mais il porterait ainsi un coup terrible aux doctrines qu'il a préconisées lui-même.

Le temps des *Destroying Angels* est aussi passé. On me montre bien dans la rue l'un d'eux, ce *Porter Rockvell*, coupable, me dit on, de plus de quatre-vingt-dix meurtres; mais maintenant il n'est plus redouté. Il n'oserait affronter les chances d'un jury qui pourrait se trouver composé de Gentils. Car une loi d'exception a passé en juin 1874 (le Poland bill), et maintenant dans l'Utah quand le sheriff prend la liste des jurés, il met dans l'urne, pour en extraire douze noms, les noms de cinquante jurés Mormons et ceux de cinquante jurés Gentils. Autrefois, en raison de la composition du jury, l'impunité était sûrement acquise à tout acte commis sous l'inspiration ou d'après les ordres de Brigham Young; il était impossible d'obtenir justice, alors même qu'il ne s'agissait que de questions d'intérêt.

Cette loi d'exception pour la formation du jury n'a pas toutefois atteint le but que se proposait le législateur, le châtiment du crime.

Il y a actuellement en prison ici cinq individus reconnus coupables de forfaits de tous genres et dont l'un est poursuivi spécialement comme ayant été le

principal acteur dans le drame épouvantable qui s'est déroulé en 1857 et qui est connu sous le nom de *Mountain Meadows Massacre*, où cent vingt individus environ, hommes, femmes et enfants furent impitoyablement massacrés. Dans cette affaire, Young et plusieurs membres influents de la secte sont impliqués.

On avait déjà été mis sur la trace de plusieurs crimes odieux par la confession récemment publiée d'un des anges destructeurs, *Bill Hickmann;* cette fois c'est grâce aux aveux du *Bishop Lee* que la lumière a pu se faire.

Mais le tirage au sort n'a pas amené pour juger les prévenus un jury composé uniquement de *Gentils;* les deux tiers étaient des Mormons qui, tenus par leurs serments religieux à ne pas prêter leur concours dans les poursuites exercées contre un de leurs frères devant une cour américaine, n'ont pas admis les témoignages. Il n'a pu être rendu de jugement et les prisonniers attendent la réunion de nouvelles assises.

Ainsi que je le disais donc et comme il est facile de s'en convaincre d'après ce court exposé, l'état de choses actuel dans l'Utah ne saurait évidemment se prolonger et l'on devra avant peu s'occuper activement d'y porter remède.

Le président *Grant* est venu dans les premiers jours d'octobre visiter le territoire; Brigham Young et une députation de Mormons sont allés le recevoir à *Ogden*, faisant ainsi acte de déférence vis-à-vis du gouvernement de l'Union, mais il ne semble pas que l'opinion du chef de l'État leur ait été favorable.

Le sentiment public, d'ailleurs, commence à se sou-

lever et le temps n'est pas loin, j'espère, pour l'honneur des Etats-Unis, où les Mormons seront considérés comme s'écartant avec intention des lois de leur pays et forcés comme tous autres de s'y soumettre.

Une considération pourra faire temporiser encore. Brigham Young est déjà âgé, sa santé est en très mauvais état; après lui, il est probable que toute cette organisation des Mormons tombera en pièces, peut-être pensera-t-on qu'il vaut mieux laisser au temps la mission de renverser l'œuvre de *Joe Smith* et de son successeur.

---

8 novembre. — A trois heures quarante-cinq minutes nous prenons le train qui doit nous ramener à *Ogden*. La voie ferrée suit pendant quelque temps les bords du *Lac Salé*, puis s'en écarte un peu, mais on l'aperçoit presque jusqu'à *Ogden*.

Le *Lac Salé*, ainsi appelé à cause de la quantité énorme de sel qu'il tient en dissolution (28 pour 100) a environ 126 milles de long sur 45 de large. Il renferme plusieurs îles dont la plus grande, qui porte le nom d'*Antilope*, à près de 15 milles de longueur. Plusieurs établissements de bains sont établis sur le rivage. Les eaux produisent un excellent effet; leur densité est telle que presque sans aucun mouvement il est facile de se soutenir à la surface. A 3 milles de la ville, et sur les bords mêmes du lac, se trouvent des sources thermales.

Tandis que nous courons le long du rivage, le soleil commence à disparaître à l'horizon et éclaire de ses pâles rayons la vaste étendue d'eau qui s'étend sous nos yeux sans qu'une ride vienne en troubler la surface; les montagnes à l'ouest qui s'élèvent, sauvages

et désolées, du centre de ce qu'on appelle le grand désert américain, se perdent dans un ciel très bizarre, teinté d'un rouge étrange. — C'est ainsi que si j'étais peintre, je me figurerais le Golgotha, — me dit notre ami Davesne. Je trouvai qu'il avait raison.

A la nuit nous arrivions à *Ogden* et nous nous embarquions sur le *Central Pacific Railroad* pour *San Francisco*.

VII

DE OGDEN A SAN FRANCISCO

SAN FRANCISCO

9-13 NOVEMBRE

Les Indiens *Soshones* et *Yules*. — Descente des monts Nevada. — Cape Horn.—Les plaines de la Californie. — Sacramento. — San Francisco. — Le *Seal-Rock*. — Quartier chinois. — Les Chinois en Californie. — Physionomie de la population de San Francisco. — L'agriculture en Californie. — Les chemins de fers et leurs tarifs.

9 novembre.— Le pays que traverse la voie ferrée, au lever du jour, a l'apparence d'un véritable désert ; il y pousse comme à regret quelques herbes sans couleur et les seuls êtres animés qu'on aperçoive de temps en temps sont ces lièvres dont j'ai déjà parlé, les *jackass rabbits*. Dans le lointain on voit la silhouette de montagnes couvertes de neige, mais sans caractère. Depuis plusieurs heures déjà nous sommes dans l'État de *Nevada* qui doit son nom à la chaîne de montagnes qui le sépare de la Californie à l'ouest.

Puis la scène change un peu; le chemin de fer suit le cours de la rivière *Humboldt;* le terrain est toujours aride et les quelques arbres qui y poussent ne semblent avoir ni séve, ni vigueur; mais sur les bords mêmes de la rivière on rencontre des prairies où on élève du bétail. En somme, rien qui attire l'attention dans ces plaines monotones.

A quelques stations seulement, on voit des Indiens en grand nombre. A *Carlin*, ce sont des Indiens *Soshones*. Ils ont pour la plupart des vêtements européens, et ils se drapent majestueusement dans des couvertures en laine, vertes, blanches ou rouges, importées d'Europe. Pour coiffure, presque tous ont le chapeau de feutre mexicain. Les femmes sont vêtues de robes en toile imprimée; elles se promènent portant leurs enfants fixés sur leur dos dans l'espèce de boîte qui leur sert de berceau. Moins réservées que les hommes, elles mendient de l'argent et du tabac. Elles ont les cheveux épars, tandis que presque tous les hommes les ont tressés. Un grand nombre de ceux-ci portent d'énormes boucles d'oreilles en métal.

Ces Indiens ont tous les pommettes très prononcées, les cheveux noirs et très épais, la peau cuivrée, l'œil fendu obliquement. Le nez est petit et bien fait.

A *Battle-Mount*, à *Winnemucca*, ce sont des Indiens *Yutes*. Il est impossible pour moi de faire la moindre différence entre ceux-ci et les premiers. Accroupis sur le sol, ils jouent aux cartes. Les femmes semblent même plus passionnées que les hommes pour le jeu. L'un de ces Indiens, mieux vêtu que les autres, paraît être un chef. Il parle l'anglais avec une certaine facilité et semble très fier d'une mauvaise carabine à piston qu'il porte à la main.

Quelques hommes et quelques jeunes filles ont le front, les lèvres et le menton peints en rouge.

10 novembre. — Pendant la nuit, nous sommes entrés en *Californie* et quand le soleil paraît il nous trouve descendant les pentes des monts *Nevada*. Je suis agréa-

blement surpris quand, après avoir passé sous une série de *mow-sheds*, je monte sur la plate-forme et je constate que la température a considérablement changé.

Le thermomètre marque 65° F., environ 18° C.

Le pays, très accidenté, couvert de bois, a une analogie frappante avec certaines parties du Dauphiné et de la Forêt-Noire. Rien de plus gai, de plus frais à l'œil. Le contraste est frappant entre le spectacle qu'on a ici sous les yeux et celui qu'offrait la région montagneuse, aride et sèche que nous venons de traverser.

Nous passons plusieurs villages dont les maisons sont dispersées d'une façon assez pittoresque dans les replis des montagnes; à droite, on aperçoit de vastes étendues qui ont été bouleversées pour l'exploitation des sables aurifères, puis on arrive à un pont en charpente très hardi, et on entrevoit un torrent qui bondit dans une gorge étroite et profonde et tout à coup reparaît au-dessous de la voie ferrée, au fond d'un abîme de plusieurs milliers de pieds de profondeur.

Le train s'arrête ici un instant pour laisser admirer le panorama qu'on a devant soi et que les Américains, avec une légère exagération, qualifient *un des plus grands du Continent américain, si ce n'est du monde entier*. C'est l'endroit connu sous le nom de *Cape Horn*.

J'ai déjà pu constater quelques traces de culture. Elles se muliplient maintenant. Les maisons sont entourées de vergers, et parfois on aperçoit quelques petits champs de vignes.

A *Colfax* un stage californien attend les voyageurs pour *Grass Valley*, *Nevada*, etc. C'est un curieux spéci-

men de carrosserie, que cette énorme et lourde voiture qui ressemble à une berline à six glaces et qui peut contenir douze voyageurs. Elle est à huit ressorts et les panneaux sont décorés de dessins et de figures peintes qui dénotent un certain talent chez l'artiste.

La ligne ferrée suit une tranchée assez profonde, puis bientôt, descendant toujours, elle arrive dans la plaine, où l'on voit de grands champs bien cultivés, des pâturages couverts de nombreux troupeaux, des vergers bien entretenus, ce qui repose de tous les bouleversements de terrains dus au travail des mineurs que nous venons d'avoir sous les yeux pendant toute la dernière portion de la route.

Encore un beau pont en charpente, *trestle Work*, et nous voici à *Sacramento*, la capitale de la Californie, perdue au milieu des jardins et des vergers.

Sacramento a une population d'environ 20,000 habitants; son importance est considérable non-seulement en raison de la richesse du pays qui l'environne, mais aussi à cause de sa situation au point de vue commercial. Cette ville est tête de ligne pour quatre chemins de fer, et, de plus, elle est placée sur une rivière navigable pour des bâtiments d'un tonnage même élevé.

Après quelques instants d'arrêt seulement à Sacramento, le train reprend sa marche. Nous passons une chaîne de collines connue sous le nom de *Coast Range* et nous pénétrons dans une région sablonneuse et sans végétation; puis, contournant une série de hauteurs peu élevées, les *Foot Hills*, qui sont assez boisées, et où dominent les chênes verts dont les branches inférieures sont recouvertes de lichens qui pendant sou-

vent fort bas, nous entrons dans la vallée qui se termine à la baie de *San Francisco.*

Nous côtoyons cette baie quelques instants, et après nous être arrêtés à *Oakland*, où habitent beaucoup des marchands et des négociants riches de *San-Francisco*, nous nous engageons sur une jetée en charpente, large assez pour permettre à plusieurs trains à la fois de circuler et qui s'avance à plus de deux milles dans l'intérieur de la baie.

A l'extrémité de cette jetée se trouvent trois quais d'embarquement. L'un sert aux chariots et aux bestiaux à qui on a à faire traverser la baie; l'autre, au sud du premier, est consacré aux voyageurs; et le troisième, le plus au nord, est réservé à l'usage des bâtiments qui viennent opérer leur chargement ou déposer leur cargaison.

« Un ferry boat » doit nous conduire à San Francisco. Nous nous embarquons; la nuit est déjà venue et c'est en vain que nous cherchons à percer les ténèbres pour nous faire une idée de la ville dont nous apercevons les lumières à l'avant du bateau. Au bout de quelques instants le ferry est à quai, et débarquant nous allons chercher à l'hôtel un souper dont le besoin se faisait impérieusement sentir depuis quelque temps déjà.

---

11 novembre. — *San Francisco* est placée à l'ouest de la baie de ce nom et au nord d'une presqu'île formée par a baie et par l'océan Pacifique. Sa population, en 1848, au moment de la découverte de l'or, ne dépassait pas 1,000 individus; elle s'est accrue rapidement. Elle a

doublé depuis l'ouverture du chemin de fer; elle est aujourd'hui d'environ 230,000 âmes.

La ville est bâtie sur une série de collines du sommet desquelles on a un joli panorama : on voit de là la cité qui s'étend jusqu'à la baie; et de ce côté même une partie des constructions s'élève sur des terrains conquis sur la mer et protégés par un large quai en maçonnerie.

Comme dans presque toutes les villes d'Amérique, les rues se coupent à angle droit. Généralement elles sont assez bien bâties; dans le quartier commerçant, la plupart des maisons sont en briques, en pierre, ou en fer. La rue principale s'appelle *Montgomery Street*. Il n'y a pas à San-Francisco de monument remarquable.

J'ai passé la matinée à parcourir rapidement une partie de la ville et à y prendre des points de repère ; après le déjeuner, M. *Gansel*, l'agent de la maison Rothschild, vient nous prendre, mes compagnons de voyage et moi, pour nous faire faire une promenade dans les environs.

Par une route macadamisée assez bien entretenue, nous nous dirigeons vers le célèbre *Seal-Rock*, situé près de l'entrée de la baie, à l'ouest. C'est l'objet d'un jolie promenade en voiture de 5 à 6 milles. En sortant de la ville on passe près des différents cimetières qui tous sont situés sur les hauteurs qui font suite à celles sur lesquelles a été bâtie San-Francisco.

La route court au milieu de collines, les unes verdoyantes, les autres où la végétation n'a pu couvrir le sable; de temps en temps on entrevoit l'océan Pacifique et l'entrée de la baie, le *Golden Gate;* puis tout à coup on débouche sur la plage, et l'Océan s'offre aux regards dans toute son immensité.

Un chemin taillé dans la falaise, à pic, mène à un restaurant, le *Cliff-House*, de la terrasse duquel on aperçoit à quelques centaines de mètres le rocher sur lequel les « lions de mer » se livrent à leurs bruyants ébats. Ce rocher, probablement d'origine volcanique, est d'un bel effet : usé par les flots, il offre des saillies et des anfractuosités qui sont vraiment très pittoresques. Au-dessous de la terrasse la vague vient se briser avec bruit contre les quartiers de rochers tombés de la falaise; mais ce bruit est impuissant à couvrir les aboiements, les hurlements, les rugissements des *Sea Lions*.

Ils sont là près d'un mille, protégés par une loi qui défend de les tuer, et c'est un curieux spectacle que celui de ces monstres marins reposant isolés ou bien couchés par groupes sur ce rocher, ou encore essayant de grimper jusqu'au sommet de l'îlôt.

Parfois, quand ils rampent ainsi, on les voit s'arrêter, lever leur tête carrée, puissante, puis pousser un long aboiement qui résonne au loin. Les plus forts ne se gênent pas pour se faire faire place et les plus faibles n'essayent pas de résistance; ils se contentent de protester par leurs cris et ils font ainsi leur partie dans ce concert qui, on se l'imagine sans peine, n'a rien d'harmonieux.

Collé au rocher ou rampant hors de l'eau, le lion de mer n'est pas bien attrayant par son apparence. Il fait rêver à ces monstres qui datent de l'origine du monde et dont on trouve les débris dans les terrains supercrétacés. Mais il faut le voir nager; c'est alors un tout autre animal. Quelle aisance, quelle souplesse lorsqu'il se laisse porter par la lame jusque sur le récif sur lequel il semble qu'il va se briser et comme par un

léger mouvement de sa queue, à peine perceptible, il sait éviter le danger !

Des oiseaux en quantité innombrable contribuent à animer la scène : ce sont des goëlands, des mouettes d'une espèce particulière, des pélicans, des canards.

De retour de notre promenade au *Seal-Rock* et aussitôt après avoir dîné, nous allons, sous la conduite de l'officier qui est chargé de la police de ce qu'on appelle la ville chinoise, visiter cette portion de San-Francisco que je n'ai fait qu'entrevoir ce matin et qui offre, m'a-t-on dit, un très grand intérêt.

On ne m'a pas trompé. Tout d'abord, dès qu'on pénètre dans ce quartier qui occupe toute la partie nord de la *Queen-City*, on se trouve comme perdu au milieu des représentants de la race jaune avec leur queue légendaire et le costume national, blouse bleue et pantalon bleu ou de nankin. Seul le couvre-chef n'est pas celui adopté dans l'empire du Milieu ; généralement les Chinois portent ici un petit chapeau mou en feutre gris. Une langue bizarre qui ne ressemble à rien de ce que je connais bourdonne à mes oreilles ; c'est à peine si, parfois, on entend prononcer quelques mots en langue européenne. Des lanternes de papier de couleur se balancent aux fenêtres et aussi des enseignes de toute nuance, portant des inscriptions en caractères quasi diaboliques. Il semble que la baguette d'un magicien nous ait en une seconde transportés à mille lieues de l'endroit où nous nous trouvions tout à l'heure.

Notre première visite est pour le théâtre, où nous prenons une loge. Nous entrons par un long couloir étroit

et sale, nous gravissons un étage et nous voici à ce qu'on pourrait appeler les fauteuils de galerie; de là à notre loge le trajet est facile. La loge n'est guère plus propre que la salle, ni la salle que le couloir d'entrée. Tous les assistants fument, les uns de mauvais cigares, les autres de l'opium. En face de nous, dans des loges séparées du reste du public, quelques femmes qui, elles aussi, fument de l'opium. La scène, assez grande, est décorée d'ornements usés, fanés et assemblés sans grand art. Ce ne sont que des banderoles de papier de diverses couleurs, revêtues d'inscriptions, des morceaux d'écharpes de soie, des plumes d'oiseaux de tout genre, etc.

L'orchestre, placé au fond de la scène, est formé d'un mélange d'instruments indescriptibles. Là aucune prétention à l'harmonie; chacun des artistes ne semble avoir qu'un but, faire plus de bruit que son voisin.

Quant à l'action de la pièce, il nous est évidemment difficile, n'entendant pas la langue, de nous en faire une idée bien exacte. Toutefois un Chinois qui parle l'anglais et que nous avons amené comme interprète, nous en explique l'intrigue. C'est l'éternelle histoire de la jeune fille aimée d'un jeune homme et dont le père refuse son consentement au mariage des deux amants. Une servante sert de confidente et protège les jeunes gens. Mais ce n'est, paraît-il, qu'un épisode; la pièce, commencée il y a quelques semaines déjà, se continuera pendant bien des soirées encore avant que le dénoûment ne se produise.

Au bout de quelques instants, ne prenant qu'un médiocre intérêt à ce qui passe sur la scène, nous des-

cendons dans les coulisses, puis dans les dessous du théâtre, où vivent tous les acteurs et les employés, au nombre de quatre-vingts environ.

Les rôles de femmes sont joués par des hommes qui mettent un soin inouï à se grimer et qui réussissent leur transformation d'une façon étonnante ; l'artiste qui tient les premiers rôles de femmes et que nous avons été visiter, sortait de scène au moment où nous entrions dans la pièce qui lui sert de loge, de chambre à coucher et de cuisine tout à la fois, car chacun ici fait sa cuisine personnelle ; vu même de près, l'illusion était absolue et il n'est personne qui ne l'eût pris pour une femme chinoise et une chinoise fort jolie qui plus est. Il touche 900 $ par an d'appointements.

Les artistes de second ordre et les figurants ne jouissent pas d'une chambre particulière.

Parfois ils logent jusqu'à six et huit ensemble dans des réduits qui n'ont pas plus de six pieds carrés. Il couchent sur des planches superposées, fixées au mur et qui ne sont couvertes que d'une mince natte en jonc ou en paille. Je laisse à juger de l'effroyable atmosphère qui règne dans de pareils endroits.

En sortant du théâtre, nous passons devant une pagode où nous entrons un instant. Extérieurement, rien n'indique un temple. Une foule d'idoles ornent l'intérieur. Elles sont inconvenantes, pour ne pas dire obscènes parfois : grotesques toujours. Devant presque toutes les images brûlent des lampes et des petits morceaux de bois préparés d'une certaine façon et qui doivent préserver celui qui les a allumés de tel ou tel mal. Les vases, les flambeaux, les ornements, tantôt

en cloisonné, tantôt en bronze ou en cuivre, sont quelquefois d'un assez bon travail.

Nous continuons notre visite à la ville chinoise en donnant un coup d'œil à un atelier d'orfèvre où travaillent six ouvriers avec une adresse des plus remarquables; puis en passant par un des restaurants où les Chinois viennent manger le soir et où on prépare les comestibles qui demain seront vendus dans la rue, nous entrons dans une de ces maisons où les représentants de la race jaune, pour quelques cents, vont chercher l'ivresse en fumant l'opium; et, pour finir, nous allons visiter quelques-unes des maisons qu'ils habitent. Partout ils sont pressés, serrés comme à bord d'un navire. Dans certaines pièces de huit pieds carrés logeaient dix, douze et même quatorze chinois. Il était tard et le travail de chacun était fini. Couchés dans leur casier, sur leur natte, les uns fumaient leur pipe d'opium, les autres préparaient, à la flamme d'une lampe, la petite boule qu'ils allaient fumer tout à l'heure, les autres avaient déjà ressenti les effets du poison, et, pâles comme des morts, presque endormis, répondaient par des mots inintelligibles aux questions que leur faisait notre interprète.

La race jaune a pendant longtemps été en butte à de mauvais traitements de toute sorte en Californie. Elle est maintenant un peu plus favorisée. Il n'y a plus guère que les démagogues et les piliers des barrooms qui prétendent que le bon marché du travail des Chinois soit la ruine pour les blancs.

Jadis on répétait sans cesse qu'ils arriveraient à occuper tous les emplois et que par leur nombre ils empêcheraient les blancs de gagner leur vie ; ce dire n'est plus que celui de ceux-là même qui refuseraient tout travail qu'on leur offrirait, quel qu'il fût.

Jamais ici les Chinois ne restent inactifs, ils saisissent toutes les occasions de s'employer. Ils ont de plus une organisation merveilleuse pour qui veut les engager. Pour un certain travail donné, désire-t-on un nombre quelconque de Chinois, il suffit de s'adresser à une des agences *ad hoc* constituées à San Francisco et dans les vingt-quatre heures on vous expédie le nombre d'hommes nécessaires avec un contre-maître qui est le seul au quel on ait affaire, qui reçoit l'argent et qui est responsable. Quant les ouvriers sont nombreux, l'un deux remplit les fonctions de cuisinier, il est payé comme les autres. Les provisions sont achetées par les Chinois sur leurs propres deniers ; ils arrivent à se nourrir à raison de 2 $ par semaine, en moyenne. C'est un fait excessivement rare qu'une troupe d'ouvriers ainsi engagée abandonne son travail avant de l'avoir achevé.

En dehors de ces agences de travaux, il y a à San Francisco six grandes compagnies chinoises qui ne sont, autant qu'on peut croire, les renseignements n'étant pas faciles à obtenir, que des sociétés de bienfaisance. Chacune de ces compagnies ne s'occupe que des Chinois de la province pour laquelle elle a été formée.

Dès qu'arrive un vaisseau d'émigrants, les agents des diverses compagnies montent à bord ; chacun prend le nom des Chinois de sa province respective. Puis, une fois débarqués, les arrivants sont logés, nourris par

ces diverses compagnies. Elles leur procurent un emploi; si c'est nécessaire, elles leur avancent l'argent qu'il leur faut pour se rendre à tel ou tel endroit. Elles soignent les malades et elles renvoient dans leur patrie les ossements de ceux qui meurent.

Ces compagnies, en outre, règlent les différends entre Chinois; elles imposent des amendes et forcent chacun au 1er janvier à liquider ses dettes.

Les frais sont couverts par les contributions volontaires des membres; elles varient suivant les compagnies et les dépenses de l'année. Nul n'en est exempt. Si un Chinois meurt laissant quelque argent, ou si sa famille en a les moyens, la compagnie exige le remboursement du prix du transport du corps en Chine.

Il y a maintenant en Californie environ 80,000 Chinois, dont 20,000 environ à San Francisco. Leur nombre ira toujours en augmentant, mais non pas dans de très-grandes proportions tant qu'ils ne viendront que pour un temps et qu'ils rentreront dans leur patrie dès que par un travail de quelques années ils auront amassé les 1,000 ou 1,500 dollars objet de leur ambition.

Ce qu'on peut assurer sans crainte, c'est que si on les forçait à abandonner la Californie, la prospérité de cet État courrait un grave danger, que la plupart des grandes industries seraient ruinées et que la plus grande partie des capitaux engagés quitteraient le pays.

---

13 novembre. — Quand on parcourt les rues de San-Francisco et surtout certaines d'entre elles à l'heure où se traitent les affaires, *Montgomery Street*, par exem-

ple, il est impossible de n'être pas frappé de la diversité de types, de races, de couleurs que présente la population. Tour à tour on peut rencontrer à côté de l'Anglo Saxon, le Gaulois, le Germain, le Danois, l'Italien, l'Espagnol, le Polonais et dans toutes leurs variétés le Nègre, l'Indien et le Chinois. Cette diversité est assurément commune à tous les Etats-Unis; c'est une de leurs singularités les plus caractéristiques au milieu de celles si nombreuses qui les distinguent des autres contrées du globe; mais nulle part je n'ai rencontré une représentation aussi complète des quatre grandes familles humaines.

La race blanche, la race noire, la race rouge, la race jaune ont ici leurs représentants. Et, spectacle singulier, bien digne d'intérêt, citoyens d'un même pays, obéissant à ses lois, tous travaillent d'un commun accord à sa prospérité; et cela avec les coutumes, le génie particulier qui sont propres à chaque race, et la ferme volonté chez chacun de défendre l'intégrité de ses droits.

Pendant longtemps l'élément féminin a fait défaut en Californie; le temps n'est pas éloigné encore où quand une femme apparaissait, la foule se précipitait pour la voir. On a cité à ce propos un fait curieux. Un mineur arrivant avec sa femme à un placer, la tente où il a trouvé asile est immédiatement assiégée par la foule des mineurs accourus en apprenant la nouvelle. A grands cris ils demandent que cette femme se montre. Le mari l'excuse, prétexte les fatigues qu'elle a eu à subir et raconte qu'ils ont été dévalisés par les Indiens. Les mineurs insistent, la femme sort enfin. Pour la

remercier, une quête est organisée et on lui apporte 1,250 $. Aujourd'hui, à San-Francisco, les femmes sont en proportion notable. Il en est de même dans toute la Californie, où elles sont devenues un élément de la stabilité qui faisait absolument défaut dans une contrée où tout n'était que provisoire.

Nous avons fait, grâce à M. Gansl, la connaissance de bon nombre des notabilités de la ville; avec lui nous avons visité plusieurs des comptoirs et des grands entrepôts de marchandises; partout nous avons trouvé l'accueil le plus cordial.

Une de nos visites les plus intéressantes a, sans contredit, été celle que nous avons faite à l'entrepôt de la compagnie d'*Alaska*. Il serait difficile de s'imaginer la quantité de fourrures de toutes sortes qui s'y trouvait accumulée, bien que la saison ne fût pas favorable et que la plus grande partie des peaux récoltées l'hiver précédent eût déjà été expédiée. Nous y avons fait quelques achats.

Hier soir, nous avons été passer notre soirée au théâtre, où les *Minstrels* donnaient une représentation. Aujourd'hui, un grand dîner nous a été offert à l'*Union Club*, où nous avons été invités dès notre arrivée. *M. Stanford*, ancien gouverneur de la Californie, président du Pacific Railway; *M. Sharon*, sénateur; le général *Schofield*, qui commande les troupes en Californie, étaient au nombre des convives. Ils ont été assez aimables pour me donner une foule de renseignements précieux.

Le général a été envoyé à Paris en 1865, après la guerre de sécession, et il se louait beaucoup de l'accueil qu'on lui avait fait alors.

J'ai été assez étonné de trouver chez un de ces messieurs un défenseur de la théorie de non-intervention du Gouvernement central dans la question des Mormons. Bien que partageant mon dégoût, que je ne lui avais pas caché, pour les coreligionnaires de Brigham Young, mon interlocuteur soutint qu'il n'y avait rien à faire, que toute mesure prise contre eux ne serait pas légale. Il ajouta que, quoiqu'il déplorât certains vices de la constitution, il considérait que rien ne serait plus fâcheux que de porter une atteinte quelconque au principe fondamental de la liberté des cultes et que ce serait le résultat infaillible de toute immixtion dans les affaires de l'Utah.

La Californie, découverte en 1534 par Cortez, fut cédée en 1848 par le Mexique aux États-Unis. C'est presque aussitôt après cette cession qu'eut lieu la découverte de l'or. Le pays, qui n'était alors habité que par des tribus sauvages, dont quelques-unes avaient été, il est vrai, christianisées par les Franciscains envoyés au temps de la domination espagnole, fut envahi par les chercheurs d'or et les individus dont l'industrie était nécessaire à la vie des mineurs.

Pendant longtemps la culture du sol resta négligée. Mais petit à petit on fit des défrichements, le commerce offrit des débouchés aux produits de l'agriculture, et aujourd'hui la Californie semble être entrée dans une voie qui lui offre les garanties d'une prospérité plus

solide et plus durable que celle qui reposait uniquement sur l'exploitation des mines et des placers.

Elle produit actuellement beaucoup plus de grains que sa consommation et elle en exporte déjà des quantités notables, à Liverpool principalement; en même temps elle expédie les laines de ses troupeaux pour des sommes relativement importantes. Le chiffre des agriculteurs n'est pas toutefois de plus de 100,000, y compris les femmes et les enfants, tandis qu'en France, dont l'étendue est sensiblement égale à celle de la Californie, la population agricole est de 4 millions d'individus.

Il y a en Californie 40,000,000 d'acres environ de terres arables; 8 millions d'individus vivraient aisément dans cet État, dont les côtes offrent un développement d'à peu près 750 milles et dont la plus grande largeur est de 250 milles.

La population actuelle ne dépasse pas 650,000 âmes. L'immigration doit en peu d'années doubler, tripler même ce chiffre. La population s'est accrue l'année dernière de 75,000 individus, en chiffres ronds : 60,000 nouveaux arrivants et 15,000 naissances.

Pour la culture, on économise la main-d'œuvre le plus possible. Presque partout on emploie des faucheuses, des semoirs mécaniques. Mais dans la plupart des fermes on se sert encore des charrues ordinaires, avec cette différence toutefois qu'on en relie entre elles, par une traverse, parfois jusqu'à six ensemble, qui sont alors traînées par un attelage de six, huit ou même dix chevaux conduit par un seul homme. Il est vrai qu'on ne laboure jamais à plus de

quatre ou six pouces de profondeur. Mais le sol est d'une fertilité telle qu'avec ce labour superficiel, quand l'année est favorable, on obtient jusqu'à 40 bushels de grain à l'acre.

La moyenne de la production en Californie est actuellement en blé de 500,000 tonnes, en orge de 200,000 tonnes et de 100,000 tonnes en avoine, pois, haricots, etc. On fait peu de betteraves, bien qu'elles deviennent énormes. On ne fait ni trèfle, ni luzerne. Comme fourrage vert, on se contente de céréales coupées au moment où l'épi est prêt à se former.

La vigne donne un excellent raisin, et en grande quantité. On commence à en faire des vins et des eaux-de-vie qui généralement sont médiocres, il est vrai, mais cela tient très probablement à des défauts dans la fabrication et au peu de soin donné à la culture de la vigne.

Les arbres fruitiers produisent des fruits en telle abondance que souvent on est obligé d'en laisser perdre une partie, faute de moyen de les utiliser. Et cependant on fait beaucoup de conserves et de fruits séchés qui sont exportés.

Les ouvriers employés aux travaux des champs sont généralement des blancs. Ils sont payés de 30 à 35 $ par mois et nourris.

Quand le chemin de fer du *Southern Pacific* sera achevé, les communications deviendront plus faciles. Il est évident qu'alors la culture prendra un accroissement considérable. Malheureusement ce chemin de fer ne pourra être terminé que dans cinq ans au plus tôt. Les voies ferrées ont subi dans leur développement aux

États-Unis un temps d'arrêt considérable. Il y a quelques années on a monté des compagnies et construit des chemins de fer beaucoup plus que cela n'était nécessaire. Il en est résulté que ces compagnies, ayant fait de mauvaises affaires, n'ont pu payer de dividendes et que beaucoup même ont fait faillite. Les capitaux, aujourd'hui instruits par l'expérience, sont devenus plus prudents et souvent sont difficiles à trouver.

Un autre avantage considérable qu'offrira l'ouverture de la ligne du Southern Pacific, sera l'abaissement forcé du prix des transports. Ces tarifs sont très élevés presque partout en Amérique; j'en ai déjà fait mention à propos des prix de revient du coke apporté de Pennsylvanie dans l'Utah, mais nulle part ils n'atteignent le chiffre véritablement scandaleux des tarifs de l'*Union Pacific*.

La meilleure preuve qu'on puisse donner de ce fait, c'est le peu de développement du trafic de *San-Francisco* à *Omaha*, sur la seule ligne ferrée qui traverse le continent. Il ne part que deux trains *réguliers* de marchandises par jour de San-Francisco. Il est fort rare que l'on soit obligé d'en constituer un troisième.

Il a été calculé qu'en raison des difficultés du transport, le prix devait en être admis comme variant entre un demi-cent et trois quarts de cent par tonne et par mille. De *Omaha* à *San-Francisco*, le prix de revient devrait être, la distance étant de 1,907 milles, de 71 cents 1/2 par 100 livres; au lieu de cela, il est de 6 $ pour le transport des marchandises de première classe et de 12 $ pour certaines marchandises qui payent le double du tarif de celles considérées comme marchandises de première classe.

Ces quelques chiffres peuvent donner une idée de l'arbitraire qui préside à la réglementation des tarifs sur une ligne à la construction de laquelle le gouvernement a concouru par des concessions de terrains et des avances d'argent très considérables, et où il eût dû, pour le moins, se réserver un contrôle qui lui permît de sauvegarder un peu les intérêts des contribuables.

VIII

EXCURSIONS DANS L'INTÉRIEUR.

14-30 NOVEMBRE

Une villa dans les environs de San-Francisco. — Excursion à Mercès. — Le Clear Lake et le Sulphur Bank. — Extraction du cinabre. — Traitement du minerai. — Une danse de guerre chez les Indiens Diggers. — La mine de New Almaden. — Traitement du minerai.

14 novembre. — Les villas qui se trouvent dans les environs de San-Francisco et qui sont occupées par la haute finance et le haut commerce sont très vantées.

Nous avons été invités à passer la journée d'aujourd'hui à la campagne par M. Gansl, qui nous a promis de nous faire visiter quelques-unes des maisons voisines de la sienne et nous avons accepté avec plaisir.

D'assez bonne heure dans la matinée, nous prenons donc le chemin de fer qui longe la baie de San-Francisco. Cette baie se prolonge jusqu'à 32 milles au sud. La station où nous nous arrêtons n'est qu'à 13 milles de la ville; une voiture bien attelée nous y attend et nous mène rapidement à l'habitation de M. Gansl à travers un pays très vert, bien cultivé, où sont dispersées une foule de jolies maisons de plaisance. Une chaîne de collines peu élevées les abrite contre les vents de la mer. La villa de M. Gansl n'est, nous dit-il, qu'une

acquisition récente; il veut y faire beaucoup de travaux; bien des gens s'en contenteraient volontiers telle qu'elle est maintenant.

A déjeuner nous rencontrons plusieurs des voisins de notre hôte. Le café dégusté, nos cigares allumés, nous allons en nous promenant visiter la maison de l'un des convives, *M. Milton S. Latham*, un ancien gouverneur de l'État. Le jardin mérite une mention spéciale; les serres et les fleurs ne laissent rien à désirer. L'habitation en elle-même est bien entendue et parfaite au point de vue de l'élégance et du goût. Une jolie collection de tableaux, où je retrouve beaucoup de toiles vues au différentes expositions, des Meissonier, des Lefèvre, des Toulmouche, etc., en décorent les murs.

Dans l'escalier on me montre un assez bon tableau représentant Samson et Dalila, à propos duquel on me raconte un détail curieux : ce tableau a servi longtemps de décoration dans un bar-room où il attirait l'attention des Chinois, qui chaque jour venaient en assez grand nombre le regarder. Un fait analogue à celui que rappelle le tableau se rencontre, paraîtrait-il, dans l'histoire religieuse des Chinois.

Notre visite chez M. Latham s'étant prolongée, nous n'avons pas le temps d'aller voir d'autres villas et nous rentrons à San-Francisco, où le soir vers sept heures, tandis que je jette ces quelques notes sur le papier, une oscillation de tremblement de terre légère, mais assez sensible, se fait sentir.

17 novembre. — Le temps est devenu déplorable; les nuages apportés par les vents du nord-ouest pénètrent par la Porte-d'Or, s'accumulent dans la baie et au-des-

sus de la ville; mais on nous assure que de l'autre côté de la baie nous retrouverons le soleil. Nous nous mettons, sur la foi de ce renseignement, en route pour le *Yosemite Valley* et les *Big trees* de *Mariposa*. Notre première étape, nous la faisons par le chemin de fer, qui nous débarque à *Merces* où nous devons passer la nuit. La pluie qui n'a cessé de tomber pendant la journée redouble au lever du jour; nous constatons avec désespoir l'impossibilité de continuer, au moins pour l'instant, notre expédition. Une partie de la journée, nous la passons à l'abri dans une petite auberge, puis fatigués de cette inaction, pour tuer le temps, armés de nos fusils, nous allons tirer quelques bécassines et quelques pluviers sur les vastes étendues à demi submergées qui s'étendent autour du village. Des oies par milliers sont visibles dans la distance ou haut dans les airs, mais dans ce pays découvert il est impossible de les approcher.

18 novembre. — Les raffales de pluie n'ont pas cessé et, toute la nuit encore, elles ont persisté avec violence; les mauvaises routes par lesquelles nous devions arriver jusqu'au *Yosemite* sont rompues en divers endroits; forcés de renoncer à notre course dans cette fameuse vallée, nous nous décidons à reprendre le chemin de San-Francisco; la voie ferrée a elle-même été enlevée en plusieurs points, mais avec du temps et de la patience on nous fait espérer que nous arriverons. A six heures du matin nous partons, mais au bout de quelques milles à peine, nous nous trouvons arrêtés; la voie a été détruite en trois endroits différents; heureusement les trois brèches qui se sont produites

dans le remblai sont très près les unes des autres et à un mille au delà un train venant de la direction opposée pourra nous prendre. Ce mille, il s'agit simplement de le faire à pied et de traverser les trois coupures sur des poutres jetées sur le torrent. L'opération, très délicate en raison du transbordement du bagage, s'effectue sans accident, mais exige un temps assez considérable pendant lequel un ingénieur de la ligne m'explique que l'inondation a été fortement aidée dans les dégâts faits à la voie ferrée par le travail d'une sorte d'écureuils qui, comme les lapins, habitent sous terre et qui font leurs terriers dans les remblais. Ces écureuils, détail assez bizarre, vivent dans leurs terriers avec les serpents à sonnettes très nombreux dans cette région; ils font un très grand tort à l'agriculture. Le gouvernement de Californie a, pendant quelque temps, pour en amener la destruction, payé jusqu'à 5 cents par tête d'écureuil; il a dû y renoncer en raison de la dépense à laquelle cela l'eût entraîné. Mais il est des fermiers qui dépensent par an plus de 200 $ en pièges, en amorces empoisonnées, etc. On ne s'en étonnera pas quand on saura que dans les bajoues de l'un de ces animaux qui venait d'être tué, on a compté jusqu'a soixante-neuf grains de blé.

Grâce au train venu nous prendre de l'autre côté des brèches causées par l'inondation, nous arrivons bientôt à *Lathrop*, où nous rejoignons la ligne principale de l'*Union Pacific Railway*. Le train avec lequel nous devions correspondre étant déjà parti, il ne nous reste plus qu'à attendre celui qui vient de l'est et qui a lui-même subi un retard de plusieurs heures. *Lathrop*

n'offre pas de ressources : c'est une petite station comme la majeure partie de celles qu'on trouve sur le parcours de la voie ferrée qui traverse le continent américain et ne se composant que de quelques maisons en bois. Nous profitons des sept heures que nous avons devant nous pour aller avec nos fusils battre le pays environnant qui est des plus giboyeux. Je tue pour ma part trois lièvres ressemblant absolument à nos lièvres d'Europe et quelques-uns de ces charmants *collins* à huppe droite qu'on appelle ici des cailles.

Vers cinq heures du soir le train d'*Omaha* arrive; il est bondé de voyageurs; nous nous trouvons forcés, pour nous caser, de prendre place dans un wagon occupé par un détachement de soldats des troupes fédérales, dont la mauvaise tenue en l'absence du chef du détachement provoque de ma part une sortie grâce à laquelle nous finissons par obtenir les places auxquelles nous avons droit et que les soldats s'étaient mis dans la tête de nous refuser : à dix heures du soir nous étions de retour à San-Francisco.

---

20 novembre. — Parmi les richesses minérales de la Californie, une des plus importantes est le mercure, qui jadis n'était fourni que par les mines d'*Almaden* en Espagne et d'*Idria* en Autriche. Aujourd'hui l'exploitation du mercure a pris un très grand développement en Californie et la production tend à s'accroître tous les jours. Une occasion s'étant offerte à nous de visiter une mine dont on commence à parler comme devant être d'une richesse exceptionnelle, nous la saisissons

avec empressement. Cette mine est, d'ailleurs, située à une assez grande distance au nord de San-Francisco et nous aurons en nous y rendant l'avantage de parcourir une région qu'on nous a beaucoup vantée.

Nous nous embarquons donc le 20 novembre sur le ferry-boat qui fait le service entre *San-Francisco* et *Vallejo*, petite ville située sur la baie de *San-Pablo* à l'est de la baie de San-Francisco et qui s'ouvre sur elle.

Il est trois heures et demie quand nous quittons *Frisco*, comme on dit ici par abréviation, et pendant toute notre traversée qui dure deux heures et demie, nous pouvons admirer à notre aise la portion nord de la baie superbe dont les Californiens sont si fiers et à juste titre.

A *Vallejo* nous prenons le train qui, par la vallée de *Napa*, nous mène à *Callistoja* où nous descendons, à la nuit noire, guidés par *M. Parrott*, un des propriétaires de la mine que nous allons visiter et *M. Lightner*, l'ingénieur qui est à la tête de l'exploitation; nous nous établissons dans une petite maison inhabitée l'hiver, mais où l'été viennent s'installer les quelques rares baigneurs qui veulent profiter des sources thermales de l'endroit. Nous sommes munis de vivres, et à la lueur de quelques bougies que nous avons aussi apportées, nous soupons à la hâte, puis nous nous installons pour la nuit. Il nous faudra partir demain matin de bonne heure.

21 novembre. — Malgré ce qui avait été convenu, ce n'est guère qu'un peu avant sept heures que nous montons, sept en tout, y compris le cocher, dans une sorte de grand char à bancs attelé de six chevaux menés à grandes guides

Le chemin est défoncé par les pluies des jours derniers; tantôt gravissant les pentes les plus ardues, tantôt descendant les côtes les plus rapides, il serpente le long des flancs de la montagne, souvent à une hauteur considérable. C'est merveille de voir comment s'acquitte de sa tâche notre automédon, sur cette route qui offre à peine la largeur nécessaire à notre chariot; il jouit, d'ailleurs, d'une réputation que nul ne lui conteste dans toute la contrée. Le pays que nous parcourons est le plus beau qui se puisse voir. Malheureusement les nuées nous cachent les cimes des montagnes et le panorama se trouve forcément un peu borné. Mais quels aspects variés dans les premiers plans! — Tantôt nous traversons des forêts de *redwoods*, non plus serrés les uns contre les autres comme cela arrive souvent pour les sapins, mais dispersés çà et là, dominant de toute leur hauteur un fouillis pressé de *madronas* avec leur écorce rouge et lisse, de *manzanettas*, de *bay-trees* — qui sont une sorte de laurier — et de cent autres essences diverses presque toutes à feuillage persistant; tantôt nous passons à travers des prairies ombragées par des chênes verts énormes, aux branches tordues de mille façons pittoresques, ou par d'autres chênes dont les feuilles sont teintées des couleurs les plus différentes par les premières pluies de l'hiver; tantôt nous cheminons au milieu de champs de petite étendue, il est vrai, mais bien cultivés et où la richesse du sol se révèle à chaque pas. Et ces paysages variés se succèdent brusquement; il semble qu'on traverse une chaîne de montagnes interminable lorsque tout à coup on se trouve dans une plaine cultivée; ou bien on se croit dans une forêt sans

fin quand, à un détour de la route, on aperçoit une de ces prairies couvertes de bestiaux et de moutons. Ce sont de vrais changements à vue.

Dans quelques endroits j'aperçois des marronniers dont les fruits sont un peu plus gros et un peu moins foncés que nos marrons d'Inde. Les Indiens, me dit-on, les recueillent pour en faire une sorte de farine qui leur sert de nourriture. Mais ils font subir à cette farine une opération préliminaire. Après avoir bien battu le sol dans un endroit sablonneux, ils étendent la farine, puis ils versent de l'eau en assez grande quantité. En s'écoulant en terre, cette eau entraîne les principes amers et pernicieux contenus dans les marrons.

A moitié route nous nous arrêtons près d'un ruisseau pour laisser reposer nos chevaux et luncher; puis nous remontons dans notre chariot, et vers quatre heures et demie du soir nous apercevons à l'horizon une nappe d'eau considérable. A la nuit tombante, après être passés le long des bords d'un lac de minime étendue, le *Borax Lake*, nous descendons à la porte de la maisonnette en bois où habite le *Superintendant* de la mine de *Sulphur Bank* sur les bords du *Clear Lake*, ce lac que nous avions entrevu dans le lointain.

La course a été longue et nous avons été singulièrement cahotés; aussi chacun, après le dîner, se hâte de gagner son lit; de bonne heure, demain, nous irons visiter les travaux.

22 novembre. — Le *Clear Lake* se trouve dans la chaîne de montagnes connue sous le nom de *Coast range*, — sur le 39° de latitude nord et sur le même degré de longitude que San-Francisco; dans sa plus grande lar-

geur, du nord-ouest au sud-est, il a environ 35 milles; il a 16 milles de largeur. La contrée dans son ensemble offre des signes très apparents d'origine volcanique. Sur la dernière partie de la route par laquelle nous sommes arrivés hier et qui est taillée dans le flanc de l'une des montagnes qui forment la ceinture du lac, on constate la présence en grande quantité de fragments d'*obsidienne*. Parfois des roches tout entières de même nature se trouvent disséminées au milieu des *laves* et des *ponces* qui, dans d'autres endroits voisins, constituent le terrain. Mais le rameau de la chaîne qui se trouve au-dessus du *Borax Lake* est formé de *grès rouge;* on y trouve de nombreux échantillons de *serpentine* et, à quelques milles plus au nord on exploite une carrière de pierre à chaux.

Le *Borax Lake* paraît être l'emplacement d'un cratère éteint. Il a environ 2 milles de tour. Le borax contenu en solution dans l'eau y est en proportion considérable. Autrefois on en faisait l'exploitation par les procédés ordinaires de cristallisation, maintenant ce travail est abandonné.

Le *Sulphur Bank* semble être un curieux exemple d'une coulée de roches volcaniques décomposées, où le mercure et le soufre se trouvent en quantité prodigieuse. Il en sort plusieurs sources chaudes, et par les fissures du sol s'échappent en abondance des gaz et des vapeurs. Pendant neuf années, de 1854 à 1873, le gîte n'a été exploité que pour le soufre qu'il contient, et la société qui en était propriétaire alors, semble ne s'être jamais doutée des richesses en mercure amoncelées en cet endroit à fleur de terre. Un Anglais, le professeur

Oaxland, qui appela l'attention des intéressés sur ce fait, ne fut pas écouté, et le *Sulphur Bank* fut vendu aux propriétaires actuels pour la somme de 60,000 $. On s'explique difficilement comment il a pu se faire que des gens qui ont conservé pendant neuf ans entre leurs mains l'exploitation de ce gîte, aient pu se tromper si grossièrement sur la constitution du minerai. J'en ai vu sur le terrain plus de 25,000 tonnes qui avait été brûlé pour en extraire le soufre et où le cinabre resté est aussi apparent qu'il est possible. Les propriétaires actuels travaillent même à cette heure, pour le mercure qu'il contient, ce minerai dédaigneusement rejeté, et où reste encore de 8 à 10 p. 100 de soufre.

Aujourd'hui le gîte est exploité sur une étendue de plus de 25 acres et sur une hauteur de plus de 75 pieds. Le travail qui se fait à ciel ouvert n'offre aucune difficulté. On coupe à même dans le flanc de la colline qui constitue le gîte et on porte tout ce qui est détaché, jusqu'à la terre même, à quelques cents mètres de là, à l'endroit où se fait le travail métallurgique. Cette colline est l'extrémité d'un rameau qui court de l'est à l'ouest. Son inclinaison est nord-sud.

Le rendement du minerai varie un peu selon l'endroit d'où il a été extrait. Dans certains points où les roches dominent, la proportion du mercure contenu est peu considérable. Dans d'autres points, il y a une grande quantité de roches dispersées qui sont enveloppées d'une couche de terrain peu résistant; ces roches sont plus ou moins décomposées et désagrégées ; celles qui sont dures et intactes sont sans valeur, tandis que celles qui sont décomposées renferment des *veines* riches en cina-

bre; dans la terre qui les enveloppe on trouve le cinabre en *veines* et en *paquets*. La partie est de la colline est celle qui renferme le moins de roches. La terre noire, humide, résistante, compacte est cependant facile à travailler. Le soufre y est très abondant; le cinabre s'y rencontre en veines, en paquets, quelquefois en véritables *poches* ou en filons de 4 à 5 pieds d'épaisseur. Si on creuse dans cette portion un puits, l'eau qu'on en tire est chaude, elle dégage de l'acide carbonique, et une forte odeur d'hydrogène sulfuré se fait sentir.

Un rapport du mois de juillet dernier, de trois personnes qu'on dit compétentes et qui ont été choisies pour examiner, étudier le *Sulphur Bank*, estime à 662,400 tonnes la quantité de minerai qu'il contient et la valeur du mercure qu'on peut en extraire à 9 millions de dollars.

Une autre estimation, due à monsieur Vincent, professeur de géologie économique, de minéralogie et ingénieur des mines, porte ce chiffre à 43 millions de dollars. L'écart entre ces deux estimations est considérable; il ne serait peut-être pas difficile à expliquer; mais, quoi qu'il en soit, on pourrait entre ces deux chiffres prendre une moyenne qui serait déjà fort respectable.

Le travail métallurgique que l'on fait subir au minerai est d'une simplicité extrême.

Le minerai actuellement exploité renferme en moyenne 6 p. 100 de mercure, mais on n'en retire environ que 3 p. 100, le reste se perdant avec l'acide sulfureux qui se dégage sous forme gazeuse par la cheminée du four.

Lorsque le minerai est en fragments d'un certain volume, on le précipite dans un four de 25 pieds de haut et de 7 pieds de large *au ventre*. Sur l'un des côtés est un foyer alimenté par du bois. Une petite machine à vapeur, de la force de un cheval-vapeur, aspire l'air par un tuyau qui passe sous le four et à travers le foyer et la masse du minerai; les vapeurs de mercure sont ainsi entraînées dans des condensateurs arrosés d'eau froide amenée du lac par la machine. On charge ce four de 1,500 livres environ de minerai par heure.

Si le minerai est en poudre, on le jette dans un four où des briques réfractaires sont disposées de façon que le minerai soit divisé et que le courant d'air puisse circuler; les vapeurs de mercure sont amenées dans les condensateurs de la même façon que dans le cas précédent.

Autrefois on convertissait le minerai qui était en poudre en briques de 9 pouces de longueur sur 4 de largeur et 3 de hauteur; elles pesaient 4 livres en moyenne et revenaient à 3 $ 1/2 le mille.

Le deuxième four n'utilise guère que 10 tonnes de minerai par jour. Les deux fours, l'un dans l'autre, en consomment en moyenne 25 tonnes.

Tous les deux jours, on racle les suies des condensateurs. Ces suies sont mêlées à des cendres de bois et soumises à un travail de manipulation qui amène la séparation d'une partie du mercure qu'elles contiennent; puis elles passent dans un tonneau où elles sont mêlées à de l'eau et brassées à l'aide d'une roue qui se meut dans le tonneau autour d'un axe vertical, et, en dernier lieu, elles sont soumises à la distillation dans des cor-

nues en fonte de fer disposées dans des fours en briques.

Le résidu qui sort de ces cornues ne contient plus la moindre partie de mercure. Environ 50 p. 100 du métal produit a été soustrait par l'action du four, 25 p. 100 par la manipulation des suies mêlées aux cendres et 25 p. 100 par la distillation.

Tels sont les procédés métallurgiques et les moyens employés actuellement à *Sulphur Bank;* mais de nombreux perfectionnements vont être pratiqués.

Un nouveau four, où le diamètre au ventre ne sera que de 4 pieds au lieu de 7 et où on espère que la volatilisation du mercure s'effectuera plus vite, est presque achevé. On construit, d'autre part, huit *concentrateurs* où, par un procédé analogue à celui employé dans certains endroits pour le lavage des sables aurifères, le cinabre en poudre sera séparé des terres auxquelles il est mélangé. Ces condensateurs, construits par une société particulière, coûteront 30,000 $. Les propriétaires du *Sulphur Bank* s'engagent simplement à fournir entre 50 et 100 tonnes de minerai par jour qui leur sera rendu trié et à payer le travail à raison de 2 $ 1/2 la tonne. Avec ce nouvel appareil on espère obtenir le cinabre presque pur. On le calcinera alors dans des cornues de fonte avec une partie égale de chaux; il se formera un sulfure de calcium et le mercure se dégagera et ira se condenser dans les condensateurs comme d'ordinaire.

Si le nouveau procédé donne les résultats attendus, on en viendra probablement à abandonner l'emploi des fours actuellement en usage et à faire pulvériser tout

le minerai pour se servir uniquement des concentra teurs, des cornues et des condensateurs.

En somme, il est produit à *Sulphur Bank* environ dix-neuf bouteilles de mercure par jour ; les bouteilles contiennent environ 76 livres 1/2 de métal.

La production par mois est donc de cinq à six cents bouteilles ; elle sera de huit cents quand le nouveau fourneau fonctionnera. Chose assez curieuse, en été, pour la même quantité de minerai, la production est de soixante à quatre-vingts bouteilles plus considérable, le métal par suite de l'action de la chaleur s'accumulant dans toutes les petites cavités.

En très peu de temps les quantités produites semblent devoir doubler, tripler, les fourneaux ou les appareils métallurgiques seuls faisant défaut.

Ici le mercure ne revient qu'à 8 ou 10 cents la livre ; à *Almaden*, en Espagne, il revient à 30 cents, et à *New Almaden*, en Californie, dans le comté de *Santa Clara*, à 50 cents.

Il se vend en ce moment de 65 à 70 cents la livre (le marché se règle sur celui de Londres), c'est-à-dire que la bouteille se vend au minimum 50 piastres.

A Sulphur Bank les frais comme outillage sont, ainsi que je l'ai fait voir, peu considérables. Les fourneaux emploient par vingt-quatre heures *six* blancs et *deux* chinois, les premiers payés 50 $ par mois, logés et nourris, les autres ne recevant que 1 $ 1/2 par jour.

Ce sont des Chinois uniquement qui opèrent l'extraction du minerai ; il y en a quatre-vingt-cinq employés à ce travail ; ils reçoivent 1 $ 1/4 par jour. Leur journée est de douze heures. Le *Superintendant* se loue beau-

coup de leur assiduité et de leurs habitudes tranquilles. Il m'a assuré qu'avec des blancs il lui serait impossible de faire marcher son exploitation. Cinq chinois peuvent extraire sur le gîte de *Sulphur Bank*, en ce moment, à peu près 50 tonnes de minerai par jour.

Très prochainement on espère utiliser, au lieu de le laisser perdre, le soufre que contient le minerai dans une proportion qu'on peut évaluer à environ 20 p. 100. La tonne de soufre vaut actuellement 60 $. Par la vente de ce soufre, tous les frais d'exploitation devraient se trouver payés et le prix de revient du mercure devrait être presque nul. Des essais très satisfaisants viennent d'être faits pour opérer l'extraction du soufre. On avait employé à cet effet un four où le minerai se trouvait traversé par un courant de vapeur d'eau. Le soufre qui fond à 170°, c'est-à-dire à une température bien supérieure à celle qui amène la vaporisation du mercure, s'écoulait par une ouverture pratiquée à la base et était directement reçu dans les boîtes qui devaient servir à son transport.

Un tiers environ du mercure produit en Californie est envoyé en Chine pour la fabrication du vermillon. Le reste est employé soit au Mexique, soit aux États-Unis, pour la métallurgie principalement.

Notre visite aux travaux du *Sulphur Bank* terminée, nous nous embarquons sur une charmante petite chaloupe à vapeur, appartenant à un propriétaire d'un *rancho* situé sur les bords du lac et qui est un ami de M. Parrott.

Déjà le matin, dans une chasse aux canards que j'ai faite à l'aube, avant notre promenade à travers l'exploitation, j'ai pu admirer la beauté du paysage, mais non pas dans toute son étendue. A mesure que nous nous éloignons de la côte, il nous est plus facile de nous rendre compte de l'aspect de la contrée. Elle peut être comparée à tout ce que la Suisse peut offrir de plus beau. Cette promenade nous donne aussi l'occasion de constater un des côtés curieux de la vie des femmes dans certaines parties de l'Amérique. Au *boarding house* établi près de la mine et où nous avons pris nos repas, nous avions été servis par les deux filles de la *landlady;* sur le bateau nous les retrouvons; M. Parrott les avait invitées, ainsi que la femme de l'ingénieur qui surveille la construction des nouveaux condensateurs. Il est impossible de ne pas reconnaître qu'elles ont reçu une excellente éducation. Elles ont été élevées dans un des meilleurs pensionnats de San-Francisco, elles ont des façons parfaites, leur mise est élégante, l'une d'elles est bonne musicienne. Aussi quand après notre promenade, le soir à souper, je me retrouve les avoir derrière ma chaise, faisant le service comme servantes, je ressens un sentiment d'embarras assez naturel et semblable à celui que j'avais déjà éprouvé à *Provo Valley*; mais là, du moins, j'étais chez des Mormons.

A un mille environ du *Sulphur Bank*, sur les bords du Clear Lake, se trouve un campement d'Indiens *Diggers*. Ils sont établis là depuis quelque temps déjà et un certain nombre d'entre eux sont employés aux travaux

de culture dans les environs. Doux et point ivrognes, leur voisinage ne cause pas d'ennuis. Le seul défaut qu'on puisse leur reprocher est un amour effréné du jeu. Dans la matinée j'avais été, — à mon retour de la chasse, — les visiter, et j'avais appris que le soir il devait y avoir une grande danse. Ayant manifesté le désir d'y assister, le chef nous convia.

Vers neuf heures du soir, nous nous rendons à l'invitation. La salle de danse est une construction permanente qui appartient à dix tribus et parfois, paraît-il, plusieurs centaines d'individus s'y trouvent réunis. On y arrive par un long souterrain. Elle est creusée à environ 9 ou 10 pieds sous terre. Elle est circulaire et a environ 35 à 36 pieds de diamètre. Au centre, un tronc d'arbre sert de pilier sur lequel viennent s'appuyer des madriers dont l'autre extrémité repose sur de larges poteaux plantés en terre et formant une série d'arcades concentriques aux parois de la salle. Ces madriers sont recouverts de terre battue qui forme la toiture. Celle-ci est au niveau du sol. Les parois sont formées de troncs d'arbres serrés les uns contre les autres. Un grand feu de bois sec éclaire d'une façon bizarre le spectacle, une ouverture dans la toiture ne laisse échapper qu'imparfaitement la fumée qui nous aveugle et nous prend à la gorge.

Trois guerriers en grand costume, c'est-à-dire revêtus simplement d'une ceinture et d'une coiffure en plumes, tatoués de rouge et de bleu, dansent un pas étrange, accompagné de battements de jambes et de sauts invraisemblables; ils frappent le sol du pied en mesure, ils agitent à la main des scalps et en cadence

soufflent dans des tubes en bois, longs de cinq à six pouces, qui donnent des sons analogues à ceux de nos mirlitons, ou bien ils poussent des sortes de cris gutturaux qu'on ne pourrait guère traduire que par *he! he!* — *hi! hi!* — *huy! huy!* de temps à autre, ils s'arrêtent en jetant des clameurs sauvages. Nous assistons à une danse guerrière.

Les femmes, au nombre de seize, sont vêtues de robes en toile blanche, ornées de dessins rouges au bas de la jupe et au haut du corsage. Leur visage est tatoué de bleu. Leurs cheveux sont retenus par des bandelettes de grèbe ou de fourrure, garnies de plumes. Les mains sur la poitrine, elles se balancent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, soufflant dans des instruments analogues à ceux des guerriers et s'interrompant en même temps que ceux-ci pour pousser des cris qui n'ont rien d'harmonieux.

L'orchestre se compose d'une dizaine d'individus. L'un est muni d'une sorte de claquette formée d'un morceau de bois long d'environ deux pieds, fendu dans la longueur, et qu'il frappe en mesure dans la paume de sa main; un autre est armé d'une espèce de chapeau chinois; d'autres sautent sur des troncs d'arbres creusés et qui rendent un son sourd comme celui du tambour; d'autres enfin accompagnent de la voix.

Le reste de la tribu, hommes, femmes et enfants se tient rangé autour de la salle. Le spectacle a quelque chose de véritablement diabolique; mais nous ne tardons pas à nous en fatiguer, et au bout d'une heure nous nous retirons, après avoir donné au chef quelques pièces de monnaie.

Le lendemain, nous effectuions notre retour à San-Francisco; nous traversions de jour cette fois la vallée de *Napa*, qui offre une culture très variée et où les vignobles sont très considérables. — C'est de là que proviennent une partie des vins les plus réputés de la Californie.

26 novembre. — Hier soir nous sommes venus coucher à *San-Jose*, petite ville de 15,000 âmes, située dans la vallée de *Santa-Clara*, à 50 milles environ au sud de San-Francisco et le centre d'un commerce de grains assez considérable.

Ce matin, à huit heures, nous partons pour la mine de *New Almaden*. Des nuages nous empêchent de voir les sommets des montagnes qui forment la vallée dans laquelle court la route que nous suivons; mais on en voit les premiers contre-forts, les uns dénudés, les autres couverts de bois d'assez belle venue. Des champs bien entretenus bordent ce chemin, et de temps à autre on aperçoit des *ranchos* coquettement cachés dans la verdure ou des *haciendas* entourées de jardins et de vergers.

A dix heures et demie nous avons fait les 14 milles qui nous séparaient du point où se font les travaux métallurgiques. L'établissement est très joliment situé au fond de la vallée; le superintendant de la compagnie se met gracieusement à notre disposition pour nous le faire parcourir.

Il y a deux genres de fourneaux en usage actuellement à New Almaden, mais petit à petit on arrivera à n'employer que le *Iron clad furnace*, dû à un ingénieur autrichien, *M. Exeli*, et dont on se sert en

Carniole à Istria. Celui de ce modèle que nous avons sous les yeux a coûté 19,000 $. Trois foyers où l'on brûle du bois envoient la chaleur dans le fourneau où l'on charge le minerai. Le mercure, sous l'influence de la chaleur, se dégage du soufre avec lequel il était combiné et va se condenser dans une série de chambres en briques qui communiquent par des trous de pigeons; on a soin de contrarier la vapeur mercurielle, c'est-à-dire que celle-ci arrivant dans la première chambre par la portion supérieure en ressort pour passer dans la deuxième chambre par la partie inférieure et ainsi de suite. Le soufre brûle et disparaît en se transformant en gaz sulfureux. On ajoute au minerai environ 1 p. 100 de coke pour activer la cuisson. Toutes les heures et demie on charge le fourneau d'un peu moins d'une tonne de minerai, après l'avoir dégagé par le bas de tout celui qui a été brûlé. Ce fourneau offre un avantage considérable sur les anciens en ce qu'il peut brûler sans interruption; les autres doivent être éteints toutes les quarante heures; il brûle pour produire la même quantité de mercure cinq fois moins de bois, à cause de la quantité de combustible que les anciens fourneaux exigent, chaque fois qu'il ont été éteints, pour être remis en état de fonctionner.

Quatre hommes par vingt-quatre heures sont employés au nouveau fourneau; ils reçoivent 2 $ 1/2 par jour.

Une fois par semaine on recueille les suies et on les jette mêlées à de l'eau et de la cendre de bois dans un cuvier en fonte de fer où un homme armé d'une sorte de râteau les remue sans cesse; le mercure s'écoule par une ouverture pratiquée au fond du cuvier.

Actuellement l'établissement de *New Almaden* produit quinze cents bouteilles de mercure par mois, c'est-à-dire six cents de plus qu'au commencement de l'année. Il y a quelques années, il en produisait plus du double, mais le minerai a diminué en quantité et en qualité. Sur ces quinze cents bouteilles, neuf cents sont produites par le fourneau Exeli.

Le mois dernier (octobre 1875), 600,000 livres en chiffres ronds de minerai traité dans ce fourneau ont produit huit cent quatre-vingt-onze bouteilles, dont huit cent soixante-deux par l'action des fourneaux et vingt-neuf par le travail opéré sur les suies.

La bouteille de mercure à New Almaden revient en moyenne à 46 $.

Le puits d'extraction principal de la mine se trouve à environ 3 milles de l'établissement où se traite le minerai. Une route taillée dans le flanc de la montagne y mène; à mesure qu'on s'élève au-dessus du fond de la vallée, la vue devient plus étendue, et on finit par apercevoir devant soi dans le lointain la baie de San-Francisco. Le paysage ne manque pas de pittoresque; les montagnes s'étagent les unes au-dessus des autres et les Canôns qui s'ouvrent sur la vallée sont garnis de prairies et d'arbres verdoyants. La route conduit à une agglomération de petites maisons de toute grandeur et de formes variées, bâties irrégulièrement sur les pentes. Ce sont les demeures des mineurs et de leurs familles; une petite église édifiée en haut de la montagne domine ce coquet village. Le tableau est animé par une foule de chariots attelés de six ou huit mules ou chevaux, conduits généralement par des

Mexicains qui ont conservé une partie de leur costume national. Ces chariots servent au transport du minerai.

Entre le point exploité de la mine le plus élevé et le plus bas, il y a une différence de niveau de 1,100 pieds. La mine dans sa plus grande longueur a 2,800 pieds et 2,600 dans sa plus grande largeur. Le puits principal a 900 pieds de profondeur. Le mercure se trouve en filons dans des roches de quartz. La direction est nord-sud.

Il a cinq cents ouvriers employés dans la mine. Le travail y est payé à la tâche et de 1 $ 20 à 6 $ par charge, c'est-à-dire par quantité de 300 livres, le minerai trié. Le plus mauvais minerai, celui dont l'extraction est payée 1 $ 20, rend 1 p. 100 de mercure.

Soixante *prospectors*, c'est-à-dire ouvriers chargés de suivre les filons ou d'en découvrir de nouveaux, sont employés journellement.

La machine à vapeur qui sert à monter le minerai est d'une force de 65 chevaux-vapeur; celle qui sert à épuiser l'eau et à envoyer de l'air dans la mine est d'une force de 25 chevaux.

Notre visite à la mine terminée, nous revenons grand train à *San-José*, espérant pouvoir en repartir de suite. Mais nous arrivons trop tard à la gare et nous sommes obligés de demeurer ici, où, grâce au concours de M. S***, le frère d'un ami de Paris, notre soirée se passe fort agréablement, partie au théâtre, où les acteurs ont fait preuve d'une qualité à laquelle j'étais loin de m'attendre, partie à nous promener dans la ville.

29 novembre. Demain nous quittons San-Francisco pour tout de bon; hier et avant-hier nous avons fait nos préparatifs et nos visites d'adieu. Rien ne nous retient plus.

IX

LES BIG TREES DE CALAVERAS. — EXCURSION DANS LE COMTÉ DE NEVADA.

30 NOVEMBRE — 8 DÉCEMBRE.

La vallée de Calaveras. — Les Big trees. — Le comté de Nevada. — Grass valley. — La mine d'Idahoe. — Traitement du minerai. — Nevada City. — French Corral. — Traitement du minerai. — De la formation des placers. —North Bloomfield Gravel mining Company. — Procédés hydrauliques en usage. — Le Bowman reservoir. — Promenade le long des flumes.

Le 30 novembre nous quittons San-Francisco et reprenant la route par laquelle, il y a un mois environ, nous sommes venus, nous allons coucher à *Stockton*, petite ville située sur la rivière *San-Joaquim*. Sa population est de 12 ou 13,000 âmes ; c'est dans les environs que se trouvent les meilleures terres à blé de la Californie. *Stockton* est aussi le débouché des mines du sud de l'État.

1er décembre. — A huit heures du matin, par une ligne ferrée à une seule voie, nous partons pour *Milton*, dans le comté de *Calaveras*, où nous arrivons au bout d'une heure et demie de trajet dans un pays qui manque totalement d'intérêt. Là nous trouvons le *stage* qui fait le service entre *Milton, Angel's Camp* et *Murphy*. Rien de plus baroque que l'aspect de ce véhicule. Qu'on

se figure une immense caisse de berline suspendue par d'énormes courroies de cuir, et dont de grossiers rideaux, aussi en cuir épais, formeraient les parois. A l'intérieur, trois banquettes de trois places chacune. Nous sommes sept voyageurs en tout. Le stage est attelé de quatre chevaux.

Au premier abord cette voiture semble peu pratique ; mais nous ne tardons pas à nous apercevoir que nulle autre ne pourrait être employée. De route, il n'en existe guère de trace; et les accidents de terrain impriment à notre carrosse des mouvements invraisemblables, qu'une voiture moins solidement construite ne pourrait subir sans danger.

Nous traversons d'abord par deux fois, à gué, un cours d'eau très large et assez profond; cinq stages, y compris le nôtre, se rencontrent au second passage de la rivière, les uns se dirigeant vers le chemin de fer, les autres se rendant dans l'intérieur : cela fait un joli tableau.

Au delà de la rivière, nous nous engageons à travers un pays assez coquet, mais sans beaucoup de caractère; parfois on aperçoit quelque champ cultivé, mais presque partout ce ne sont que de vastes étendues de prairies naturelles, parsemées de quelques arbres qui rarement sont remarquables par leurs dimensions. On ne voit que peu de bestiaux ou de troupeaux. Je remarque cependant deux bandes assez considérables de chèvres qui ont été importées de Cachemire. L'essai a été assez heureux, paraît-il.

Plus loin la route, si on peut lui donner ce nom, s'engage dans une vallée très longue, appelée *Salt*

Spring valley, qu'elle traverse dans la largeur. La culture semble ici plus développée et on rencontre un grand nombre de *ranchos*. Puis nous poursuivons péniblement notre marche vers l'est, notre conducteur s'arrêtant pour remettre des lettres ou des journaux, pour déposer les sacs de dépêches dont il est porteur ou quelque paquet envoyé de la ville voisine; pour prendre ou laisser un voyageur, ou simplement pour faire boire ses chevaux ou pour boire lui-même et causer amicalenent avec quelque individu de sa connaissance. Notre voyage tend à devenir une édition, revue et corrigée, du voyage en diligence tel qu'il était autrefois en Europe, avec toutefois les difficultés du chemin en plus.

Au bout de quelque temps la nature du sol change; des rochers de quartz à fleur de terre font leur apparition, et on me montre, sur la droite, la direction où, à quelque distance, se trouve une mine de cuivre assez importante.

A 23 milles de *Milton* nous atteignons *Angel's camp;* le sol bouleversé dénote les travaux des chercheurs d'or; il y a bien quelques placers qui donnent encore un certain produit, mais le plus grand nombre est épuisé et abandonné. Enfin, à la nuit, après huit heures de route, nous descendons à *Murphy's camp*, à 32 milles de notre point de départ.

2 décembre. — Un nouveau stage, à sept heures et demie du matin, vient nous prendre. Par une route des plus pénibles qui, pendant quelque temps, suit le cours du *Stanislaus river*, nous remontons vers le nord-est. Le pays est plus accidenté que la veille. La nature du

sol a aussi changé; il est devenu schisteux et granitique; aussi n'aperçoit-on plus trace de ces fouilles que je signalais hier. Peu de culture, seulement çà et là quelques champs de pommes de terre; ces tubercules ici deviennent, paraît-il, énormes. Les croupes des montagnes sont revêtues d'arbrisseaux à demi rongés; en été, des milliers de moutons viennent de la plaine pour chercher une nourriture qui leur manque dans les prairies brûlées par le soleil. Quelques arbres se font déjà remarquer par leur hauteur, et j'aperçois des Indiens qui récoltent des glands de chêne dont ils font une farine qui n'est pas mauvaise, quoique un peu amère.

Enfin, à onze heures et demie nous arrivons à ces merveilles de végétation si vantées, qu'on appelle les *Big trees*. Au premier abord on ne se rend pas compte des prodigieuses dimensions de ces géants, parce qu'elles sont en harmonie; ce n'est qu'au bout de quelques instants qu'on est frappé par leurs proportions.

Il y a à *Calaveras* quatre-vingt-treize grands *sequoyas*, sans compter un nombre considérable de pins à sucre et de diverses autres essences qui ont jusqu'à 200 pieds de hauteur et jusqu'à 11 pieds de diamètre. Des quatre-vingt-treize grands sequoyas, une dizaine ont au moins 30 pieds de diamètre. Le plus grand de ces arbres, le *Père de la forêt*, a été abattu par l'ouragan; il a à la base 40 pieds de diamètre et avait probablement 450 pieds de haut. A 300 pieds, à l'endroit où il s'est brisé en frappant contre un autre arbre, il a encore 16 pieds de diamètre. Sur une longueur de plus de 150 mètres, dans son tronc creusé par le feu, un cavalier peut passer.

L'écorce de certains de ces arbres a plus de $1^{m},10$ d'épaisseur.

On abattit en 1853 un des plus beaux de ces sequoyas; ce travail exigea cinq hommes qui travaillèrent vingt-trois jours. La partie inférieure du tronc, qui est restée dans le sol, à 25 pieds de terre, a été nivelée; et plus de quinze couples peuvent y danser à l'aise sous un toit qui a été établi sur ce parquet d'un nouveau genre.

Les principaux de ces arbres ont reçu des noms. Le plus gros de ceux qui sont encore debout s'appelle la *Mère de la forêt*. A 6 pieds du sol il a 61 pieds de tour. Le plus élevé, *la Clef de voûte de l'État*, a 325 pieds de haut. Celui qui est le plus intact a reçu le nom de *Sir John Franklin*.

Avant de rentrer à l'auberge où nous attend notre lunch, tandis que je recueille quelques graines de ces arbres que j'enverrai à mes amis d'Europe, je passe à quelques pas d'un sequoya tombé la semaine dernière; il s'appelle la *Vieille République*. Un esprit superstitieux pourrait peut-être voir là un présage.

A trois heures nous nous mettons en devoir de rentrer à Murphy. Mais nous sommes surpris par la nuit, et ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que notre cocher ramène son stage à l'auberge, jurant bien que plus jamais il ne se risquerait sur une pareille route après le coucher du soleil.

3 décembre. — Réveillés à deux heures du matin, à trois heures nous montons dans le stage qui doit nous ramener à *Milton* pour prendre le train de onze heures du matin. Le chemin s'effectue sans encombre, bien qu'à deux reprises nous soyons obligés de nous pendre

à la voiture pour l'empêcher de verser. De *Milton* nous retournons à *Sotckton*, d'où par la ligne du Pacifique nous nous rendons à *Colfax*. C'est de là que nous partirons demain matin pour notre excursion dans le comté de Névada, avec M. Hamilton Smith, chef d'exploitation de la compagnie appelée *North Bloomfild Gravel Mining Company*.

4 *décembre*. — En quittant *Colfax*, la route qui conduit à *Grass valley* suit pendant quelque temps la vallée de *Bear river*, dont les eaux jaunâtres coulent entraînant les débris des placers environnants. Nous n'avons quitté l'auberge qu'à neuf heures du matin, le cocher qui nous conduit n'étant venu nous prendre que beaucoup plus tard que nous ne l'avions commandé. L'état de la route ne nous aide pas à rattraper le temps perdu. Au bout de quelques milles à peine, le pont ayant été emporté par suite d'une crue, il nous faut traverser la rivière à gué. L'eau monte bien plus haut que le poitrail des chevaux, et des poteaux à demi submergés indiquent seuls le passage étroit qu'il faut suivre. Sortis de la rivière, nous commençons l'ascension d'une série de côtes assez rapides par un des chemins les plus horriblement défoncés qu'il m'ait jamais été donné de voir; puis tout à coup notre attelage s'enfonce dans un bourbier, notre voiture manque de verser et nous sommes obligés pour l'alléger de sauter dans une boue presque liquide où notre véhicule est entré jusqu'au moyeu. Sortis à grand'peine de ce mauvais pas nous poursuivons cahin-caha notre marche.

Presque en sortant de *Colfax* nous sommes entrés dans le *Comté de Névada*, le plus riche peut-être, au

point de vue des mines, de l'État de Californie. On y fait peu de céréales, mais on commence à planter beaucoup de vignes et d'arbres fruitiers. Le sol convient admirablement à cette culture qui deviendra une source de produit considérable quand la population aura augmenté. Le climat est aussi très favorable. Une des meilleures preuves qu'on puisse donner de cette excellence du sol et du climat au point de vue de la culture des arbres fruitiers, c'est que les pêchers greffés donnent des fruits dès l'année suivante et que les jeunes plants sont en bon rapport au bout de deux ans. Presque tous les arbres, d'ailleurs, réussissent admirablement dans cette région et l'on rencontre à chaque pas des placers abandonnés depuis quelques années à peine déjà couverts d'arbres de très-belle venue.

Au bout de trois heures et demie nous arrivons à *Grass valley*, à 13 milles de *Colfax*.

Grass valley est une ville qui au recensement de 1870 comptait 7,170 habitants, presque tous des mineurs. Ce chiffre a encore augmenté depuis. Ces mineurs ont chacun leur petite maison, où ils habitent avec leur famille. La vie est d'un bon marché extraordinaire ; ainsi la meilleure viande de bœuf ne coûte que 7 à 8 cents la livre. Presque chaque mineur est possesseur d'un placer ou d'une mine auquel il travaille dès qu'il est arrivé à se faire une épargne de 5 à 600 $. Bien des gens ont fait leur fortune dans ce pays, mais il en est peu qui y soient demeurés. Presque tous ces favorisés de la fortune ou bien sont rentrés dans leur pays natal, ou sont allés s'établir à *San-José*.

A *Grass valley* nous trouvons *M. William Watt*, le

superintendant de la *mine Eureka*, qui, du *1er octobre* 1865 au 30 *septembre* 1875, a rapporté 2,595,057 $ de bénéfice net, mais qui semble aujourd'hui à peu près épuisée. En conséquence, après nous avoir offert à déjeuner, M. Watt, au lieu de nous conduire à ses travaux, nous mène visiter la mine de la compagnie *d'Idahoe*. Dans une direction opposée, elle continue à suivre le filon qu'exploite la compagnie *Eureka*.

Cette mine d'*Idahoe* est située à 1 mille 1/2 de la ville. A droite de la route qui y conduit, coule un petit torrent dont, il y quelques années, le lit était fort riche en or. Les gens qui y exploitaient les *claims* dont ils étaient propriétaires, y ont gagné jusqu'à 25 $ par jour. Ces claims sont abandonnés maintenant par les anciens possesseurs qui ne les trouvent plus assez riches, et ne sont exploités que par quelques chinois se contentant d'un bénéfice variant entre 80 cents et et 1 $ 1/2 par jour, et vivant avec l'espoir d'arriver à un résultat meilleur à un moment donné.

La mine d'*Idahoe* rapporte maintenant environ 15,000 $ par mois. Elle a rapporté jusqu'à 40,000 $ par mois.

Les dividendes pendant les six années qui viennent de s'écouler ont été de :

1869	$ 170.500
1870	37.200
1871	232.500
1872	162.750
1873	682.000
1874	317.750

Deux des propriétaires de la mine, *MM. Coleman*

que nous trouvons en y arrivant, se mettent gracieusement à notre disposition pour nous faire visiter les travaux. Nous commençons par l'établissement métallurgique.

Les quartiers de roche qui renferment le minerai passent d'abord par un *rock-breaker* en fonte de fer, mis en mouvement par une machine à vapeur d'une force effective de 90 chevaux-vapeur. Ce rock-breaker concasse en dix heures 46 tonnes de roche. Les débris passent ensuite sous des pilons au nombre de trente-cinq et du poids de 850 livres chacun, mis en mouvement par la même machine. En vingt-quatre heures, 92 tonnes de minerai passent sous les pilons.

Un courant d'eau qui court sous les pilons entraîne le minerai, réduit en sable fin, dans des conduits en bois rectangulaires, ouverts à la partie supérieure, qu'on appelle des *sluices*. Ces sluices sont garnis au fond de couvertures en laine à trame assez large. Une partie de l'or, en raison de sa pesanteur, passe à travers ces couvertures, tandis que le reste est entraîné par l'eau avec les autres matières. Ces autres matières et ce qui reste d'or passent ensuite dans un nouveau conduit dans lequel se meut, comme la roue d'un moulin, une roue dentée qui brasse le tout et amène le dépôt d'une partie nouvelle de l'or à travers d'autres couvertures disposées comme les premières, puis dans des cavités formées au fond des conduits par des barres transversales en bois, placées à intervalles égaux, cavités où l'on a versé du mercure. Les sables, toujours entraînés par le courant d'eau, passent ensuite dans des cuviers où, par différents procédés, ils sont de nouveau

brassés et laissent la plus grande partie de l'or qu'ils peuvent encore contenir, surtout celui qui est mélangé au sulfure de fer que renferme le minerai. Enfin ces sables s'écoulent dans de nouveaux sluices qui s'étendent sur une longueur considérable et qui ne diffèrent des premiers qu'en ce qu'ils sont beaucoup plus larges, — ils ont environ 6 pieds de largeur, — et où les derniers vestiges d'or sont retenus.

Les couvertures à travers lesquelles l'or a passé sont lavées toutes les vingt minutes dans des cuviers où se trouve aussi une certaine quantité de mercure. Les différents amalgames sont passés à travers des toiles. L'excédant de mercure sort, et il reste, sous la forme d'une boule, un amalgame de 95 onces en moyenne et où il y a 40 p. 100 d'or et 60 p. 100 de mercure. Il ne reste plus qu'à le soumettre à la distillation.

Mais, en dehors de l'or natif qui a été extrait par le procédé que je viens de décrire, il existe une certaine quantité du métal précieux renfermée dans le sulfure de fer que contient le minerai et qui est recueilli au fond des cuves où a été brassé le sable. La proportion n'en est que de 1/20. Mais on n'en envoie pas moins ce sulfure de fer à un établissement où il est traité par *chloruration*. On le grille d'abord dans un four, puis on le soumet à l'action du chlore produit à l'aide d'acide sulfurique, de chlorure de sodium et de bioxyde de manganèse. Le chlorure d'or, mis en présence d'une solution de sulfate de fer, donne naissance à du chlorure de fer, et l'or, devenu libre, tombe au fond des cuves. Ce travail est payé à raison de 25 $ la tonne de sulfure de fer, qui rapporte environ 100 $.

Quarante ouvriers sont employés à l'établissement d'Idahoe; ils sont payés en moyenne 3 $ par jour.

L'entrée de la mine est située à trois ou quatre cents pas de l'établissement métallurgique. Une pompe aspirante, mue par une machine à vapeur d'une force de 80 chevaux, sert à l'épuisement de l'eau. Le tuyau d'épuisement, qui descend à une profondeur de 700 pieds, a 12 pouces de diamètre. La même machine envoie l'air nécessaire à l'aération. Deux machines d'une force de 60 chevaux-vapeur chacune servent à monter le minerai. Il y a neuf étages de galeries et quelques-unes ont une longueur de près de 1,400 pieds. Cent quatre-vingt-dix ouvriers, dont une moitié seulement travaillent à la fois, sont employés dans la mine.

Le filon de quartz aurifère de la mine de *Idahoe* court à peu près de l'est à l'ouest, et il est incliné du nord au sud d'environ 45°. Il est emprisonné entre une strate de serpentine qui forme au nord le *Foot-wall* et une strate d'ardoise métamorphique qui au sud forme le *Hanging-wall*. Ce filon a parfois jusqu'à 15 pieds de largeur. La serpentine, au contact de l'air, prend une force d'expansion telle qu'on est obligé de remplacer souvent les étais de charpente qui ne peuvent résister et se brisent.

Le rendement moyen par tonne de minerai est cette année de 17 $, 63.

Notre visite à la mine d'*Idahoe* terminée, nous prenons congé de Mrs. Coleman, qui nous en ont fait les honneurs avec une bonne grâce charmante. Une heure et demie après, nous arrivions à *Nevada City*, qui n'est qu'à 4 ou 5 milles d'Idahoe.

Cette ville a une population d'environ 4,000 habitants. Elle est entièrement bâtie en bois. Les maisons sont petites, mais coquettes; et presque toutes ont sur le devant un auvent, ce qui fait qu'on peut se promener d'un bout à l'autre de la rue principale, agréablement, à l'abri de la pluie et du soleil. Le soir, après souper, me promenant en fumant, j'entre dans un Bar-Room et je vois dans une vitrine, au milieu d'une foule d'échantillons minéralogiques et d'objets divers, deux balles fixées chacune sur un petit carton, portant simplement la mention : *Balle avec laquelle a été tué X, tel jour, telle année*. Ce sont, en effet, les balles avec lesquelles ont été tués deux mineurs par un de leurs camarades.

A côté se trouve une carabine avec une plaque en argent sur laquelle je vois gravés des personnages au milieu d'un paysage; derrière un rocher est un homme armé d'une carabine, et, plus bas, dans le ravin, trois cadavres sont étendus. C'est la carabine qui a été offerte par la Compagnie *Wells and Fargo*, chargée dans toute cette région du transport des dépêches, à un individu nommé *Venard*, qui, en 1866, a tué en quatre coups de son rifle trois voleurs qui avaient dévalisé la diligence et à la poursuite desquels il était parti avec quelques camarades. Il s'était séparé d'eux, et ayant surpris les voleurs tandis qu'ils partageaient le butin, quoique seul il n'avait pas hésité à les attaquer et les avait tués tous les trois. Un naturel de l'endroit me raconte l'histoire, et en finissant il ajoute : « Ah! c'est un bon tireur, monsieur. Les deux premiers brigands, il les a tués chacun d'une balle dans le front, et le troisième, il l'avait blessé de son premier coup grièvement, il n'a tiré le second que

pour assurer son premier ! » J'avais grande envie de voir ce Venard; on m'assura qu'il allait venir dans quelques instants. Mais au bout d'une demi-heure il n'était pas encore là; renonçant au plaisir de faire sa connaissance, je rentre à notre auberge.

5 *décembre.* — A neuf heures du matin nous partons dans trois petits boggeys pour *French Corral,* situé à une douzaine de milles à l'ouest,

Le pays, dans son ensemble, n'a pas un caractère bien tranché. C'est un dédale de vallées assez étroites, bien plantées et au fond desquelles coulent des torrents dont l'eau est jaunie par les débris des sables aurifères qu'ils entraînent. Pendant quelque temps nous suivons le *South Yuba river,* puis nous traversons ce cours d'eau. Un petit rancho, dont le propriétaire est aubergiste à l'occasion, se rencontre juste à point pour nous permettre de luncher et de faire souffler les attelages. Quelques lourds chariots avec huit chevaux sont arrêtés devant la porte. Ils ne tardent pas à se mettre en marche; chacun est conduit par un homme monté sur l'un des chevaux de timon. Le costume des hommes, l'aspect curieux des chariots, les clochettes dont le collier de chaque cheval est orné et dont le carillon argentin s'entend au loin, forment un ensemble des plus pittoresques et plein de couleur locale.

Une heure de route à peine après le lunch et nous arrivons à *French Corral.* C'est un gisement de sables aurifères qui appartient par moitié à deux Compagnies qui l'exploitent ensemble, et qui sont désignées sous les noms de *Milton Company* et de *North Bloomfield*

gravel mining Company. On y construit actuellement un tunnel qui coûtera environ 140,000 $; il aura 3,500 pieds de longueur sur 7 de large et 7 1/2 de haut. Ce tunnel a pour but d'éviter que l'or entraîné par les eaux hors des limites du *claim*, soit recueilli par les riverains. L'eau qui sert à l'exploitation est amenée par des fossés, des *flumes* (sortes de conduites en bois) et des tuyaux en tôle qui ensemble se développent sur une longueur de plus de 70 milles. Chose à noter, les tuyaux en tôle sont simplement emmanchés les uns dans les autres comme le seraient les tuyaux d'un poêle; leur force de résistance, malgré leur peu d'épaisseur, est surprenante.

Le *French Corral* occupe une étendue de trois quarts de mille sur un demi-mille.

En attendant l'achèvement du tunnel, on se sert, pour l'extraction de l'or, de pilons au nombre de quinze, du poids d'environ 600 livres, et qui sont mus par une roue hydraulique d'une force d'environ 10 chevaux-vapeur.

Le sable produit par l'écrasement des pierres d'un volume un peu considérable, qu'on soumet à l'action des pilons, est entraîné par un courant d'eau qui passe sous les pilons dans des *sluices* dont le fond est ici formé de blocs carrés en bois, ordinairement d'un peu plus d'un pied de côté. Ces blocs laissent entre eux naturellement des intervalles au fond desquels on a jeté du mercure et où les parcelles d'or tombent et sont arrêtées. On appelle les intervalles entre les blocs des *riffles*, et les blocs des *block riffles*.

Ces sortes de pavés sont très rapidement usés par le

frottement des débris entraînés par le courant, et on est forcé de les changer souvent. Environ toutes les trois semaines on dérive les eaux et on recueille les résidus restés dans les riffles. On sépare l'amalgame, on le passe dans des toiles pour retirer l'excédant de mercure, et la boule qui reste dans le filtre est soumise à la distillation.

L'exploitation de *French Corral* ne rapporte actuellement que 150 $ net par jour; mais, quand le tunnel sera achevé, quand on emploiera les procédés hydrauliques usités dans les autres claims de la Société, le rendement sera probablement de 2,000 $ par jour; le yard cube de gravier donne en moyenne 30 cents d'or, et l'on n'est encore qu'à la surface. Quarante ouvriers sont employés, dix blancs et trente chinois.

La quantité de mercure que l'on perd dans une exploitation de ce genre est très minime. Ainsi, à French Corral, sur trente bouteilles utilisées en vingt jours, il n'y a environ qu'une demi-bouteille et perdue.

Quittant French Corral et ses petites habitations de mineurs, coquettement dispersées dans la campagne, au milieu de vergers, où en dépit de l'altitude (1,900 pieds au-dessus du niveau de la mer) poussent les amandiers, les figuiers et les orangers, nous passons devant le *Bed-Rock mine*, qui appartient aux deux mêmes Compagnies qui possèdent le *French Corral*, devant le *Sweat Land mine*, cette mine qui, achetée il y a quatre ans 275,000 $, en a déjà rapporté 400,000, et devant la mine de *Manzanita*, aussi une propriété des *Milton* et *North Bloomfield gravel mining Companies*.

La mine de *Bed-Rock* et celle de *Manzanita*, où on

use des moyens d'exploitation généralement employés maintenant, rapportent entre 15 et 20,000 $ par mois chacune.

Arrivés à la *Mine américaine*, comme l'heure est déjà avancée, sans pousser plus loin que la limite où commencent les travaux, nous allons donner un coup d'œil à ce placer qui, en vingt-deux ans, a rapporté 15 millions de $. Du point où nous nous sommes arrêtés, nos regards embrassent une immense étendue, profondément creusée par les forces hydrauliques dont on a fait usage pour l'exploitation des sables aurifères; et rien n'est plus facile que de se rendre compte de la formation d'un placer en examinant celui-ci; il remplit d'une façon évidente le lit bien dessiné d'une ancienne rivière.

Il est admis que, dans une époque reculée, la terre a été soulevée ou s'est affaissée sur de larges étendues. L'atmosphère a agi de son côté sur les roches et les a corrodées. Puis les eaux sont venues accomplir leur œuvre chimique et mécanique à la fois. Le quartz est le gîte de l'or qui s'y trouve sous forme de filons. Le quartz qui se trouve entre des strates de micaschiste, de gneiss, de roches de formation métamorphique, quand elles ont été attaquées, s'est désagrégé comme elles, et les éléments divers de ces roches se sont séparés et ont été entraînés par la violence des courants qui les traversaient. C'est ainsi que les parcelles d'or sont descendues dans les lits des torrents avec des débris de quartz, etc., et que bientôt, en vertu de leur poids spécifique, elles sont venues s'amonceler au bas

des gisements primitifs entre les roches qui limitaient le lit du torrent qui les entraînait.

A la nuit, nous atteignons notre gîte, la petite ville de *North San-Juan*, à une courte distance du *Middle Yuba river*, la Yuba du milieu.

6 décembre. — *North San-Juan* n'a qu'un millier d'habitants et n'offre pas beaucoup d'intérêt. Comme tous les villages décorés du nom de villes, que nous avons traversés ces jours derniers, ce n'est qu'une agglomération de petites maisons en bois habitées par les mineurs. Aussi le matin, en attendant l'heure du départ, je ne trouve rien de mieux à faire que d'aller à un quart d'heure de marche visiter un placer à peu près abandonné, mais qui a rapporté des sommes considérables. Par une échelle d'environ 150 pieds de haut, je descends sur l'emplacement désert aujourd'hui où, il y a quelques années, travaillaient nombre d'individus qui se sont enrichis. Sur les roches mises à nu, il est facile de constater la trace irréfutable du passage des eaux. Je ramasse quelques pyrites de fer et un bel échantillon de *quercus alba* qui, transporté par les eaux avec tant d'autres débris de toutes sortes, a pendant des siècles peut-être été enfoui avec eux.

A neuf heures nous partons. Le boggey où notre ami le docteur Davesne, par suite d'un accident arrivé à l'un des ressorts, a été secoué hier à en avoir tous les os rompus, est raccommodé heureusement d'une façon à peu près satisfaisante. Tout le long de la route, aussi loin que l'œil peut s'étendre, le pays est bouleversé par le travail des mineurs. A *Badger Hill*, nous mettons un

instant pied à terre; c'est encore un gîte de sables aurifères qui appartient aux deux Sociétés réunies de *Milton* et de *North Bloomfield;* il n'est pas encore exploité. Il s'étend sur une longueur de plus de 4,500 pieds, mais il prendra plus d'accroissement encore un jour. Les eaux de tout le pays environnant étant la propriété des trois grandes Sociétés les *Milton*, *North Bloomfield* et *Eureka-Lake Companies*, il est impossible à d'autres Sociétés de se former, et forcément ces trois Compagnies doivent, petit à petit, devenir les possesseurs de tous les placers de la région.

La plus importante, la *North Bloomfield Gravel mining Company*, est propriétaire ou a un intérêt dans l'exploitation des gîtes de sables aurifères suivants, qui ont une longueur totale de 32,500 pieds :

French Corral..	3.000	Copropriétaire, la *Milton Company*.
Kate Hayes....	1.500	
Bed Rock.....	4.000	
Manzanita.....	3.000	
Badger Hill...	4.500	
	16.000	
Kennebee.....	3.500	Copropriétaire, l'*Union Company*.
Grizzly Hill.....	2.500	
Spring Creek...	1.500	
	7.500	
Bloomfield Mine.	9.000	Seule propriétaire.
	32.500	

Dans un temps prochain, il sera acquis une étendue de 10 à 12,000 pieds de gîtes qui ne peuvent être travaillés qu'avec l'aide des tunnels et des conduites d'eau des Compagnies *Milton* et *North Bloomfield*, ce qui portera la longueur totale des gîtes à exploiter à 43,000 pieds.

En admettant un rendement moyen de 10,000 $ par pied, ce qui ne paraît pas exagéré, cela ferait une somme de 43 millions de $.

En dehors de ces gîtes de sables aurifères, la Compagnie de *North Bloomfield* est encore propriétaire d'une grande quantité de sables recouverts de laves, et dont l'exploitation ne sera possible que si la main-d'œuvre devient moins chère et si les capitalistes se montrent moins exigeants.

A côté de *Badger Hill*, mais à une assez grande distance du point où nous nous sommes arrêtés, nous apercevons un placer en exploitation, et nous voyons de loin pour la première fois le jet d'eau destructeur amené par les flumes et les tuyaux accomplissant son œuvre, désagréger les sables, et les débris s'en aller entraînés dans les sluices par le courant. Les propriétaires de ce placer ont un marché passé avec l'une des trois grandes Compagnies, qui leur vend l'eau nécessaire à tant le *pouce d'eau* suivant l'usage.

On évalue en effet le débit d'un fossé ou d'une flume en *pouces*. Le *pouce d'eau*, mesure des mineurs, équivaut à 2,230 pieds cubes d'eau en vingt-quatre heures.

En quittant le placer de *Badger Hill*, nous passons auprès des mines de *Chimney Hill* et de *Columbia*, qui appartiennent à *l'Eureka Lake C°*, puis auprès d'un village d'une centaine d'habitants qui porte le nom de *Lake City*, et enfin nous atteignons *North Bloomfield* qui se trouve à environ 14 milles de *San-Juan*.

L'établissement de la Compagnie porte le nom de *Malakoff*. A peine arrivés nous nous mettons à table et nous faisons honneur à un déjeuner le meilleur que nous

ayons eu depuis longtemps. C'est qu'il a été confectionné par un vieux cuisinier français qui, après avoir été le maître-coq de l'amiral Bruat, est venu s'échouer dans ces parages avec l'espoir de faire fortune. Le pauvre bonhomme témoigne une joie d'enfant de revoir des compatriotes. Le docteur lui donne une consultation pour des rhumatismes dont il souffre fort, puis nous lui serrons la main, lui recommandant de soigner le souper, et nous allons visiter les travaux.

Ici nous pouvons voir dans toute leur perfection les procédés hydrauliques employés pour exploiter les sables aurifères. Rien de plus curieux. Au milieu d'une sorte de cirque immense, produit par les sables déjà lavés, et dans lequel les ouvriers qui travaillent et qu'on aperçoit de loin semblent être de véritables nains, on voit trois énormes jets d'eau qui, amenés par des tuyaux, viennent battre la montagne et la réduire en poussière. Les pierres volent en l'air, souvent à une hauteur de plus de 30 pieds, dans un nuage de boue; il semble qu'on assiste à l'éruption d'un volcan.

Le jet le plus considérable projette en un jour vingt-quatre millions de gallons d'eau, c'est-à-dire trois fois la quantité d'eau que, dans le même espace de temps, use la ville de San-Francisco. Cette eau peut être envoyée à une hauteur de 330 pieds. La force du jet est évaluée à 1,400 chevaux-vapeur. On peut, en vingt-quatre heures, laver environ 6,000 pieds cubes de sable avec ce jet seul. L'eau sort par un tuyau en fonte qui se meut sur un pivot placé sur le sol.

Il suffit d'un homme pour la diriger, grâce à une

tubulure articulée sur laquelle s'ente le tuyau de sortie ; cette tubulure vient d'être inventée par M. Perkins, le *superintendant* de la mine.

En dehors du jet d'eau dont il vient d'être parlé, il y en a cinq autres de moindre importance utilisés à *North Bloomfield.* Malgré leur puissante action, il faut parfois employer la poudre pour faire sauter les masses de rocher quand elles sont par trop considérables.

Les débris détachés sont entraînés dans un tunnel qu'on a été obligé de creuser pour donner à l'eau la pente nécessaire à l'exploitation de la couche inférieure de sable qui toujours est la plus riche. Ce tunnel a une longueur de un mille et demi. Il a fallu deux ans et demi pour le construire. Le travail a été fait sous la direction de M. Hamilton Smith, actuellement chef d'exploitation de la Compagnie, mais alors *superintendant* et *ingénieur* de la mine. Les travaux furent entrepris sur huit points différents, au moyen de puits creusés en chacun de ces points. Du fond de chaque puits le travail fut poussé des deux côtés en même temps et les calculs avaient été si bien faits que le total des erreurs commises aux points de rencontre des dix-huit galeries n'a pu être apprécié que par des observations faites avec une précision mathématique.

La première moitié du tunnel est garnie de *sluices;* on y recueille environ 80 p. 100 de la quantité totale d'or produit. Le reste du rendement est donné par les sluices placés à la sortie du tunnel et dont le nombre d'ailleurs va être augmenté. Ces derniers sluices diffèrent de ceux qui sont sous la première partie du tunnel et qui sont analogues à ceux qui ont été décrits

précédemment, en ce qu'ils sont formés de larges cuves rectangulaires en bois, dont le fond est garni de châssis ou de pierres. Sous ces châssis ou entre ces pierres, on jette du mercure qui retient les dernières parties d'or qui peuvent encore se trouver dans les sables entraînés par le courant.

Ainsi donc, ici comme à *Idahoe*, la séparation de l'or et des gangues s'effectue par de simples procédés mécaniques ; il est facile de se rendre compte comment cette séparation s'opère. Le poids spécifique de l'or est 19.36 et celui du mercure 13.59, tandis que les pyrites de fer ont une densité d'environ 5, les quartz un poids spécifique d'environ 2.5, etc. Si donc on prend, par exemple, un morceau de quartz aurifère, composé de deux éléments : l'un, l'or, ayant une densité de 19.36, et l'autre, le quartz, une densité de 2.5, et si on prend un liquide, le mercure, dont le poids spécifique est 13.59, il est clair que l'élément dont la densité est 19.36, c'est-à-dire l'or, tombera dans le liquide, tandis que l'autre surnagera. Il est donc évident aussi qu'il suffira de réduire le minerai en atomes assez petits, et que dès que l'or entrera en contact avec le mercure il tombera au fond; qu'on devra donc simplement remuer le sable aurifère et amener chaque particule en contact avec le mercure pour séparer l'or des autres éléments. A *North Bloomfield* il est dépensé environ 1,500 livres de mercure en trois semaines, et il n'en est pas perdu plus d'une centaine de livres lorsqu'au bout de ce temps on recueille l'amalgame.

Il y a trente ouvriers employés actuellement. Les dépenses journalières sont de 150 $, les bénéfices de

600 $. Le gravier qu'on exploite ne rapporte que 2 cents la tonne; celui de la couche inférieure doit, d'après les essais, rapporter 1 $ 1/2.

Le drawback d'exploitations comme celle de *North Bloomfield*, c'est le taux de la mise de fonds nécessaire. Ainsi il a été dépensé ici, y compris les frais du tunnel, pour les eaux, les réservoirs, les fossés, etc., une somme de un million et demi de dollars. Et on calcule que, quand tous les travaux en cours d'exécution seront achevés, les dépenses par jour, y compris les taxes, mais non compris l'intérêt du capital, seront de 250 $, c'est-à-dire de 90,000 $ par an.

On pourra laver environ 140,000,000 de pieds cubes de sables aurifères par an. En supposant que chaque pied cube de ce sable rapporte en moyenne *un tiers de cent*, ce qui est une estimation très modérée, on arrivera à un produit de 460,000 $ environ, ce qui donnera un bénéfice net d'à peu près 370,000 $.

Quand on usera de toute la quantité d'eau que l'on pourra employer, on se servira de soixante millions de gallons d'eau par jour. La hauteur de la colonne d'eau au-dessus de l'orifice par lequel elle s'échappera sera en moyenne de 400 pieds, c'est-à-dire que la pression sera de 170 livres par pouce carré. On compte aussi arriver à se servir d'un jet où la colonne d'eau au-dessus de l'orifice de sortie aurait une hauteur de 600 pieds ; la somme de force développée par ce jet serait de 2,400 chevaux. La chute de l'eau, depuis le moment où elle tombera du canal qui l'amène jusqu'au moment où elle déversera dans la *Yuba du Sud* les sables qu'elle charriera, développera une force de plus de 14,000 chevaux vapeur.

Un fait important à noter, c'est que, si dans un tunnel la pente est peu considérable, il faut pour laver la même quantité de sables aurifères une quantité d'eau plus grande que celle qui serait nécessaire dans un tunnel où la pente serait plus accusée. Avec une pente de 9 p. 100, on peut avec 6 ou 7 pieds cubes d'eau laver un pied cube de sable : à North Bloomfield, où la pente est de 4 1/2 p. 100, il faut 14 pieds cubes d'eau pour laver un pied cube de sable.

7 décembre. — Après déjeuner je monte à cheval; mes compagnons se partagent dans deux boggeys et nous prenons la route du réservoir où sont réunies les eaux employées aux travaux hydrauliques que nous venons de visiter. C'est vers le nord-est que nous nous dirigeons, suivant la crête du contre-fort qui sépare la *Yuba du sud* de la *Yuba du milieu.* Le pays que nous traversons est couvert de forêts d'arbres verts de différentes essences et de la plus belle venue. De loin en loin on rencontre quelques habitations en bois; on n'aperçoit pas trace de culture et les bestiaux sont rares.

A quelques pas du chemin que nous suivons, on nous montre un arbre sapin à sa base, et pin à la partie supérieure; c'est le singulier résultat sans doute d'une greffe naturelle; le tronc pourtant semble parfaitement droit et le point où le changement dans le feuillage de l'arbre s'effectue est trop haut pour qu'il soit possible de vérifier l'origine de cette bizarrerie de la nature.

Bientôt nous arrivons à un point assez élevé d'où notre vue s'étend sur un superbe panorama de montagnes : au nord-ouest les *Foot Hills*, au nord et au nord-

est la *Sierra Bute*, à l'est et au sud la *Sierra Nevada*. Le relief de ces montagnes, dont les sommets neigeux contrastent violemment avec leurs flancs couverts de forêts, se dessine sur un ciel d'un bleu superbe avec une netteté inouïe que la transparence de l'atmosphère rend plus grande encore.

Pendant une partie de la route, nous avons côtoyé les fossés, les flumes et les conduits qui amènent les eaux des Compagnies *Milton*, *North Bloomfield* et *Eureka*. Un peu avant d'arriver à la petite ville d'*Eureka*, nous avons traversé une vallée assez profonde où s'élevait encore, il y a deux ans à peine, un aqueduc en charpente, connu sous le nom de *Magenta Flume*. Il n'a été abattu qu'en raison de son état de vétusté. Il avait été construit en 1859 par un ingénieur français, M. Faucherie, et dans ce pays où les travaux de ce genre sont nombreux, on considérait le *Magenta Flume* comme une œuvre des plus remarquables. La hauteur des poutres de la charpente était de 127 pieds, la pente de 1 p. 100. Jusqu'à ce que M. Faucherie eût construit ce flume, on n'avait rien pu établir de solide en raison des grands vents qui soufflaient dans la vallée et renversaient tout sur leur passage. Notre compatriote avait eu l'idée ingénieuse de faire décrire au flume une série de courbes régulières, dont le rayon était de 800 pieds; il avait réussi à annihiler ainsi l'effet des ouragans. Chaque pièce de la charpente, avec la portion du conduit qu'elle devait supporter, avait été construite à terre et le tout avait été élevé en même temps et rassemblé sans difficulté.

Le flume qui a remplacé le *Magenta Flume* n'a guère

que le tiers de sa hauteur ; on était arrivé à changer, au moment où on l'a établi, le cours de la conduite qui amenait les eaux.

A *Eureka*, à 9 milles environ de *North Bloomfield*, mes compagnons sont obligés d'abandonner leurs véhicules, le chemin n'étant plus praticable qu'à cheval. Nous nous engageons dans un sentier où parfois la neige a plus d'un pied d'épaisseur, et nous arrivons sans trop de difficultés au sommet du contre-fort qui, du nord au sud, forme la ceinture d'une étroite vallée connue sous le nom du *Big-Canôn*. C'est le moment du coucher du soleil ; les fonds obscurs du ravin, les pentes dans la pénombre et les crêtes couvertes de neige, les unes irisées des teintes les plus variées, les autres plus élevées étincelant comme des diamants, forment un spectacle grandiose auquel le silence profond de la nature qui nous environne ajoute un charme intense. Mais le temps nous presse et nous nous hâtons de descendre les pentes escarpées du *Big-Canôn*.

Au fond de la vallée nous trouvons la cabane du gardien du réservoir d'où s'échappent les eaux employées à *North Bloomfield*. C'est là que nous passerons la nuit. Mais, avant d'aller chercher un repos bien mérité, nous faisons honneur au souper frugal qui nous est préparé à la hâte par le gardien du réservoir, aidé d'un de ses amis, un peu ouvrier bûcheron, un peu trappeur, un peu chasseur d'abeilles, qui nous donne de curieux détails sur la façon dont il va à la recherche des ruches dans les bois. Puis, en fumant, nous allons jeter un coup d'œil sur le réservoir qui se trouve à quelques cents pas ; il est couvert de glace

et, par ses dimensions, il ressemble à un véritable lac. Un magnifique clair de lune nous éclaire.

8 décembre. — M. Smith m'a proposé hier soir de voir de près les flumes, j'ai accepté. Au petit jour nous nous mettons en route tous les deux.

Il prend la tête, je le suis et, pendant près de 4 milles, nous nous promenons sur un chemin de planches, de 25 centimètres de largeur ayant d'un côté un précipice d'une profondeur variant entre 5 et 600 pieds et de l'autre la conduite où le volume d'eau et le courant sont tels qu'il y aurait impossibilité absolue, pour quiconque y tomberait, de s'en tirer.

M. Smith paraît se mouvoir sur cette passerelle avec autant d'aisance que s'il se fût trouvé sur une grande route; il n'en est pas de même de moi, et je dois avouer que je ne m'y sens rien moins qu'à mon aise. Mais l'amour-propre aidant, je finis par m'en tirer assez honorablement, et je traverse même à mon retour le *Big-Canôn* sans trop d'embarras, toujours sur cette même passerelle fixée au flanc du flume et qui sert aux individus chargés de la surveillance et des réparations.

Pour construire ces flumes, en raison de l'impossibilité absolue de transporter à de pareilles hauteurs et sur des pentes aussi abruptes les matériaux, charpentes, planches, etc., on va progressivement, c'est-à-dire qu'au fur et à mesure de la construction on amène les matériaux par l'eau qu'on fait arriver dans la partie de la conduite déjà achevée.

Notre promenade d'acrobates terminée, nous remontons le torrent qui, à sa sortie du réservoir, bondit

à travers les rochers avant d'être emprisonné dans le flume; nous passons ainsi devant une assez jolie cascade qui offre une particularité singulière. L'eau tombe dans un gouffre qui peut avoir 40 pieds de profondeur. Ce gouffre est partagé en deux par un bloc de rocher qui descend presque jusqu'au fond, et l'eau, pour ressortir, est obligée de passer sous ce roc et de remonter à une hauteur de près de 35 pieds avant de s'échapper dans la vallée. C'est un curieux spécimen de siphon naturel.

Le réservoir, qu'on appelle indifféremment *Big-Canôn Reservoir* ou *Bowman Reservoir*, a au point où se trouve la digue une profondeur de 95 pieds. Il contient environ 930 millions de pieds cubes d'eau. La digue actuelle a 72 pieds de haut. Elle est faite du côté extérieur d'un mur incliné à 45 degrés en roches de granit, retenues par une série de poutres parallèles au sol et qui sont reliées par des poutres transversales à d'autres poutres placées parallèlement et qui s'appuient sur le revêtement intérieur de la digue, incliné aussi à 45 degrés. La pression supportée par cette digue a été évaluée à 23,000 tonnes. Un tunnel pratiqué au centre de la digue laisse passer les eaux, dont le débit est réglé par des vannes.

On travaille actuellement à élever la digue de façon qu'elle atteigne une hauteur de 95 pieds, à l'aide d'un large mur en blocs de granit, retenus par des barres de fer et construit à une cinquantaine de pieds en arrière de la digue actuelle. L'intervalle sera rempli par des pierres, des quartiers de roc recueillis sur les hauteurs qui forment la ceinture du réservoir, et pour le trans-

port desquels on a construit une voie ferrée sur laquelle circulent de petits wagons.

A 6 ou 7 milles à l'est du *Bowman Reservoir* on travaille à un autre réservoir connu sous le nom de *Rudyard* et qui contiendra 600 millions de pieds cubes d'eau. Quand tous ces travaux seront achevés, les deux Compagnies propriétaires, la Compagnie *Milton* et la Compagnie *North Bloomfield* pourront disposer en hiver de 20 millions de pieds cubes d'eau par jour et en été de 13 millions de pieds cubes.

Une courte excursion, moitié à cheval, moitié à pied, me permet de me rendre compte de l'intelligence qui a présidé au choix de l'emplacement où a été établi le réservoir du *Big-Canôn*. Avec la digue on a simplement fermé la tête de ce vallon où viennent se réunir les eaux de toutes les montagnes avoisinantes.

Vers midi nous rejoignons, M. Smith et moi, nos compagnons, et à deux heures, prenant congé du chef d'exploitation de la Compagnie de *North Bloomfield*, auquel nous devons tant d'heures agréables et pleines d'intérêt, nous montons à cheval, Rothschild, le docteur Davesne et moi, pour rejoindre à *Emigrant Gap* la ligne du Central Pacific. Nous avons un guide avec nous, menant en main le cheval de bât qui porte notre léger bagage.

Au bout d'un mille je prends la tête de la caravane; M. Smith m'avait recommandé de ne pas nous laisser surprendre par l'obscurité, et notre guide ne me semble pas adopter une allure qui nous permette d'arriver avant la nuit.

Après avoir suivi pendant 4 ou 5 milles le *Big-Canôn*,

marchant parfois dans la neige où nous voyons des traces nombreuses de cerfs, de loups, d'ours, etc., nous tournons au sud-ouest pour suivre la vallée de *South Yuba*, et à cinq heures nous arrivions à *Emigrant Gap*, ayant fait nos 13 milles en trois heures par un chemin parfois très mauvais.

La région que nous avons traversée a beaucoup d'analogie avec celle que nous avons parcourue hier. Nous nous sommes tenus presque tout le temps à une altitude d'environ 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Tant que nous sommes restés dans la *Big-Canón*, nous avons pu voir, sur le flanc de la montagne, de l'autre côté de la vallée, le flume que j'avais été visiter dans la matinée. En arrivant à *Emigrant Gap*, nous en avons vu plusieurs autres dans différentes directions.

L'*Overland mail* ne passant qu'à neuf heures et demie, nous profitons du temps que nous avons devant nous pour souper d'abord, puis pour nous faire montrer une de ces immenses charrues à neige dont à cette époque de l'année on est parfois obligé de se servir pour déblayer la voie. Le soc de cette charrue a 15 pieds de haut et ressemble à l'avant d'un navire. Il peut arriver qu'on soit contraint d'atteler cinq et six locomotives derrière cette charrue, de prendre près d'un mille de champ et d'arriver à toute vapeur sur la neige amoncelée pour se frayer un chemin. On tient la machine toute prête pour être employée au premier signal.

A neuf heures et demie le train arrive et nous montons dans le *special car* que M. Scott, le directeur du *Pennsylvanian Railway*, a mis à la disposition de Rothschild; nous y trouvons quelques-uns de nos amis de San-Francisco,

venus pour faire avec nous la visite des mines de *Virginia City*. A *Reno*, notre car est détaché du train à destination de l'est et accroché à celui qui doit nous mener à *Carson*, la capitale de *l'État de Nevada*.

X

VIRGINIA CITY

9-10 DÉCEMBRE.

Virginia City. — Machines employées à la mine Savage. — Le Comstock Lode. — La mine Consolidated Virginia. — Les maisons de jeu à Virginia City. — Le canal Sutro. — Le California Mill. — Traitement du minerai. — Le Brunswick Mill. — Le bois amené par les flumes. — Carson City. — L'État de Névada.

9 décembre.— C'est une véritable maison roulante que le car de M. Scott. Il est pourvu de chambres, d'un salon, d'une salle à manger, d'une cuisine, et à l'arrière d'une plate forme spacieuse d'où l'on peut, agréablement assis dans un bon fauteuil, admirer à son aise le paysage. Nous sommes arrivés à deux heures et demie du matin à *Carson.* On a garé notre car et nous avons tranquillement dormi jusqu'au matin sans nous déranger.

A huit heures nous partons pour *Virginia City.* La voie ferrée qui nous y mène décrit des courbes très accentuées. Elle a offert des difficultés de construction très grandes et a coûté 100,000 dollars le mille. Le trafic y est très considérable. Il n'y a pas d'autre route pour amener à tous les moulins qui se trouvent sur le *Carson River* le minerai tiré de *Virginia City.* Il passe quarante-cinq trains par jour. Les rails sont en acier; ils ont, au dire du

superintendant de la ligne, une durée cinq fois plus grande que les rails ordinaires ; aussi, malgré quelques inconvénients graves, ils ont été acceptés définitivement.

Virginia City est construite au pied du *Mont Davidson*, à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Sa population est d'environ 17,000 habitants. Le 26 octobre dernier, un incendie allumé par la faute de vieilles femmes qui, se trouvant en état d'ivresse, renversèrent une lampe de pétrole, détruisit la plus grande partie de la ville et des établissements métallurgiques et miniers. Avec cette activité étonnante, ce ressort qui semble l'apanage presque exclusif des hommes de l'Ouest, les travaux de reconstruction furent entrepris sans délai et les dégâts sont en majeure partie réparés aujourd'hui.

Pendant le trajet de *Carson* à *Virginia City*, nous avons déjeuné dans le car, où un nègre remplit les fonctions de chef d'une façon qui ne me laisse aucune inquiétude pour la manière dont il saura satisfaire les exigences de nos estomacs durant le long voyage que nous allons entreprendre avec lui. En arrivant, nous nous mettons immédiatement en devoir de visiter quelques-uns des principaux établissements.

C'est d'abord à la mine *Savage*, guidés par le *superintendant* M. Osbiston, que nous entrons. Sous le rapport des machines, elle est une des mieux outillées.

L'une des machines qui servent à monter le minerai est d'une force nominale de 700 chevaux-vapeur. Elle peut monter à la fois huit tonnes de minerai, non compris la cage, qui par elle-même pèse une tonne et demie. Le

câble, un câble métallique naturellement, s'enroule autour d'un manchon en forme de cône tronqué dont la section inférieure a 22 pieds de diamètre et la section supérieure 17. Cette machine monte le minerai d'une profondeur de 2,400 pieds à 1,300 pieds au-dessus de l'ouverture du puits; trois machines, d'une force réelle de 150 chevaux-vapeur chacune, le montent jusqu'à la surface. Ces diverses machines ne sont employées aujourd'hui qu'à l'épuisement de l'eau qui a envahi la mine par suite de la destruction, par l'incendie du 26 octobre, des pompes d'épuisement des mines voisines; toutes ces mines communiquent entre elles.

J'ai la curiosité de mesurer la température de l'eau retirée sous mes yeux dans un tonneau par lequel on a remplacé la cage : le thermomètre que j'y plonge marque 110° F.

La pompe à épuisement de la mine *Savage*, dont le tuyau a un diamètre de 10 pouces, est mue par une machine d'une force de réelle 170 chevaux-vapeur. Une autre machine d'une force de 10 chevaux-vapeur envoie l'air dans la mine aux points où les ouvriers travaillent; elle est employée aussi pour le foret à pointes de diamant partout en usage ici; elle peut imprimer à ce foret une vitesse de quinze cents révolutions par minute.

Ces diverses machines brûlent en tout 30 cordes de bois par jour, ce qui constitue une dépense considérable, le bois devenant très cher. Aussi, comme dans plusieurs autres établissements, a-t-on le soin de recouvrir les chaudières des machines et les conduits où l'on a intérêt à conserver la chaleur, d'une sorte de

composition nouvelle dont un silicate de magnésie et de fer, l'*asbeste*, est la base. Les résultats ainsi obtenus sont des plus satisfaisants.

La mine *Savage* ne donne plus qu'un rendement insuffisant même à couvrir les frais; mais les prospectors travaillent activement et on n'a pas perdu l'espoir d'arriver bientôt à des résultats meilleurs. Comme elle est encore envahie par l'eau, du moins en partie, nous n'y descendons pas.

Conduits par M. Osbiston, nous allons nous revêtir en échange de nos vêtements, de costumes de flanelle, en prévision du bain de vapeur qui nous attend et que nous promet l'indication du thermomètre que j'ai plongé dans l'eau tirée du puits de la mine *Savage;* puis, accompagnés par *M. Mackey*, l'un des propriétaires et le directeur des mines *Consolidated Virginia* et *California*, nous descendons dans ces mines par le puits de la mine d'*Ophir*.

Les mines de *Consolidated Virginia* et de *California*, comme la mine d'*Ophir*, la mine *Savage* et d'autres encore, font partie du grand filon métallifère qui a reçu le nom de *Comstok Lode*. Ce filon s'étend sur une longueur de plus de 20,000 pieds et il a une épaisseur qui parfois atteint plus de 200 pieds. Il court du nord-nord-ouest au sud-sud-ouest. Son inclinaison est d'environ 45° de l'ouest à l'est. La plus grande profondeur à laquelle on l'ait exploité est de 2,500 pieds. Il se développe entre deux strates de *syénite*, roche appartenant aux terrains granitique et porphyroïde et qui paraît être le résultat d'une modification du granit par l'action ignée, et de *propylite*, sorte de roche volcanique de couleur ver-

dâtre que les mineurs, en raison de sa composition, appellent souvent *porphyre feldspathique* et *amphibolique*.

La fissure où court le filon est évidemment due à une action volcanique; à une courte distance on trouve des roches *trachytiques* en abondance.

Bien des théories ont été émises sur la façon dont se sont remplies les fissures. Les quelques personnes avec qui j'ai causé de cette question à *Virginia City* semblent admettre généralement que les minerais ont été amenés par volatilisation.

La gangue du minerai du *Comstock lode* se compose de quartz et d'argile bleue. De temps à autre le filon se trouve interrompu par des blocs de propylite qui forme le *toit du gîte*, le *hanging wall*, ce qui tendrait à prouver que la fissure existait de longue date. Les mineurs appellent ces blocs *horses*.

Dans les différentes mines du *Comstock*, l'exploitation se fait de la même façon. On creuse des puits, successivement à diverses hauteurs on ouvre des galeries qui viennent aboutir aux puits, et sur ces galeries on en perce d'autres perpendiculaires. On extrait successivement le minerai entre deux galeries de niveau différent, en ayant le plus grand soin, au fur et à mesure, d'étayer et de remblayer solidement. Bien que les mines communiquent toutes entre elles, la ventilation est imparfaite, et, au bout de certaines galeries sans issue, j'ai pu constater jusqu'à 109° et 110° F. C'est dans ces galeries qu'on est obligé d'envoyer un courant d'air frais qui permet aux mineurs d'y travailler.

Le filon du *Comstock* a été découvert en 1858. Dès

l'année suivante il fut l'objet de spéculations éhontées. En moins de cinq ans des actions des mines situées sur ce filon, émises à 500 $, montèrent à 6,000 $. Naturellement il ne tarda pas à se produire un mouvement de baisse qui en 1864 amena une débâcle générale. Aujourd'hui cet agiotage effrené a presque complètement cessé et l'exploitation s'opère d'une façon à peu près régulière. La production moyenne est maintenant d'environ 28,000,000 de $ par an. Le rendement moyen du minerai est d'à peu près 45 $ par tonne; l'argent entre pour les deux tiers dans ce chiffre.

La mine *Consolidated Virginia* a produit du minerai valant jusqu'à 100 $ la tonne. Du 1er au 26 octobre, jour où les travaux ont été interrompus par l'incendie, elle a produit 800,000 $. Les frais pendant cette même période s'étaient élevés à 450,000 $. Elle a payé cette année 10,368,000 $ de dividendes, c'est-à-dire 65 p. 100 du produit total.

En sortant de la mine, nous allons dîner à notre car, et le soir faire un tour dans la ville. Il y a beaucoup de monde dans les rues; les bars, les restaurants, les maisons de jeu sont encombrés. Celles-ci offrent un spectacle des plus curieux. C'est un jeu spécial au pays, le *faro*, qu'on joue généralement. Pourtant, dans l'une d'entre elles nous trouvons une table de vingt et un. C'est une femme, une Française, qui taille la banque. Depuis vingt-deux ans elle n'a pas quitté la Californie et n'a fait que ce métier de croupier; elle est payée 2 $ et 1/2 par jour. Mais ce qu'il y a de plus singulier dans la même salle, ce sont quatre grandes tables autour desquelles sont assis, pressés les uns contre les

autres, des joueurs de *loto*. Le carton se paye un demi-dollar. Le premier qui a fait un quine est le gagnant. Le croupier, assis sur une estrade, appelle les numéros qui sortent successivement d'une sorte de bouteille en bois tournant autour d'un axe. La banque perçoit 10 p. 100 sur les enjeux.

Tandis que nous sommes à regarder ce spectacle, des coups de feu se font entendre; personne n'y prête la moindre attention. Je me hâte de sortir; j'entends encore quelques rumeurs; je me dirige du côté d'où elles semblent provenir. Je rencontre sur mon chemin un homme de la police qui revenait. A ma demande, il répond que ce n'était rien: un simple lutte à coups de revolver entre des Chinois. Une centaine de balles ont été échangées. On n'a pu constater que la mort d'un Chinois. Deux autres et un blanc qui s'était trouvé mêlé à la bagarre avaient été blessés; mon interlocuteur ajoute que, sans doute, il y a eu d'autres morts parmi les Chinois, qui auront été enlevés avant l'arrivée de la police.

10 décembre. — M. Sutro, dont le nom est bien connu aux États-Unis, est venu ce matin nous demander de visiter son fameux tunnel. Nous avons dû nous excuser, le temps nous manquant pour nous y rendre. Dès 1860, M. Sutro eut l'idée de creuser un immense tunnel qui servirait à l'écoulement des eaux du *Comstock lode*, à l'aération des mines et au transport facile au dehors du minerai. Ce ne fut qu'en 1864 qu'il s'occupa de la réalisation de son projet. Au commencement de 1865, la législature de l'État de Nevada lui donna l'autorisation de faire ce travail, lui concéda le

terrain nécessaire et le droit de tirer de chaque Compagnie une redevance analogue au péage exigible sur certaines routes. Cette redevance, après entente avec les diverses Compagnies, fut fixée à 2 $ par tonne de minerai extrait, à dater du jour où le tunnel serait ouvert. Il devait être ouvert au bout de trois ans au plus. Après des difficultés de toute espèce, le percement commença. Une partie du tunnel qui, creusé à une profondeur de 2,000 pieds, doit en avoir 20,000 de long sur 12 de large et 12 de haut, est achevée, mais le travail est loin d'être terminé, le délai est expiré, quelques mines, comme la mine *Savage* par exemple, ont descendu leurs puits plus bas que ne passera le tunnel de M. Sutro, des machines d'épuisement ont partout été construites, et aujourd'hui la plupart des Compagnies du *Comstock* prétendent être libérées de leur contrat.

Notre déjeuner expédié, nous allons visiter le *California mill*, le plus grand de l'État de Nevada, me dit-on, et où l'on traite le minerai provenant de la mine *California*. Ce moulin appartient à une Compagnie indépendante de la mine et qui a fait marché avec celle-ci. Il peut travailler 200 tonnes de minerai par jour.

Ici on n'emploie plus uniquement des moyens mécaniques pour extraire les métaux précieux. L'or et l'argent se trouvent mêlés ensemble; la densité du premier étant 19.36 et celle du second 10.54, suivant la proportion des deux métaux qui entrent dans le mélange, celui-ci a une densité qui varie. Il peut donc arriver, et cela se présente souvent, que l'union des deux métaux donne naissance à un corps dont le poids spécifique soit égal à celui du mercure : 13.59. Les pro-

cédés employés en Californie seraient donc insuffisants, et on est obligé d'avoir recours à un système où l'on se sert à la fois des procédés mécaniques et de l'action d'agents chimiques déterminés.

Ces agents chimiques sont le sulfate de cuivre et le sel marin, qu'on ajoute en quantités suffisantes pour amener les différents éléments du minerai à un état tel que les métaux précieux puissent s'amalgamer aisément. Chose assez bizarre, il semble qu'on n'ait pas pu jusqu'ici trouver la formule chimique exprimant l'action sur le minerai du chlorure de cuivre, né de l'action réciproque du sel et du sulfate de cuivre.

Le bâtiment où se trouvaient les pilons au nombre de soixante, servant à écraser le minerai, a été brûlé durant e dernier incendie ; on le reconstruit, mais, en attendant, on opère sur les portions du minerai qui n'exigent pas ce premier travail, après lequel les débris convertis en sable étaient amenés par des flumes dans de larges réservoirs en bois, au fond desquels ils se déposaient. A l'aide de larges pelles on les jetait alors dans les *pans*, et ils subissaient les mêmes manipulations que nous voyons pratiquer devant nous.

Les *pans* du *California mill*, au nombre de quarante, sont de larges cuves en fonte de fer, dans lesquelles se meuvent des meules qu'on peut élever plus ou moins au-dessus du fond des cuviers, suivant la quantité de minerai qui s'y trouve ; ces meules se meuvent autour d'un axe vertical avec une vitesse de soixante-dix révolutions à la minute. A la farine du minerai on ajoute, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, du sulfate de cuivre, du sel marin, du mercure en quantités déterminées par l'expé-

rience, puis de la vapeur d'eau pour faciliter les réactions et faire du tout une masse boueuse.

L'amalgame une fois formé, il est amené par des conduits avec les autres matières dans les *settlers* qui sont au nombre de vingt. Ces *settlers* sont aussi des cuves en fonte où l'on fait arriver de l'eau froide et où une sorte de roue tournant autour d'un axe vertical brasse toutes les matières et lave l'amalgame qui peu à peu s'écoule par une étroite ouverture pratiquée au fond de la cuve et passe par un conduit dans un grand filtre en toile, d'où une partie du mercure en excès s'écoule librement. Ce mercure est amené dans un réservoir d'où, à l'aide d'une machine à vapeur, il est renvoyé dans des réservoirs plus petits, placés à portée près de chaque *pan*.

L'amalgame est soumis à l'action d'une presse hydraulique qui réduit à 4 p. 100 les 7 p. 100 de mercure en excès, puis il est ensuite soumis aux procédés ordinaires de distillation dans les retortes ou cornues. On fond le gâteau métallique obtenu dans un creuset garni de plombagine, avec du borax, et on le coule enfin dans un moule en forme de brique.

Nous rejoignons notre car pour lequel le *superintendant* de la ligne a très aimablement réservé une locomotive, ce qui nous permet de nous arrêter, en reprenant la route de *Carson City*, au *Brunswick mill*, l'un des nombreux moulins établis sur le *Carson river* et qui sert à la réduction du minerai transporté de la mine de *Consolidated Virginia*. Ce moulin est mû par l'eau du *Carson river*. La force obtenue est de 400 chevaux-vapeur. Par jour, 180 tonnes de minerai peuvent être

exploitées. Le moulin se compose d'un *rock-breaker*, de 56 *pilons* de 900 livres chaque, de 26 *pans* et de 16 *settlers*.

En sortant du moulin, nous nous faisons conduire un peu au delà de *Carson City*, au chantier où aboutissent les flumes qui apportent la plus grande partie des bois nécessaires aux mines des environs. Ces flumes sont à peu près semblables à ceux dont j'ai donné la description. Ils amènent d'une distance de près de 30 milles des quantités considérables de planches et de bois. Le chantier renferme actuellement plus d'un million de pieds cubes de planches et près de 35,000 cordes de bois. Le transport d'une corde de bois revient à 2 $.

Rentrés à *Carson City*, nous parcourons avant notre dîner cette petite ville, la capitale de l'*État de Nevada*, qui jadis faisait partie du territoire d'*Utah*, mais s'en sépara dès 1861. Le Nevada est un pays montagneux, à demi désert, où la moyenne d'élévation des vallées est de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les eaux des rivières qui arrosent ces vallées n'arrivent jamais à l'Océan. Les unes se perdent dans les sables, les autres, comme le *Carson river*, dans des lacs. *Carson City* a une population de 7 à 8,000 âmes, mais n'offre rien de remarquable.

L'heure du dîner arrivée, nous nous mettons à table dans notre car, où nous avions fait préparer un festin d'adieu. De nombreux toasts sont portés par mes compagnons et moi aux Californiens qui nous ont fait si gracieusement les honneurs de leur beau pays. Ils boivent à notre heureux voyage et à notre prochain retour. Puis le train nous ramène à *Reno*, et là nous nous séparons, ces Messieurs rentrant à San-Francisco, Rothschild, le docteur Davesne et moi reprenant la route de l'Est.

XI

LE COLORADO

11-18 DÉCEMBRE.

Denver. — Un concert par des artistes du Tennessee. — De Denver à George Town. — Traitement du minerai au moulin du Pélican. — La mine du Pélican. — Le moulin de M. Eddy. — Excursion au Snake River Pass. — De George Town à Central City. — La mine de Bobtail. — L'établissement du docteur Hill à Black Hawk.

13 décembre. — La route que nous venons de parcourir le 11 et le 12, depuis *Reno*, est celle que nous avons déjà suivie en venant dans l'Ouest ; peu de choses par suite à signaler. A noter cependant la beauté du paysage entre *Corinne* et *Ogden*, dont je n'avais pu jouir, mon premier passage s'étant effectué de nuit : le lac Salé et la ceinture de montagnes qui l'entourent, avec leur couronne de neige, sont d'un bel effet. Quant au *Devil's gate*, un peu au-dessus d'*Ogden*, et que j'avais entendu vanter mainte fois, la réputation qu'on a voulu faire à ce torrent courant au fond d'une gorge étroite et surplombé par un mur de rochers d'une hauteur assez considérable, il est vrai, est pour le moins exagérée.

Vers le soir, à *Cheyenne*, nous quittons la ligne transcontinentale pour prendre celle du *Denver Pacific*, et

traversant une large plaine en prairies, limitée seulement à l'horizon par de hautes montagnes et où dans la distance on aperçoit des troupes nombreuses d'antilopes, nous venons coucher à *Denver*, dans le *Colorado*.

14 décembre. — Le *Colorado* est, depuis 1861, un territoire (1). Sa population est d'environ 100,000 habitants. On y rencontre peu de cultures encore, mais l'élevage des bestiaux et des bêtes à laine s'y fait sur une assez grande échelle. La richesse minière est considérable, la production en or, argent, cuivre, etc., s'est élevée l'année dernière à une valeur de 9,000,000 $, et elle croît tous les jours.

Le pays est traversé du nord au sud par les Montagnes Rocheuses. La portion est est nue et unie, la partie occidentale, au contraire, très montagneuse. La ville principale, *Denver*, à une altitude de 5,103 pieds au-dessus du niveau de la mer, est située sur la *Platte du Sud* qui, à *North Fork*, station de la ligne du *Union Pacific R.*, vient se joindre à la *Platte du Nord* pour se jeter dans le *Missouri*, un peu au sud d'*Omaha*. La population de *Denver* est de 20,000 habitants.

La ville n'offre rien de remarquable en dehors de sa position pittoresque, et la curiosité du voyageur y est vite épuisée. Toutefois la collection d'échantillons minéralogiques de *M. Jacob F. L. Schirmer*, qui est à la tête de la *Monnaie* de *Denver*, mérite une mention. M. Schirmer, après nous avoir fait avec une bonne grâce charmante les honneurs de l'établissement de l'État qu'il a sous sa direction et de son cabinet, nous

(1) Le Colorado a été admis dans l'Union comme État au mois d'août 1876. — *Note de l'Auteur.*

propose de se joindre à nous dans l'excursion que nous comptons faire aux mines de *George Town* et de *Black Hawk*. Cette offre est accueillie avec plaisir et le départ fixé au lendemain.

La soirée menaçait de s'écouler longue et fastidieuse quand, nos yeux tombant sur une affiche qui annonçait un concert donné par des nègres du *Tennessee* faisant une tournée artistique pour la construction d'une école dans leur pays, nous décidons de nous y rendre. Nous pensions tomber sur une troupe de Minstrels comme celles que déjà nous avions pu entendre à New-York et San-Francisco, mais nous sommes heureusement vite détrompés.

Quatre femmes et cinq hommes composent la troupe. L'un de ceux-ci joue de l'orgue et accompagne les chanteurs. Ce qu'ils exécutent d'abord a un caractère étrange et d'un poignant tout particulier. Ce sont des espèces de chants religieux interrompus par des récitatifs d'un grand effet. Dieu et le Démon, Jésus et Satan sont tour à tour en scène; puis interviennent les chœurs des anges ou des disciples. C'est la mise en action, comme dans les Mystères au moyen âge, des principaux événements de l'Ancien ou du Nouveau Testament, et, comme dans les anciens Mystères, le naïf y coudoie le sublime d'une façon qui peut parfois faire sourire; témoin l'un de ces chants intitulé *Ride on, King Jesus!* Ces nègres appartiennent à la secte des Méthodistes. Le sentiment musical semble très développé chez eux; leur voix est d'une sonorité, d'un timbre et d'une justesse admirables. Il y a là surtout une jeune fille qui paraît être de sang mêlé, et

qui, me dit-on, n'a pas plus de treize ans, douée d'une voix de contralto qui ferait la fortune d'un impresario.

Aux chants de caractère religieux succèdent des airs nationaux par lesquels la troupe termine la soirée.

15 décembre. — Départ pour *George Town* dans le *Clear Creek County*, au pied du *Snowy Range*, une des ramifications du grand massif des Montagnes Rocheuses. Le pays que traverse la voie ferrée est en commençant absolument plat et n'offre rien de saillant. Au bout de 13 milles on arrive à la petite ville de *Golden City*, aux environs de laquelle se trouvent des gisements assez considérables de *lignite*. *Golden City* est bâtie au bas d'une colline dont le sommet est garni d'une suite de rochers à pic qui semblent les derniers vestiges d'une place forte, avec ses murs et ses tours en ruine.

Ici nous changeons de train et nous prenons ce qu'on appelle un *Narrow gauge railroad*, un chemin de fer à petite section. Ce genre de voie est toujours adopté en Amérique quand on a de grandes difficultés de parcours à vaincre et lorsque ni le trafic, ni la circulation n'atteignent des proportions importantes. La ligne que nous allons suivre et qui fait partie du réseau du *Colorado Central C° R. R.* est une des plus curieuses dans ce genre. En moyenne on monte de 104 pieds par mille. Le maximum de pente est de 211 pieds par mille. La voie décrit un nombre considérable de courbes; quelques-unes n'ont qu'un rayon de 179 pieds, la plupart ont un rayon de moins de 220 pieds. Les locomotives avec leur combustible et l'eau qui leur est nécessaire ne pèsent que 16 tonnes; elles peuvent monter un poids de 30 tonnes, et elles ont monté jusqu'à 250 voyageurs.

En quittant *Golden City*, côtoyant les bords tourmentés d'une petite rivière, le *Clear Creek*, on suit le fond d'un canôn extrêmement étroit, qui n'a pas parfois plus de 50 pieds de largeur. On se sent bien vraiment dans les Montagnes Rocheuses. Ici, de chaque côté, s'élèvent des murailles verticales de granit et de gneiss qui ont jusqu'à 500 pieds de hauteur; là, des rochers de même nature, comme suspendus au milieu des airs, menacent de s'effondrer sur la voie; peu de traces de végétation; seulement parfois, dans les anfractuosités, quelques arbres verts et quelques pieds chétifs de *Cotton wood*. Le spectacle est véritablement fort beau et doit l'être encore davantage quand il est éclairé par un brillant clair de lune. Les habitants de *Denver* sont sans doute de cet avis, car, à la petite station de *Beaver Brook*, on aperçoit une salle de danse champêtre où, par les belles soirées de l'été, ils viennent par le chemin de fer se divertir.

Les eaux du *Clear Creek* ont été autrefois exploitées pour l'or qu'elles contenaient; ce travail est abandonné aujourd'hui. A partir de *Beaver Brook*, les roches changent, le granit devient de la syenite, l'amphibole a remplacé le mica.

A *Floyd Hill* nous atteignons une altitude de 7,108 pieds au-dessus du niveau de la mer; nous sommes à environ 30 milles de *Denver*. Quittant le chemin de fer, nous prenons un stage et, suivant la petite rivière connue sous le nom de *South Clear Creek*, nous ne tardons pas à arriver à *Idaho*. Le pays entre *Floyd Hill* et *Idaho* est aride et son aspect est moins pittoresque que celui que traverse le chemin de fer. A *Idaho*, il y a des sources sodiques chaudes qui, pendant la belle

saison, attirent quelques baigneurs. Nous y changeons de chevaux et nous continuons notre route. La scène s'agrandit, la vallée s'élargit, les montagnes deviennent plus élevées; mais partout il y a de la glace et de la neige. A trois heures nous arrivons à *George Town*, à une altitude de 8,452 pieds.

George Town est le centre d'un pays très riche en mines d'argent; nous avons sur notre route déjà aperçu quelques établissements métallurgiques, mais de peu d'importance; profitant d'une dernière heure de jour, nous allons visiter le *Pelican mill*, qui se trouve à l'entrée de la ville.

Le minerai traité dans ce moulin provient de la *mine du Pélican;* mais ce n'est pas le plus riche. Celui qui contient assez de métal précieux pour compenser les frais de transport est vendu. Le minerai traité dans ce moulin est une galène argentifère où la proportion de plomb ne dépasse pas 15 p. 100 et qui peut renfermer en outre, en moyenne, 6 p. 100 de fer et 7 p. 100 de zinc.

Il est placé d'abord sur un séchoir; un foyer allumé à l'une des extrémités de ce séchoir dégage la chaleur nécessaire; puis il est soumis à l'action d'un *rock breaker* et ensuite à celle de pilons qui sont au nombre de dix. Une fois réduit en poudre très fine, il est jeté dans des cylindres en fer doublés de briques réfractaires, connus sous le nom de cylindres de *Brückner*. Un fourneau est placé à la partie antérieure de chacun de ces cylindres, qui sont animés d'un mouvement circulaire autour de leur axe et font une révolution à la minute. Chaque cylindre contient deux tonnes de mi-

nerai qu'on mêle à du chlorure de sodium en quantités déterminées. Sous l'action de la chaleur il se forme un sulfure de plomb et un chlorure d'argent. Les vapeurs sortant de chacun de ces cylindres et les poussières entraînées par le courant d'air sont recueillies dans des chambres en briques qu'on nettoie une fois par semaine.

Le minerai est ensuite retiré et jeté dans ce qu'on appelle les *Freiburg barrels*, avec une certaine quantité de mercure. Ces tonneaux, au nombre de huit, font vingt-cinq révolutions à la minute. On obtient un amalgame qui est traité par les procédés ordinaires dans les retortes.

Le *Pelican mill* est muni d'une machine à vapeur de la force de 50 chevaux. On y brûle du bois; il en faut sept cordes par jour; la corde revient à 5 $.

On peut traiter dans ce moulin 10 tonnes de minerai par jour. Quatorze ouvriers suffisent. Les dépenses sont de 120 $ par jour. Elles sont réduites en été, grâce à l'emploi, alors possible, d'une roue hydraulique qui développe une force de 100 chevaux-vapeur.

16 décembre. — Partis à cheval de bonne heure, nous allons visiter la mine du *Pélican*, à environ 5 milles à l'ouest de *George Town*. Cette mine est située sur le mont *Shermnan*, sur la pente est d'un ravin assez profond qu'on appelle le *Cherokee*. Grâce à cette circonstance, l'exploitation en est très facilitée par l'ouverture, sur le flanc de la montagne, de galeries qui pénètrent à une grande profondeur. Le filon connu sous le nom proprement dit du *Pélican*, a environ 3,000 pieds de long, mais d'autres s'y rattachent qui appartiennent aux mêmes propriétaires. La longueur totale de ces veines est de 12,000 pieds.

La largeur moyenne de celle du *Pélican* est de 10 pieds. Elle court du nord-ouest au sud-est, elle est légèrement inclinée vers le nord. La *pegmatite*, c'est-à-dire une roche composée de quartz et de feldspath lamellaire, constitue la gangue du minerai. La composition de celui-ci est analogue à celle du minerai de toutes les mines voisines. Il contient du plomb, du fer, du zinc et de l'argent en différentes proportions, comme je l'ai dit déjà. Le plomb s'y trouve en quantité extrêmement variable et qu'on peut parfois chiffrer par 50 p. 100. Il y a de 60 à 1,500 onces d'argent à la tonne.

Cinquante-cinq ouvriers seulement sont actuellement employés à la mine, parce que, en raison des difficultés qu'on rencontre dans le transport du minerai en hiver dans cette région, il s'accumulerait en quantités trop considérables si on faisait travailler un plus grand nombre de mineurs. L'été dernier, il y en a eu jusqu'à cent cinquante à la fois. Il y a 5,000 pieds de galeries ouverts.

La mine du *Pélican*, comme presque toutes celles du Colorado, se développe lentement, mais d'une façon progressive et sûre. Il en est de même des moulins et des établissements de fonte du minerai ou *smelting works*. A l'origine, les capitaux effrayés des résultats de spéculations folles basées sur des mines qui n'avaient pas été suffisamment étudiées et sur des procédés d'exploitation incomplets s'étant retirés, les mineurs du Colorado se sont trouvés réduits à leurs propres ressources, très minimes en commençant. On semble rentré dans une bonne voie aujourd'hui et

chaque jour les progrès sont plus apparents. Quelques capitalistes depuis un an ont même retrouvé la route du Colorado. Ainsi, en descendant de la mine du *Pélican*, nous nous arrêtons à un nouveau moulin appartenant à *M. Eddy*, qui vient d'être achevé et qui est construit sur le modèle des moulins existant en Europe. On y traite par des procédés mécaniques seulement les minerais les plus bas qui, jusque-là, étaient rejetés comme inutiles, et les résidus dont on ne pouvait plus rien tirer. Les frais d'exploitation et le prix d'achat des minerais et des résidus sont, à la vérité, presque nuls; mais les frais de transport pour les amener au moulin sont considérables. Malgré cela, les bénéfices sont largement rémunérateurs. Le minerai passe d'abord dans un concasseur, puis entre deux laminoirs placés horizontalement, et de là dans un crible en forme de cylindre qui se meut autour d'un axe horizontal. Un élévateur alors l'amène dans la partie supérieure du bâtiment, d'où un courant d'eau l'entraîne dans une série de cribles formés de toiles métalliques dont les mailles deviennent progressivement de plus en plus étroites. Un mouvement mécanique constant agite ces cribles, sur lesquels passe un courant d'eau excessivement lent. En raison de leur poids spécifique, toutes les particules métalliques viennent successivement tomber au fond; les plus petites et les plus légères, qui sont en dernier lieu entraînées par le courant, sont arrêtées dans des sluices. Le minerai très riche résultant de cette opération est envoyé aux *smelting works*. La machine à vapeur employée est d'une force de 40 chevaux. On peut, dans

le moulin de *M. Eddy*, travailler par jour 40 tonnes de minerai.

Toutes les hauteurs voisines, comme la vallée, sont couvertes de neige. A *George Town*, il fait un froid très vif, et les chemins sont revêtus d'une épaisse couche de glace; les gens du pays nous assurent que ce serait folie de tenter, comme j'en avais le désir, une expédition de chasse dans le *Middle Park*, large plateau qui se trouve de l'autre côté du *Snowy Range*. Il faut renoncer à ce projet, et pourtant un chasseur du pays, revenu de cette région il y a huit jours à peine, nous conte qu'il y a vu des *Wapitis*, les grands cerfs d'Amérique, en nombre considérable. Hélas! depuis, la neige est tombée, les passages sont fermés et lui-même se refuserait, dit-il, à nous conduire.

Mais il nous a tant été parlé des splendeurs du spectacle que l'on obtient du haut de ces montagnes qui nous entourent, que nous nous décidons à tenter, faute de mieux, l'ascension de l'une d'elles. Nous avons d'abord la plus grande difficulté à trouver un guide. Enfin, un jeune homme, *M. F.-C. Marshall*, se propose; nous essayerons d'atteindre au moins le *Snake River Pass*. On cherche en vain à nous dissuader, et à midi nous nous mettons en route à cheval, Rothschild, M. Marshall, le jeune Bellemans et moi. A peine sommes-nous sortis de la ville que nous nous trouvons en difficulté. Nos chevaux sont ferrés avec des crampons, mais c'est avec grande peine qu'ils se maintiennent sur leurs jambes. Au bout de quelques milles la route disparaît, et, à la file, nous suivons notre guide qui nous

montre le chemin ; même en temps ordinaire, il n'y a ici qu'un sentier, à peine suivi par quelques rares trappeurs.

Parfois nos chevaux enfoncent dans la neige jusqu'au poitrail et nous ne les en tirons qu'avec mille efforts. Bientôt nous devons même renoncer à demeurer dessus et, les poussant devant nous, nous avançons le plus rapidement qu'il nous est possible vers une hutte abandonnée que M. Marshall sait devoir trouver au pied de la montagne ; nous les laisserons là, ils ne sauraient aller plus loin.

A mesure que nous avançons, nous nous élevons au-dessus de la vallée, le froid devient plus pénétrant. Quand nous arrivons à la hutte où nous attachons les chevaux, Rothschild me déclare qu'il ne saurait monter plus haut, depuis quelque temps déjà il souffrait de la raréfaction de l'air et sentait des bourdonnements dans les oreilles. Il insiste pour que nous continuions et nous attendra ici.

Sans perdre de temps, nous repartons ; mais ce n'est qu'à quatre heures que nous atteignons enfin le sommet du col. Malheureusement il fait un froid terrible, en raison surtout du vent qui souffle en ouragan, car le thermomètre ne marque que 4° F. (— 16°,5 C.) ; mon baromètre me permet d'évaluer la hauteur à 13,490 pieds environ. Il nous est impossible de rester sur la crête même, autrement que couchés et nous tenant étroitement serrés ; mais le panorama qui s'offre alors à notre vue est véritablement de toute beauté. Grâce à la limpidité de l'atmosphère, on peut voir distinctement à plusieurs centaines de milles de distance cette série non interrompue de pics et de vallées qui con-

stituent les Montagnes Rocheuses et qui forment un des massifs les plus grandioses et les plus imposants qui soient au monde. Au loin dans les fonds scintillent aux rayons d'un soleil déjà sur l'horizon, comme de l'argent liquide, l'eau des lacs, les torrents et les rivières qui alimentent les grands fleuves, tributaires, d'un côté de l'océan Pacifique, de l'autre de l'Atlantique; au-dessus de nous s'élève le *Gray's Peak*, dont la cime est à environ 14,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. Dans cette nature vierge, la main de l'homme n'apparaît nulle part et pas un être vivant ne vient troubler la solitude.

Le froid nous chasse bientôt de notre merveilleux observatoire. En nous relevant, M. Marshall a l'imprudence de me lâcher; et, tandis que je me retiens à un quartier de roc, il est renversé violemment par le vent et se coupe profondément la main sur l'angle d'un rocher. Je bande sa blessure du mieux qu'il m'est possible et nous redescendons rapidement à la cabane où nous reprenons Rothschild et les chevaux. Notre retour s'effectue plus facilement, grâce à la route que nous nous étions tracée en venant; mais nous n'arrivons à *George Town* qu'à la nuit noire, à la grande surprise des mineurs de l'endroit, qui supposaient que nous aurions été obligés de bivouaquer, et n'ayant pas fait d'autre rencontre intéressante que celle d'un ours noir dont nous étions, d'ailleurs, séparés par toute la largeur de la vallée que nous suivions.

Tandis que je fais honneur au repas qui nous est servi, on vient m'inviter à un bal donné par le club de l'endroit, l'*Americus Club;* je m'excuse sur mon costume;

mais on insiste et je vais finir la soirée fort agréablement au milieu de la société élégante de George Town. C'est assurément un de mes plus curieux souvenirs que celui que j'ai conservé de ce bal, avec toutes ces femmes, le plus grand nombre fort jolies, vêtues presque toutes avec élégance, dans cet endroit perdu au milieu des Montagnes Rocheuses et après une course comme celle que j'avais faite dans la journée.

17 décembre. — De bonne heure, dans la matinée, remontant en stage, nous reprenons notre route de l'avant-veille jusqu'à *Idaho*. Après avoir relayé, nous tournons vers le nord en suivant le *Virginia Canôn*. La pente à gravir est des plus rapides, et ce n'est qu'au bout d'une heure et demie que nous atteignons le sommet du contre-fort qui sépare le *North Clear Creek* du *South Clear Creek*, celui que nous avons côtoyé en venant. A nos pieds, dans la vallée du *North Clear Creek*, nous apercevons *Nevada City*, *Central City* et *Black Hawk*, qui, reliées entre elles par les maisons, s'étendent sur une longueur de 4 milles environ. Partout, une fois dans la vallée, s'offrent à nos yeux, le long du chemin, des mines d'or. Après un court arrêt à l'un des hôtels de *Central City*, nous descendons vers *Black Hawk;* mais, en passant, nous nous arrêtons à la mine *Bobtail.*

Cette mine fait partie d'un filon qui a 3 ou 4 milles de longueur, mais qui appartient à diverses Compagnies ou à différents propriétaires. Cette diversité d'intérêts a apporté des entraves nombreuses à l'exploitation. La mine de *Bobtail*, proprement dite, appartient aujourd'hui à une Compagnie composée de différents propriétaires qui se sont constitués en société.

Le minerai qu'on en extrait donne en moyenne à la tonne 100 $ en or, 16 onces d'argent, 8 p. 100 de cuivre environ et un peu de fer. La production est évaluée actuellement à 20,000 $ par mois, mais ce chiffre pourrait être doublé si tous les travaux d'appropriation étaient terminés.

Le claim de *Bobtail* a une longueur de 900 pieds et une largeur de 5 à 6 pieds; il est exploité a une profondeur de 600 pieds; il y a huit étages de galeries. Un tunnel de 1,200 pieds, creusé dans le flanc de la montagne, mène aux galeries d'exploitation. Ce tunnel est aussi employé par quelques propriétaires de claims limitrophes qui payent une redevance. Il n'y a dans la mine de *Bobtail* qu'une seule machine à vapeur de 50 chevaux, qui sert à la fois à l'épuisement de l'eau et au hissage du minerai, dont le plus riche est envoyé d'abord aux moulins — *mills* — et le reste directement aux *smelting works.*

Quittant la mine de *Bobtail*, nous nous acheminons vers les *Smelting works* du professeur *Hill*, à *Black Hawk*, il en sort pour environ 2 millions de dollars d'argent par an.

On y travaille avec les autres minerais les tellures d'or et d'argent qu'on trouve dans les mines du *Comté de Boulder*. Le tellure, qui pour se volatiliser exige une température plus élevée que le soufre, ne peut être regardé que comme un élément très gênant dans la composition des minerais d'or et d'argent. L'amalgamation n'est pas praticable en raison de la saturation des atomes d'or et d'argent par le tellure, et la même raison s'oppose à l'emploi des procédés purement mécaniques.

Le minerai est d'abord grillé en plein air ou dans des fourneaux, suivant qu'il est en morceaux assez gros ou en morceaux plus petits ; on le débarrasse ainsi d'une partie du soufre ; puis on le soumet à la fusion en ajoutant, dans certaines proportions déterminées par une analyse préalable, des scories, du quartz, etc. Il en résulte une matte de cuivre, de fer, d'argent, d'or et quelquefois de tellure, et des scories. Celles-ci, si elles ne contiennent pas de métal précieux, sont rejetées ; sinon elles subissent une seconde fusion. La matte est concassée et soumise à une nouvelle opération par laquelle on la débarrasse de l'argent qu'elle contient. Exposée une troisième fois à l'action de la chaleur, ce qui reste de tellure disparaît par la volatilisation, le fer reste dans les scories qui sont rejetées et on obtient un sel de cuivre auquel l'or est mélangé et qui est envoyé à Boston pour être traité dans un établissement de la Compagnie à laquelle appartient déjà celui de *Black Hawk*, et d'où on expédie le sulfate de cuivre obtenu à Saint-Louis, à Chicago, etc., où l'on en trouve un débit facile, tandis que l'or est vendu sur place.

Notre visite aux *Smelting works* du professeur Hill se trouve malheureusement un peu écourtée par le passage du train qui doit nous ramener à Denver, où nous arrivons à la nuit.

XII

DE DENVER A PHILADELPHIE.

19 DÉCEMBRE. — 1er JANVIER.

Las Animas et ses habitants. — Chasse aux buffalos sur le territoire indien, au sud du Kansas. — De Dodge City à Saint-Louis. — Saint-Louis. — Le général Sherman. — De Saint-Louis à Philadelphie.

19 décembre. — Après un jour de repos bien gagné, nous partons le matin de *Denver* par le *Kansas Pacific Railroad.* Cette ligne traverse la contrée qu'on appelait autrefois le *grand désert américain.* Elle mérite ce nom; toute la journée nous parcourons des plaines couvertes d'une herbe desséchée et qui s'étendent à perte de vue; dans le lointain, tout à fait à l'horizon, on aperçoit seulement la ligne des Montagnes Rocheuses. Des troupes nombreuses d'antilopes et de chiens des prairies, quelques bestiaux, donnent seuls un peu de vie à ce paysage désolé. Aux stations on ne voit que deux ou trois maisons à peine, en dehors de celles où habitent les employés de la Compagnie. A *Kit Carson*, à 160 milles environ de *Denver*, nous quittons la ligne principale, et le soir nous arrivons à 56 milles plus loin, à *Las Animas*, sur la rivière *Arkansas*, où nous nous arrêtons pour la nuit.

C'est un point de transit important pour le territoire de *New Mexico*, et c'est de là que part le chemin de fer, actuellement en construction, qui aboutira à *Santa Fé* dans ce territoire, au sud-sud-ouest de *Las Animas*.

Las Animas est un petit village d'environ 800 habitants qui présente une physionomie curieuse. La population, en grande majorité mexicaine ou de sang mêlé, offre des spécimens de tous ces types de coureurs de prairies qu'une foule de romans ont rendus populaires : conducteurs de chariots, muletiers, vaqueros, etc. Notre car a été garé en dehors de la voie et nous y passons la nuit; mais, en attendant le moment de nous coucher, nous allons faire un tour dans les maisons de jeu et les salles de danse où tous ces gens se réunissent. Callot eût pu y faire un choix de personnages dignes des types qu'il a immortalisés. Quelques femmes seulement, mais presque toutes laides et de la plus basse classe. Les danses, généralement des danses mexicaines, sont fort gracieuses, en dépit des lourdes bottes garnies d'éperons énormes des danseurs, qui tous portent sur la tête le chapeau mexicain à larges bords, ont à la ceinture un ou plusieurs revolvers et, à la main, ce fouet en cuir qu'ils ne quittent jamais. L'orchestre, composé d'ordinaire d'une guitare, d'un violon et d'un violoncelle, est généralement pitoyable. Au commencement de la soirée il règne un ordre relatif; mais, comme après chaque danse le cavalier conduit sa danseuse au bar, lui fait servir à boire et naturellement n'a garde de s'oublier, on se figure aisément l'aspect de ces maisons vers minuit ou une heure du matin. Les disputes et les rixes éclatent, et toute la nuit résonnent les coups de

revolver qu'accompagnent les hurlements de cent ou cent cinquante chiens de toute espèce, de toute taille, de toute couleur qui rôdent autour des habitations, se disputant les rares débris dont ils font leur nourriture.

20 décembre. — Grâce à un travail assez long et après avoir mené notre car à 7 milles de *Las Animas*, à un endroit où les deux lignes du *Kansas Pacific* et de l'*Atchinson* et *Topeka R.* courent parallèlement à une courte distance l'une de l'autre, on est arrivé à le faire passer sur la seconde de ces deux lignes. Aussitôt nous partons pour le fort *Dodge*, dans le *Kansas*.

Le chemin de fer suit le cours tourmenté de la rivière *Arkansas;* le pays serait, s'il était possible, plus triste et plus monotone encore que la veille, si ce n'étaient les quantités innombrables de bestiaux paissant dans la plaine. Parfois le train est obligé de ralentir sa marche pour ne pas écraser les animaux qui errent sur la voie.

A *Sargent*, nous entrons dans le *Kansas* et, le soir, nous nous arrêtons à *Dodge City* où on détache notre car et où nous passons la nuit.

21 décembre. — Une lettre nous avait été remise à notre arrivée de la part du commandant par intérim du *Fort Dodge*, situé à 5 milles de la ville, nous annonçant sa visite pour le lendemain. En effet, à neuf heures nous voyons arriver M. J. S. Payne, capitaine au 5e régiment de cavalerie, et deux autres officiers, le capitaine Hays et le lieutenant W.P. Hall. Le capitaine Payne avait été prévenu, par une lettre que le général Sheridan avait eu la gracieuseté de lui envoyer,

de notre désir de faire une chasse aux buffalos (1) et très aimablement, avec cette courtoisie qui distingue tous les officiers de l'armée fédérale, il venait nous inviter à dîner pour combiner au fort les moyens propres à assurer l'exécution de notre projet.

Le fort *Dodge*, pas plus que la plupart des postes qui ont reçu la même appellation sur les limites du territoire indien, n'est un point fortifié. C'est en réalité un véritable camp où les officiers et les soldats sont établis confortablement dans de petites maisons généralement en bois, mais dont cependant quelques-unes sont en pierre.

Les officiers mariés ont chacun un logement à part et vivent chez eux avec leur femme et leurs enfants. Ceux qui ne le sont pas ont un *mess* où ils trouvent toutes les ressources qu'on peut se procurer, étant données la difficulté des communications et la distance à laquelle on est de tout grand centre.

Nous dînons chez le capitaine Payne, qui nous a présentés à sa femme. Mrs. Payne, ainsi reléguée sur les confins de territoires qui ne sont habités que par des tribus sauvages, ne se plaint pas de la vie sérieuse qu'elle est obligée de mener et qui sera sa vie sans doute pendant de longues années encore, car il n'y a qu'un bien petit nombre de villes où la cavalerie de l'armée fédérale ait des détachements. Elle nous a fait un accueil charmant et ne paraît pas penser qu'il y ait du mérite à accepter comme elle l'a fait un genre d'existence qui semblerait

(1) J'emploie le mot buffalo pour me conformer à l'usage; c'est à proprement parler bison qu'on devrait dire. (*Note de l'auteur.*)

insupportable à tant de femmes en Europe. — « Nous sommes toutes de même, nous autres femmes d'officiers ; quand nous nous marions, nous savons bien quel est le sort qui nous attend », — me dit-elle simplement, comme je lui manifestais mon admiration.

Après le dîner, après nous être entendus sur l'heure du départ de notre expédition pour le lendemain, nous retournons à notre car, qui est garé à *Dodge City*.

22 décembre. — Vers huit heures du matin, sept cavaliers commandés par un brigadier, qui nous serviront d'escorte, et le lieutenant M. Hall viennent nous prendre. Ils nous amènent deux chevaux de selle qui ont été mis à notre disposition. Un lourd chariot attelé de six mules, qui doit porter les approvisionnements et les objets de campement, une autre voiture plus légère, destinée aux gens qui seraient fatigués ou écloppés, et deux chasseurs pour nous servir de guides complètent le convoi.

Une demi-heure plus tard nous nous mettons en marche et, traversant la rivière *Arkansas*, nous nous dirigeons vers le sud-sud-ouest.

Le pays est extrêmement plat; quelques ondulations de terrain, à peine sensibles, n'altèrent en rien la monotonie du spectacle que nous avons sous les yeux. Nous sommes au milieu des prairies, de ces prairies où l'herbe est parfois si haute qu'elle atteint la tête d'un cavalier; mais, ici, ce n'est pas le cas; nous sommes en hiver d'abord, puis le feu a tout ravagé. Les Indiens, pour refouler les buffalos sur leur territoire, ont brûlé toute la plaine qui s'étend entre l'*Arkansas* et la région du *Beaver Creek*, vers laquelle nous comptons nous diriger.

Dans le lointain nous apercevons quelques antilopes, mais elles se trouvent hors de portée et nous n'avons pas le temps de chercher à les approcher; notre unique pensée est d'avancer le plus rapidement possible pour sortir de la région désolée où nous nous trouvons. Vers le soir, après avoir traversé le *Mulberry Creek*, où quelques flaques d'eau saumâtre, les seules d'ailleurs que nous ayons rencontrées sur notre route, indiquent le lit de la rivière, nous établissons notre campement sur le *Crooked Creek*, à 26 milles environ de *Dodge City*, et où nous trouvons de l'eau et du bois relativement en abondance.

23 décembre.— Au point du jour le signal du réveil est donné et nous levons notre camp, mais en emportant cette fois avec nous le bois qui sera nécessaire pour le soir. Nous continuons notre marche vers le sud-sud-ouest.

Le pays a le même aspect que la veille; mais le temps est à l'orage, ce qui m'inquiète, M. Hall m'ayant prévenu, après avoir examiné le ciel, qu'à l'époque de l'année où nous nous trouvons les orages presque toujours dégénèrent en ouragans de neige qui s'en vont balayant devant eux tout ce qu'ils rencontrent. Si l'on ne se trouve pas à proximité de quelque pli de terrain derrière lequel on puisse s'abriter, on ne tarde pas à devenir le jouet de la tempête et souvent des convois entiers ont ainsi disparu. Les animaux effrayés brisent leurs entraves; après une course folle, ils s'arrêtent épuisés, ils tombent pour ne plus se relever et meurent ensevelis sous la neige. Les malheureux qui les conduisent, s'ils ont résisté à cette

terrible épreuve, sans vivres, sans moyens de transport, ne tardent pas à leur tour à succomber.

Tout en cheminant tous deux en tête de notre colonne, nous appelons un des chasseurs qui nous rejoint, lui aussi tout soucieux. Nous tenons conseil et il est décidé que nous continuerons à nous porter en avant. Le vent souffle dans notre dos; les nuages de poussière qu'il soulève nous gênent moins que si nous faisions volte-face, et puis nous sommes assurés en tout cas d'arriver à temps au point où nous devons camper pour la nuit et où nous serons en sécurité. Il est convenu toutefois que, pour ne pas effrayer les hommes, nous ne parlerons pas des éventualités possibles.

Nos craintes heureusement ne tardent pas à se dissiper. Au bout de quelques heures la tourmente se calme un peu; de nombreux effets de mirage, souvent fort curieux, se produisent à chaque instant et nous continuons à marcher rapidement, ne rencontrant que quelques rares bandes d'antilopes qui se tiennent hors de portée de nos balles.

A cinq heures du soir, après avoir fait à peu près 38 milles, nous nous établissons pour la nuit sur la rive gauche du *Cimeron River*.

A ce moment se produit vers l'est un des plus immenses arcs-en-ciel qu'on puisse se figurer; les couleurs en sont d'une vivacité extraordinaire, et les arcs concentriques qu'elles forment sont d'une régularité admirable.

24 décembre. — Dès que le jour nous le permet, nous levons le camp. C'est toujours le même pays ravagé par l'incendie que nous parcourons. Le

vent a changé; il vient du sud-ouest, il n'inspire plus les mêmes craintes que la veille, mais il est glacial et soulève des flots de poussière qui, à certains moments, semblent obscurcir la clarté du jour.

Prenant les devants avec M. Hall, l'un des chasseurs et un cavalier, je vais chercher l'emplacement où nous pourrons camper le soir. Au bout de 25 à 30 milles nous arrivons aux collines de sable qui bordent le *Beaver Creek,* qu'on appelle aussi *North Fork of Canadian River.* Dans le lointain nous avons aperçu quelques buffalos; nous avons vu aussi un cerf à queue noire, des sconz, des chiens de prairie; mais les uns étaient hors de portée, les autres ne méritaient pas le coup de carabine.

En atteignant ces collines, nous sommes obligés de mettre pied à terre pour les gravir, le sable coule sous les pieds de nos chevaux, et nous-mêmes nous enfonçons jusqu'à mi-jambe. — Des broussailles partent des *Jackass rabbits,* puis une volée de *colins;* mais nous n'avons que nos carabines et il nous est impossible de chercher à regarnir notre garde-manger; la viande fraîche commence pourtant à nous faire défaut. Quelques minutes après, treize dindons sauvages partent loin devant nous, courant et s'aidant seulement de leurs ailes comme font les autruches. Dans ce terrain, pas la moindre chance de les rejoindre; je leur tire deux coups de carabine, mais sans succès. Enfin, nous arrivons au sommet de l'une des collines; il commence à faire sombre déjà, et l'aspect de la vallée, sévère et impressionnant au possible, n'est pas fait pour nous réjouir. Cette vallée qui se déroule à nos pieds est

d'une tristesse véritablement imposante avec les rafales de vent qui font tourbillonner la poussière, puis, entre temps, les rayons du soleil couchant venant éclairer les montagnes de sable de tons métalliques, et cette rivière, aux eaux ternes, qui semble dormir. La difficulté est de faire arriver notre convoi à la rivière; le chemin que nous avons pris ne serait pas évidemment praticable pour nos chariots. Tandis que nous explorons le terrain, tout d'un coup, dans le crépuscule, sur la rive opposée, l'un de nos cavaliers croit apercevoir une sentinelle indienne; abrités derrière un monticule, nous tenons conseil; nous faisons un large détour pour reconnaître la position; puis, tout d'un coup, nous partons d'un immense éclat de rire : la sentinelle n'est qu'un tronc d'arbre curieusement déchiqueté qui, sur le ciel, se détache comme un homme debout faisant le guet avec une carabine sur l'épaule.

Mais nous avons fini par trouver un passage; le chasseur est expédié au-devant de la colonne qu'il doit amener à un point que nous lui désignons. Nous nous y rendons de notre côté et, après une attente qui nous paraît fort longue, tard dans la soirée, nos chariots et le reste de notre petite troupe arrivent enfin et nous dressons nos tentes sur les bords de la rivière. Il n'y a pas un arbre, mais quelques morceaux de bois sagement économisés depuis deux jours, quelques broussailles ramassées çà et là, nous permettent enfin de faire cuire un repas impatiemment attendu, après lequel chacun se roulant dans ses couvertures va se reposer.

25 décembre. — La nuit a été si humide et froide que nul au réveil ne se fait tirer l'oreille. Il est évident

que nous ne pouvons demeurer où nous sommes. Nous levons donc le camp, décidés à traverser la rivière et dès que nous aurons trouvé un emplacement convenable, à nous y établir pour nous mettre de suite à la recherche de gibier, les vivres que nous avions emportés se trouvant fort diminués.

Des canards et des oies en grand nombre ont été aperçus sur la rivière ; mais c'est en vain que je cherche à les tirer, en me glissant sans bruit le long du bord que notre petite troupe côtoie à quelque distance jusqu'à ce que nous trouvions un gué où nous puissions traverser. Le passage effectué, nous remontons les collines qui forment au sud la vallée du *Beaver Creek ;* je chemine à pied, armé de mon fusil. Enfin, au bout de 4 à 5 milles, vers l'ouest, on aperçoit un bouquet d'arbres. Nous nous dirigeons vers ce point et nous ne tardons pas à arriver à un joli cours d'eau qui n'est pas relevé sur la carte, très incorrecte, que nous avons emportée de *Fort Dodge,* et que M. Hall a pour mission de compléter autant que possible. En raison de la haute muraille de roches rougeâtres qui l'encaisse d'un côté, nous baptisons cette petite rivière le *Red Bluff Creek.* Elle se jette dans le *Beaver Creek,* qui lui-même, comme les différents cours d'eau que nous avons traversés, est tributaire de l'*Arkansas.*

La rive droite du *Beaver Creek* n'a été que partiellement ravagée par le feu, nous sommes donc dans une région où nous avons chance de trouver les buffalos. Pendant qu'on dresse les tentes, je bats les environs et je ne tarde pas à revenir triomphalement avec trois lapins qui, immédiatement apprêtés, nous fournissent

un excellent repas, après lequel, montant à cheval, M. Hall, Rothschild et moi avec les deux chasseurs et deux cavaliers, nous traversons le *Red Bluff Creek* et nous partons à la découverte, marchant en ligne, mais très espacés les uns des autres et scrutant l'horizon.

Au bout de trois quarts d'heure, l'un des chasseurs qui se trouve à l'extrême droite fait un signal. Nous le rejoignons et il nous montre à environ un mille et demi trois buffalos paissant.

Après une courte consultation, nous prenons le vent et, laissant nos chevaux aux deux cavaliers et à l'un des chasseurs, M. Hall, Rothschild, le second chasseur et moi nous nous mettons en devoir d'approcher les animaux. A cet effet, faisant un large détour, nous arrivons derrière la colline de l'autre côté de laquelle ils se trouvaient ; puis doucement, en silence, nous montons au sommet. Arrivés à la crête, sur les genoux, j'avance un peu, puis, me mettant à plat ventre, je regarde au-dessous de moi. Les buffalos ont disparu !... Après quelques moments d'hésitation, reprenant le chemin par lequel nous sommes venus, nous nous dirigeons vers la rivière, pensant que peut-être ils y seraient allés s'abreuver, quand tout à coup M. Hall, resté un peu en arrière, et qui avait continué à glisser le long de la crête, nous siffle doucement ; les buffalos se sont déplacés et ils sont couchés à quelques cents mètres à peine de l'endroit où nous nous trouvons.

Alors, rampant sur le ventre, sur les genoux, sur les mains, profitant du moindre pli de terrain, de la moindre touffe d'herbe, nous nous dirigeons vers eux. Arrivés à portée, nous nous tenons cois une demi-seconde

pour reprendre haleine, puis, nous soulevant tout doucement un peu, nous attendons que les buffles se soient relevés pour pouvoir les tirer à un bon endroit. Nous avions le vent pour nous heureusement; mais, au bout d'une seconde à peine, l'un des animaux se dresse avec une rapidité telle qu'il m'est absolument impossible de juger si, comme le cheval, il se relève d'abord sur les jambes de devant ou comme les bêtes à cornes sur celles de derrière; il hume avec bruit l'air de notre côté. Ses deux compagnons se dressent à leur tour. Le moment est favorable, nous faisons feu. Deux des buffalos, mortellement blessés, tombent à demi; le troisième, légèrement touché seulement, s'éloigne. Sans nous relever nous achevons les deux premiers; puis, les cavaliers qui tenaient nos chevaux arrivant, je saute en selle et donne chasse au troisième buffalo. Il s'éloigne grand train, mais j'arrive au bout de vingt minutes à le joindre. Je le manque d'une première balle; d'une seconde je le touche en plein corps. Il s'arrête, se retourne, et, frappant la terre du pied, secouant son énorme tête, la queue en l'air, il me charge; mon cheval, qui n'avait pas encore fait cette chasse, fait un écart et je ne peux tirer le buffalo qui passe à quelques pas et qui aussitôt reprend sa course. Je me remets à sa poursuite et je le tue enfin d'une balle au défaut de l'épaule, au moment où, ayant traversé un ruisseau assez large, il remontait la berge opposée. Traversant à gué à mon tour, je me mets en devoir d'enlever la langue et la bosse. Au bout de quelques minutes je suis rejoint par le chasseur et un cavalier que M. Hall a envoyés à ma recherche.

Les trois buffalos que nous avons tués sont de vieux

taureaux, leur viande ne sera pas très savoureuse, mais nous n'en sommes pas moins ravis de notre chasse, et quand le plus petit des deux chariots qu'on avait envoyé querir pour transporter les dépouilles des deux premières victimes, — la troisième étant trop loin on n'en avait pris que la langue et la bosse, — rentre au camp, il est accueilli par les hourras des hommes restés au campement et privés de viande fraîche depuis trois jours.

Dans la soirée, battant les bords du *Red Bluff Creek* dans une portion de prairie brûlée par les Indiens, je trouve un énorme taureau à demi grillé; blessé sans doute, il n'avait pu fuir et était mort au milieu des flammes.

C'est aujourd'hui le jour de Noël; autour d'un grand feu tous nous faisons réveillon avec de la viande de buffalo arrosée de quelques bouteilles de champagne que nous avions apportées de San-Francisco avec nous dans le car, et qu'en partant de *Dodge City* nous avions fait charger sur notre chariot en prévision de la solennité.

26 décembre. — Notre but, faire une chasse aux buffalos, étant rempli, comme, de plus, le temps n'est pas très engageant, il a été décidé la veille que nous reprendrions de suite le chemin du retour. Aujourd'hui la route sera plus facile, puisque nous connaissons le point où il faut passer le *Beaver Creek* et que nous n'avons plus à le chercher; mais l'étape n'en sera pas moins longue, il faut forcément atteindre le *Cimeron*, sous peine de nous passer d'eau.

Nous levons donc notre camp de bonne heure, et il fait jour à peine quand notre convoi s'ébranle. Le vent

a encore changé une fois, il vient du nord et nous coupe le visage ; aussi cheminons-nous assez silencieux, cherchant autant que faire se peut à nous garantir de la bise qui pénètre par la moindre ouverture de nos vêtements et nous gèle jusqu'à la moelle.

Vers une heure, nous apercevons onze buffalos assez loin sur notre gauche, qui ne nous ont pas éventés encore, le vent nous étant favorable ; me débarrasser à la hâte de mon manteau n'est que l'affaire d'une seconde ; le lieutenant M. Hall convient rapidement avec moi qu'il continuera sa route avec les hommes et les chariots et que, si la chasse m'entraîne trop loin, je retrouverai le camp dressé sur le *Cimeron ;* il doit aussi m'envoyer immédiatement un homme de bonne volonté.

Je me mets en chasse, mais les buffalos nous ont enfin aperçus et s'éloignent au galop ; faisant un détour, je cherche à les ramener du côté où se trouve le convoi, pour ne pas m'écarter trop de ma route. Au bout de huit à dix minutes, je les ai rejoints et suis tout étonné de voir mon cheval, qui semblait si effrayé hier, ne faire aucune difficulté pour se rapprocher du troupeau. L'expérience de la veille lui a prouvé que les gros animaux qui lui faisaient si peur étaient plus terribles en apparence qu'en réalité.

— Tâchez de tuer une vache ou un veau, m'avait crié M. Hall au moment où je m'éloignais, la viande en sera meilleure. — La chose était plus facile à dire qu'à faire ; galopant côte à côte avec le troupeau à une vingtaine de pas, j'avise en effet une vache ; je la tire et la blesse légèrement ; je veux chercher à lui envoyer une nouvelle balle, et je m'aperçois bientôt que je risque fort d'attendre

longtemps avant d'avoir une chance favorable, il se trouve toujours quelque autre animal entre elle et moi. La course se prolongeant, sachant que j'ai encore une longue route à faire avec ma monture, je me décide enfin à tirer un joli taureau qui, galopant en queue, semble pousser les retardataires. Un heureux hasard veut que ma balle lui fracasse l'épaule gauche; il tombe sur les genoux, se relève, essaye de faire quelques pas et s'arrête court. Je descends de cheval et deux balles, l'une derrière l'oreille, l'autre au cœur, en font prompte justice.

Renonçant à suivre le reste du troupeau, bien que la vache blessée semble maintenant rester un peu en arrière, je me mets en devoir, aidé du cavalier que m'a envoyé M. Hall et qui m'a rejoint, de lever la langue et la bosse de l'animal. Rothschild étant aussi, sur ces entrefaites, venu me retrouver avec deux autres hommes, nous laissons ces braves gens continuer la besogne, leur recommandant de prendre aussi la tête, remarquablement jolie et noire, quoique petite, et tout deux, Rothschild et moi, nous reprenons la direction du *Cimeron river*, que nous atteignons environ deux heures après, n'ayant rencontré qu'un loup qui sauta si vite l'étroit sentier tracé par notre convoi et que nous avions retrouvé, que nous ne fîmes que l'entrevoir.

En attendant le dîner, je vais battre les buissons et les grandes herbes qui se trouvent sur les bords de la rivière et j'y tue quelques petits lapins gros comme moitié environ d'un de nos lapins de garenne et qu'on appelle des *Cotton tail rabbits* et deux de ces *Jackass rabbits* qui sont si communs.

27 décembre.— Nous suivons toute la journée la route

que nous avons prise en venant. Nous sommes obligés d'abandonner le cheval de M. Hall; malade depuis trois jours, bien que conduit en main, il ne peut suivre le convoi. Son cas est curieux, je n'ai jamais rien vu d'analogue. Le soir, il rejoint le camp, mais je doute qu'il puisse vivre longtemps encore.

28 décembre. — A deux heures, nous rentrons à *Dodge City*. Nous allons au fort remercier le capitaine, M. Payne, de ce qu'il a bien voulu faire pour nous et, après avoir pris congé de lui, de sa femme et de notre aimable compagnon d'expédition, M. Hall, nous rentrons à notre car, qui, à neuf heures du soir, est attaché au train se dirigeant vers l'Est.

29 décembre. — Pendant la nuit, voyageant sur la voie ferrée, nous avons quitté les bords de l'*Arkansas* et nous sommes remontés vers le nord-est. Le pays que nous traversons au jour est plus habité que celui que nous avons parcouru depuis *Denver*. On ne voit plus de ces vastes étendues de prairies brûlées qui attristaient les regards; parfois, on rencontre quelques traces de culture, quelques arbres. Après *Burlingam*, petite ville qui se développe rapidement en raison des riches gisements de charbon qui se trouvent dans les environs, nous arrivons à *Topeka*, la capitale de l'État de *Kansas*, située sur la rivière de ce nom. *Topeka* a une population d'environ 10,000 habitants. Les hommes de couleur y sont en assez grand nombre.

En sortant de *Topeka*, le chemin de fer court dans la vallée du *Kansas* qu'on appelle aussi parfois le *Kaw*. Cette vallée est fertile, très riche et couverte d'arbres de toute espèce. La culture y est très développée et je

remarque des champs de maïs d'une étendue considérable.

Lawrence est la dernière ville à mentionner que nous rencontrons avant de sortir du *Kansas*. Cet État, l'un des plus grands des États-Unis comme dimension, est certainement appelé, en raison de ses magnifiques prairies, à devenir le plus important de l'Ouest pour la production du bétail.

Le train s'arrête à *Kansas City* dans l'État du *Missouri*. C'est une ville assez considérable dont la population est d'environ 40,000 habitants. Elle est située sur la rive sud du *Missouri*, au point où le *Kansas* mêle ses eaux à celles du fleuve.

Le pays, très accidenté, mais très fertile, est bien cultivé; on aperçoit des fermes dispersées çà et là en grand nombre. Des arbres de belle venue croissent jusqu'aux bords de la rivière que nous côtoyons et dont les eaux sont assez basses, mais couvrent un large espace.

Il est nuit lorsque nous arrivons au point où la ligne ferrée s'écarte du fleuve, qui va se jeter dans le Mississipi, à 15 milles environ au-dessus de *Saint-Louis*.

30 décembre. — Arrivés à *Saint-Louis* le matin, malgré les charmes de notre installation dans notre car nous nous hâtons d'aller élire domicile à l'hôtel qui nous a été recommandé, le *Southern Hotel*, puis, après avoir déjeuné, nous parcourons la ville.

Elle est bien bâtie. Les rues sont larges et pavées d'une façon satisfaisante. Les quais qui bordent le Mississipi sont très vastes. Un nombre considérable de bateaux de toutes les formes, de tous les tonnages, atteste l'activité du commerce qui se fait par la grande

voie navigable qui s'étend sous nos yeux. Un magnifique pont joint les rives du fleuve.

Deux piles seulement en maçonnerie supportent toute la construction; elles sont bâties sur le roc, qui constitue, au-dessous des sables mouvants, le lit de la rivière à plus de 100 pieds au-dessous du niveau ordinaire des eaux; ces piles s'élèvent pour ne pas entraver le passage des navires à plus de 50 pieds au-dessus de ce même niveau. Les arcs-boutants construits sur les deux rives sont établis dans les mêmes conditions de solidité que les deux piles qui sont éloignées de près de 550 pieds et se trouvent à une distance à peu près égale du rivage.

Des arches en fer s'appuient sur ces blocs énormes de maçonnerie; elles sont reliées par une charpente en fer également, et c'est au-dessus qu'est construit le véritable pont avec deux tabliers superposés, l'un au-dessous pour le chemin de fer, l'autre au-dessus pour les voitures et les piétons. Un viaduc très large et qui prolonge le pont passe, du côté de Saint-Louis, au-dessus de la portion de la ville qui borde la rivière et permet aux voitures et aux piétons d'arriver sans différence de niveau sensible sur l'avenue Washington, dans la partie haute de la ville, tandis qu'au-dessous il permet au tablier qui porte le chemin de fer de s'ouvrir sur un tunnel qui, passant sous une grande partie de la ville, rejoint la gare centrale.

Il n'y a pas de monument à Saint-Louis qui mérite l'attention du visiteur.

Le soir, un jeune homme qui, ainsi que sa sœur, a fait avec nous la traversée sur le *Bothnia* au mois d'octobre, fait passer sa carte à Rothschild. Il habite Saint-Louis et est, nous dit-il, chargé d'une invitation pour nous.

Il existe à Saint-Louis et dans quelques autres villes des États-Unis une coutume assez singulière. Le jour de l'an, les jeunes filles et les jeunes femmes restent chez elles. Leur salon est ouvert à toute personne qui désire venir leur présenter ses vœux et ses hommages. Une table avec un lunch froid et des vins de toutes sortes est à portée. Généralement, ces dames se réunissent deux ou trois dans le salon de l'une d'elles pour que, recevant plus de visiteurs à la fois, la fête soit plus animée et plus gaie.

M. B*** vient de la part de sa sœur et de quelques-unes des amies de celle-ci, qui ont appris notre arrivée, nous dire que ces dames, supposant que nous ne connaissions personne à Saint-Louis, craignaient que notre jour de l'an ne se passât d'une façon bien triste et qu'elles seraient heureuses d'essayer de remplacer, autant que possible, pour les voyageurs si loin des leurs, les amis et les parents absents; qu'en conséquence, elles espéraient que nous voudrions bien venir à leur réception.

Il était impossible de nous donner d'une façon plus gracieuse et plus aimable une preuve de cette hospitalité pour laquelle, aux États-Unis, les femmes de Saint-Louis ont une réputation aussi bien établie que peut l'être celle de leur beauté que nul ne conteste. Malheureusement, mes compagnons de voyage ont hâte de

rentrer à New-York et nous sommes obligés de décliner cette invitation.

31 décembre. — Saint-Louis possède le quartier général de l'armée des États-Unis; je suis porteur d'une lettre pour le général Sherman, que m'a donnée avant mon départ un de mes frères qui, alors qu'il était à Washington, a connu le commandant supérieur de l'armée fédérale. Nous passons aux bureaux du commandement. Le général est rentré chez lui, nous allons l'y trouver. On nous introduit dans un salon très simple, mais élégant. Le général a au suprême degré le port, la tenue et les manières d'un gentleman. Sa physionomie est très intelligente, son air grave, presque sévère. Il nous fait l'accueil le plus flatteur et, quand, au bout de trois quarts d'heure, je me lève par discrétion pour prendre congé, c'est avec un véritable regret que je m'arrache à la conversation de cet homme qui, on le sent, a le sentiment vrai de sa valeur, de son expérience, et dont l'esprit est si riche en connaissances variées. Avant que je ne parte, le général me donne très aimablement une lettre pour le commandant de l'École militaire de West-Point, que je lui ai demandée.

Le reste de la journée, jusqu'à l'heure du départ, nous le passons à nous promener dans la ville.

Saint-Louis est une des plus grandes cités commerçantes non seulement des États-Unis, mais du monde entier. Elle est en communication directe avec la mer, communication qui deviendra plus parfaite le jour où l'on aura fait à la *Nouvelle-Orléans* les travaux néces-

saires pour faciliter l'entrée du fleuve; elle est par ses chemins de fer en communication, directe aussi, avec l'Est et avec l'Ouest. Avec Chicago, elle est le grand marché du centre et de l'ouest des États-Unis; mais les affaires s'y font avec un peu moins de cet esprit aventureux qui caractérise les opérations de la cité rivale.

Saint-Louis exporte des grains, des farines, du bétail, des salaisons en quantités prodigieuses. Les autres articles de commerce sont les fourrures, les spiritueux, et surtout le fer, le plomb, le cuivre et le charbon. Le chiffre des affaires par an s'élève à une somme considérable. Saint-Louis, fondé en 1764 par des Français, a aujourd'hui une population de plus de 350,000 habitants; elle a doublé depuis 1860. Son admirable situation, au milieu d'un pays très riche et très fertile, explique facilement son développement. Le Missouri produit beaucoup de grains, surtout du maïs, et l'élevage du bétail et des porcs y est pratiqué avec succès sur une large échelle. La partie méridionale de l'État que traversent les monts *Ozarks*, qui se prolongent depuis l'*Arkansas*, est riche en mines. La capitale du *Missouri* est *Jefferson City* (7,000 habitants), non loin du confluent de l'*Osage* et du *Missouri*.

A sept heures du soir nous quittons *Saint-Louis*. Le train traverse le Mississipi sur le pont dont j'ai déjà parlé et, de l'autre côté du fleuve, nous nous trouvons dans l'*Illinois*, que déjà nous avons traversé en allant de *Chicago* à *Burlington*,

1er janvier 1876.— Le jour de l'an nous nous réveillons dans l'État d'*Indiana*, dont nous avons vu aussi une très minime portion, celle qui borde le lac *Michigan*, en arrivant à *Chicago* au mois d'octobre.

Bien que le pays ne soit pas très pittoresque, il est loin d'offrir l'aspect désolé qui m'avait frappé dans la région qui touche au lac. Les vallées semblent, dans la partie que nous parcourons aujourd'hui, très fertiles, les pâturages sont étendus et paraissent excellents, et on voit des forêts assez considérables dont l'exploitation est évidemment conduite avec plus de sagesse et de soin qu'on n'en montre en général aux États-Unis.

Nous passons à *Indianapolis*, la capitale de l'Etat, puis à *Richmond*, située dans un comté dont la fertilité est proverbiale. A *Richmond* on voit du chemin de fer nombre de moulins et d'usines.

A *Bradford junction* nous entrons dans l'*Ohio*. Une chaîne de collines peu élevées, qui court du nord-est au sud-ouest, parallèlement au lac *Erie* et à une petite distance, partage cet État en deux versants.

Il est admirablement cultivé, les pâturages sont très beaux et les forêts sont peuplées d'arbres magnifiques. La région que traverse le chemin de fer a une analogie très grande avec l'aspect de certaines parties de l'ouest de l'Angleterre.

Puis le train passe à *Piqua*, dans un site très pittoresque sur les bords du *Great Miami River*, un des affluents de l'*Ohio*, et à *Colombus*, la capitale de l'État. C'est une ville importante et très peuplée. On y compte plus de 50,000 habitants. Un grand nombre de chemins de fer viennent y aboutir.

Après avoir parcouru une petite vallée d'un joli aspect, que nous quittons un peu après *Frazersburgh*, nous arrivons à *Coshocton*, bâtie en étage sur la rive gauche d'un affluent de l'Ohio, le *Muskingum*, formé de la réunion de deux petits cours d'eau, le *Walhonding* et le *Tuscarawas ;* puis ayant traversé celui-ci, nous suivons quelque temps son cours sinueux et coquet.

A 80 milles environ de *Coshocton* se trouve *Steubenville*. Nous y arrivons à la nuit, les lueurs qui s'échappent des hauts fourneaux éclairent d'une façon bizarre la ville et la rivière *Ohio*, qui a déjà ici entre 5 et 600 pieds de large et sert de limite entre l'État auquel elle a donné son nom, et la *Pennsylvanie*.

Passant la rivière, nous pénétrons dans ce nouvel État et, à 7 heures du soir, nous entrons à *Pittsburg* où l'*Alleghany* coulant du nord au sud et la *Monongahela* qui du sud remonte au nord, se joignent pour former l'*Ohio*. Des lueurs étranges, comme à Birmingham ou Liverpool, s'échappent des innombrables cheminées des usines qui s'élèvent de tous côtés et par instant éclairent la ville tout entière.

Pittsburg mérite une visite spéciale que je remets à plus tard, et je continue avec mes compagnons notre voyage à destination de *Philadelphie* où nous serons demain matin.

XIII

PHILADELPHIE — UN DEUXIÈME SÉJOUR A NEW-YORK

2-16 JANVIER.

Fairmount Park. — Independance Hall. — La ville de Philadelphie. — Son apparence de bien-être. — Prix élevé des droits d'entrée en Amérique. — Obstacles à la mise en pratique des doctrines de libre échange. — La Pennsylvanie. — Retour à New-York. — Galeries de tableaux. — Brooklyn. — De l'Immigration. — Hoboken — Le haras de M. Belmont.

2 janvier. — Arrivés à *Philadelphie* de bonne heure, notre déménagement de notre maison roulante est bientôt effectué et nous nous disposons à nous rendre au *Continental Hotel.*

Avant de quitter la gare nous rencontrons M. Scott, qui a si aimablement mis à la disposition de Rothschild son car; il part pour New-York; mais nous pouvons cependant lui dire combien nous avons apprécié les effets de sa gracieuse obligeance.

Les deux nègres, le cuisinier et le maître d'hôtel, James et John, deux excellents serviteurs, entre parenthèses, nous ont fait les adieux les plus tendres et nous ont assuré qu'ils étaient très satisfaits du voyage que nous venons de faire ensemble.

A *Philadelphie* habitent des amis dont nous avons fait la connaissance à bord du *Bothnia* et qui nous ont promis de nous guider quand nous viendrions visiter cette ville. Munis de leur adresse, après nous être installés à l'hôtel et y avoir déjeuné, nous allons donc à la recherche de M. et Mrs. Brewster. Nous sommes accueillis avec un empressement cordial, et sur-le-champ il est décidé que nous profiterons de la journée, qui est assez belle, pour aller donner un coup d'œil aux constructions déjà avancées de la prochaine Exposition. Le temps est à la pluie depuis quelques jours et peut-être que demain il serait trop mauvais pour nous permettre une visite à *Fairmount Park.*

En raison de la distance, nous nous y rendons en voiture. Nous traversons la rivière *Schuylkill*, qui au-dessus de la ville se jette dans le *Delaware* et nous entrons dans le parc. Son étendue doit être à peu près égale à celle du Bois de Boulogne; le terrain est accidenté et on y trouve de très jolis points de vue. La rivière, large de 4 ou 500 pieds, avec son cours tourmenté et ses bords encaissés, est d'un charmant effet; de larges pelouses plantées de beaux arbres complètent l'ensemble.

C'est surtout d'une petite colline peu élevée à laquelle on arrive en passant devant les réservoirs de la ville et le jardin zoologique, et qui a reçu le nom de *George's Hill*, qu'on a une belle vue à la fois du parc, de la rivière et de la ville tout entière. Les bâtiments de l'Exposition s'élèvent à une petite distance; ils couvrent une étendue considérable.

Le bâtiment principal, tout en fer, est d'un modèle élégant. Je ne saurais en dire autant d'une lourde con-

struction en pierre qui se trouve dans le voisinage, qui est destinée à rester et qu'on a nommée le *Memorial Building*. Autour de ces deux constructions s'en élèvent un grand nombre d'autres fort peu avancées.

L'heure du dîner étant arrivée, nous entrons au *Proskauer's Restaurant*; puis, le soir, nous allons assister à une lecture fort intéressante, faite justement par notre guide, M. Brewster, en faveur d'une œuvre de charité. Chose à noter et qui peut montrer combien, au point de vue religieux, on est plus libéral que nous ne le sommes en Europe de ce côté de l'Atlantique, M. Brewster est protestant, et c'est en faveur d'une œuvre de charité catholique qu'il fait sa lecture. Comme idées ou institutions il en est peu, je crois, soit dit en passant, que nous puissions envier à l'Amérique, mais ce libéralisme en matière religieuse est assurément de ce nombre.

3 janvier. — Nous avons consacré la journée d'aujourd'hui à parcourir la ville de *Philadelphie* sous la conduite de M. Brewster qui s'est gracieusement offert comme cicerone.

Un seul monument mérite véritablement une visite, l'*Independance Hall*. C'est là que, le 4 juillet 1776, fut adoptée par le Congrès la déclaration d'indépendance. La construction, qui n'a rien de remarquable, sert aujourd'hui de musée national. On y voit les portraits de tous les membres de ce Congrès, leurs chaises, la table du président, puis des souvenirs curieux de toute espèce des premiers temps de la République.

La ville est très bien bâtie. Quoique les maisons ne soient pas d'apparence élégante, elles ont un air de

bien-être que, jusqu'ici, je n'ai pas rencontré en Amérique. Assurément certaines rues à *New-York* sont plus belles, mais l'ensemble de la ville est moins plaisant.

Ici, dans les quartiers populaires, les artisans, les ouvriers de tout genre, les hommes de peine même, habitent des petites maisons confortables où ils demeurent seuls avec leur famille; beaucoup sont propriétaires de leur maisonnette. Le bon effet de cet état de choses est frappant au premier coup d'œil. On ne rencontre pas de ces figures qui suent le vice et la misère, comme on en voit en si grand nombre dans tant d'autres villes manufacturières. Le travailleur est indépendant et comparativement à l'aise. Les enfants, élevés dans des habitudes de labeur et d'économie, entrent dans la vie résolus à se faire à leur tour un foyer comme celui où ils ont été élevés.

Les habitants de Philadelphie semblent aussi moins affairés, moins préoccupés qu'ailleurs. Ils respirent un air de richesse tranquille et satisfaite.

Les squares sont bien plantés et bien entretenus; mais il n'y a pas de monument qui attire l'attention. On travaille, cependant, actuellement à une construction très étendue qui renfermera tous les services publics et qui, autant qu'on en peut juger dans l'état actuel des travaux, aura une belle apparence; mais elle ne sera pas achevée avant plusieurs années. Les devis, me dit-on, s'élèvent à 5 millions de dollars.

Comme dans toutes les grandes villes d'Amérique, il y a à Philadelphie un grand nombre de clubs. Nous en visitons deux, le *Reform Club* et le *Union League Club* qui sont remarquablement installés sous tous les rap-

ports ; puis nous allons donner quelques instants à une collection de gravures appartenant à M. C***. Elle est considérable comme nombre, mais au-dessous du médiocre; elle est pourtant fort appréciée ici.

Dans presque toute l'Amérique, dans beaucoup de cas les articles de provenance française ou étrangère sont l'objet d'une préférence marquée. C'est que les articles de fabrication américaine sont souvent d'un goût douteux et que, de plus, ils reviennent à un prix aussi élevé que les articles importés, bien que ceux-ci soient soumis à des droits exorbitants. J'ai la curiosité de visiter à Philadelphie plusieurs des grands magasins en renom, et il m'est facile de constater le fait.

La main-d'œuvre est si chère aux États-Unis que le prix de la fabrication ne permet pas de profiter de l'avantage fabuleux qui semble fait à la production nationale et dont quelques chiffres pourront donner une idée. C'est ainsi que les tapis, par exemple, payent un droit d'entrée qui varie entre 50 et 70 p. 100 de leur valeur et les verreries un droit de 30 p. 100. Les glaces françaises payent un droit de 12 fr. 50 quand elles ont moins d'un mètre carré ; quand elles ont plus, elles payent un droit de 27 francs par mètre carré ou fraction de mètre carré.

Mais ce n'est pas seulement pour protéger l'industrie nationale que les droits d'entrée sont si élevés aux États-Unis, et il est à craindre que les théories du libre échange ne se fassent pas, avant quelque temps, jour de ce côté de l'Atlantique pour un tout autre motif, l'obligation d'avoir un revenu pour subvenir aux dépenses, payer les intérêts de la dette et l'amor-

tir. Ce n'est pas tout que d'établir des impôts généraux, il faut pouvoir les percevoir, et c'est chose qui paraît impraticable dans un pays aussi vaste que celui-ci et où la population est aussi dispersée.

Cette situation devra pourtant avoir un terme à une époque qu'on ne saurait préciser, mais qui ne peut tarder beaucoup. Le poids de la dette et du budget retombe, en effet, en grande partie sur les États de l'Ouest, qui sont producteurs et point manufacturiers, et le jour où ils s'en apercevront et où ils rivaliseront comme chiffre de population avec les États de l'Est, une réforme deviendra absolument nécessaire.

M. et Mrs. Brewster mettant le comble à la façon aimable dont ils nous ont fait les honneurs de la ville, après nous avoir offert un dîner excellent chez eux, nous mènent à l'Opéra. La salle est la plus grande qui soit aux États-Unis; elle est jolie et peut contenir 3,000 personnes environ. La troupe, en revanche, est détestable, et W***, qui est annoncé à grands renforts d'affiches comme *le plus illustre des ténors d'Europe*, chante ce rôle du *Postillon de Lonjumeau*, auquel il a dû sa réputation, d'une façon si pitoyable, que nous nous hâtons de quitter la salle et d'aller oublier ce merveilleux artiste autour d'une table de souper des plus élégantes, mais singulièrement garnie. Il n'y a que des huîtres : sept ou huit plats tous accommodés d'une manière différente, et tous excellents.

La population de *Philadelphie* est d'environ 800,000

âmes. C'est une des villes manufacturières les plus importantes des États-Unis. On y travaille le fer, le coton, les laines, etc., etc. On y compte dans les manufactures 145,000 ouvriers. En 1873, le chiffre des exportations a été de 34 millions de dollars et le chiffre des importations de 26 millions.

Plusieurs lignes de chemins de fer aboutissent à cette cité qui est, en outre, munie de quais superbes où peuvent aborder les plus grands bâtiments de commerce, le *Delaware* ayant, en cet endroit, une largeur de près de trois quarts de mille et une profondeur très grande.

Philadelphie fut fondée en 1682 par *William Penn*, débarqué l'année précédente sur cette terre, qui lui avait été concédée par *Charles II* et à laquelle il laissa son nom. Elle le garda quand elle devint un État.

La *Pennsylvanie* occupe comme population la seconde place parmi les États de l'Union; ses richesses minières en fer, houille et pétrole principalement, sont considérables.

Elle est traversée par les monts *Alleghanys* et arrosée par une foule de cours d'eau parmi lesquels, en dehors du *Delaware*, dont j'ai déjà parlé, il faut citer la *Susquehannah* et l'*Ohio*. La capitale est *Harrisburg*, ville manufacturière importante sur la rive est de la *Susquehannah* et qui compte environ 25,000 habitants.

---

4 janvier. — Nous prenons congé de M. Brewster et de sa femme; je leur promets, pour ma part, une visite quand je reviendrai lors de l'Exposition, et nous repartons pour *New-York* où nous débarquons à neuf

heures et demie du soir pour, quelques minutes après, nous retrouver à l'excellent hôtel Brevoort, qui nous a laissé de si bons souvenirs.

5-9 janvier. — C'est avec un véritable bonheur que, lorsqu'en deux mois et demi on a parcouru plus de 7,000 milles, on s'arrête avec le sentiment qu'on va, pendant quelques jours, jouir d'un peu de repos.

C'est du moins ce que j'ai éprouvé dès le lendemain matin de mon retour à *New-York*. Ma satisfaction fut doublée quand j'appris que le ministre de France, *M. A. Bartholdi*, était aussi de son côté arrivé de Washington. Nous étions de vieilles connaissances et je le retrouvai avec un vif plaisir.

Après deux jours de *farniente* absolu, tantôt seul, tantôt avec quelqu'un de mes amis, je me remets à parcourir la ville de New-York et à voir ce qu'elle offre de curieux ou d'intéressant, et que je n'ai pas vu encore.

C'est ainsi que je visite plusieurs galeries de tableaux vraiment fort bonnes. Je citerai en première ligne celle de M. Belmont, qui contient d'excellentes toiles de Gallais, Knauss, Daubigny, Troyon, Meissonier, etc., et celle du richissime marchand dont j'ai déjà parlé lors de mon arrivée à New-York, M. Stewart, qui possède un grand nombre de tableaux, dont quelques-uns tout à fait de premier ordre, tels que le *Marché aux chevaux*, de Rosa Bonheur, le *Charmeur de serpents* de Fortuny, la *Table des enfants*, de Knauss, un Frère superbe, des Meissonier remarquables, etc.

C'est à de telles personnes, il faut le dire à leur honneur, que les Américains doivent l'épuration qui se produit peu à peu dans leur goût depuis plusieurs années et dont on peut se rendre compte par le choix de tableaux qu'on trouve chez le correspondant de la maison Goupil, à New-York.

Un autre jour, c'est chez Tiffany, le grand bijoutier de l'endroit, qui est en même temps orfèvre et vend des objets d'art de toute sorte, bronzes, porcelaines, etc., que nous dirigeons nos pas.

Je constate avec plaisir que la plupart des objets de vente qui n'ont pas été fabriqués dans le pays viennent de Paris. Mais ici ces objets atteignent des prix fabuleux. Telle assiette de porcelaine, par exemple, qui vaudrait rue de la Paix 30 ou 40 francs, est cotée 50 $, et tout est dans la même proportion. Les tarifs sont évidemment pour quelque chose dans ces prix exagérés. Mais si l'on ajoute aux frais de transport et d'assurance, qui sont considérables, le désir, bien naturel chez le vendeur, de vendre le plus cher possible, et chez beaucoup d'acheteurs, pour jeter de la poudre aux yeux, car c'est là un travers trop ordinaire chez les gens enrichis de la veille, un certain empressement à acheter le plus cher possible, on aura l'explication de la valeur insensée attribuée à la moindre bagatelle.

10 janvier. — Je vais visiter, dans la matinée, dans *Long Island,* avec le docteur Davesne, la portion nord de la ville de *Brooklyn* dont la population est de plus de 450,000 habitants, et qui n'est séparée de New-York que par l'étroit bras de mer connu sous le nom de *East River;* nous traversons en ferry-boat. L'aspect de la

rivière de l'Est, vue ainsi du bateau, est très animé. Des forêts de mâts s'élèvent sur les deux rives qui sont bordées de vastes constructions, usines, docks, etc. Les bateaux à vapeur, les ferries se croisent dans tous les sens. Débarqués dans le quartier de *Williamsburg*, nous remontons vers le nord et nous traversons le *Newton Creek* pour nous rendre à la verrerie d'un Français établi ici depuis 1855 et qui nous a invités à venir voir son établissement. *M. Doblemann*, arrivé comme simple ouvrier, est aujourd'hui propriétaire de la manufacture où il a débuté, payé à raison de 5 $ par jour. Il emploie plus de deux cents ouvriers et lutte sans trop de désavantage contre l'importation étrangère. Le sable qu'il utilise et qui est d'une grande beauté provient du *Massachusetts ;* mais la plupart des autres substances qui lui sont nécessaires, la soude notamment, il est obligé de les faire venir d'Europe.

Il n'y a rien de curieux dans la portion de *Brooklyn* où est située la manufacture de *M. Doblemann ;* mais je ne regrette pas ma course qui m'a procuré la satisfaction très grande de constater, une fois de plus, que ceux de nos compatriotes qui sont industrieux et intelligents peuvent réussir aussi bien que les Anglais ou les Allemands dans leurs tentatives dans ces pays neufs. On le conteste parce que trop souvent on oublie que le nombre des immigrants français n'est pas comparable à celui des immigrants anglais et allemands d'abord; puis que la classe des Français qui immigrent est généralement très inférieure. Nous ne sommes plus au temps des émigrations causées par les persécutions ou politiques ou religieuses, par le défaut de

sécurité pour les personnes ou pour la propriété. Aujourd'hui l'émigration n'est amenée que par la pauvreté générale de tout un pays et par le manque absolu de moyens d'existence pour ses habitants.

En somme, les États-Unis doivent à l'immigration non-seulement leur développement, mais même leur origine, car les premiers établissements faits en Amérique par les puissances de l'Europe n'eurent en réalité, qu'une durée éphémère et ils eussent disparu bien vite si l'immigration n'était venue leur donner une vie nouvelle.

Le rôle joué par l'immigration a donc été et est encore considérable ici, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner c'est le soin accordé à tout ce qui s'y rattache.

En revenant de *Brooklyn*, munis d'une autorisation spéciale, nous allons visiter le dépôt où débarquent les immigrants, vaste édifice circulaire qui jadis était un fort destiné à défendre l'entrée de l'Hudson et qui avant de recevoir sa destination actuelle, servit de salle d'opéra (1). L'organisation qu'on y trouve est des plus remarquables. On en lit, dans l'ouvrage de M. Simonin, intitulé *A travers les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique*, une description parfaite tirée d'une brochure fort intéressante qui m'a été donnée par un des membres de la commission et qui traite toute la question de l'immigration et en fait l'historique. Cette brochure, due à l'un des membres du conseil d'administration, a pour titre : « *Immigration and the Commissioners of Emigration of the state of New-York*, by Friedrich Kapp, one of the said Commissioners. »

(1) Cet édifice est devenu la proie des flammes en 1877. (*Note de l'auteur.*)

Je me contente donc de constater que, depuis 1874, en raison de l'état de crise où se trouvent actuellement les États-Unis, le mouvement d'immigration est considérablement ralenti. Le chiffre des immigrants débarqués depuis un an à New-York n'est pas de 100,000, c'est-à-dire le tiers à peine de ce qu'il a été il y a deux ans.

13 janvier. — Avant-hier, guidé par *M. Bierstadt*, le seul peintre américain, je crois, qui ait été décoré lors de l'Exposition de 1867, j'ai fait une tournée d'ateliers ; j'ai vu un certain nombre de toiles de mérite. L'école de Meissonier a à New-York un très bon représentant, *M. Irving*, dont le nom ne restera pas longtemps inconnu en Europe.

Hier, j'ai parcouru la partie centrale et la partie sud de *Brooklyn*. Les rues et les avenues sont larges et souvent bordées d'arbres de belle venue. Les maisons, dans la ville même, sont bien bâties ; dans les quartiers excentriques, il y a encore beaucoup de constructions en bois. Au sud-ouest de *Brooklyn*, dans une anse de la baie de New-York, se trouvent un immense bassin appelé *Erie Basin* et un autre moins grand qui reçoivent pendant l'hiver un nombre considérable de petits bâtiments côtiers. Plus à l'ouest se trouve un très beau parc, le *Prospect Park*. La rue la plus importante s'appelle *Fulton street*.

Ce matin, en compagnie, cette fois, de mes deux compagnons de voyage, je suis allé à *Jersey City*. Le ferry-boat nous a débarqués à *Hoboken*, un des faubourgs de la ville. Il n'est habité que par la population ouvrière ; il est mal construit et souvent de larges espaces déserts

séparent les maisons; dans les alentours il existe de véritables lagunes. Passant par les hauteurs connues sous le nom de *Berghen Heights*, à l'ouest, nous avons fait le tour de la ville. De ces hauteurs on a une vue admirable sur la baie de *Newark*, sur une portion de l'île de *Staten*, du *Staten sound* et de la baie de *New-York*. Puis, redescendant, nous avons traversé *Jersey City*. Cette ville offre peu d'intérêt, bien que sa population soit de plus de 90,000 habitants.

Rentrés à New-York, nous avons été prendre M. Belmont qui nous a invités à visiter son haras, situé dans *Long-Island*, à 3 milles de la mer et près du chemin de fer. Au bout d'une heure et demie de trajet, nous sommes descendus à *Babylon*, la station du *Nursery*, c'est le nom du haras; une voiture nous y a menés en quelques minutes et nous sommes arrivés pour dîner.

La portion de *Long-Island* que nous avons traversée est peu pittoresque. Le sol de l'île est plat et sablonneux, mais devient très fertile si on emploie des engrais. Les habitants se livrent principalement à la pêche et à la culture maraîchère. Ils vendent les produits de leur industrie à New-York.

14 janvier. — L'introduction du cheval de pur sang aux États-Unis n'est pas absolument récente et, cependant, il n'est qu'un très petit nombre de personnes, de ce côté de l'Atlantique, qui s'occupent d'élevage ou de courses. C'est, d'ailleurs, en général, plutôt au point de vue du jeu ou du sport qu'elles le font. La nécessité d'améliorer les races indigènes par l'infusion du sang pur ne s'est pas encore imposée à l'esprit des populations. Mais de même que cette nécessité s'est fait sentir tour à tour

chez les Anglais, chez nous, puis dans les diverses contrées de l'Europe, il arrivera un moment où elle se fera sentir en Amérique. Les Américains comprendront alors tout ce qu'ils doivent à ceux qui, les premiers chez eux, se sont occupés de l'élevage du cheval de pur sang.

On m'avait parlé de plusieurs haras importants aux États-Unis; mais celui de M. Belmont m'avait toujours été cité comme l'un des mieux entendus; aussi est-ce avec un vif sentiment de curiosité que je le visite.

L'installation est en tout point excellente. Le terrain ondulé est léger et bien exposé. Les paddocks sont vastes et les constructions pour abriter les juments et les poulains très bonnes. Les juments poulinières sont, en général, bien conformées; elles ont le rein large, l'épaule longue et inclinée, les jambes courtes, les genoux forts, de bons pieds, les jarrets intacts. Elles sont presque toutes d'un sang parfait; il suffira, pour en donner les preuves, de citer des juments comme *Toucques* par *Monarque* et *La Toucques; Bérénice* par *Stockwell; Camilla* par *King Tom; Fleur-des-Champs* par *Newminster*, et d'autres encore par *Bucaneer*, *Macaroni*, etc. Il y en a, en tout, vingt ou vingt-deux.

Les étalons ne m'ont pas plu autant. Il y en a trois: *Kingfisher*, un cheval bai par *Lexington* et *Eltham Lass*, grand et fort avec beaucoup de substance; *Ill Used* par *Breadalbané* et *Elmina*, assez *racing-like*, et un autre très médiocre à mon avis, *Count d'Orsay*.

Le lot de poulains et de pouliches ne déparerait aucun de ceux de Newmarket ou de Chantilly.

L'écurie d'entraînement, sous la direction de Jacob Pincus, se trouve à une portée de fusil de l'habitation.

Deux pistes, l'une en terre, l'autre en gazon, servent à galoper les chevaux.

Le Nursery est, en somme, un très bel établissement à tous égards.

Notre visite au haras terminée, nous nous rendons au chemin de fer, en nous arrêtant, toutefois, en route, à l'écurie d'entraînement de trotteurs la plus en renom actuellement. Les courses au trot sont encore le véritable sport national aux États-Unis. Mais j'avoue qu'il m'a laissé absolument froid; ces trotteurs sont à mon gré fort laids; les cracks du jour ne font pas exception; ils atteignent, néanmoins, parfois une valeur considérable, et on me montre telle jument qui, me dit-on, peut faire le mille en 2′14″ 3/10 et dont le propriétaire ne se dessaisirait pas quand on lui en offrirait 25,000 $.

Nous rentrons en ville à temps pour nous rendre à l'aimable invitation à dîner qui nous a été adressée par le ministre de France.

Tous les jours, d'ailleurs, depuis notre retour à New-York, nous avons été conviés à dîner : d'abord par M. Belmont; puis par M. B***; M. Purdy le vice-président du Jockey-Club; Mrs. P*** S***, dont la fille a eu un succès si mérité à Londres, l'année dernière; *M. Bennet*, le propriétaire et l'éditeur du plus grand journal publié aux États-Unis. Après-demain, nous dînerons chez M. Stewart, chez lequel nous rencontrerons *M. Tilden*, le gouverneur de l'État, dont il est parlé comme candidat à la présidence, et d'autres notabilités politiques.

Dans une cité comme New-York, la métropole d'un grand pays, il y a évidemment beaucoup de choses

qu'il faut chercher à connaître, et les mœurs, les habitudes, le genre d'esprit des habitants ne sont pas ce qu'il y a de moins important. C'est là souvent une tâche difficile et ingrate; mais tel n'est pas le cas ici où la société montre pour l'étranger une hospitalité cordiale et une obligeance qu'on rencontre rarement ailleurs.

XIV

WASHINGTON — ANNAPOLIS — BALTIMORE

17-24 JANVIER.

De New-York à Washington. — Washington. — Annapolis. — L'École navale. — Baltimore. — Le Capitole. — La Maison Blanche. — Résultats de la perversion des institutions. — Ce que bien des gens pensent de la République.

17 janvier. — A neuf heures et demie du matin, départ pour *Washington*. C'est à *Jersey-City*, après avoir traversé l'Hudson en ferry-boat, que nous prenons le chemin de fer. Le pays que parcourt le *Pennsylvania Railroad* est riche et si habité qu'il semble que jusqu'à Philadelphie, quand on est en dehors des villes, on ne sorte pas de ces villages qui, comme aux environs de Paris ou de Londres, servent en quelque sorte de faubourgs aux faubourgs de ces grandes cités. La voie ferrée passe d'abord au milieu même des rues de *Jersey-City*, puis, laissant à notre droite d'immenses ateliers d'horlogerie, nous traversons la petite rivière d'*Hackensack* et nous arrivons à *Newark*, une des villes les plus importantes de l'État de *New-Jersey*. Sa population est de plus de 120,000 habitants; les manufactures et les fabriques y sont en nombre considérable. Ici encore le train parcourt lentement une partie des rues de la

ville, la cloche que porte la locomotive sonnant à toute volée pour annoncer son passage. Un peu plus loin, nous arrivons à *Elizabeth*, cité plus petite que *Newark*, mais mieux construite et plus coquette, puis à *Rahway*. De tous côtés on aperçoit des villas entourées de jardins et de vergers, et de jolis cours d'eau. Encore quelques villes manufacturières et nous entrons à *Trenton* sur la rive gauche du *Delaware;* c'est, comme je l'ai déjà dit, la capitale de l'État de *New-Jersey;* sa population est d'environ 25,000 âmes.

L'État de *New-Jersey* est une sorte de péninsule. Son sol est assez accidenté au nord et au nord-ouest, mais il est plat et souvent marécageux dans les autres parties. Ses principales ressources sont le commerce, les manufactures et les fabriques.

Un grand pont construit sur le *Delaware* donne passage en *Pennsylvanie;* la ligne ferrée court pendant quelque temps, en le côtoyant parfois, parallèlement au *Delaware;* puis traversant le *Schuylkill* dans *Fairmount Park*, elle entre à *Philadelphie;* la station est située dans le quartier le plus manufacturier.

En quittant *Philadelphie*, un trajet de vingt minutes environ nous ramène sur les bords du *Delaware;* nous passons à *Chester*, où l'on construit chaque année un nombre considérable de navires, puis bientôt nous arrivons dans une région de pâturages très riches. Nous avons pénétré dans l'État de *Delaware*, dont la capitale est *Dover*. C'est un des plus petits de l'Union, mais l'agriculture y fleurit aussi bien que le commerce et l'industrie.

Le chemin de fer traverse, sur des ponts en bois, suc-

cessivement un certain nombre de petites criques, puis il entre à *Wilmington*. C'est une ville de 30,000 âmes environ où le commerce, les manufactures, les chantiers de construction de navires sont dans une situation très prospère. Le pays que nous traversons ensuite est plus accidenté, plus boisé, mais offre toujours une apparence de richesse très grande. Après *Newark*, célèbre par ses établissements d'instruction, nous entrons dans le *Maryland*.

La première ville appartenant à cet État qui se trouve sur notre route, est *Elktown* d'où l'on aperçoit le fond de la baie de *Chesapeake*. La contrée, très accidentée, paraît très fertile. Après avoir traversé une crique assez large, le chemin de fer s'engage sur une suite de remblais d'où l'on jouit d'une vue superbe sur la baie; puis on arrive à la *Susquehanna*, large en ce point d'un mille environ et qu'on traverse sur un pont dont la construction a une apparence assez lourde; c'est ici l'un des points les plus réputés pour la chasse du fameux *canvas-back*, ce canard qui, pour la saveur, n'a d'égal nulle part et qui doit la délicatesse de sa chair au céleri sauvage dont, au moment où on le chasse, il fait spécialement sa nourriture. Deux grands ponts jetés l'un sur le *Bush River*, l'autre sur le *Gunpowder River*, dont les estuaires marécageux attirent beaucoup de chasseurs, donnent passage à la voie ferrée, et bientôt, laissant à notre gauche la baie que nous pouvons admirer pendant quelques instants dans toute son étendue, notre train fait son entrée dans un des faubourgs de *Baltimore*. — Quelques minutes d'arrêt seulement, et il reprend sa marche; nous parcourons une

contrée toujours très coupée, avec de nombreuses clôtures, des champs bien cultivés, des prés, des bois qui semblent exploités avec un certain soin; laissant à notre gauche, à *Odenton*, la ligne qui mène à *Annapolis*, la capitale du *Maryland*, nous entrons dans le *District fédéral de Columbia*, qui ne comprend que *Washington* et son territoire, et qui appartient à toute l'Union. Nous traversons sur un pont en charpente le *Eastern Branch*, affluent du *Potomac*, qui offre un joli coup d'œil avec son large cours et les collines boisées qui le bordent et nous arrivons à *Washington*.

Deux heures après, nous étions assis à la table de l'aimable ministre de France, avec *M. Bristow*, le ministre des finances des États-Unis et deux membres de la légation, *MM. Boutton*, attaché, et *Déjardin*, chancelier.

18 janvier. — M. Boutton s'est offert pour me faire parcourir la ville; j'ai accepté et, de bonne heure, nous nous mettons en route ensemble. *Washington* est située sur la rive gauche du *Potomac*, au confluent de ce fleuve et de la rivière qui porte le nom de *Eastern Branch*. Sa population est d'environ 150,000 habitants. Le commerce y est peu considérable, bien que son port soit excellent. De larges avenues, souvent plantées et bordées de maisons élégantes et bien construites, des rues droites où l'air circule sans difficulté et où les maisons ont bonne apparence, mais où l'on voit fort peu de boutiques et où le mouvement est nul pour ainsi dire, donnent à la ville où est établi le siége du gouvernement des États-Unis, un certain air de ressemblance avec Versailles. Les voies publiques sont

bien entretenues, chose à noter ici. L'artère importante est *Pennsylvania avenue* qui passe au pied du *Capitole*, et sur laquelle se trouvent le ministère des finances, la *Maison Blanche*, les constructions nouvelles où sont installés les ministères des affaires étrangères, de la marine et de la guerre, et qui finit à *George town*. Malheureusement la portion comprise entre le Capitole et le ministère des finances est mal construite. On rencontre à Washington des squares nombreux ; quelques-uns sont ornés d'une statue élevée à la mémoire de quelque citoyen célèbre, mais ces statues sont généralement d'une exécution détestable. Deux des plus connues sont celles du général *Scott*, le héros de la guerre du Mexique et celle du général *Andrew Jackson*.

Cette promenade matinale n'avait pas d'autre objet que de me permettre de prendre une idée générale de la ville et de sa topographie. Mon but atteint, nous rentrons à la légation et je consacre le reste de la journée à quelques visites. Le soir, chez le ministre de France, nouveau dîner où je me retrouve avec une vieille connaissance de Paris, le comte *Hoyos*, ministre d'Autriche-Hongrie aux États-Unis et sa gracieuse femme, et où je rencontre quelques personnes marquantes de Washington.

19 janvier. — Avant l'aube, je pars pour *Annapolis*, reprenant la route par laquelle nous sommes venus jusqu'à *Odenton*, où je m'embarque sur le *Annapolis et Elkbridge R. R.*, qui n'a qu'une voie et s'arrête volontiers au gré des voyageurs. Après avoir traversé un pays assez coupé, cultivé dans certaines parties, dans d'autres couvert de bois de chênes et de pins, j'arrive à la capitale

du *Maryland*. C'est une petite ville de 6 à 7,000 âmes sur la rive sud de la rivière *Severn* et qui n'offre rien de remarquable en dehors de l'École navale ou *U. S. Naval Academy*. J'ai apporté de France une lettre d'introduction pour l'amiral *Rodgers* qui commande l'École et il veut bien, après m'avoir fait parcourir l'établissement pour m'en faire voir l'ensemble, me confier aux différents chefs de service qui, successivement, me font voir les choses de leur ressort, en détail.

La bibliothèque est assez considérable et bien pourvue en ouvrages de mathématiques, de physique, de chimie, de mécanique, d'art militaire, d'histoire naturelle, d'histoire, etc. Une salle de lecture y est jointe. Le musée des machines renferme un grand nombre de modèles; les plus importants peuvent être mis en mouvement par une machine à vapeur qui a été établie à cet effet. Dans le musée naval, qui est des plus complets, un petit vaisseau d'une vingtaine de pieds de long, muni de tous ses agrès, permet au professeur de donner ses démonstrations avec les plus grands détails. Dans les laboratoires de physique et de chimie, chaque élève a sa place et est appelé à mettre en pratique les instructions données dans les cours. Je termine ma visite par l'observatoire où se font les cours d'astronomie, le musée d'armes, le gymnase, les salles d'escrime. L'établissement peut couvrir une étendue d'au moins soixante acres. Les différents bâtiments sont disposés autour d'un terrain arrangé en jardin, avec de beaux arbres, des statues des grands hommes de la marine américaine. L'amiral commandant habite une maison particulière. Les autres bâtiments renferment, en dehors des

musées, les logements des officiers, les salles de cours, la chapelle, les logements des cadets, etc.

Il y a à Annapolis environ 400 élèves ou cadets. Ils sont nommés par le ministre de la marine, sur la présentation des membres du Congrès ou des délégués, chacun ayant le droit de présenter un candidat, mais qui doit appartenir au district ou au territoire qu'il représente. Il y a en outre un cadet pour la Colombie et dix autres qui sont nommés par le président.

Chaque année, vers le commencement de mars, les membres du Congrès ou les délégués sont prévenus s'il y a une vacance à remplir pour le district ou le territoire qu'ils représentent. Au bout d'un certain délai, le ministre, si personne ne lui est présenté, a le droit de faire le choix lui-même.

Les candidats en arrivant passent un examen et doivent présenter un certificat de moralité, être âgés de quatorze ans au moins et de dix-huit ans au plus. Naturellement ils doivent remplir les conditions physiques qu'on exige en pareil cas. Les connaissances requises sont très limitées. Il faut savoir lire, écrire, l'orthographe, la géographie, la grammaire anglaise, l'arithmétique jusques et y compris la théorie du plus grand commun diviseur et du plus petit commun multiple et l'extraction de la racine cubique.

La durée du cours est de quatre ans. En entrant, les cadets signent un engagement à servir pendant huit ans. Ils reçoivent une solde de 500 dollars par an, avec laquelle ils doivent subvenir à tous leurs besoins.

Pendant l'été, il est fait un voyage d'instruction pratique sur une frégate qui est pendant le reste de l'année

à l'ancre près de l'École. Un autre navire hors de service est utilisé pour l'exercice du canon, qui se fait avec des pièces légères appropriées spécialement à cet usage.

En dehors des cadets qui se destinent à la marine, l'École d'Annapolis reçoit aussi des cadets ingénieurs pour les constructions navales. Il ne peut y en avoir plus de vingt-cinq désignés par an. Ils doivent avoir seize ans au moins et vingt ans au plus. Les demandes d'admission peuvent être directement faites par le candidat ou par toute autre personne. La durée des études est de quatre ans, plus deux ans de service à la mer. La solde est, comme pour les cadets de la marine, de 500 dollars par an. Les connaissances exigées pour l'admission sont sensiblement les mêmes aussi. On ne demande en plus qu'un peu de physique, l'algèbre jusqu'aux équations du premier degré et le dessin.

La tenue des cadets est excellente. Ils vivent en chambre par deux ou trois. Leur mess est soigné et la nourriture abondante. Les officiers mariés vivent dans de petites maisons indépendantes les unes des autres et très confortables. Les autres ont un mess et un club à leur disposition.

L'École a été fondée en 1845 sur l'emplacement où se trouvait autrefois le palais du gouverneur de l'État de *Maryland*. C'est même dans cette construction qu'a été établie la bibliothèque. Le gymnase a été installé dans le vieux fort *Severn;* certains jours, en hiver, on le transforme en une salle de bal où s'empressent toutes les belles dames de *Washington* et de *Baltimore*.

En finissant ma visite, je m'arrête à la bibliothèque où, dans un rapport adressé au ministre de la marine,

je constate que la marine militaire des États-Unis compte actuellement 175 *navires* avec 1,282 *canons*, 8,500 *matelots* et 1,254 *officiers*.

Puis je vais prendre congé de l'amiral Rodgers; au même moment arrive le nouveau gouverneur de l'État, *M. Carrol*, qui vient officiellement voir l'École. M. Rodgers m'invite à prendre part au lunch qu'il va lui offrir. J'accepte, mais, à mon grand regret, au bout d'une heure je me vois forcé de regagner la gare et de rentrer à *Washington*, où m'appelle un engagement à dîner chez l'attorney général.

C'est à *Annapolis Junction* que je quitte cette fois la ligne qui dessert spécialement Annapolis, et je rentre par la ligne de *Baltimore* et *Ohio*. Cet embranchement traverse les deux rivières de *Little-Patuscent* et de *Big-Patuscent* qui se jettent dans la baie de *Chesapeake*, un peu au-dessus du *Potomac*, et parcourt une région très verte, où abondent les vergers, les prairies ondulées et des manufactures dispersées çà et là.

20 janvier. — Visite à *Baltimore*, la ville la plus importante du *Maryland* et l'une des plus commerçantes des États-Unis. Là encore nous trouvons un accueil des plus gracieux. Il y a grand bal ce soir, donné par les membres du principal club, et on nous y invite. La journée, nous la passons à parcourir la ville.

Baltimore est située sur un estuaire du *Patapsco*, à quelque distance de la baie de *Chesapeak*. Son port est excellent. Les minerais de cuivre, les bois, les charbons, les viandes, les tabacs, les sucres, les cotons sont, avec les grains, les cuirs et les laines, les principaux articles de commerce. Pour donner une idée de l'importance de

Baltimore au point de vue du commerce d'exportation des grains seulement, il me suffira d'un chiffre : les entrées aux élévateurs enregistrées dans la journée d'hier s'élèvent à 123,200 bushels de grains. Il y a aussi à Baltimore de nombreuses usines métallurgiques et des manufactures considérables. La population s'élève à plus de 300,000 âmes.

La ville a un aspect pittoresque qui diffère absolument de celui des autres villes que j'ai vues jusqu'ici en Amérique. Elle est construite sur une série de collines; les rues ne se coupent pas à angle droit et ne partagent pas la cité en fractions régulières. On y voit aussi un certain nombre de monuments, d'églises, qui sont moins effacés qu'ailleurs.

La rue importante, *Baltimore street*, est garnie de nombreuses boutiques et de magasins de bonne apparence. C'est dans cette rue que se trouvent les différents orfèvres qui ont une réputation dans tous les États-Unis pour la façon dont ils travaillent l'argent au repoussé. J'ai visité plusieurs de leurs magasins; les modèles sont généralement médiocres, mais l'exécution est tout à fait remarquable.

Le soir, après avoir dîné au *Maryland Club*, nous nous rendons au théâtre où se donne le bal auquel nous avons été conviés. La réunion est nombreuse et choisie; la plus grande partie du corps diplomatique venue de Washington s'y trouve représentée; c'est qu'un bal à Baltimore est toujours une chose très courue, non seulement parce qu'il est difficile de voir une société plus aimable et plus accueillante, mais encore, parce qu'on admet généralement que les femmes ici luttent

sans désavantage avec celles de Saint-Louis pour la suprématie comme beauté.

21-24 janvier. — Rentré de bonne heure à *Washington*, dont je n'ai fait encore que prendre une connaissance topographique, je me mets en devoir de visiter ce qui mérite d'être vu. Le *Capitole* d'abord. — Sa façade ouest est tournée vers la ville; mais la façade principale est du côté opposé. Celle-ci se compose, au centre, d'un large colonnade en arrière de laquelle s'élève un dôme immense et de deux ailes. Le dôme produit un grand effet; mais, en réalité, il est hors de proportion avec le reste de la construction; il est en fer; la partie du bâtiment qui le supporte et la colonnade sont en pierre de taille; les deux ailes de droite et de gauche, en marbre. Un large escalier en pierre, au haut duquel se trouvent deux groupes en marbre, donne accès à la colonnade, sur laquelle s'ouvre une grande porte en bronze par laquelle on entre dans le Hall, vaste pièce circulaire décorée de bas-reliefs et de panneaux historiques, tandis qu'une fresque qui représente l'Apothéose de Washington décore la coupole. Un couloir assez large mène du Hall à la salle des séances du *Supreme Court;* c'est un hémicycle orné de colonnes et de bustes des anciens présidents de cette cour. Si l'on continue vers le nord, on arrive à la salle du Sénat; un escalier et des couloirs décorés de tableaux historiques et de quelques statues permettent de monter aux tribunes. La salle est disposée pour contenir les sénateurs sur trois rangs en demi-cercle; l'acoustique m'en semble médiocre. Du côté opposé à la salle du Sénat se trouve celle des députés; on y arrive par

un corridor décoré comme le précédent. La salle des députés est vaste et disposée pour contenir plus de trois cents membres, rangés en demi-cercle sur plusieurs rangs. Les murs sont décorés de tableaux.

C'est dans les ailes que se trouvent installés, d'un côté le Sénat, et, de l'autre, la Chambre des députés. Ces ailes sont de construction récente, en marbre, comme je l'ai dit tout à l'heure; l'architecte qui en a fait le plan semble s'être inspiré des bâtiments du garde-meuble à Paris.

Placé sur une hauteur dont la base et le terrain avoisinant ont été disposés en square, le Capitole produit en somme un assez imposant effet.

Après le Capitole, je visite le *Navy Yard*, le *State department* et la galerie *Corcoran*. — Le Navy Yard, situé sur l'*Eastern Branch*, n'offre rien de remarquable; un seul bâtiment en partance s'y trouve; il est armé de torpilles et va sortir pour faire des expériences. L'un des officiers du bord a l'obligeance de me montrer tous les détails de l'aménagement intérieur. — Au *State department*, ou ministère des affaires étrangères, je comptais faire une visite à *M. Fish*, il est sorti; son secrétaire, *M. Russel*, me fait parcourir les bureaux. — La galerie *Corcoran*, qui a été offerte à la ville par un banquier de ce nom, renferme quelques bons tableaux, mais en petit nombre; un beau buste en marbre de Napoléon Ier par Canova, et une salle de reproduction en plâtre des plus belles statues connues.

Le lendemain, dans la matinée, avec mes compagnons de voyage, cette fois, je vais visiter le ministère des finances. La façade nord donne sur un jardin public; du

péristyle on a une belle vue sur le Potomac; mais la construction, d'ordre ionique, est trop massive. Les ateliers où se fabriquent les greenbacks méritent une mention spéciale; les travaux y sont exécutés avec une perfection rare; la majorité des ouvriers employés sont des femmes.

Une autre installation qui vaut la peine qu'on lui consacre quelques instants, c'est le *Army Medical Museum*. Au premier étage est rassemblé un nombre extrêmement considérable de documents médicaux datant principalement de la guerre de sécession. Le Musée proprement dit occupe le troisième étage. C'est un des plus complets dans le genre; on prétend qu'il s'y trouve plus de 16,000 spécimens classés de blessures et de maladies diverses qui se sont produites pendant la guerre. Le médecin en chef qui nous accompagne, le docteur Davesne et moi, nous montre de curieuses épreuves de photographie, obtenues à l'aide d'un microscope solaire, des effets produits par les diverses maladies; ces photographies doivent prendre place dans un grand ouvrage en cours de publication. Le *Army Medical Museum* renferme aussi une collection importante de crânes et de squelettes d'Indiens, d'une grande utilité pour les travaux d'anatomie comparée.

Mais le temps presse et j'abandonne le docteur Davesne à ses études; je me hâte de rejoindre notre excellent ministre qui doit nous présenter, le baron de Rothschild et moi, au Président. Il y a réception à la *Maison Blanche* et, quand nous arrivons, une partie des salons est déjà envahie; je me hâte d'ajouter qu'ils sont en petit nombre et de dimensions peu considérables; une jolie galerie

règne dans toute la longueur du bâtiment; c'est sur cette galerie que s'ouvrent les salons et la salle à manger, à la suite de laquelle on pénètre dans une serre qui n'offre non plus rien de remarquable. Notre présentation effectuée, après quelques instants de conversation avec diverses personnes que nous connaissions, nous nous empressons de sortir pour éviter la cohue d'un public nombreux qui vient défiler devant le général *Grant* et sa femme, serre la main du premier avec une énergie qui doit bien fatiguer le chef de l'État et celle de Mrs. Grant avec un peu plus de réserve; quelques-uns même se contentent de la saluer.

L'architecture de la *Maison Blanche* rappelle avec moins de légèreté et de grâce le palais de la Légion d'honneur. Une colonnade d'ordre ionique orne la façade d'entrée sur l'avenue de Pennsylvanie; de l'autre côté règne une façade de même ordre semi-circulaire. La construction est simple et, au total, sans importance.

Quelques instants passés à l'*Observatoire de la Marine*, qui renferme un des plus grands télescopes connus, au *Patent-Office*, où se trouvent rassemblés tous les modèles de machines, d'appareils de tous genres, etc., pour lesquels il a été pris des brevets et, enfin, au Jardin botanique, d'une étendue fort restreinte, et j'ai vu tout ce que Washington offre de plus ou moins curieux.

Dans les environs, il faut citer la petite ville de *George town* et le *Soldiers' Home*. *George town* n'est séparée de Washington que par le *Rock-Creek*. Sa population est d'environ 12,000 âmes. Ce n'est en réalité qu'un faubourg de *Washington*. Sa situation, sur une série de hauteurs qui dominent la vallée du *Potomac*, est des plus pit-

toresques. La seule chose remarquable qui s'y trouve est une Université catholique importante dirigée par les jésuites.

Le *Soldiers Home* est à 3 milles de Washington ; c'est là que sont recueillis les invalides de terre et de mer des États-Unis. Les constructions, un peu massives peut-être, sont dispersées dans un beau parc de 400 acres environ situé dans une position exceptionnelle. Ce parc, bien dessiné et entretenu sert, au printemps, de but de promenade à la société élégante.

Pendant le court séjour que je viens de faire à Washington, je me suis rencontré avec la plupart des hommes marquants du gouvernement. — M. Bristow ministre des finances, un esprit des plus distingués, *M. Pierrepont* l'attorney général, le ministre d'Autriche, le ministre de France, en m'invitant à dîner, m'ont donné également l'occasion de causer avec beaucoup de personnes bien renseignées ; et malheureusement je suis forcé de conclure de tout ce que j'ai entendu que ce n'est plus, ainsi que je m'en doutais d'ailleurs, qu'à l'état de souvenir qu'on trouve encore aux États-Unis les croyances sérieuses, les mœurs sévères d'autrefois. La liberté tourne à la licence, et le gouvernement populaire est dénaturé par les passions mauvaises.

Les États-Unis ont sans doute mérité les éloges qui leur ont été largement octroyés ; mais, aujourd'hui, il est incontestable que le vol, la dilapidation, la vénalité, la prévarication y règnent dans des proportions inconnues jusqu'ici. Je ne parlerai pas des mœurs, laissant

de côté ce sujet délicat. Et ces résultats de la perversion des institutions se font sentir jusque dans les plus hautes sphères du gouvernement. Tantôt c'est le ministre de l'intérieur Delano qu'on est forcé de destituer pour sa complicité dans les vols dont ses subordonnés se sont rendus coupables vis-à-vis des Indiens des réserves. Tantôt c'est toute l'administration des finances, à commencer par le général Mac-Donald l'inspecteur général, et William Avery le directeur, qui est traduite en justice pour, de concert avec les principaux distillateurs de l'Union, avoir fraudé l'État (1). Tantôt ce sont les membres de telle ou telle législature qui ont été achetés pour faire passer tel bill ou tel autre.

Et tout cela est connu — on en parle publiquement dans les journaux, dans les salons, dans la rue — et personne ne paraît s'en émouvoir. Il semble vraiment que chacun se dise qu'il pourra advenir telle ou telle circonstance où cet état de choses lui sera profitable et que, par suite, il est préférable de ne rien changer.

Ah! messieurs, qui prônez à tout propos les institutions américaines, si vous parliez en connaissance de cause, vous n'inviteriez pas tant ceux que vous voulez convertir à venir ici chercher des exemples. Sans le vouloir, vous donnez bien beau jeu à vos adversaires, et, s'ils voulaient en prendre la peine, que de faits ils pourraient mettre sous vos yeux qui feraient une brèche sensible dans vos théories! Que de fois n'ai-je pas entendu dire ici même, par des personnes haut placées

(1) Quelques mois plus tard, on a dû destituer également le ministre de la guerre et le représentant des États-Unis auprès d'une grande puissance. (*Note de l'auteur.*)

dans l'administration, que la constitution actuelle n'est acceptée que parce qu'elle *est !* Combien de gens sont dégoûtés de la République et l'avouent franchement, Combien regrettent l'absence d'un pouvoir fort, capable de mettre de l'ordre dans les affaires !

Vous tous qui citez l'Amérique à tout propos, avant d'en rien dire allez-y d'abord, faites parler les habitants et écoutez-les !

XV

UN TROISIÈME SÉJOUR A NEW-YORK

25-28 JANVIER.

Une visite à quelques établissements hospitaliers et au Pénitencier de New-York. — Leur organisation. — La société en Amérique. — Départ de mes compagnons de voyage pour l'Europe.

25 janvier. — Le docteur Davesne était très désireux, avant son départ, de visiter les hôpitaux de New-York ; j'en avais moi-même fort envie, ayant entendu souvent vanter leur organisation. A notre retour de Washington, nous avons trouvé, en réponse à la demande que j'avais faite, une lettre de *M. Wickham*, le maire de la ville, m'annonçant qu'un des membres de la Commission de surveillance se mettrait à notre disposition pour nous faire visiter les hôpitaux et les prisons le jour qu'il nous plairait. Mes deux compagnons de voyage s'embarquant demain pour l'Europe, nous avions fait répondre hier soir que nous serions heureux que cette visite pût se faire aujourd'hui. Conséquemment, vers dix heures ce matin, *M. Brennan*, l'un des trois *Commissioners of public charities and corrections*, vint nous prendre le docteur et moi.

Les établissements hospitaliers et les prisons de New-

York occupent presque tous une situation exceptionnelle au point de vue de la salubrité et de la facilité de la surveillance, étant pour la plupart installés sur quelqu'une des îles qui se trouvent dans le *East River*.

Un ferry-boat qui, à certaines heures de la journée, fait ce voyage nous débarque d'abord à *Ward's Island*. Pour nous y rendre, nous passons devant les récifs connus sous le nom de *Hell Gate*, à la destruction desquels on travaille en ce moment, afin de permettre aux navires d'arriver du nord à New-York sans longer la côte.

Dans *Ward's Island* se trouvent une maison d'aliénés hommes et un hôpital homéopathique.

La maison d'aliénés renferme aujourd'hui 610 individus. A sa tête, comme directeur et médecin en chef, est le docteur *A.-E Macdonald* qui porte le titre de *Resident physician*. Son autorité s'étend sur tous les employés sans exception, infirmiers et ouvriers; il doit maintenir la discipline et le bon ordre et, avec l'assentiment du *Conseil des Commissioners*, il peut interdire pour un laps de temps quelconque à un employé fautif l'exercice de ses fonctions. Il est chargé exclusivement, avec les internes qu'il a sous ses ordres, du traitement des malades; il les visite chaque jour, ou plus souvent s'il est nécessaire, et veille à l'exécution stricte de tout ce qu'il ordonne au point de vue des soins exigés par chacun des aliénés, de leur bien-être, de la propreté, etc. Un registre *ad hoc* porte en face de chaque nom, chaque jour, ce qui a été prescrit pour le sujet. C'est encore le médecin directeur qui fixe les heures de visite; nul ne peut voir un malade sans son autorisa

tion, et n'est, par suite, admis que sur présentation d'un billet signé par lui.

Dans les trois jours qui suivent l'entrée d'un malade, le médecin directeur consigne sur un registre spécial son rapport et, de temps en temps, il note les observations qu'il a pu faire sur la santé de l'aliéné, sur les effets du traitement qu'il a ordonné, etc.

En cas de décès, il prévient la famille ou les amis. S'il n'y a ni famille, ni amis, c'est le *Conseil des Commissioners* qu'il prévient.

Les internes ou *assistant physicians*, au nombre de quatre, sont nommés par le *Conseil des Commissioners* sur la proposition du médecin directeur et après avoir subi un examen. La durée de leur service est d'un an; ils vivent à l'hôpital où ils sont défrayés de tout; mais ils ne reçoivent pas d'appointements. Chacun est chargé d'un certain nombre de salles; ils sont responsables du traitement et des soins donnés dans leurs salles respectives. Ils accompagnent le médecin directeur dans ses visites et le renseignent sur tout ce qu'ils ont pu observer.

Un employé est chargé de la surveillance générale sous les ordres du directeur et de toutes les distributions autres que celles des médicaments. Celle-ci se fait par l'entremise d'un pharmacien chargé en outre de leur préparation. Il ne doit délivrer les doses qu'une par une.

Un secrétaire tient les livres et la comptabilité.

Un mécanicien est chargé des appareils à eau, de chauffage, d'éclairage, etc.

Les infirmiers sont au nombre de deux par salle.

Il y a enfin un veilleur nuit et jour pour prévenir en cas de désordre ou d'incendie, des cuisiniers, des blanchisseuses, etc.

Une femme de charge surveille les femmes qui sont préposées à l'entretien du linge et de la literie. Elles sont en petit nombre et ne voient jamais les fous. Cette prescription est sévèrement observée et a produit un excellent résultat.

Des prêtres des différents cultes sont attachés à l'établissement.

On use rarement de moyens coercitifs. La camisole de force est remplacée par un manchon en cuir qui tient les mains de l'aliéné.

L'hôpital a été ouvert il y a quatre ans; il renferme quinze salles sur lesquelles s'ouvrent les cellules. Une propreté remarquable règne partout.

Le chauffage, le blanchissage, la cuisson des aliments se font à la vapeur; deux machines de 30 chevaux-vapeur chacune, amènent l'eau de la ville sur le toit de l'hôpital d'où elle est envoyée aux différents étages. Il y a dans l'établissement une salle de bains turcs.

Le médecin en chef est défrayé de tout et reçoit 2,000 dollars par an; mais il n'a pas de clientèle en ville. Il a le droit de renvoyer un malade quand il croit la guérison effectuée, en se faisant approuver par le Conseil des *Commissioners*.

En vertu d'une loi passée le 12 mai 1874, nul ne peut faire entrer qui que ce soit comme aliéné dans cet hôpital ou dans toute autre institution analogue, sans un certificat émanant, sous la foi du serment, de deux médecins remplissant certaines conditions prévues. Il faut,

en outre, qu'il soit certifié par un juge que les médecins remplissent bien ces conditions. Nul ne peut être renfermé comme aliéné pendant plus de cinq jours à moins que, pendant ce délai, le certificat d'aliénation ait été approuvé par un juge ou par un jury convoqu é pa lui.

Il résulte des observations faites à l'hôpital de *Ward's Island* que c'est chez les Irlandais que se produit le plus grand nombre de cas de folie, puis chez les Américains et chez les Allemands. Le plus souvent ce sont des victimes de l'intempérance.

En sortant de l'hôpital des aliénés, nous nous dirigeons vers l'hôpital *homœopathique*. Il renferme aujourd'hui 431 malades. Il y a 440 lits, mais on pourrait aisément en faire tenir 160 de plus. Trois internes et quatre chirurgiens sont attachés à cet établissement. On y compte neuf infirmières et sept infirmiers.

En dehors des malades ordinaires, l'hôpital renferme dans un bâtiment spécial 150 aliénés et dans un autre un certain nombre d'individus envoyés là par jugement pour ivresse incorrigible et pour un temps qui peut varier entre huit jours et un an, ou qui d'eux-mêmes sont venus demander un asile où ils soient à l'abri de leur funeste entraînement; ils sont alors reçus moyennant une légère rétribution.

Le médecin directeur qui porte, comme celui de l'hôpital des aliénés, le titre de *Resident Physician*, a les mêmes droits et les mêmes attributions, à peu de chose près, que lui. L'hôpital homœopathique est divisé en diverses sections suivant le genre de maladies et mérite tous les éloges pour son organisation et sa bonne tenue.

Notre visite à Ward's Island terminée, le ferry vient nous prendre et nous passons dans *Blackwell's Island.*

C'est d'abord le magasin général où se font toutes les distributions qui attire notre attention. J'y vois des chaussures, des chaises, des colliers de chevaux fabriqués par les prisonniers et qui reviennent à un bon marché fabuleux. Les denrées servant à l'alimentation sont emmagasinées ici; elles sont toutes, en général, de bonne qualité. Pour les prisonniers, en guise de café, on se sert de seigle, grillé d'abord, comme on grille le café. J'ai goûté de l'infusion obtenue avec ce seigle et de la chicorée; ce n'était vraiment pas mauvais, et, la différence de prix étant considérable, l'essai mériterait peut-être d'être tenté chez nous.

Pour tout ce qui n'est pas fait directement sous le contrôle des *Commissionners of Public Charities and Correction* et qui est nécessaire à l'alimentation ou à tout autre objet, pour, par exemple, toutes les matières premières qui doivent être employées sous leur contrôle, les fournisseurs font leurs offres par soumission cachetée.

Quittant le magasin général, nous passons à l'hôpital des aliénés femmes, qui peut contenir actuellement près de 1,100 malades. Cinq médecins sont attachés à l'établissement. L'organisation est la même que dans l'établissement de *Ward's Island* pour les hommes. Une modification toutefois à signaler : c'est l'emploi, pour les aliénées tranquilles, de grandes salles qui servent en même temps de dortoirs, dans des baraques en bois, analogues à celles qui ont été employées par nos hôpitaux pendant la guerre de 1870. Les résultats de cet

essai, d'ailleurs tout récent, ont été si satisfaisants qu'on construit de nouvelles baraques. Les salles auxquelles sont attachées deux infirmières par salle contiennent 60 lits.

Une baraque extérieurement analogue aux autres, a été intérieurement installée en salle d'exercice et de théâtre. Une fois par semaine il y est donné une représentation ou un concert.

Un peu plus loin nous entrons au *Work-house*, destiné aux vagabonds, aux ivrognes, etc... Il y entre en moyenne, par an, de 22 à 25,000 individus. Aujourd'hui le *Work-house* en renferme 1,311 dont 700 femmes. C'est pour ivresse que le plus grand nombre sont détenus.

D'après la loi, une amende de 10 $ est imposée à quiconque est trouvé en état d'ivresse sur la voie publique et n'est pas coupable d'autre méfait; à défaut de payement, l'amende est remplacée par un emprisonnement de dix jours. Malgré sa sévérité, la loi n'a pas fait décroître le nombre des ivrognes et ce sont des ivrognes invétérés qui forment la majorité de la clientèle de l'institution. Ils arrivent envoyés par le magistrat, vêtus de guenilles, couverts de vermine, malades de leurs excès. Ils sont habillés aux frais de la ville, soignés, et quand ils sont guéris et relaxés, c'est pour recommencer bientôt après. Il est, en vérité, difficile de trouver une loi plus mauvaise dans ses effets et entraînant plus de dépenses.

Pendant le jour les deux sexes, dans le Work-house, sont en contact constant; cela présente, malgré la surveillance, de graves inconvénients. Mais la nuit chaque

détenu est enfermé dans une cellule. Au nord se trouve la galerie sur laquelle donnent les cellules de femmes ; au sud, et séparée de la première par une rotonde où se tient le service de sûreté, se trouve la galerie sur laquelle s'ouvrent les cellules d'hommes. Partout règne la propreté la plus scrupuleuse.

Nous passons à l'hôpital des incurables qui n'offre rien de particulier à signaler et nous arrivons à l'hôpital allopathique où le médecin en chef, *M. Kitchen*, nous offre un lunch. Puis, tandis que nous fumons nos cigares, nous allons visiter la maison de détention, accompagnés par le directeur, *M. Fox*.

Tous les prisonniers sont astreints au travail. Le matin, en été à cinq heures, à six heures en hiver, la cloche sonne. Les prisonniers se lèvent, chaque cellule est ouverte, ils sont conduits au lavoir. Ceux qui ont une raison plausible pour demeurer couchés sont enfermés. Après la toilette, les surveillants renferment les détenus qui, une demi-heure après, sont conduits à la salle où ils prennent leurs repas. Une demi-heure plus tard, ils sont conduits au travail en ordre et divisés par escouades. A midi, ils ont une heure de repos et à cinq heures en été, à quatre heures en hiver, ils sont reconduits à la prison, ils soupent et ils sont renfermés dans leurs cellules.

La discipline est sévère, mais sans excès. Les gardiens sont armés. Un certain nombre d'entre eux croisent continuelelment autour de l'île en bateau pour prévenir les tentatives d'évasion.

Les détenus sont employés à des travaux de tout genre, constructions, extraction de pierres, terrassements, culture, etc., etc.

La plus grande partie des constructions et des terrassements dans l'île ont été faits par eux.

Les prisonniers sont incarcérés après condamnation prononcée par un des trois tribunaux appelés *Court of special sessions of the Peace*, *Court of general sessions of the Peace* et *Court of Oyer and Terminer*.

A leur arrivée ils sont dépouillés de leurs vêtements, nettoyés, rasés et revêtus de l'uniforme de la prison, qui est de deux sortes, selon qu'il y a eu crime ou délit. Il y a un uniforme pour l'été et un uniforme pour l'hiver pour les deux catégories.

La nourriture est de bonne qualité et le pain excellent. Il est fabriqué par les prisonniers pour tous les établissements du département. Les prisonniers ont de la viande une fois par jour, la ration est de 8 onces.

Les soins médicaux sont confiés au médecin de l'hôpital allopathique.

Le jour de ma visite, la prison renfermait 1,005 détenus ; elle peut en contenir davantage.

En quittant la prison, nous nous rendons à l'hôpital allopathique connu sous le nom de *Charity Hospital*, et dirigé, comme je l'ai dit, par *M. Kitchen*, qui porte le titre de *Chief of staff*.

Le chief of staff est nommé par les *Commissioners* et peut conserver cette situation aussi longtemps que ceux-ci le jugent convenable.

Il reçoit 2,000 $ par an et est défrayé de tout. Il est chargé du maintien de l'ordre et de l'observation du règlement. Il reçoit et renvoie les malades, surveille et dirige le personnel. Il visite chaque section de l'hôpital au moins une fois par jour et consigne sur des

registres spéciaux toutes ses observations. Quand un individu est renvoyé, il constate s'il est guéri, convalescent, incurable, ou si c'est par suite de mauvaise conduite. Il rend compte au conseil de toutes les fautes ou négligences commises par le personnel. Il reçoit en dépôt tout ce que les malades peuvent avoir en leur possession à leur entrée à l'hôpital. A l'arrivée du malade, il l'envoie d'abord dans une salle d'observation, puis, après un séjour dont la durée varie suivant les circonstances, il désigne la section où le malade doit être conduit.

En un mot, il a les attributions et les pouvoirs les plus étendus dans l'hôpital allopathique; mais, en dehors de ce service, c'est encore lui qui a le contrôle médical et sanitaire sur la maison de détention, ainsi que je l'ai dit, sur le *Work-house*, l'hospice des incurables, celui des épileptiques et sur les hopitaux des maladies contagieuses, tous établissements renfermés dans *Blackwell's Island*.

Le personnel de *Charity Hospital* est directement sous les ordres du *Chief of staff;* il se compose d'un économe, d'une femme intendante, d'un mécanicien, d'un apothicaire, d'infirmiers, etc.

C'est le conseil des *Commissioners of Public charities and Correction* qui nomme les chirurgiens et les médecins qui doivent faire le service de l'hôpital. Ce conseil en nomme d'autres aussi comme médecins et chirurgiens consultants. Ni les uns ni les autres ne reçoivent d'appointements.

Les médecins et les chirurgiens qui font le service de l'hôpital constituent le conseil médical ou *Medical Board*

de *Charity Hospital.* Ils sont révocables au gré du conseil des *Commissioners.*

Un comité composé de trois membres du conseil médical est chargé de la surveillance de tout ce qui touche à la médecine ou à la chirurgie; ce comité est appelé le *Commitee of Inspection.* C'est lui qui transmet au conseil des *Commissioners* les observations du conseil médical.

Le conseil médical désigne cinq de ses membres pour faire passer les examens à ceux qui aspirent à une place dans le service médical de l'hôpital. Il y a deux sessions d'examens par an.

Le conseil médical choisit encore deux de ses membres pour surveiller la pharmacie, deux pour ce qui touche à la clinique et trois pour ce qui tient au musée et à la salle de dissection.

Tous ces choix se font au scrutin.

Les chirurgiens et les médecins consultants sont pris parmi ceux que l'âge, le talent, l'expérience, mettent à même de donner d'utiles conseils. Toutes les fois qu'une opération sérieuse se présente, ils sont invités à y assister. Ils peuvent recommander aux *Commissioners of Public charities and Correction* les personnes qu'ils désirent voir admettre à l'hôpital.

Les médecins et chirurgiens qui font le service de l'hôpital sont désignés sous le nom de *Attending Physicians and Surgeons.* Ils doivent, pendant la durée de leur service, visiter l'hôpital au moins deux fois par semaine et plus souvent, s'il est nécessaire; ils signent sur un registre à chacune de leurs visites. Il font toutes les observations qu'ils croient bonnes sur la pro-

preté, la ventilation, etc., et chargent les internes de rendre compte au *Chief of staff* des malades qu'ils proposent pour le renvoi ou pour l'admission dans une maison de refuge. Quand il le faut, ils peuvent se faire remplacer par un de leurs collègues.

Les opérations qui présentent quelque danger ne sont faites qu'après consultation.

Les étudiants, sur leur demande, peuvent être admis à suivre les cours de clinique que les *Attending Physicians and Surgeons* sont, quand ils en ont fait la demande, autorisés à faire.

Sur la proposition du conseil médical, le conseil des *Commissioners* nomme sept internes qui prennent le nom de *House Physicians and Surgeons to the Hospital.* Ils sont logés, blanchis et nourris, mais ne reçoivent pas d'appointements et ne sont pas autorisés, ni à recevoir aucune gratification, ni à exercer au dehors.

Enfin le conseil des *Commissioners* nomme, toujours sur la proposition du conseil médical, sept élèves qui suivent les visites, mais ne demeurent pas à l'hôpital et qui pratiquent les saignées, font les pansements, posent les sangsues, etc.

Charity Hospital renferme aujourd'hui 822 malades qui sont répartis dans des salles de trente-cinq lits chacune. Naturellement, l'établissement est partagé en deux grandes sections réservées, l'une aux femmes, l'autre aux hommes, et ces sections sont subdivisées en différents services suivant les maladies. Les salles sont bien tenues, et toutes, grandes et aérées.

En dehors des autres hôpitaux de *Blackwell's Island*, réservés aux maladies contagieuses, il y aurait encore

à visiter dans les îles connues sous les noms de *Randall's Island*, et de *Hart's Island*, au nord de *Ward's Island*, de nombreux établissements installés ou en voie d'organisation; d'autres encore dans la ville même, tels que *Bellevue Hospital* dans la vingt-sixième rue; mais notre visite d'aujourd'hui suffit pour permettre d'apprécier les résultats des efforts constants de la municipalité de New-York pour améliorer la situation des pauvres et des malades. Ces efforts dépassent parfois le but, comme le démontre l'existence de cet asile pour les ivrognes qui n'a guère d'autre effet que de les encourager dans leurs débordements; mais, dans la plupart des cas, ils ont été couronnés d'un plein succès.

Un des faits qui, à mon gré, mérite une attention spéciale, c'est la situation exceptionnelle faite dans chaque hôpital au médecin directeur. Seul chef, seul responsable, il exerce les devoirs du commandement dans toute leur plénitude. Il ne risque pas, ainsi que c'est trop souvent le cas ailleurs, de venir à chaque instant se heurter contre un pouvoir administratif agissant en dehors de lui, presque toujours sans sa participation, parfois usurpant sur ses attributions, au grand détriment de l'ordre et des malades.

C'est au point de vue des prisonniers qu'il reste beaucoup à faire à la municipalité de New-York. Le pénitencier de *Blackwell's Island* est bien compris et installé, mais les prisons dans la ville sont au-dessous de tout ce que l'on peut imaginer. Il y en a trois: je n'en ai visité qu'une seule appelée les *Tombs*. — Elle est malsaine et n'offre aucune sécurité; de plus, elle est insuffisante. Destinée à renfermer cent vingt prisonniers

au plus, on y entasse trois ou quatre cents de ces malheureux ; il n'existe ni préau où l'on puisse les conduire à l'air, ni même les moyens de les faire se laver ; il est facile d'après cela de se former une idée de l'aspect de cette prison. Les deux autres sont, m'a-t-on dit, a peu près semblables. Quant au *Work-house* que nous avons vu aujourd'hui, destiné aux vagabonds et aux ivrognes, en dehors de l'inconvénient de la promiscuité des sexes dans la journée, que j'ai déjà signalé, il est triste de penser que les pauvres diables honnêtes qui, faute de trouver du travail, sont obligés de venir demander un asile au juge du tribunal pour ne pas être arrêtés comme vagabonds, soient envoyés dans le même local que les femmes de mauvaise vie, les ivrognes, etc., ramassés jour et nuit par la police.

En raison de la misère qui croît à New-York dans des proportions alarmantes, le nombre des malheureux demandant chaque jour, surtout pendant l'hiver, à être envoyés au Work-house augmente singulièrement et il serait humain de songer à les séparer des hôtes attitrés de l'endroit.

En somme, après avoir passé plus de trois mois à parcourir les États-Unis, y vivant un peu dans tous les mondes, il m'est impossible de ne pas constater que la société n'y existe que dans des proportions très restreintes ; et par société je veux dire ces rapports, ces communications aimables qu'on a entre soi.

Une Revue publiée ici le constatait l'autre jour encore : l'Amérique est pleine de gens qui ont merveilleu-

sement réussi et qui par eux-mêmes sont un insuccès, dont l'habitation est grande, mais l'âme vulgaire, qui ont des tableaux et ne peuvent les apprécier, des livres et ne les lisent pas, des vêtements élégants et des mauvaises façons, des clients, *clientes* comme on l'entendait à Rome, mais point de société, des flatteurs et pas d'amis. Ils sont arrivés à la fortune par des efforts considérables, mais ils ne savent pas en jouir.

Assurément on trouve des esprits éminents, éclairés, capables de goûter les arts, les lettres, les sciences, etc., mais ils se rencontrent presque exclusivement dans un groupe peu nombreux, qui, dans la classe riche ou aisée, forme une sorte de caste à part, constituant ce qu'on pourrait appeler le *vrai monde;* on y sent aussi vivement qu'en aucun pays ces défauts qui sont le résultat de l'absence de l'éducation première, et l'accès en est difficile aux enrichis de la veille.

A ce vrai monde, on ne peut guère reprocher qu'un travers bien léger et inoffensif d'ailleurs. Presque tous ceux qui y appartiennent manifestent des prétentions à une ancienne ou illustre descendance. J'en ai vu de curieux exemples à Washington surtout. Naturellement on n'y est pas exempt de la manie des titres qui est commune à tous les Américains à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartiennent, manie étrange dans une république et qui donnerait quelque raison de croire que véritablement la nature humaine a horreur de l'égalité. C'est en effet fabuleux le nombre de gens qu'aux États-Unis on entend traiter de sénateur, de gouverneur, de général, de colonel, — de colonel surtout. Je me rappelle toujours qu'une fois, à la chasse, m'étant rencontré avec

quelques personnes, je fus amené à leur dire, en réponse aux interminables questions qu'on vous pose ici d'ordinaire sur ce que vous êtes et ce que vous faites, que j'avais eu l'honneur de servir dans l'armée française. Immédiatement on m'appela colonel et, tout le jour durant, en dépit de mes protestations, malgré l'assurance que je donnai de n'avoir jamais atteint un grade si élevé, on persista à m'appeler colonel bel et bien ; tant il paraissait à ces braves gens impossible que quelqu'un ayant servi dans une armée n'eût été pour le moins colonel.

Cette société qui fait défaut aux États-Unis dans les classes riches ou aisées ne se rencontre pas dans les classes moyennes. Il en est, d'ailleurs, de même à peu près partout; on trouve souvent dans celles-ci plus de connaissances vraies que dans les premières, mais ces connaissances presque toujours sont limitées aux matières qui font leur occupation de chaque jour, industrie, commerce, etc. Ici toutefois il semble que dans les classes moyennes, chacun est encore plus qu'ailleurs poursuivi par le *réel*, qu'il soit plus difficile de sortir chacun de sa spécialité, que l'horizon de chacun soit plus borné.

En somme, les diverses nations de l'Europe ont toutes une vie intellectuelle particulière, où toujours, il faut le reconnaître, on trouve un point palpable, matériel en quelque sorte, qui permet de voir au fond de cette vie intellectuelle ce qui les caractérise; et c'est là ce qui manque presque totalement aux Américains, ce que, chez eux, on ne rencontre que chez un petit nombre d'hommes, mais plus souvent chez les femmes, où c'est assurément un des secrets de cette séduction qu'elles exercent sur les étrangers.

26 janvier. — Je viens d'accompagner à bord du *Russia* mes deux compagnons de voyage, le baron de Rothschild et le docteur Davesne; je leur ai dit adieu. Le temps est magnifique, puisse leur traversée s'effectuer sans encombre!

Seul maintenant, je vais poursuivre mes pérégrinations et bien des fois sans doute, je me prendrai à regretter ces chers et excellents amis avec lesquels j'ai passé tant d'heures charmantes.

DEUXIÈME PARTIE

PREMIER SÉJOUR AU CANADA

I

OTTAWA — MONTRÉAL

29 JANVIER — 16 FÉVRIER

De New-York à Ottawa. — Rideau Hall. — Leurs Excellences lord et lady Dufferin. — Montréal. — Les Rapides de Lachine. — Bal sur la glace. — Ottawa. — La chute de la Chaudière. — Rideau Fall. — Ouverture du Parlement.

29 janvier. — J'ai quitté New-York hier soir et pendant la nuit j'ai parcouru la route que j'avais prise au mois d'octobre pour aller au Niagara. A *Rome* j'ai abandonné cette route et je suis remonté vers le nord.

Vers sept heures et demie du matin, le train s'arrête à *Watertown* pour permettre aux voyageurs de déjeuner ; c'est une ville d'environ 10,000 habitants, manufacturière et le centre commercial d'un pays où l'agriculture est assez développée. *Watertown* est située sur la rive sud du *Black River*, petit cours d'eau qui prend sa source dans les monts *Adirondacks*, se dirige vers le nord et vient se jeter dans le lac *Ontario*.

Le temps est gris et terne, la neige couvre le sol en partie, mais la contrée que la ligne ferrée parcourt est

cependant pittoresque avec ses larges ondulations, ses prés et ses champs coupés par d'immenses clôtures et ses bouquets de grands bois.

Vers onze heures le train entre à *Ogdensburg*, ville très commerçante et dont la population est d'environ 8,000 habitants. Elle est situé sur le *Saint-Laurent*. Je quitte la gare pour aller prendre le ferry-boat et devant moi j'aperçois le grand fleuve roulant majestueusement ses eaux profondes et rapides qui dans leur course entraînent d'énormes glaçons. Il a, en cet endroit, environ 1 mille et 1/2 de largeur, ses rives sont basses et du pont du bateau l'horizon est des plus étendus. En dépit d'un ciel défavorable l'aspect du paysage est d'un grand effet.

La traversée s'effectue sans difficulté et bientôt le ferry me débarque sur la rive canadienne, à *Prescott*. Là, je suis obligé de livrer une lutte acharnée à sept ou huit individus qui se disputent mon bagage pour le porter à l'un des deux ou trois hôtels de la ville. Je sors non sans peine victorieux de la bataille; mes colis une fois transportés à la gare, d'où je dois repartir dans une heure, je monte dans un omnibus sur patins et dans ce traîneau d'un nouveau genre je me fais conduire à l'auberge pour déjeuner. J'ai ainsi l'occasion de parcourir la ville qui, par elle-même, n'offre rien de remarquable.

Elle n'a d'autre importance que celle que lui donne sa situation de point d'embranchement du chemin de fer qui mène à *Ottawa*, et porte le nom de *Saint-Laurence and Ottawa Railroad*, et du *Grand Trunk Railway* qui de *Québec* et *Montréal* va à *Toronto* et *Détroit*.

A une heure je me remets en route par *Ottawa*. Pendant quelque temps, la contrée que traverse le train a une apparence marécageuse et sauvage, mais bientôt, en dépit de la neige couvrant le sol, les traces de culture deviennent plus apparentes; après avoir parcouru quelques milles, on arrive dans une région dont le caractère ne change plus jusqu'à *Ottawa*, qui semble riche et l'est en effet, me dit un voyageur assis dans le même compartiment que moi et avec lequel j'ai lié conversation.

Trois heures après avoir quitté *Prescott*, j'arrivais à *Ottawa* et je me faisais conduire à l'Hôtel *Russel*.

30 janvier. — Au moment de quitter l'Europe j'avais reçu une lettre du secrétaire du prince de Galles, me mandant que son Altesse Royale avait eu la bonté de me recommander aux soins du gouverneur général du Canada, qui, lui-même, se trouvait alors en Angleterre, pour le cas où je visiterais les possessions anglaises de l'Amérique du Nord.

Je prends donc un traîneau et je me fais conduire chez le gouverneur. Sa résidence, qui se trouve à une petite distance de la ville et porte le nom de *Rideau Hall*, n'est pas d'une architecture remarquable. C'est un édifice assez considérable, bâti dans un parc de petite étendue, qui a été construit par un particulier et que le gouvernement a acheté il y a quelques années, quand son siége a été transféré à Ottawa, pour servir d'habitation à son chef.

A peine ai-je fait passer ma carte, que lord *Dufferin* vient aussitôt me recevoir et m'amène à lady *Dufferin*, à laquelle il me présente. Je ne saurais dire avec

quelle bonne grâce, avec quelle amabilité parfaite tous deux me font un de ces accueils si précieux à qui se trouve seul en pays étranger. Ils insistent pour que je vienne m'établir à *Rideau Hall;* demain, me disent-ils, ils partent pour Montréal, où ils passeront cinq jours, puis reviendront ici pour l'ouverture du Parlement; il faut que je les accompagne et je reviendrai avec eux. — Le plan est tentant et il m'est proposé dans des termes si gracieux que je m'y rends sans me faire prier, avec une vive satisfaction; toutefois, comme c'est demain que nous partons pour Montréal, je resterai cette nuit encore à Ottawa et ne viendrai m'établir à *Rideau Hall* qu'à notre retour.

La chose ainsi réglée, après le lunch on m'emmène faire une promenade sur les *Snow-shoes* ou *Raquettes à neige;* lord et lady Dufferin, leurs enfants, le secrétaire du gouverneur général, l'honorable *E. G. P. Littleton*, lieutenant colonel aux grenadiers-guards, sa femme, ses deux petits garçons et les deux aides de camp, le capitaine *Ward* et le lieutenant *F. R. Hamilton* sont de la partie. C'est ma première tentative de marche avec des raquettes et je m'en tire mieux que je n'osais l'espérer. Je devrai pourtant m'exercer en prévision de mes chasses futures.

En rentrant de notre promenade, on me fait passer par le *Skating Rink* où lady Dufferin vient patiner presque tous les jours, par le *Curling Rink* où ces messieurs font régulièrement leur partie, et, pour finir, je suis initié aux plaisirs du *Tabogganing*, ou en d'autres termes de la montagne russe. C'est un sport tout à fait national au Canada, mais qui a été très perfectionné

à *Rideau Hall*, où lord Dufferin a fait dresser une charpente de 90 pieds de hauteur au point le plus élevé, point auquel on arrive par une série d'escaliers et d'où l'on descend avec une vitesse vertigineuse par un plan incliné recouvert de neige gelée, sur un léger traîneau en bois. La nuit venue, je me hate de rentrer à mon hôtel, je m'habille et reviens dîner à *Rideau Hall*. La soirée s'écoule charmante, lord Dufferin avec la variété, la souplesse de son esprit, semant la conversation de traits brillants et lui donnant un tour tantôt enjoué, tantôt comique, quelquefois sérieux ou poétique.

Écrivain élégant, autant qu'il est causeur aimable, politique habile, artiste à ses heures, adroit à tous les exercices du corps, aimant tous les sports, grand, mince, distingué, le gouverneur général est un vrai représentant de cette noblesse d'Angleterre qui joue un si grand rôle dans son pays. Il est de ces hommes qui s'imposent tout naturellement et je m'explique sans peine la popularité dont il jouit et que j'ai pu constater dès mon arrivée au Canada. Cette popularité est partagée à juste titre par lady Dufferin. Douée d'une intelligence vive et cultivée, le regard respirant la franchise et la bonté, avec parfois un éclair pétillant de malice, le nez fin et droit, aux narines mobiles, la bouche un peu hautaine d'expression, élégante dans tous ses mouvements, la comtesse de Dufferin possède, au plus haut degré, tout ce qui constitue la grâce et la beauté.

A onze heures du soir je prends congé de mes nouveaux amis, qui me donnent rendez-vous à la gare pour le lendemain et je rentre à l'hôtel *Russel*.

31 janvier. — Lord *Dunraven* la veille du jour où

j'ai quitté New-York m'ayant envoyé un mot pour un Canadien, *M. Mac-Nab*, grand chasseur avec lequel il a fait diverses expéditions, je profite de ce que notre départ pour Montréal ne s'effectuera que dans la journée, pour, dans la matinée, demander où je pourrais trouver ce gentleman. Il était arrivé la veille à l'hôtel même où j'étais descendu, revenant d'une course infructueuse dans le Nord. L'occasion était merveilleuse pour avoir tous les renseignements que je pouvais désirer. Je fais parvenir mon mot d'introduction et la connaissance est bientôt faite. Tout d'abord j'éprouve un désappointement. La chasse du *moose*, le grand élan de l'Amérique du Nord, ferme demain en vertu d'une loi votée il y a deux ans pour tâcher de sauvegarder les derniers représentants de ces grands animaux le plus longtemps possible. Cette loi est naturellement à peu près illusoire dans les vastes solitudes où généralement se trouvent les mooses. Personne n'est là pour les garder, mais j'estime que, comme étranger et l'hôte du gouverneur général, je suis, plus que qui que ce soit, astreint à les respecter. Au lieu donc de remonter vers le nord, je descendrai vers le *Nouveau Brunswick* et peut-être pourrai-je dans le *Maine*, sur le territoire américain, trouver à tirer un de ces mooses; c'est peu probable, mais dans tous les cas je pourrai chasser le *caribou*, le renne d'Amérique. Je calcule que je ferai mon expédition vers la fin de février et M. Mac-Nab tâchera de me joindre.

L'heure du départ arrivée, j'envoie mes gros colis à *Rideau Hall* et prenant avec moi ce qui m'est nécessaire pour les cinq jours que je vais passer à Montréal,

je me rends à la gare pour attendre lord et lady Dufferin. Ils ne tardent pas à arriver de leur côté avec leur suite, et un wagon spécial nous emmène. A *Prescott*, il fait déjà nuit noire, et il est environ huit heures du soir quand nous arrivons à Montréal où le gouverneur est reçu avec un grand cérémonial.

1er-5 Février. — Montréal est bâtie au confluent de l'*Ottavva* et du *Saint-Laurent*, sur une île formée par ces deux rivières et un bras secondaire de l'*Ottawa*. Cette île a environ 30 milles de longueur sur 10 de largeur; elle est presque plate et couverte de fermes bien cultivées.

La population de la ville est de près de 120,000 âmes; les trois quarts des habitants sont Canadiens Français et catholiques. La situation de Montréal en a fait la métropole du Canada. Bien que se trouvant à près de 800 milles de la mer, son port est le plus grand centre de commerce des possessions anglaises en Amérique.

Les rues sont bien construites et les bâtiments où sont établis les services publics, quoique un peu lourds, ont en général une belle apparence. Le nombre des églises est grand. On en compte plus de soixante appartenant aux différents cultes; elles ne sont remarquables ni les unes ni les autres. Il y a quelques musées à Montréal; l'un d'eux, le musée géologique, l'un des plus complets de l'Amérique, offre quelques spécimens très rares et curieux. Il y a aussi beaucoup d'établissements d'instruction et de bienfaisance. Parmi les premiers, il faut citer l'une des universités les plus importantes du Canada, qui est connue sous le nom de *Mac Gill University*. Elle est située non loin de la cathédrale au

pied de la seule colline un peu élevée de toute la contrée, *Mount Royal*, d'où est venu la nom de la ville. L'hôpital général des sœurs grises, propriétaires de terres étendues dans les environs, est le plus célèbre des établissements de bienfaisance.

Mais ce qui surtout frappe l'étranger dans Montréal, quand il y vient en hiver, c'est l'aspect du Saint-Laurent, large de près de 1 mille et 1/2, absolument gelé, et sur lequel courent les patineurs et les traîneaux. Le coup d'œil est des plus animés. Un pont tubulaire, le *Victoria Bridge*, le plus long qui soit au Canada, permet à la voie ferrée de passer sur la rive sud. Ce pont a 23 arches, chacune large d'environ 250 pieds : elles s'appuient sur des piles colossales en calcaire bleu ; de grands arcs-boutants sur chaque rive soutiennent ce pont.

La rue principale où se trouvent les plus belles boutiques s'appelle *Great Saint-James street*. Le lendemain matin de notre arrivée, piloté par le capitaine Ward qui avait bien voulu se mettre à ma disposition, j'y achetai les gants et le bonnet fourrés, les snow-shoes, etc., que je n'avais pas voulu emporter de New-York, estimant avec raison qu'il serait préférable de me fournir sur place de ce qui me serait nécessaire. Le froid était devenu intense le thermomètre marquant — 1° F., c'est-à-dire un peu plus de — 18° C. Sans vent, c'était fort supportable et je n'eus pas à souffrir dans mes promenades des deux premiers jours à travers la ville, que je fis soit seul, soit en compagnie du colonel Littleton et de sa charmante femme. Le colonel avait jadis tenu garnison à Montréal, mais Mrs. Littleton était

arrivée tout récemment au Canada avec son mari que le gouverneur général avait, à son dernier voyage en Angleterre, choisi comme premier aide de camp et secrétaire, et Montréal était pour elle une nouveauté comme pour moi.

Malheureusement au bout de quarante-huit heures le vent se leva et un véritable ouragan s'abattit sur la ville pendant la nuit. Le lendemain, le temps s'éclaircit et bien que le vent n'eût pas faibli, je résolus dans la matinée d'aller voir les rapides de *Lachine*, situés à 5 milles environ au sud-ouest de *Montréal*. Le thermomètre marquait — 9° F., et les rafales soulevaient des nuages de neige comme si c'eût été de la poussière. Je partis en traîneau, mais je ne tardai pas, en dépit de mes fourrures, à constater que le froid était des plus pénétrants. A plusieurs reprises, aveuglé par la neige, mon conducteur dût s'arrêter.

Nous suivions les bords du *Saint-Laurent* dont les eaux roulaient sous une épaisse couche de glace et je ne voyais au loin que de grandes plaines à peine ondulées, tantôt boisées, tantôt dépourvues d'arbres, qui semblaient recouvertes d'un immense manteau constellé de diamants, tant le soleil faisait étinceler la neige congelée et les arêtes des glaçons. Arrivé aux rapides, des blocs de glace de mille formes bizarres s'enchevêtrant, chevauchant les uns sur les autres s'offrirent, à perte de vue, à mes regards émerveillés. La lumière inondait ce glacier d'un nouveau genre de colorations pourpres admirables, avec toutes les nuances intermédiaires, depuis le rose pâle jusqu'au rouge foncé. Ce spectacle me dédommagea amplement de ma peine.

Des fêtes de tout genre avaient été organisées en l'honneur du gouverneur général par les habitants de Montréal, fêtes aux skating et curling rinks, bal, représentation gala à l'Académie de musique où l'on donna le *Shlaughraun* de *Dion Boucicault* d'une façon très satisfaisante, bal costumé au skating rink, etc. J'eus l'honneur d'être invité à toutes ces fêtes dont deux méritent une mention particulière, le bal costumé et le concours pour les deux prix offerts par LL. Exc. lord et lady Dufferin, l'un pour le meilleur patineur, l'autre pour la jeune fille la plus experte à se servir de ses patins.

Le bal costumé fut très brillant et me parut fort original. Dans les skating rinks du Canada, c'est sur de la glace naturelle que l'on patine et l'effet produit par les milliers de lumières éclairant la salle, sur cette surface polie comme un miroir, était tout à fait charmant. L'intérieur était pavoisé des drapeaux de toutes les nations et de banderoles de toutes couleurs. Dès huit heures aux sons d'un orchestre jouant le *God save the Queen* le cortége vice-royal effectua son entrée et alla prendre place sous un dais magnifique, et aussitôt la longue procession des invités, tous en costumes, vint en patinant s'incliner devant lord et lady Dufferin. Après ce défilé, le gouverneur général, qui portait l'habit des trappeurs des bords de la mer d'Hudson, ouvrit le bal en dansant un quadrille. Puis la foule bigarrée prit possession de la grande nappe glacée longue d'environ 150 pieds et large de 60. Tous les types se trouvaient représentés, depuis l'Indien avec son costume sauvage et pittoresque, jusqu'au grand de

la Cour du siècle dernier avec son habit de gala. Valses, galops, quadrilles se succédèrent sans interruption. Vers onze heures, un élégant souper réunit dans le salon du comité du cercle, le gouverneur général, lady Dufferin et quelques autres invités qui se retirèrent ensuite ; mais la fête se prolongea tard dans la nuit.

Le concours pour les prix de patinage fut des plus remarquables. Quelques hommes firent preuve d'un talent merveilleux ; mais ce dont on ne saurait véritablement se faire une idée, c'est la grâce indicible avec laquelle les Canadiennes se meuvent sur la glace. De plus, ce qui ne nuit pas, presque toutes sont extrêmement jolies et quelques-unes sont très belles.

Le 5 au matin, je reprenais la route d'*Ottawa* avec le gouverneur général, lady Dufferin et leur suite ; vers quatre heures du soir nous rentrions à *Rideau Hall*.

L'aspect du pays depuis *Montréal* m'a paru avoir une grande analogie avec la région que j'avais parcourue en allant à *Lachine*. Mais le temps était gris et terne et le brillant manteau qui l'autre jour recouvrait la contrée semblait s'être changé en un immense et funèbre linceul.

6-16 février. — La vie à *Rideau Hall* est exactement celle que l'on mène dans tous les châteaux en Angleterre. Le matin, déjeuner matinal, puis chacun se retire pour vaquer à ses occupations jusqu'à l'heure du lunch après lequel on organise soit une promenade en traîneau ou sur les raquettes, soit une partie de *curling*, de *tobogganing*, de patinage ou tout autre exercice. A

la nuit, on rentre prendre le thé, après lequel chacun s'occupe comme il l'entend jusqu'à l'heure du dîner où l'on se retrouve pour terminer la soirée ensemble.

Rien de plus agréable que cette manière de vivre et j'en profite avec bonheur; le matin, recueillant auprès des différents chefs de service une foule de renseignements intéressants sur le Canada; le soir, jouissant de la société de mes aimables hôtes; et m'exerçant dans la journée à la marche avec des raquettes, au tabogganing ou à ce jeu du curling dont on devient, quand on en a goûté, véritablement fanatique. Le curling a une grande analogie avec le jeu de boules qui passionne si vivement ses adeptes, mais les boules sont remplacées par des disques en fonte ou en acier pesant 25, 30 livres et quelquefois plus, que l'on fait glisser sur la glace.

Le surlendemain de mon arrivée, guidé par le capitaine Ward, j'allai visiter *Ottawa*. La ville est située au confluent de l'*Ottawa* et du *Rideau River* qui a donné son nom à la résidence du gouverneur général. L'*Ottawa* sort du lac *Temiscamang*, coule du nord-est au sud-ouest et a un cours d'environ 750 milles jusqu'à *Montréal*, où il se jette dans le *Saint-Laurent*. Le *Rideau River*, coule du sud au nord. La partie la plus importante de la ville se trouve au sud de l'*Ottawa* et à l'ouest du *Rideau River*, tandis que l'habitation du gouverneur est à l'est de cette rivière. Le premier établissement fait à l'endroit où se trouve actuellement la capitale des possessions anglaises du Nord de l'Amérique, date de la construction du *Rideau Canal*, travail qui fut entrepris en 1827 pour établir une communication intérieure entre

Montréal et le lac *Ontario* en cas de guerre avec les États-Unis.

La population de *Ottawa* est d'environ 35,000 habitants. La ville de *Hall*, située sur la rive nord de la rivière Ottawa, et qui est réunie à la capitale par un pont, a environ 10,000 habitants.

Les rues d'*Ottawa* sont larges et régulières, les constructions, pour la plupart en pierre, ont bonne apparence. La ville est dominée par les bâtiments du Parlement, élevés sur une éminence de près de 200 pieds de haut et qui descend à pic sur la rivière. Ces bâtiments sont d'un style composé, mais où le gothique domine. Les pierres employées à la construction sont toutes d'une teinte différente, ce qui produit un effet singulier. Sur le bâtiment du milieu se dresse une tour qui peut avoir 200 pieds de haut et qui s'aperçoit de tout le pays environnant. Le sommet du rocher sur lequel est bâti le *Parlement-House* forme, du côté de la rivière, une terrasse naturelle d'où l'on a un panoroma splendide. A droite on aperçoit l'entrée du *Rideau-Canal* et une éminence qui sera convertie en un parc au milieu duquel on construira un palais pour le gouverneur, puis la nappe imposante de l'*Ottawa*, couverte dans la saison actuelle de glaçons énormes; en face de soi la vue s'étend sur une vaste étendue de pays; à ses pieds on a la rivière avec ses bords garnis de chantiers, la ville de *Hall* et ses scieries; enfin à gauche s'élève, de la chute de la *Chaudière*, une buée légère à travers laquelle on aperçoit la silhouette du pont suspendu, puis, dans le lointain, la rivière parsemée d'îles.

Lady Dufferin voulut bien me mener elle-même dans

son traîneau voir la chute de la *Chaudière*. Malgré l'entourage des maisons et des scieries, en dépit de ce qu'a pu détruire la poudre employée pour faire sauter une partie des rochers, ce spectacle est d'une rare magnificence. La rivière, après avoir parcouru plusieurs milles de rapides parsemés d'îles et d'îlots, voit son cours se rétrécir soudain et elle va tomber d'une hauteur de 40 pieds environ dans un étroit abîme qu'on appelle *Big Kettle* (le Grand Chaudron); l'eau se précipite en bouillonnant et on n'en voit que l'écume dont la blancheur laiteuse fait un puissant contraste avec le blanc éblouissant de la neige qui couvre tout le pays à l'entour et le vert transparent des glaces qui, comme de grandes stalactites, sont suspendues au-dessus du gouffre.

Un peu plus loin se trouvent les *Slides*, sortes de coulisses construites pour faire éviter aux bois flottés la chute de la *Chaudière;* malheureusement je n'en puis voir la disposition, ces *slides* se trouvant absolument obstrués par les glaces et la neige.

Un autre jour, avec lord Dufferin, j'allai visiter le *Rideau Fall*. Cette chute, beaucoup plus élevée que celle de la *Chaudière*, mais dont le volume est bien moins considérable, se trouve à une portée de fusil à peine de la résidence du gouverneur.

Elle produit un très joli effet, la nappe d'eau forme comme un double rideau; de là son nom; de là aussi le nom de la rivière qui la produit.

En rentrant de cette promenade, nous trouvâmes au salon deux de mes compatriotes que j'avais rencontrés déjà à Montréal, le marquis et la marquise de B***,

celle-ci une Canadienne d'origine. Ils avaient été invités par lord et lady Dufferin pour assister à l'ouverture du Parlement.

Cette cérémonie fut précédée la veille d'un grand dîner officiel où je me rencontrai avec les ministres et plupart des personnages importants du gouvernement.

La séance d'ouverture se fit en grande pompe, dans la grande salle du Sénat, avec tout le cérémonial si curieux établi à Londres. Seulement, le gouverneur général prononça son discours en anglais d'abord, puis en français. Le soir, il y eut un *drawing-room* brillant.

Avec le Parlement s'ouvrit à *Ottawa* la saison, et la résidence du gouverneur général devint très animée.

Lord et lady Dufferin devant donner un grand bal costumé, puis une représentation d'amateurs, les répétitions commencèrent aussitôt, non seulement pour la représentation, mais aussi pour le bal, lady Dufferin ayant résolu d'introduire une gracieuse innovation, des quadrilles dont les danseurs chanteraient la musique. Le samedi, suivant un usage établi, il y avait réception et les visiteurs avaient la libre disposition du *skating* et du *curling rinks*, et du *tabogganing slide;* à la nuit, on rentrait prendre le thé, et une sauterie s'organisait jusqu'à l'heure du dîner.

Je me trouvai ainsi rapidement mêlé à la société canadienne, et je pus apprécier tout ce qu'elle a de charme, l'élément anglais et l'élément français y apportant chacun ses agréments particuliers. Puis le temps devint plus mauvais et la neige tomba en abondance ; en raison du froid, celle-ci affectait la forme de grêlons minuscules n'ayant aucune cohésion entre eux ; quand on sortait, il

semblait qu'on marchât sur du sable fin comme du sable de rivière. Le chemin de fer se trouva interrompu et je dus prolonger mon séjour un peu plus que je n'en avais eu l'intention. Cela me permit de compléter auprès de *M. Letellier de Saint-Just*, le ministre de l'agriculture, du sécretaire d'État, *M. Taché*, du général *Selby Smitth* et de quelques autres personnes qui, toutes, montrèrent un empressement des plus aimables à m'obliger, les quelques notes que je désirais emporter sur la confédération des États du Canada, qu'en anglais on appelle *Dominion of Canada* et dont une partie appartint jadis à la France qui la céda au traité de Versailles (1763), sans regret et comme une chose sans valeur.

II

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA CONFÉDÉRATION DES ÉTATS DU CANADA.

Étendue des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord. — Diverses formes de gouvernement qui se sont succédé dans le Canada. — La Constitution actuelle. — Population totale. — Population, religions, nationalités dans les provinces d'Ontario, de Québec, du New-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. — Immigration. — Organisation judiciaire. — Milice. — Chemins de fer. — Exportation et importation. — Dette. — Revenu.

On désigne en anglais, sous le nom de *Dominion of Canada* toutes les possessions de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord. Ces possessions s'étendent depuis le 60e degré de longitude occidentale du méridien de Paris, jusqu'au 142e. Au sud, elles atteignent le 41e degré de latitude nord et elles ne sont bornées au nord que par l'océan Glacial arctique. On évalue la superficie à 3,127,045 milles carrés.

Cette immense étendue est partagée en provinces et territoires formant une confédération régie par des institutions qui offrent un véritable intérêt. Le gouvernement du Canada est, en effet, une pure démocratie; il est impossible de le nier.

Il serait trop long de faire ici l'historique de ce qui s'est passé dans chaque province antérieurement à

son adhésion à la confédération ou l'exposé des formes de gouvernement qui ont précédé, dans chacune d'elles, celles établies aujourd'hui et qui ne diffèrent plus que par des détails insignifiants.

Un résumé chronologique des faits qui se sont produits dans la province de *Québec* et dans celle d'*Ontario* suffira pour l'intelligence de la question.

Sous la domination française, le *Canada* était régi par l'autorité militaire. — Après le traité de Paris qui mit fin à la guerre de Sept ans, devenu colonie anglaise, il eut un gouverneur nommé par la couronne, assisté par un conseil également nommé par celle-ci. — Un acte du Parlement de 1791 partagea la colonie en deux provinces, le *Haut* et le *Bas-Canada* et leur donna une constitution qui fut la même pour chacune. Le pouvoir législatif était confié à un *Conseil législatif* dont les membres étaient nommés par la couronne et à une *Chambre* élue par les habitants. Le *Bas-Canada* était gouverné par un gouverneur, le *Haut-Canada* par un lieutenant gouverneur. — En 1838, une révolte éclata et on nomma un *Conseil spécial* pour régir les affaires. — En 1840, les deux provinces furent réunies et une nouvelle constitution établie. Le *Conseil législatif* se composait de 20 membres au moins, nommés à vie. La nouvelle *Chambre* était de 84 membres élus par moitié dans chaque province. A la même époque on donna au Canada des institutions municipales. — En 1854, le *Conseil législatif* devint électif et, d'après les articles additionnels à la constitution de 1859, le Canada fut partagé pour les élections en 125 districts ruraux

et circonscriptions municipales, nommant 130 députés à la *Chambre*, moitié pour le Haut et moitié pour le Bas-Canada, et 48 députés au *Conseil législatif* nommés aussi par moitié par chaque province. Le *Conseil législatif* comptait, en outre, 24 membres nommés par la Reine.

En 1867, nouvelle constitution. C'est celle qui existe maintenant.

Un décret prononça la réunion sous un seul gouvernement des provinces d'*Ontario* et de *Québec* (*Haut* et *Bas-Canada*), puis du *Nouveau-Brunswick* et de la *Nouvelle-Écosse*. En 1871, la *Colombie Britannique*, puis, en 1873, l'île du *Prince-Edward* et le *Manitoba* furent incorporés à leur tour.

A la tête de la confédération est un *Gouverneur général* administrant pour et au nom de la reine. Il est aidé par un conseil appelé le *Conseil privé de la Reine pour le Canada*. Les membres de ce conseil, qui presque toujours sont les ministres actuels et les anciens ministres (ceux-ci ne siègent pas d'ordinaire), sont choisis et convoqués par le gouverneur général. Ils prêtent serment entre ses mains et peuvent être révoqués par lui.

Il y a un *Commandant en chef de la milice de terre et de mer* et de *toutes les forces navales et militaires*. Il est nommé par la reine.

Les affaires sont administrées par un *Parlement* composé de la *Reine* ou de son représentant, d'une Chambre haute, appelée *Sénat* et d'une *Chambre des communes*.

Les sénateurs sont nommés par la reine et à vie.

Il sont répartis de la manière suivante:

24	pour	la province d'Ontario.
24	»	» de Québec.
10	»	le Nouveau-Brunswick.
10	»	la Nouvelle-Écosse.
3	»	la Colombie Britannique.
4	»	l'île du Prince-Edward.
2	»	le Manitoba.

Le gouverneur général peut au nom de la reine, dans certains cas, appeler certaines personnes à faire partie du Sénat, mais il ne peut nommer plus de six sénateurs ainsi.

La *Chambre des Communes* se compose actuellement de :

86	membres	pour	la province d'Ontario.
65	»	»	» de Québec.
20	»	»	la Nouvelle-Écosse.
16	»	»	le Nouveau-Brunswick.
6	»	»	la Colombie Britannique.
6	»	»	l'île du Prince-Edward.
4	»	»	le Manitoba.

Ils sont élus pour cinq ans.

La Constitution a fixé à 65 le nombre des membres pour la province de Québec et elle a établi que chacune des autres provinces aurait un nombre de représentants qui serait avec le chiffre de sa population, dans la même proportion que le nombre 65 avec le chiffre de la population de la province de Québec.

Un recensement décennal est établi et doit servir à cette répartition, qui peut amener des changements dans les chiffres donnés tout à l'heure.

Pour être électeur, il faut satisfaire à diverses condi-

tions de résidence et de propriété qui varient suivant les provinces. Pour être éligible, il suffit d'être sujet anglais, d'avoir vingt et un ans et de résider dans le pays.

Dans chaque province, il y a un *lieutenant gouverneur* nommé par le *gouverneur général* dans le conseil privé; il peut être révoqué par le gouverneur général, mais seulement dans un cas grave, et les raisons qui ont provoqué cette révocation doivent être communiquées par un message au Sénat et à la Chambre des communes. Le lieutenant gouverneur peut toujours, au bout de cinq ans, être relevé de ses fonctions. Il prête serment et il est aidé par un *Conseil exécutif*.

Chaque province se constitue comme elle l'entend, sauf approbation du gouvernement central. Qu'il y ait une ou deux Chambres, pour être éligible il faut satisfaire à certaines conditions de résidence et de propriété qui varient suivant les provinces; pour être électeur il faut satisfaire aussi à certaines conditions qui varient suivant les provinces, mais qui, dans chacune, doivent être les mêmes que celles exigées pour être électeur pour la Chambre des communes.

Le gouvernement local de la *province d'Ontario* est composé du *lieutenant gouverneur* et d'une Chambre appelé *Assemblée législative de l'Ontario*. Cette Chambre est de 88 membres, élus chacun par l'un des 88 districts électoraux. La durée de leur mandat est de quatre ans.

Le gouvernement local de la *province de Québec* est composé du *lieutenant gouverneur* et de deux Chambres appelées: l'une le *Conseil législatif de Québec*, qui compte 24 membres nommés à vie par le gouverneur au nom

de la reine; l'autre l'*Assemblée législative de Québec*, qui compte 65 membres élus pour quatre ans par chacune des 65 circonscriptions électorales.

Dans le *Nouveau-Brunswick* il y a un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, un *Conseil législatif* de 17 membres et une *Assemblée* de 41 membres; dans la *Nouvelle-Écosse* un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, un *Conseil législatif* de 18 membres et une *Assemblée* de 37 membres; dans la *Colombie britannique*, un *lieutenant gouverneur* et une *Assemblée législative* unique de 25 membres; dans l'*île du Prince-Edward* un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, élues toutes les deux par le peuple, un *Conseil législatif* de 13 membres et une *Chambre* de 30 membres; enfin dans le *Manitoba*, il y a un *lieutenant gouverneur* et deux Chambres, un *Conseil législatif* de 6 membres et une *Assemblée législative* de 25 membres dont, chose à noter, la moitié environ sont des métis.

Les membres du Parlement (Sénat et Chambres des communes) reçoivent 6 $ par jour si la session ne dépasse pas trente jours. Si elle dure plus longtemps, ils reçoivent une somme fixe de 600 $. Il leur est accordé une légère indemnité de déplacement.

Les membres des législatures locales reçoivent aussi 6 $ par jour si la session ne dépasse pas trente jours, et ils touchent une somme fixe de 450 $ pour toute la session si elle dure plus longtemps.

Le *territoire du Nord-Ouest* et le *territoire de Keewatin* qui formaient avec le *Manitoba*, aujourd'hui érigé en province, l'ensemble de la région immense qui appartenait autrefois à la *Compagnie de la baie d'Hudson*, sont

restés sous le contrôle direct du gouverneur général.

Actuellement, on n'y trouve pas d'autre organisation que celle d'un corps de police monté, qui a pour mission de faire respecter l'ordre public et surtout d'empêcher l'introduction des liqueurs fortes.

Mais on s'occupe d'établir dans ces deux territoires des gouvernements locaux réguliers. Dans chacun d'eux il y aura un *lieutenant gouverneur* désigné par le gouverneur général en son conseil, et qui sera chargé de l'exécution des instructions transmises par le secrétaire d'État et des mesures décidées par le gouverneur général en son conseil. Ces *lieutenants gouverneurs* seront assistés par un *conseil* de cinq membres nommés comme eux; ils fixeront les taxes locales et municipales et promulgueront les mesures destinées à protéger les droits des personnes, la propriété, l'administration de la justice, etc. Les juges seront toutefois nommés par le gouverneur général, toujours en son conseil. Tout espace de 1,000 milles carrés contenant une population de 1,000 habitants sera érigé en district électoral par le lieutenant gouverneur et sera appelé à élire un membre pour le conseil, dont la durée du mandat sera de deux ans. Dès qu'un district électoral sera constitué, le lieutenant gouverneur et son conseil pourront établir des taxes pour les choses d'utilité locale ou municipale; il pourra être institué dans le district une municipalité qui sera alors investie du droit de fixer les taxes pour les frais d'utilité municipale, mais la fixation des taxes pour subvenir aux frais d'utilité locale restera dans les attributions du lieutenant gouverneur et de son conseil. Dès

qu'un rôle d'impôts aura été établi, le lieutenant gouverneur et son conseil pourront faire les règlements qu'ils jugeront nécessaires pour l'éducation et l'instruction publiques, la majorité des contribuables ayant toutefois le droit d'établir telles écoles qu'ils jugeraient convenable en se conformant aux règles établies.

Dès que, dans un territoire, il y aura vingt et un membres élus, il ne sera plus procédé à d'autres élections et au lieu du conseil il sera formé une *Assemblée* jouissant des droits attribués au conseil.

Les lois les plus sévères continueront à être édictées pour empêcher la fabrication ou le commerce et l'importation des liqueurs dans les territoires.

Pour ce qui touche à l'organisation municipale et à l'éducation dans les diverses provinces de la Confédération, je m'en occuperai, s'il y a lieu, quand j'aurai eu occasion de voir les choses par moi-même dans chacune de ces provinces.

La population totale du *Dominion of Canada* est, d'après le recensement de 1871, de 3,670,577 habitants qui se répartissent ainsi qu'il suit pour les quatre provinces les plus importantes :

Ontario : 1,620,851 habitants sur une étendue de 65,097,643 acres.

Québec : 1,191,516 habitants sur une étendue de 120,018,964 acres.

Nouvelle-Écosse : 387,800 habitants sur une étendue de 13,382,063 acres.

Nouveau-Brunswick : 285,594 habitants sur une étendue de 17,393,410 acres.

Ce qui donne pour ces quatre provinces une étendue totale de 215,892,020 acres et 3,485,761 habitants.

La différence entre le chiffre total de la population et celui-ci, donne le nombre des habitants dispersés dans les autres portions de cette immense colonie; celles-ci n'en renferment donc que 184,816 seulement.

Dans la province d'*Ontario*, il y a 274,162 catholiques. On y compte 330,995 personnes appartenant à l'Église d'Angleterre; 356,502 presbytériens; 462,064 méthodistes des différentes sectes. Les quakers, les mormons, les unitaires, etc., forment le complément.

Dans la province de *Québec*, il y a 1,019,850 catholiques et 62,449 personnes appartenant à l'Église d'Angleterre. Tous les autres cultes ensemble sont représentés par le chiffre relativement minime de 109,217 individus.

Dans le *Nouveau-Brunswick*, on compte 96,010 catholiques; 70,595 baptistes des différentes sectes; 45,481 individus appartenant à l'Église d'Angleterre, Les autres cultes sont à peine représentés.

Dans la *Nouvelle-Écosse*, il y a 102,001 catholiques; 55,124 individus appartenant à l'Église d'Angleterre; 73,430 baptistes; 40,886 méthodistes; 103,539 presbytériens. Les autres cultes n'ont qu'un petit nombre d'adhérents.

D'où il résulte que les cultes les plus largement représentés dans les quatre provinces d'*Ontario*, de *Québec*, du *Nouveau-Brunswick* et de la *Nouvelle-Écosse* sont dans l'ordre :

D'abord le culte catholique avec 1,492,029 adhérents.
Puis le culte méthodiste » 567,091 »

Le culte presbytérien	avec	544,987	adhérents
L'Église d'Angleterre	»	494,049	»
Le culte baptiste	»	339,343	»

Il est curieux de constater aussi les différentes nationalités auxquelles appartiennent les divers éléments qui constituent la population de ces provinces.

Dans la première, ce sont les Irlandais au nombre de 559,442 qui dominent; puis viennent :

Les Anglais	au nombre de	439,429
Les Écossais	»	328,889
Les Allemands	»	158,608
Les Français	»	75,383
Les Indiens	»	12,978

Les Hollandais, les nègres, les Suisses, les Gallois, etc. forment le complément.

Dans la *province de Québec*, on compte :

929,817 Français
123,478 Irlandais
69,822 Anglais
49,458 Écossais
7,963 Allemands

Les Indiens, les *sauvages*, comme on les appelle en français canadien, au nombre de 6,988 et les diverses nationalités non citées de l'Europe, complètent le chiffre de la population.

Dans le *Nouveau-Brunswick* il y a :

100,643 Irlandais
83,598 Anglais
44,907 Français
40,858 Ecossais
6,004 Hollandais

Les Allemands, les noirs et les Indiens complètent le total,

Enfin dans la *Nouvelle-Ecosse* nous trouvons :

130,741 Écossais
113,520 Anglais
62,851 Irlandais
32,833 Français
31,942 Allemands

puis des nègres, des Hollandais, etc.

En somme, ce sont les Français, les Irlandais, les Anglais, les Écossais et les Allemands avec les chiffres respectifs de :

1,082,940
846,414
706,369
549,946
202,991

qui constituent la part la plus importante de la population.

L'*immigration* au Canada n'est pas actuellement considérable. Dans le courant de l'année 1875, il n'est pas venu s'établir dans les possessions anglaises du nord de l'Amérique plus de 19 à 20,000 immigrants.

L'immigration a diminué depuis 1873, année où elle a atteint son chiffre maximum qui fut de 50,050 individus.

Le système judiciaire au Canada est analogue à celui de l'Angleterre. Toutefois, il faut constater que dans la

province de Québec, au civil, l'ancienne loi française a toujours cours.

La défense du territoire et le maintien de l'ordre sont confiés à la *milice*, qui se divise en *milice active* et *milice de la réserve*.

La *milice active* se recrute au moyen d'engagements volontaires de trois ans.

En général, il se présente pour contracter cet engagement plus d'hommes qu'il n'est nécessaire. Les conditions dans lesquelles s'effectue le service varient, d'ailleurs, suivant les provinces, les districts, les cités.

Le mode de recrutement laisse à désirer. Dans bien des districts, le nombre des engagements dépend surtout de la popularité du capitaine qui, par ses efforts, son influence, peut rassembler des hommes et les maintenir réunis; si bien que, parfois, on est obligé de conserver comme capitaines des hommes populaires, mais qui sont des officiers médiocres, parce que, sans eux, la compagnie se dissoudrait.

Il est à désirer que l'initiative intelligente du général Selby Smith soit couronnée de succès, et que le mode de recrutement établi en Angleterre soit adopté.

Il y a dans le *Dominion of Canada*, 662 *compagnies d'infanterie* formant 93 bataillons, dont 12 toutefois sont provisoires, et 39 compagnies indépendantes parmi lesquelles les seules qui méritent d'être conservées sont les 3 compagnies du *Manitoba*, les 4 compagnies de la *Colombie britannique*, et les 8 compagnies du *Nouveau-Brunswick*.

Il y a sept *brigades d'artillerie de place*, se composant

de 45 *batteries* et 16 *batteries indépendantes* formant en tout 61 *batteries* d'artillerie de place.

On compte seulement 16 *batteries d'artillerie de campagne,* dont six sont armées de pièces rayées du meilleur modèle.

Les officiers et les soldats d'artillerie reçoivent leur instruction dans deux écoles spéciales établies l'une à *Kingston,* l'autre à *Québec,* et qui sont dirigées par des commandants de l'artillerie royale.

Il y a 3 *régiments de cavalerie* se composant de 18 *compagnies* et en outre 16 *compagnies indépendantes* et 3 *escadrons* indépendants (à *Québec,* à *Port-Hope,* et à *Kingston*) : en tout 40 *compagnies de cavalerie.*

La question de la remonte de la cavalerie et de l'artillerie offre au Canada comme partout de grandes difficultés, moindres pourtant dans la cavalerie, qui est une armée recherchée, et où généralement chaque cavalier fournit son cheval.

Il semble ici que, pour le service de la remonte de l'artillerie, le meilleur procédé à suivre soit d'attribuer une gratification de 10 $ par an au propriétaire du cheval porté sur les contrôles et enregistré pour un service de trois ans dans l'artillerie de campagne.

Les officiers qui suivent les cours des écoles d'artillerie du premier et du deuxième degré reçoivent une indemnité de 1 $ ou 1 $ 1/2 par jour. Mais cette allocation, qui ne couvre pas leurs frais, n'est pas suffisante, ce qui empêche beaucoup d'officiers de venir profiter de l'instruction donnée dans ces écoles. Elles sont d'ailleurs un peu trop éloignées de beaucoup de grands centres de population et on arrivera forcément à établir

des écoles du premier degré à *Montréal* et à *Toronto* par exemple, pour donner aux officiers d'artillerie et aux canonniers de ces villes populeuses et des districts avoisinants la possibilité d'acquérir l'instruction nécessaire.

Le territoire est partagé en 12 *districts militaires*, savoir : *quatre* pour la *province d'Ontario*, *trois* pour celle de *Québec*, *un* pour chacune des provinces du *Nouveau-Brunswick* de la *Nouvelle-Écosse*, de l'île du *Prince-Edward*, de *Manitoba* et de la *Colombie britannique*.

A la tête de chacun de ces districts se trouve un *deputy adjudant general* avec un état-major de brigade. A la tête de toute l'organisation se trouve, comme je l'ai dit déjà, un *officier général de l'armée anglaise* avec un *deputy adjudant general* comme chef d'état-major.

La milice active compte actuellement 43,000 hommes, c'est-à-dire un cinquième pour cent de la population. Il faut y ajouter la brigade du *Grand Trunk Railway* qui se compose de 2,128 hommes d'élite.

La milice de la réserve, divisée en 3 classes, compte 655,000 hommes, ce qui donne un total de 700,000 hommes susceptibles d'être appelés, en vertu de la loi, pour la défense du pays.

L'armement est très insuffisant. Il est vrai de dire qu'en cas de guerre on ferait venir de la métropole ce qui manque aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, actuellement il n'y a en magasin et dans les dépôts d'armes que 60,000 fusils environ. Ces fusils sont du système *Snider Enfield*, tandis qu'en Angleterre on a adopté pour l'armée les fusils *Martini Henry*. Ceux-ci reviennent à 4 $, les *Snider Enfield* ne coûtent que 2 $ 10.

C'est là la raison pour laquelle on s'en tient à ces derniers.

Chaque année il est voté une somme destinée à couvrir les dépenses des *camps d'instruction*. Quand cette somme n'est pas suffisante pour appeler tous les hommes de la milice active, on les appelle dans une proportion équitable pour chaque province, et ceux qui ne sont pas exercés une année le sont l'année suivante.

Il est probable que sous peu on sentira la nécessité d'établir pour la cavalerie et l'infanterie des écoles analogues aux écoles d'artillerie qui existent actuellement. On travaille à l'établissement d'une *École militaire de cadets* à *Kingston*.

Il y a actuellement dans le *Dominion of Canada* 3,600 milles de chemins de fer environ en exploitation ; 1,100 milles sont en construction. Des contrats sont passés pour 800 milles qui ne sont pas commencés en dehors des 2,400 milles du *Pacific Railway*.

L'exportation pour l'exercice finissant au 30 juin 1875 a atteint le chiffre de 77,886,283 $; l'importation celui de 123,070,283 $. Les droits payés se sont élevés au chiffre de 15,361,382 $. Il y a là une diminution sensible sur l'année précédente.

La dette s'élève à 141,204,608 $, pour lesquels il est payé 6,122,697 $ d'intérêts. — Le revenu pour l'année 1874-1875 a été, en chiffres ronds, de 25,000,000 $.

III

Court aperçu de la géographie physique et des productions naturelles des provinces d'Ontario, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse.

Dans le bassin du Saint-Laurent et des cinq grands lacs, le pays est très ondulé. Au nord du fleuve, il présente une série de collines peu élevées, les *Wotehish Mountains* et les *Laurentides* dont la hauteur moyenne est d'environ 1,800 pieds, et au sud des ramifications des *monts Alleghanys* qui viennent se terminer au cap *Gaspé*, en face de l'île d'*Anticosti* et dont la hauteur atteint parfois jusqu'à 3,500 pieds.

Ce bassin a une superficie d'environ 530,000 milles carrés, dont 130,000 environ couverts par les eaux et dont 70,000 milles carrés appartiennent aux États-Unis.

Les *Laurentides* qui courent le long de la côte nord du *golfe du Saint-Laurent* et de la rive nord de ce fleuve à son embouchure, s'en écartent à mesure que l'on marche vers l'ouest. A hauteur de *Québec*, elles sont déjà à 30 milles environ du *Saint-Laurent*. Puis elles suivent les bords de l'*Ottawa* pendant une

centaine de milles; là elles s'ouvrent pour laisser passer cette rivière et elles descendent vers le sud. Un peu au-dessous de *Kingston*, un rameau se détache et suit à l'ouest la rive nord du *lac Ontario*, tandis que la chaîne principale s'abaisse pour livrer passage au *Saint-Laurent*, puis reparaît de l'autre côté pour se joindre aux monts *Adirondacks*.

La chaîne des *Laurentides* est formée généralement de roches granitiques ou siliceuses. Dans les vallées, le sol est le plus souvent calcaire et d'une grande fertilité. La région comprise entre les Laurentides et les ondulations qui forment la ligne de partage des eaux entre le bassin de la mer d'Hudson et celui du fleuve *Saint-Laurent*, a une superficie d'environ 200,000 milles carrés.

La plus grande partie des terres en culture se trouve dans la région située au sud de l'Ottawa. On y voit aussi des forêts considérables, de pins principalement. Au nord, la rigueur du climat ne permet pas la culture des céréales. Cette portion de la contrée restera longtemps encore sans doute couverte de forêts, et si l'exploitation s'en fait avec soin, ce sera de là que, pendant des années, on tirera le bois nécessaire à la consommation du pays et à l'exportation. Ces immenses étendues boisées ont, en outre, l'avantage d'arrêter les pluies, d'empêcher les inondations et, en tempérant l'effet des grands vents du nord, de contribuer à maintenir la température à un degré plus élevé. Ce sont là des raisons suffisantes pour que des mesures énergiques soient prises en vue de la conservation de cette grande région de forêts.

Au sud du *Saint-Laurent*, la contrée comprise entre le fleuve et les ramifications des *Alleghanys* porte le nom de *Apalachian Region;* son étendue est d'environ 30,000 milles carrés. Les roches sont à peu près identiques à celles qu'on trouve au nord du *Saint-Laurent*, mais elles sont moins résistantes et les terres cultivables sont plus riches. Les portions boisées sont considérables; quand elles sont défrichées elles sont très fertiles et donnent d'excellentes prairies où on élève un grand nombre de bestiaux et de moutons, ceux-ci spécialement en vue des laines. L'agriculture y est assez avancée et les procédés se perfectionnent peu à peu.

Les grandes plaines du Canada, ce qu'on appelle *the Champaign region* (la région des plaines) ont, d'après ce qui précède, des limites faciles à déterminer : au sud, le *Saint-Laurent* et le *lac Ontario*, au nord les *Laurentides* jusqu'au point où elles coupent la rivière *Ottawa*, puis cette rivière elle-même. Elles sont partagées en deux portions par la partie de la chaîne des Laurentides qui, depuis la rivière *Ottawa*, va se réunir aux monts *Adirondacks*.

Dans cette région, les couches inférieures sont des grès, des calcaires, des schistes. Elles sont recouvertes d'un lit d'argile, parfois de sables et de graviers, et de terre végétale. C'est une contrée très-fertile, mais dont il semble que, pour ce qui fait partie de la province de Québec, on ait abusé. Les plaines de la province d'*Ontario* sont, au contraire, les plus riches et les mieux cultivées du *Dominion*.

Le *Nouveau-Brunswick* est partagé par l'extrémité de

la chaîne des *Apalaches* en deux bassins, celui du *golfe Saint-Laurent* et celui de la *baie de Fundy*. La rivière *Saint-Jean*, dont le cours est d'environ 450 milles, qui forme plusieurs lacs et qui sert un instant de frontière entre le *Nouveau-Brunswick* et les États-Unis, est le cours d'eau le plus important du dernier bassin. Le premier est parcouru par diverses rivières dont les plus considérables sont le *Miromichi* et le *Ristigouche*.

La *Nouvelle-Écosse* est un pays montagneux où s'épanouissent les derniers contre-forts des monts *Apalaches*.

Les roches qui constituent la chaîne des montagnes du *Nouveau-Brunswick* et de la *Nouvelle-Écosse*, sont principalement le gneiss, la syénite, le porphyre, qui sont traversées par des veines de quartz aurifères dans la *Nouvelle-Écosse*.

Dans la *province d'Ontario*, on trouve de l'or, du cuivre, du plomb, de l'argent, du fer, des phosphates de chaux, du sel, du cuivre, mais la principale production minérale est l'huile de pétrole que l'on exploite à *Petrolia, Enniskilen* et *Lambton*.

Dans la *province de Québec*, on trouve de l'or, du cuivre, du fer, de la plombagine, de la tourbe. Ce sont les mines de cuivre qui ont le plus d'importance.

Dans le *Nouveau-Brunswick*, on trouve du cuivre, du manganèse, de l'antimoine, de la plombagine, du charbon, du sel. Le cuivre, le manganèse et le charbon sont les plus productifs.

Dans la *Nouvelle-Écosse*, ce sont le charbon et l'or qui sont la principale richesse minière de la province, mais on y trouve aussi du fer et du gypse.

Le climat dans ces diverses provinces est générale-

ment plus froid qu'il ne l'est en Europe à latitude égale, mais dans la région voisine du *Saint-Laurent*, cette moyenne plus froide de température n'influe que faiblement sur la richesse productive du sol, les grandes chaleurs de l'été compensant les froids de l'hiver.

Il n'est pas sans intérêt de connaître quelques-uns des chiffres de la production agricole.

En 1871, dans la *province d'Ontario*, 1,365,872 acres de terres en culture ont donné :

14,233,389	bushels	de blé
9,461,233	»	d'orge
22,133,958	»	d'avoine
3,148,467	»	de maïs
8,894,228	»	de seigle, sarrasin, fèves et pois.

Dans la *province de Québec*, 242,726 acres ont donné :

2,058,076	bushels	de blé
1,668,208	»	d'orge
15,116,261	»	d'avoine
603,356	»	de maïs
4.419,683	»	de seigle, sarrasin, fèves et pois, le sarrasin entrant pour 1,676,078 dans ce chiffre.

Dans le *Nouveau-Brunswick*, 18,884 acres ont donné :

304,911	bushels	de blé
70,547	»	d'orge
1,231,091	»	de sarrasin
3,044,134	»	d'avoine
27,658	»	de maïs
68,848	»	de divers

Dans la *Nouvelle-Écosse*, 19,299 acres ont donné :

227,497	bushels	de blé
296,050	»	d'orge
234,157	»	de sarrasin
2,190,099	»	d'avoine
23,349	»	de maïs
72,190	»	de divers.

On cultive aussi dans ces quatre provinces des pommes de terre et des navets en grande quantité, et, dans les provinces d'*Ontario* et de *Québec*, on récolte du foin en abondance.

Les forêts sont une source de revenu considérable ; il sera facile de s'en faire une idée lorsqu'on saura que, durant l'année 1871 par exemple, il a été débité 14,791,203 *pieds cubes* de pin blanc équarri dans la *province d'Ontario* et 8,876,060 dans la *province de Québec*.

Les pêcheries, toujours dans les quatre mêmes provinces, occupent 991 navires et 16,876 barques avec respectivement 6,984 et 25,867 matelots. Dans le courant de l'année 1871, il a été pris 628,631 quintaux de morues, 417,300 tonnes de harengs, etc., etc.

Enfin les fourrures sont aussi l'objet d'un commerce important, principalement les fourrures de castors, d'ours, de loutres, de martres, de visons, de renards, de rats musqués ; et, dans la province de Québec, les fourrures de loups marins qui se rencontrent assez haut dans le Saint-Laurent.

IV

MONTRÉAL — QUÉBEC

17 FÉVRIER — 1er MARS

Départ d'Ottawa. — L'hôpital des Sœurs grises à Montréal. — Arrivée à Québec. — Benmore. — La chute de la Chaudière. — La ville de Québec. — La chute de Montmorency. — L'Université Laval. — L'hospitalité québecquoise. — L'Éducation et les Écoles dans le Bas-Canada. — Progrès considérable dans les dernières vingt-cinq années.

19 février. — Avant-hier la voie ferrée se trouvant enfin libre, je me décidai à prendre congé de lord et lady Dufferin, malgré leurs aimables instances pour m'engager à prolonger mon séjour. Je leur exprimai ma reconnaissance pour tous les gracieux témoignages d'amitié dont ils avaient bien voulu me combler et je promis à lady Dufferin que je m'arrangerais de façon à revenir à temps pour assister à la représentation d'amateurs qui doit, à la fin de mai, être donnée au palais du gouvernement. Puis, ayant fait mes adieux aux uns et aux autres, je quittai à regret cette hospitalière demeure, où tous m'avaient fait si bon accueil et je repris la route de *Montréal.*

Arrivé le même soir dans cette ville, je pensais pouvoir le lendemain faire quelques visites dont je tenais à m'acquitter, acheter ce qui me manquait pour

mon expédition de chasse projetée et repartir immédiatement pour *Québec*.

Mais la voie était encore obstruée entre cette ville et *Montréal*, et je dus remettre mon départ à ce soir. J'ai profité de ce délai forcé pour visiter le grand hôpital des sœurs grises, dont j'ai déjà eu occasion de parler.

Cet hôpital, fondé en 1747, est à la tête de revenus considérables; on y soigne plus de 600 individus, incurables, orphelins, enfants trouvés. Le nombre des enfants déposés, non dans le tour, il n'en existe pas, mais dans une chambre du rez-de-chaussée qui a une porte sur la rue et qui remplit le même office, est très grand. Il dépasse 600 par an. Mais ces pauvres êtres sont généralement, en raison du froid dont ils ont souffert, en si triste état quand on les apporte, que la mortalité qui sévit sur eux est effroyable; on n'en sauve pas plus d'un dixième. On les met en nourrice, puis quand ils sont sevrés, ils sont repris dans la maison qui, plus tard, place comme apprentis ceux qui n'ont pas été adoptés par quelque âme charitable.

L'organisation de l'hôpital est excellente. Un ordre parfait, une propreté scrupuleuse règnent partout. — Dans l'une des salles, on me montra une vieille femme de cent deux ans, avec qui j'échangeai quelques mots. Elle parlait encore assez facilement et m'assura se rappeler très bien, quoiqu'elle n'eût alors que deux ans à peine, le temps de l'attaque de Québec par les Américains, attaque qui coûta la vie à leur général Montgomery. Mais le plus agréable souvenir que j'emportai de cette visite, c'est la rencontre que j'y ai faite d'un missionnaire arrivé depuis quelques jours du nord-ouest et

qui, au printemps, ira reprendre sa vie aventureuse au milieu des sauvages de la *rivière Rouge*. Le *père Lacombe* m'a paru un homme d'une énergie rare. Fort aimable, il conte avec une verve intarissable, un esprit merveilleux et en même temps une modestie charmante ses aventures. J'espère que j'aurai la bonne fortune de le trouver quelque part dans le nord-ouest l'été prochain.

A dix heures du soir je prends le train pour Québec.

20 février. — A sept heures et demie du matin arrivé à *Point-Levi*. — Il fait un froid vif et sec, le ciel est d'une pureté incomparable. C'est ici qu'on quitte le chemin de fer pour traverser le *Saint-Laurent*. Je suis les quelques rares voyageurs qui, comme moi, se rendent à *Québec*, et, au bout de deux à trois cents pas, nous arrivons au pied des hauteurs dominant, en cet endroit, le fleuve de près de 150 pieds. Le spectacle est saisissant.

A mes pieds le Saint-Laurent large de plus de 1,200 yards ; — sur les bords, une quantité immense de glaçons de dimensions colossales, formant un enchevêtrement inextricable, immobile, tandis que, au milieu, les eaux entraînent d'autres glaçons qui semblent devoir pulvériser le petit vapeur sur lequel nous allons prendre passage ; — sur l'autre rive, une énorme masse schisteuse, escarpée, au-dessus de laquelle se dessine la silhouette sombre des murs de la citadelle; — au pied de ce rocher, une foule d'habitations coquettement dispersées le long du rivage ; — dans le lointain, éclairées obliquement par les rayons du soleil qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon, la chaîne des *Laurentides* et la

vallée de *Saint-Charles*, avec ses maisons éparses; puis brillant comme une pierre précieuse, la *chute de Montmorency*, et plus à droite l'*île d'Orléans;* — à gauche le cours majestueux du grand fleuve et scintillant sous la lumière du matin les clochers des villages bâtis sur les deux rives; — tout cela dans un paysage revêtu d'un manteau de neige éblouissante, sur laquelle çà et là ressort brutalement la masse sombre des grands arbres verts.

Nous nous embarquons sur le petit vapeur; péniblement il chemine au milieu des glaçons; nous descendons un peu le courant, et, au bout de quelques minutes, j'aperçois la ville de Québec avec ses coupoles et ses clochers recouverts de plaques d'étain qui étincellent au soleil et lui donnent l'aspect d'une ville russe, tandis que, perchée comme l'aire d'un aigle sur son rocher, avec ses remparts, ses maisons d'architecture ancienne, elle fait songer involontairement à ces vieilles cités normandes du XIIIe siècle, aux rues étroites, tortueuses et rapides, ou encore à quelques-unes de ces antiques villes d'Allemagne, qui ont si bien conservé leur caractère du moyen âge.

Je débarque, et, chose rare, digne d'être notée, je n'éprouve pas de déception en traversant la ville basse, puis la ville haute, dans un traîneau qui bientôt me dépose à la porte de l'*hôtel d'Albion*.

A mon arrivée, on me remet une lettre du colonel *Rhodes*, me prévenant qu'à onze heures son traîneau viendra me prendre pour me mener à la campagne, chez lui, où il m'invite pour quarante-huit heures. En effet, à l'heure dite, le traîneau arrive et je pars.

Le chemin est pittoresque. Après avoir traversé une partie de la ville, en remontant à l'ouest parallèlement au *Saint-Laurent*, je passe devant la porte récemment reconstruite où *Montcalm* fut blessé mortellement en 1759, devant deux tours avancées qui furent bâties au commencement du siècle et faisaient partie du système de défense, devant la prison, et j'arrive aux *Plaines d'Abraham*, où se livra la bataille du 13 septembre 1759. Le conducteur du traîneau me montre le monument élevé à la mémoire de *Montcalm* et à celle de *Wolfe*, qui trouva une mort glorieuse dans son triomphe, et, après avoir passé devant une série de jolies villas, j'arrive à *Benmore*, la résidence du colonel.

Reçu comme un ami de longue date, après le lunch je vais visiter la ferme et les serres qui, chose très curieuse, sont à demi sous terre et que recouvre une couche épaisse de neige. Là, il semble, en entrant, qu'on soit transporté sous un autre climat. Tout l'hiver, dans la ferme, les bestiaux donnent du lait, les poules pondent et se reproduisent. Je vois des cochons de lait et des veaux nés il y a quinze jours à peine. Les serres, très étendues, sont, les unes, réservées à la culture maraîchère, et on y trouve pendant tout l'hiver certains légumes et des salades fraîches; les autres sont consacrées aux fleurs qui servent à parer les Canadiennes; les belles de Boston y ont aussi parfois recours. Les produits de la ferme du colonel se vendent non seulement à Québec, à Montréal, à Ottawa, à Toronto, mais jusqu'à Boston et à New-York.

Tout est conduit d'une façon très pratique, le luxe

n'y a aucune place. C'est un Français du département du Doubs qui dirige la ferme.

Cette intéressante visite terminée, nous nous rendons chez le lieutenant gouverneur, *M. Caron ;* il habite à un mille et demi environ de *Benmore*, c'est-à-dire à peu près à moitié chemin entre la propriété du colonel et la ville, une jolie villa dans un parc d'une certaine étendue et que j'ai longé en venant ce matin. Cette villa, qui autrefois était l'habitation du *gouverneur général*, n'offre rien de particulier comme architecture, mais elle occupe une situation ravissante et des fenêtres du salon on jouit d'une très belle vue sur le *Saint-Laurent*. M. Caron n'y étant pas, nous fûmes reçus par deux de ses filles, et après une courte visite nous reprîmes le chemin de *Benmore*.

21 février. — Le colonel m'a proposé hier soir de me mener ce matin voir, à quelques milles de distance, une chute fort belle portant, comme celle d'*Ottawa*, le nom de *Chute de la Chaudière*. J'ai accepté, et d'assez bonne heure dans la matinée nous nous mettons en route dans un léger traîneau. Remontant pendant quelque temps la rive gauche du fleuve, nous passons au *Cap Rouge*, où il est question d'établir un pont plus tard, puis, nous engageant sur la glace, nous traversons, en suivant un chemin jalonné au milieu des blocs énormes apportés par le courant et qui, au moment où le fleuve s'est pris, se sont trouvés immobilisés. Le chemin décrit des méandres sans nombre au milieu de cet immense entassement de neiges et de glaces s'irisant, au contact de la lumière d'un brillant soleil d'hiver, de

mille couleurs d'un bleu rosé, ou d'un vert clair que nul pinceau ne saurait rendre; c'est d'un joli coup d'œil vraiment.

Parvenus sur l'autre rive, nous cheminons encore environ un mille et demi en traîneau; puis, laissant notre véhicule près d'une petite maison isolée, nous nous dirigeons à pied vers la chute de la *Chaudière*. Malheureusement nous avons négligé de prendre nos raquettes et ce n'est pas sans peine que nous arrivons, après avoir, à plusieurs reprises, enfoncé jusqu'à mi-corps dans la neige. Des hauteurs dominant la rivière au-dessus de la chute on a une belle vue, mais on en a une plus belle encore si on descend jusque sur la rivière; de là on peut voir la chute se développer dans toute sa largeur qui paraît être d'au moins 350 pieds. L'eau tombe d'environ 150 pieds de hauteur en trois masses séparées par d'énormes rochers. Cette eau est presque entièrement gelée en hiver. Dès les premiers froids l'embrun des chutes, si on peut employer cette expression marine, s'est gelé aussi à mesure qu'il se produisait, et à côté des grandes stalactites de glace il a donné naissance à d'autres d'une finesse, d'une légèreté qui tiennent du prodige. Le spectacle vaut largement la peine que nous avons prise pour nous y rendre.

La chute de la *Chaudière* est formée par une rivière du même nom qui prend son origine dans le lac *Mégantic*, près de la frontière du *Maine*, et, coulant du sud au nord, vient se jeter dans le *Saint-Laurent*. Le chemin de fer passe à une portée de fusil à peine de cette chute, qu'on n'a pas eu l'idée encore,

malgré cette facilité des moyens de transport, d'utiliser comme force motrice.

En revenant sur la rive droite du *Saint-Laurent*, je retrouve ce panorama qui m'avait frappé en arrivant à *Point-Levi*, peut-être même plus étendu encore. Une fois le fleuve traversé, nous redescendons en suivant la rive gauche un peu plus bas que *Benmore* jusqu'à *Sillery*, joli village sur les bords de l'eau et où j'aperçois un nombre considérable de chantiers de bois; il y est, paraît-il, déployé une activité très grande durant la période de l'année où la navigation est ouverte. Ce village fut fondé par le chevalier *Brulart de Sillery*, et les jésuites vinrent s'y établir dès le temps de *Marie de Médicis*.

A deux heures, quittant *Benmore*, je rentrais à *Québec* par une route s'écartant un peu de celle que j'avais prise la veille et que je laissai sur ma droite. Cela me fit passer au pied de la colonne élevée en mémoire de la bataille de de *Sainte-Foy*, où les Français, commandés par le *chevalier de Lévis*, furent victorieux sur les Anglais, commandés par *Murray* (1760). Cette colonne est surmontée d'une statue de Bellone, offerte par l'empereur Napoléon III. La route, jusqu'à Québec même, suit ensuite les hauteurs qui dominent la vallée *Saint-Charles*, limitée à l'horizon par une chaîne de collines élevées et au fond de laquelle se dessine le cours de la rivière portant aussi le nom de *Saint-Charles*, et dont les bords, au point où elle se jette dans le *Saint-Laurent*, sont couverts de chantiers de construction de navires.

Je profite des quelques heures de jour qui me restent pour parcourir la ville au hasard, et j'arrive ainsi à la

terrasse située sur l'emplacement où se trouvait l'ancien château bâti par *Champlain*. Elle a reçu le nom de *Durham Terrace* et est à 200 ou 250 pieds au-dessus de la rivière. Ce doit être sans doute le rendez-vous des promeneurs au printemps, pendant les belles soirées de l'été et en automne, mais il y fait en hiver, même lorsque le temps est beau, un froid glacial qui les éloigne, car je suis seul à jouir de la vue, aussi admirable, aussi étendue que celle qu'on a de la rive opposée du *Saint-Laurent*. Toutefois la basse ville que je vois à mes pieds avec ses rues étroites, tortueuses, le mouvement des passants apporte un élément de contraste frappant, manquant ailleurs, avec la solitude régnant dans tous les autres points de l'immense paysage d'hiver qui se déroule devant moi.

J'aperçois la citadelle qui domine la terrasse. Je m'y rends en quittant celle-ci. Accompagné par un des artilleurs de garde, j'en visite les diverses parties. *Québec* a été appelée le *Gibraltar du Canada* et mérite ce nom, car il y aurait, il semble, peu de chose à faire pour rendre la place imprenable ; mais encore faudrait-il que ce fût fait.

Quant à la vieille citadelle, ses bastions, en dépit de la présence de quelques pièces Armstrong et autres, comme les antiques remparts de la ville qu'ils commandent, reportent l'esprit vers d'autres temps et d'autres mœurs, et ne laissent pas que de produire une très bizarre impression.

Dans la citadelle est établie une des deux écoles d'artillerie de la milice dont j'ai déjà fait mention. Cette école se compose d'une batterie d'environ 150 hommes

qui contractent un engagement de trois ans. Ils reçoivent une paye de 50 cents par jour, sur lesquels 15 cents sont retenus pour l'ordinaire. En dehors des exercices journaliers, ils ont deux heures de cours; ces cours se font exclusivement en anglais, ce qui est au moins étrange dans un corps où bon nombre des hommes sont des Canadiens français dont quelques-uns ne savent pas un mot d'anglais; tel est, du moins, le cas du soldat qui m'a servi de guide.

La nuit venant, je rentre à mon hôtel par la *place du Marché,* à laquelle les vieux bâtiments du collége des Jésuites donnent un certain cachet et par la rue *Saint-Jean,* où je suis tout surpris de trouver une foule de promeneurs soit à pied, soit en traîneaux. Les habitants de Québec aiment à passer les belles journées hors de chez eux, à profiter des jolies promenades qu'on trouve aux environs de la ville. La rue *Saint-Jean* n'est pas large, il est vrai, mais à certaines heures où le monde élégant s'y donne rendez-vous, elle devient impraticable.

La population de Québec est d'environ 60,000 âmes. Son commerce principal est le commerce des bois, qui donne lieu à des affaires pour un chiffre s'élevant annuellement à environ 6,000,000 de dollars. On y construit aussi beaucoup de navires, et c'est le centre d'un marché de grains assez considérable. *Québec* est situé à 175 milles environ de *Montréal* et à 400 milles du golfe du Saint-Laurent. Les plus gros navires peuvent venir aborder à ses quais.

22 février. — Comme je ne compte rester que quarante-huit heures à Québec et que dans la matinée je ne puis guère visiter les curiosités de la ville, je me

décide à aller de bonne heure voir de près la chute tant vantée de *Montmorency*, à 8 milles de distance environ. Le temps n'est pas favorable et me rappelle celui que j'ai eu lorsque je suis allé aux rapides de *Lachine*.

Cette fois, c'est en allant que le vent souffle dans mon dos et le trajet s'effectue rapidement dans l'excellent traîneau du propriétaire de mon hôtel, *M. Kirwin*. Je traverse la rivière *Saint-Charles*, les chantiers de construction de navires, actuellement sans ouvriers, puis une grande plaine ondulée, parsemée de petites maisons en pierres, propres et bien construites. Je passe devant l'asile de *Beauport*, qui n'est pas encore achevé, dans le village du même nom, et enfin j'arrive, après avoir traversé la rivière de *Montmorency*, à une petite auberge située à un demi-mille environ de la chute.

Ce n'est qu'à prix d'or que je parviens à trouver un jeune garçon d'une quinzaine d'années qui consent à me guider jusque-là. Cheminant péniblement dans la neige, dans laquelle nous enfonçons à chaque pas, nous atteignons le bord de l'abîme; la vue est fort belle. Québec, qu'on aperçoit dans le lointain, avec ses maisons étagées, produit un grand effet. La chute que l'on a au-dessous de soi peut avoir à peu près 300 pieds de haut. La nappe d'eau, dont une partie est transformée en glaçons, doit avoir 50 ou 60 pieds de largeur. L'embrun qui se gèle en tombant forme au pied de la cascade un cône énorme de glace dont la hauteur varie, mais qui aujourd'hui a au moins 150 pieds. Ordinairement par le beau temps et en prenant par le pied du *Montmorency Fall* il est facile d'arriver à ce cône de

glace, sur lequel les habitants de *Québec* viennent se livrer aux plaisirs du *taboggining*. Quand, par un grand vent et des tourbillons de neige, on cherche à gagner le pied du cône en descendant des crêtes qui le surplombent, l'opération est moins aisée : je l'éprouve à mes dépens.

Le *Montmorency Fall* offre une particularité assez curieuse : une grande portion des eaux ne rejoint pas directement le *Saint-Laurent*. Elles disparaissent dans un gouffre dont on n'a jamais pu découvrir l'issue; bien que maintes fois on ait jeté du haut de la chute des pièces de bois, elles n'ont jamais été retrouvées.

Revenu à la petite auberge où j'ai laissé mon traîneau, je me hâte de faire atteler et de reprendre le chemin de Québec. Mais par deux fois nous nous écartons du chemin, les poteaux et les branches d'arbres plantés de distance en distance pour le jalonner ayant été renversés par la tourmente, et par deux fois nous versons. C'est chose d'ailleurs fort ordinaire ici; on se contente de relever le traîneau, de se secouer et on reprend tranquillement sa route. Ainsi nous fîmes, mon conducteur et moi, et vers deux heures nous rentrions à l'hôtel.

Un mot m'y attendait de Mgr Cazeau, vicaire général, pour lequel il m'avait été donné une lettre d'introduction, et qui se mettait aimablement à ma disposition pour visiter l'*Université Laval* et les *Séminaires* dans la journée.

A l'heure indiquée, je vais à l'archevêché et j'y trouve Mgr Cazeau, avec lequel je me rends d'abord aux séminaires, puis à l'université.

Le grand séminaire fut fondé en 1663 par *Mgr de Laval-Montmorency*, premier évêque du Canada, et possède des biens fonciers considérables, dont une partie lui fut léguée par son fondateur. C'est en 1678 que fut posée la première pierre de l'édifice actuel. Il a aujourd'hui une façade de plus de 650 pieds.

En 1852, le séminaire fonda l'*Université Laval*, à qui une charte royale fut accordée la même année par la reine Victoria, et l'année suivante le pape donna au *visiteur de l'Université*, *Mgr Taschereau*, archevêque de Québec, l'autorisation de conférer les degrés ordinaires en théologie.

Le supérieur du séminaire est de droit le *recteur de l'Université*. Le conseil se compose des directeurs des séminaires de Québec et des trois plus anciens professeurs de chaque faculté. Ces facultés sont au nombre de quatre : facultés de théologie, de droit, de médecine et des arts. Les professeurs de théologie sont nommés par l'archevêque de Québec, les autres sont nommés par le conseil.

L'enseignement est donné par des *professeurs titulaires*, des *professeurs agrégés* et des *professeurs chargés de cours;* on n'exige pas d'eux qu'ils appartiennent à la religion catholique. Actuellement le doyen est un protestant.

La durée des cours est :

A la faculté de théologie de	4 ans.
A la faculté de droit de	3 ans.
A la faculté de médecine de	4 ans.

L'enseignement de la faculté des arts n'est pas encore entièrement organisé. Cette faculté ne donne actuelle-

ment qu'un seul degré, celui de bachelier, mais il y a trois baccalauréats : les baccalauréat ès arts, ès lettres, ès sciences.

Il est fait des cours particuliers embrassant la philosophie, les mathématiques, la physique, la géologie, l'architecture, et des cours publics dont les sujets sont variés, mais choisis parmi ceux qui peuvent offrir le plus d'utilité.

Des cours pratiques sont faits aux élèves en médecine. En dehors des leçons de clinique données à l'hôpital de la marine et à l'Hôtel-Dieu, ils ont au dispensaire des leçons de clinique facultatives et d'autres obligatoires pour les maladies des yeux et des oreilles. A la *Morgue*, il leur est donné des leçons de médecine légale.

La faculté de médecine possède des collections très complètes d'anatomie, de pièces artificielles, de pathologie, etc.

De la faculté des arts dépendent des musées de minéralogie, de zoologie, de botanique, de zoologie, d'ethnologie et de peinture. Ce dernier renferme quelques toiles assez bonnes du Tintoret, de Simon Vouet, etc.

Les élèves, quelle que soit la religion à laquelle ils appartiennent, peuvent suivre les cours de l'université et y prendre leurs degrés. Ils ne sont soumis qu'à certaines conditions de moralité.

L'université possède une bibliothèque de 60,000 volumes, ouverte tous les jours, excepté les dimanches, aux professeurs et aux élèves.

Dans les bâtiments du séminaire, mais dans une partie indépendante, est établi un pensionnat pour les élèves de l'université qui voudraient en profiter. Catholiques

et protestants y sont admis. Naturellement les pensionnaires sont astreints à l'observation d'un règlement.

L'année scolaire, au petit et au grand séminaire, est de dix mois. Il y a des externes. La durée des études au petit séminaire est de neuf ans.

Le nombre total des jeunes gens qui reçoivent leur instruction aux séminaires et à l'université est d'environ 600, dont un tiers sont pensionnaires.

Ces renseignements, je les dois au recteur de l'Académie, M. l'abbé *Hamel*, qui voulut bien nous accompagner dans notre visite. J'ai cru qu'il était utile de les consigner ici, parce qu'ils montrent dans quel esprit libéral l'université Laval a été établie et comment ses fondateurs ont mis en pratique les principes de la liberté religieuse.

23 février. — Profitant de la dernière journée que je compte passer à Québec, je vais visiter la cathédrale et l'église du couvent des Ursulines.

La cathédrale, fondée en 1647 par Mgr de Laval, fut détruite au bombardement de 1759, puis reconstruite. Son architecture n'offre rien de remarquable. Dans l'intérieur, quelques tableaux à signaler, deux entre autres, de *Restout*, et un *Christ en croix*, attribué à *Van Dyck*.

Le couvent des Ursulines, fondé en 1639, couvre une étendue de terrain considérable. Les religieuses s'y vouent à l'éducation des jeunes filles. La chapelle, dépourvue d'architecture, contient quelques toiles de valeur, entre autres, au-dessus de la porte d'entrée, un très-beau *Philippe de Champagne*. C'est dans cette chapelle que se trouve le tombeau de *Montcalm*, avec une

inscription faite en 1763 à l'Académie française, inscription qui ne fut pas utilisée alors, mais qu'on retrouva plus tard et qui fut gravée sur le monument actuel, élevé en 1859.

Le chapelain montre dans une cage en verre le crâne de l'illustre soldat.

En rentrant à l'hôtel je trouve *M. Mac-Nab*, venu pour se joindre à moi dans mon expédition pour chasser les caribous. Nous partirons demain matin par le train de six heures pour *Rivière du Loup*, où doivent m'attendre les Indiens auxquels j'ai fait donner rendez-vous; mais d'abord nous commençons par aller passer notre soirée à un bal donné par Mrs. L***, dans une jolie villa qu'elle habite près de celle du colonel Rhodes.

Très réussi ce bal. Il semble qu'à *Québec* les vieilles traditions d'urbanité et de politesse de l'ancienne société française se soient conservées intactes. Les hommes sont d'une amabilité rare au temps où nous vivons; quant aux femmes et aux jeunes filles, elles ont une conversation spirituelle, vive, animée, et elles sont douées au plus haut degré de cette grâce libre et charmante qui semble particulière aux Canadiennes et que j'ai remarquée déjà à *Montréal* et à *Ottawa*.

C'est avec peine qu'en pensant à notre départ matinal nous nous décidons, vers trois heures du matin, M. Mac-Nab et moi, à nous retirer. Le froid me semble si intense, tandis que nous effectuons notre retour à l'hôtel, qu'en descendant de traîneau je consulte mon thermomètre suspendu à ma fenêtre. Je constate qu'il marque — 30° F. Notre expédition s'annonce bien.

24 février. — Dès six heures du matin nous nous hâ-

tons de gagner le quai d'embarquement afin de prendre le bateau qui doit nous conduire à *Point-Lévi*, pour le train. Quand nous arrivons, on nous annonce que, par suite du froid de la nuit, ce matin le fleuve se trouve pris et qu'on ne pourra pas ouvrir de passage avant une heure assez avancée. Nous n'avons pas autre chose à faire que de rentrer à notre hôtel, où nous serons prévenus s'il nous est possible d'effectuer notre départ. A midi, on nous annonce que le passage jusqu'à *Point-Lévi* est ouvert, mais que tous les trains sont interceptés par la neige. Nous sommes bloqués dans *Québec*.

25 février — 1er mars. — Le renom d'hospitalité des Québecquois est certes bien mérité. Spontanée, gracieuse, cette hospitalité s'offre aussitôt que la moindre occasion se présente. A peine le bruit se fut-il répandu que le service du chemin de fer était interrompu, que toutes les personnes avec qui j'avais lié connaissance sachant que je n'avais pu partir, s'empressèrent de m'inviter. Toutes les portes s'ouvrirent devant moi; je fus convié à tous les plaisirs, à toutes les fêtes, au bal chez Mrs. V***, au Skating et au Curling rinks, à la promenade du *Tandem-club*, dans le traîneau attelé en tandem de M. F. S., etc., etc.

Je garderai toujours le plus aimable souvenir du gracieux accueil que j'ai trouvé auprès de mesdames F. S., R., C. S., de misses A. G., B., R., et de tant d'autres.

Grâce à l'obligeance de quelques personnes en mesure de me renseigner, j'ai pu, entre temps, recueillir des notions assez complètes sur le système adopté dans le *Bas-Canada* pour l'éducation et les écoles.

Par décret de la reine, les biens et les propriétés des jésuites dans le Bas-Canada ont servi à constituer un fonds qui a reçu le nom de *fonds de placement pour l'Éducation supérieure*. Les revenus de ces fonds sont sous le contrôle et la règie du gouverneur, assisté de son conseil.

Une portion des revenus est répartie entre les universités, les colléges, séminaires, académies et établissements d'éducation autres que les écoles élémentaires ordinaires, dans des proportions déterminées par le gouverneur dans son conseil. Cette répartition est opérée par les soins d'un *surintendant de l'Éducation pour le Bas-Canada*, nommé par le gouverneur. Ce surintendant reçoit 4,000 $ par an de traitement personnel et 1,600 $ pour payer les employés dont il peut avoir besoin. Au lieu du surintendant, il peut y avoir un *ministre de l'instruction publique pour le Bas-Canada*. Il est nommé par le gouverneur, qui reste juge de l'opportunité de cette mesure.

Le ministre, en dehors des fonctions attribués au surintendant, s'occupe de la création des musées, des bibliothèques, des associations artistiques, littéraires et scientifiques, des encouragements qu'on peut leur donner. Il pourvoit à l'établissement des écoles d'adultes, pour les ouvriers, etc.; il recueille et publie les statistiques qui ont rapport à l'instruction publique. Il est membre du conseil exécutif et est éligible à l'Assemblée législative.

Une autre portion des revenus du *fonds de placement pour l'Éducation supérieure* peut être affectée à des secours pour l'établissement des bibliothèques de paroisse,

mais toujours suivant ce qui aura été ordonné par le gouverneur dans son conseil.

Celui-ci peut enfin, toujours dans les mêmes conditions, ordonner qu'une partie des revenus soit employée pour établir des *Écoles normales* destinées à former des instituteurs pour les *écoles communes* ou pour mettre les instituteurs à même de suivre les cours des écoles normales. Ces écoles normales sont actuellement au nombre de trois, deux sont catholiques et une protestante.

Il y a un *conseil d'Instruction publique*, dont les membres sont nommés par le gouverneur et dont le surintendant ou le ministre font partie. Ce conseil, composé de onze membres au moins et de quinze au plus, nomme son président, promulgue les règlements, prescrit les cours qui devront être faits, choisit les livres, cartes, etc., qui devront être employés, peut retirer les brevets de capacité aux instituteurs, les révoquer, etc.

Dans les colléges, séminaires et autres établissements où est donnée une éducation classique ou industrielle, les études sont un peu plus fortes que dans les établissements correspondants de la *province Ontario*, les *High Schools*.

Les élèves sont aussi plus nombreux; les internes forment la majorité.

D'après le recensement de 1873 dans les établissements catholiques, il y avait 5,586 élèves mâles. Dans les établissements protestants il y avait 820 garçons et 172 filles. Les jeunes filles catholiques reçoivent leur instruction généralement dans des couvents, dont l'un des principaux est le couvent des Ursulines. Souvent

dans ces couvents on envoie des jeunes filles protestantes, dont les croyances sont toujours absolument respectées.

Dans chaque municipalité, il y a une ou plusieurs *écoles communes* pour l'instruction élémentaire de la jeunesse. Elles sont sous la surveillance des *commissaires d'école*, ou, s'il est établi des *écoles dissidentes*, sous la direction des *syndics* de ces écoles. Les *municipalités* sont divisées en *arrondissements d'école*, suivant les besoins de la population, et il y a une école dans chaque arrondissement.

Chaque année, dans les municipalités, il est tenu une assemblée générale de tous les propriétaires de biens-fonds et des habitants tenant *feu et lieu*, pour l'élection des commissaires d'école, en remplacement de ceux dont le mandat est expiré. Ce mandat est de trois ans.

Les commissaires d'école dans chaque municipalité forment une corporation et sont habiles à faire tout ce que, dans la limite de ses attributions, un corps politique constitué peut et doit faire.

Si, dans une municipalité, une partie des habitants professant une religion différente de celle de la majorité, le désire, elle nomme *trois syndics* qui jouent, vis-à-vis de l'*école dissidente* qui est alors formée, le même rôle que les commissaires d'école vis-à-vis de l'*école commune*. Ces syndics reçoivent directement du ministre ou du surintendant, ou des mains des commissaires d'école, leur part des fonds destinés aux écoles, en proportion du chiffre de la population dissidente qu'ils représentent.

Les commissaires d'école et les syndics choisissent

parmi eux un président et nomment un secrétaire trésorier. Ils administrent les biens meubles et immeubles des écoles, veillent à l'entretien et à la réparation des bâtiments. S'il est nécessaire d'acheter une maison d'école ou d'en construire une, ils décident si elle doit être achetée ou construite par les habitants de l'arrondissement d'école ou par tous les habitants de la municipalité. Ils peuvent imposer une taxe spéciale dans tel arrondissement d'école pour l'achat ou la construction d'une maison d'école dans cet arrondissement.

Ils nomment les instituteurs, règlent les cours d'études, jugent toute contestation entre les écoles et les tiers, fixent la rétribution mensuelle qui, pendant les huit mois de l'année scolaire, doit être payée au secrétaire trésorier par chaque enfant en âge de fréquenter l'école, en sus de la cotisation fixée et prélevée pour l'arrondissement d'école.

Cette rétribution ne doit pas dépasser 40 cents, ni être inférieure à 5 cents. Elle ne peut être exigée des indigents, ni pour les enfants aveugles, sourds-muets, etc., ni pour ceux qui fréquentent un collége ou un lycée, ou une académie, etc.

Si, dans un arrondissement d'école, il est établi une école spéciale de filles, elle est assimilée à une école ordinaire. Une communauté religieuse pour l'éducation élémentaire des filles, établie dans un arrondissement d'école, peut, en se soumettant au contrôle des commissaires d'école ou des syndics, jouir de tous les droits accordés aux écoles communes.

Les commissaires et les syndics nomment un certain nombre d'entre eux pour visiter, au moins une fois

tous les six mois, chaque école, et faire un rapport qui est communiqué au surintendant ou au ministre. Ils font prélever, par voie de répartition et de cotisation, dans chaque municipalité, une somme au moins égale à celle allouée à cette municipalité sur le *fonds commun des écoles* qui provient d'une *allocation législative*. La cotisation est répartie proportionnellement sur toutes les propriétés foncières imposables de la municipalité.

Les sommes constituant le *fonds des écoles communes du Bas-Canada* sont déposées dans une banque désignée par le gouverneur en son conseil, par le surintendant ou le ministre, qui les reçoit du receveur général et qui les répartit entre les diverses municipalités. Dans certains cas, il peut refuser l'allocation à telle ou telle municipalité; il peut aussi réserver une certaine somme pour les écoles communes des municipalités pauvres à titre d'aide spéciale, ou pour soutenir un journal d'instruction publique, ou pour augmenter le fonds de la caisse de retraite des instituteurs.

A *Québec* et à *Montréal*, il y a un bureau d'examinateurs composé de *quatorze* personnes choisies d'une façon aussi juste et équitable que possible parmi les différents cultes et nommées par le gouverneur. Elles sont chargées d'examiner les instituteurs et de leur délivrer des brevets de capacité.

Dans quelques districts, il y a aussi des bureaux d'examinateurs nommés par le gouverneur, mais qui n'ont pouvoir de délivrer ou de refuser des brevets qu'aux instituteurs de ces districts.

Le gouverneur peut aussi constituer temporairement de ces bureaux dans un comté quelconque.

Les instituteurs des écoles communes élémentaires doivent pouvoir enseigner la lecture, l'écriture, les éléments de grammaire, de géographie et d'arithmétique.

Le gouverneur en son conseil peut adopter toutes les mesures nécessaires pour l'établissement d'*écoles modèles* et ordonner que, sur les fonds de revenu, une certaine somme soit affectée à cet objet. Les commissaires ou syndics peuvent exiger une rétribution mensuelle plus élevée dans les écoles modèles. Cette rétribution ne fait pas partie du fonds des écoles, mais elle est payée directement à l'instituteur, à moins toutefois de convention autre.

Les instituteurs des écoles modèles doivent, en dehors des connaissances exigées des instituteurs des écoles communes ordinaires, pouvoir enseigner la grammaire, l'analyse des parties du discours, l'arithmétique, la tenue des livres, la géographie, le dessin linéaire, l'arpentage.

Les prêtres, les ministres de différents cultes et les personnes faisant partie d'un corps religieux voué à l'enseignement, sont exempts de l'examen devant un bureau, quel qu'il soit.

Les femmes et les jeunes personnes qui ne font pas partie d'une communauté religieuse et qui désirent devenir institutrices dans une école commune, subissent les examens ordinaires.

Dans certaines de ces écoles communes, j'ai vu des jeunes filles de dix-sept et dix-huit ans remplissant leurs fonctions d'une façon remarquable. L'expérience semble prouver qu'il y a un grand avantage à confier l'éduca-

tion primaire à des femmes. En raison des soins qu'elles peuvent donner aux jeunes enfants, on peut remettre ceux-ci plus tôt entre leurs mains.

Le gouverneur peut nommer des *inspecteurs* des écoles communes, qui doivent tous les trois mois adresser un rapport au ministre ou au surintendant. Ils sont payés sur le revenu des fonds pour l'éducation supérieure.

Une fois par an au moins, et plus souvent s'il est nécessaire, les écoles communes sont visitées par l'un des *visiteurs* de la municipalité. Sous cette appellation, on comprend les membres résidents du clergé, les juges de la cour du banc de la reine et de la cour supérieure, les membres de la législature, les juges de paix, le maire, le préfet de la municipalité, les colonels, lieutenants-colonels, majors et le plus ancien capitaine de la milice résidant dans la localité.

Une amende, variant entre 5 et 10 $, peut être infligée à quiconque est appelé à accepter une des charges ou à remplir une des fonctions dont il a été parlé ci-dessus et qui refuse ou ne remplit pas son office.

A *Québec* et à *Montréal* on n'impose pas de taxe spéciale pour les écoles, mais le trésorier de la cité paye sur les fonds de la ville la somme voulue. Il n'est, d'ailleurs, alloué à ces deux villes qu'une partie de la somme qui devrait leur être allouée sur les fonds votés par la législature, si on avait égard à la population.

Les *fabriques* peuvent acquérir des biens pour soutenir les écoles fondées et établies par elles. Ces écoles sont soumises à certains règlements. Ainsi, chaque année, en un jour fixé par écrit et à l'avance, il doit être rendu

compte à une assemblée des habitants tenant *feu et lieu* dans la paroisse de ce qui a été fait pendant l'année scolaire.

La fabrique et les commissaires d'école d'une paroisse peuvent s'entendre et réunir, pour une ou plusieurs années, les écoles de fabrique aux écoles tenues en vertu de la loi sur les écoles communes.

Il existe encore dans le *Bas-Canada* des écoles de *fondation royale.*

Le gouverneur nomme les syndics de ces écoles. Ces syndics forment un corps politique constitué sous le nom de : *Institution royale pour l'avancement des sciences.* Ils administrent les biens appartenant aux institutions de fondation royale. Le président est nommé par le gouverneur.

Enfin, en dehors de l'*Université Laval*, il y a deux autres universités organisées dans la province de *Québec :* l'université *Mac-Gill* et l'université de *Bishop College.*

La première, à *Montréal*, a été fondée par un marchand de cette ville, *James Mac-Gill.* C'est une université protestante, mais où les étudiants de toute religion sont admis. Il y quatre facultés : une faculté des lettres, une de sciences, une autre de médecine et une de droit.

L'université de *Bishop College*, à *Lennoxville*, fondée à l'origine comme collége de théologie par l'Église d'Angleterre, a été par la suite réorganisée sur des bases plus larges, et en 1853 a reçu, par charte royale, le pouvoir de conférer les grades universitaires.

Les progrès de l'éducation dans le *Bas-Canada* depuis

vingt-cinq ans sont considérables. Les chiffres suivants permettront d'en juger :

	Population	Nombre d'institutions	Nombre d'élèves
1853.....	890,261	2,352	108,284
1873.....	1,191,575	4,237	226,719

V

DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC.

2-28 MARS.

De Québec à Rivière du Loup. — Rivière du Loup et ses environs. — Les habitants et leur caractère. — La propriété dans le Bas-Canada. — Chasse au caribou. — Retour à Rivière du Loup. — Organisation municipale dans le Bas-Canada. — Expédition au lac de Temiscouata et à la rivière Cabano. — Aspect du pays. — Avenir de l'industrie dans la province de Québec. — De Rivière du Loup à Québec en traîneau.

2 mars. — A six heures et demie du matin je quitte avec Mac-Nab la bonne ville de *Québec*, en route pour *Rivière du Loup*. Le temps est superbe et le soleil levant qui éclaire la haute ville, les sommets des collines environnantes, et laisse les fonds dans l'ombre, donne au paysage un relief étonnant. Le *Saint-Laurent* une fois traversé, nous prenons le chemin de fer à *Point-Levi* et bientôt, un peu au-dessus de la chute de la *Chaudière*, nous arrivons au point où l'embranchement de Québec rejoint la ligne principale du *Grand Trunk Railway*. Le train, arrivé de *Montréal*, attend les voyageurs de *Québec;* nous y montons et il reprend sa course

vers l'est. Il suit, en côtoyant parfois le *Saint-Laurent*, le fond de la vallée. Une épaisse couche de neige couvre tout le pays, dont naturellement l'aspect général est sévère, bien que ce soit, au dire de mon compagnon, une des parties les mieux cultivées du *Bas-Canada*. Les sommets des poteaux de clôture des champs qui, de tous côtés, émergent de la neige, le prouvent d'ailleurs assez.

Au bout d'une cinquantaine de milles, la voie ferrée se rapproche beaucoup du fleuve. A *Saint-Thomas*, où elle traverse la *Rivière du Sud*, nous apercevons une quantité de petites îles qui se détachent au milieu des glaces du *Saint-Laurent*, et dans le lointain, sur la rive opposée, les hauteurs du *cap Tourmente*, dans les environs duquel, paraît-il, de légères oscillations de tremblement de terre se font fréquemment sentir. Nous passons à l'*Islet*, en face de deux îles assez grandes, l'*Ile aux Oies* et l'*Ile aux Grues*, puis à *Saint-Paschal*, qui sert de station à *Kamouraska*, un des lieux de rendez-vous de la société canadienne en été, et, vers quatre heures du soir, nous débarquons à *Rivière du Loup*, à 126 milles environ de *Québec*.

C'est un charmant village de 12 à 1,500 âmes, coquettement bâti sur le flanc d'une colline sur les bords du *Saint-Laurent*, large ici de près de 18 milles. Au pied de la colline coule la *Rivière du Loup*, qui vient se jeter dans le fleuve. Mac-Nab est possesseur dans le village d'une petite maison en bois extérieurement ne différant pas des maisons voisines. Elle lui sert surtout de dépôt et de point de ravitaillement pour ses chasses ou ses pêches sur le *Saint-Laurent*. L'intérieur

est curieusement orné de trophées de toute espèce, fourrures, bois de mooses, de caribous, etc. C'est le lieu de rendez-vous qui a été fixé aux Indiens avec lesquels nous devons faire notre expédition. A notre grand désappointement, nous apprenons qu'ils ne sont pas arrivés encore; sans doute ils auront été de leur côté bloqués par les neiges. Force va nous être de les attendre.

3 mars. — Point d'Indiens encore ce matin, et, d'après ce qu'on me dit, il n'est pas probable qu'ils puissent arriver avant deux ou trois jours.

Pour occuper mes loisirs, je parcours les environs. Muni de mes *snow-shoes*, je vais dans la matinée visiter les chutes connues sous le nom de *River du Loup Falls*. Il y en a plusieurs; la plus considérable, qui se trouve à 3 milles environ du village, tombe d'une hauteur de 70 à 80 pieds dans une sorte de petit lac fort pittoresque entouré de rochers à pic, desquels on a une vue des plus étendues sur toute la contrée, dont l'apparence est quelque peu triste, mais d'un charme tout particulier. Ces paysages couverts de neige, aux horizons immenses, uniformes dans leur diversité, inspirent une quiétude et un calme étranges.

Plus tard, dans la journée, je vais en traîneau à *Cacouna*. C'est en été un endroit très à la mode. En hiver tous les hôtels et toutes les villas sont fermés. C'est à peine si de loin en loin j'aperçois une maison habitée, mais il m'est facile de me rendre compte du motif qui, pendant la belle saison, fait accorder à *Cacouna* la préférence sur tant d'autres sites charmants, en voyant le pays gracieusement accidenté où sont dispersées les maisons d'été de la société cana-

dienne et l'aspect grandiose du *Saint-Laurent*, large en ce point de 20 milles environ, avec le rideau bleu des *Laurentides* comme arrière-plan.

4-5 mars. — Continué mes promenades dans les environs et lié connaissance avec quelques paysans dont je visite les habitations.

Les curés, dans leurs paroisses, exercent une surveillance sévère pour le maintien des bonnes mœurs, et les filles se marient dès l'âge de quatorze ou quinze ans; aussi les familles, dans la province de Québec, sont presque toujours très nombreuses et les enfants y sont en moyenne dix ou douze. Malheureusement les parents ont le défaut, qui leur est commun avec nos paysans de France, de vouloir avant tout faire de leurs fils des *messieurs*. Généralement, l'un est appelé à prendre un jour la ferme paternelle, ils en destinent un à l'Église et des autres ils font des avocats, des employés, etc. Le nombre de ces malheureux qui, littéralement, meurent de faim par manque d'occupations, est prodigieux, et, en attendant, la terre s'épuise faute de culture bien entendue.

La population des campagnes paraît généralement douce et honnête, mais manquer de cet esprit d'entreprise qui caractérise celle de certaines autres parties des possessions anglaises, de l'*Ontario* par exemple. Ce défaut a pendant de longues années été aussi celui du paysan français, mais il est plus caractérisé dans le *Bas-Canada*. Peut-être faut-il l'attribuer à la demi-paresse dans laquelle ici l'*habitant* (c'est le nom qu'on donne au paysan) vit pendant près de cinq mois de l'année, les mois d'hiver.

La plupart se contentent de pourvoir à leurs besoins journaliers, mais ne vont pas au delà. Il y a dans la *province de Québec* des terres qui, si elles étaient bien cultivées, pourraient rapporter 5 et 6 p. 100, et le plus souvent on ne leur fait produire que le strict nécessaire.

Quand il n'est pas paresseux, le paysan canadien, dans bien des cas, ne sait pas profiter des bénéfices de son activité. Parfois c'est par suite d'un goût trop prononcé pour l'épargne mal entendue ; il n'est pas rare de rencontrer des habitants possesseurs de 25 à 30,000 $, mais cet argent ils le conservent précieusement et jamais ils ne le placent. D'autres, entraînés par un besoin immodéré de la propriété, achètent des terres au fur et à mesure de leurs gains d'abord ; bientôt, poursuivis par l'idée de s'arrondir, ils empruntent pour acheter encore, et généralement ils finissent par se ruiner, parce qu'il arrive un moment où ils n'ont plus les moyens de mettre en valeur tout ce qu'ils ont acquis.

On en arrive à se demander ce que deviendra le *Bas-Canada* quand sa source de richesse, le commerce des bois, sera épuisée, et de l'avis de gens compétents, dans vingt-cinq ou trente ans au plus, on en sera là.

Peut-être pourrait-on utiliser l'influence considérable dont jouit le clergé pour tâcher de donner un nouvel essor à l'agriculture, et à cet effet faire suivre aux jeunes gens des séminaires des cours qui leur permettraient plus tard de conseiller utilement les habitants des paroisses où ils seraient envoyés. La question mérite d'être étudiée.

Ils auraient malheureusement à lutter, il faut

l'avouer, contre un esprit de routine incroyable et dont on pourrait citer mille exemples curieux. Ainsi, chaque champ est ici entouré de clôtures en bois, et pourtant dans ces champs mêmes, on relève une grande quantité de pierres qu'on pourrait employer à faire des murs. Ces pierres sont amoncelées au milieu du terrain et occupent une surface souvent considérable, qui serait d'un rapport d'autant meilleur, que ce sol-là n'a pas été mis en culture depuis de longues années et n'est pas fatigué. Il y aurait de plus économie de temps et de travail à employer les pierres de cette façon, puisqu'on ne serait pas obligé d'aller chercher, parfois très loin, les bois nécessaires chaque année à l'entretien des clôtures telles qu'elles sont actuellement. Un jour je fis ce raisonnement à plusieurs paysans, qui me répondirent que tel avait toujours été l'usage; et quand j'insistai sur les avantages de ce mode de faire, je n'en pus rien tirer que cette réponse, avec un accent normand très prononcé : «Ah! p't'être ben qu'oui! p't'être ben qu'non!» Le soir, j'en parlai à un ingénieur du chemin de fer intercolonial, qui éclata de rire et me raconta que, l'année précédente, pendant la construction de cette ligne, ayant à établir un remblai, un des entrepreneurs proposa aux propriétaires des champs voisins de les débarrasser de ces pierres gênantes pour leur culture. Aucun d'eux ne voulut accepter, à moins qu'on lui payât 6 cents par charretée de cailloux. Il fut impossible de leur faire comprendre l'avantage qu'on leur offrait; l'entrepreneur ne voulut pas souscrire à de pareilles exigences et les pierres furent laissées à leurs propriétaires.

La division des terres est poussée à l'extrême dans le *Bas-Canada*. Rien n'est curieux comme l'aspect de certaines portions de la contrée, celles surtout voisines du *Saint-Laurent*, où l'on voit tous les champs d'égale dimension bordés de clôture qui descendent perpendiculairement au fleuve. Ces champs, ainsi délimités, représentent généralement les lots de terre tels qu'ils ont été concédés autrefois par les seigneurs.

Dès les premiers temps de la colonisation, en effet, le système féodal fut établi au Canada. Le souverain accordait des fiefs de plusieurs lieues carrées à des gens de marque ou à d'autres personnes à titre de récompense, qui concédaient alors aux colons des terres d'un certain nombre d'arpents carrés, moyennant une rente de tant par arpent et un droit de 8 1/3 p. 100 sur le prix de vente à chaque mutation. Le censitaire devait, en outre, faire moudre son grain au moulin du seigneur et était astreint à quelques autres obligations analogues. En 1854, les droits seigneuriaux furent abolis, ainsi que le droit de mutation; une indemnité de 50,000,000 de dollars fut votée à cet effet. Aujourd'hui l'habitant ne doit plus au propriétaire du fonds que la rente et il peut devenir possesseur de la terre qu'il cultive en payant le capital de la rente calculée au taux de 6 p. 100.

Tandis que nous dînons, arrive un des Indiens attendus, *Francis*, Indien *Abenaquis*. Ce sauvage, comme on les appelle dans la *province de Québec*, est un homme bien bâti, vigoureux, âgé de quarante-cinq ans peut-être. Il est peu parleur, nous explique qu'il a eu grand'peine

à arriver en raison du mauvais temps et attend nos questions. Il croit qu'il pourra nous mener dans l'intérieur, dans une région où nous pourrons trouver des *caribous*, mais quant à des *mooses*, c'est plus douteux. Il est peu probable que l'autre Indien que nous avions convoqué puisse nous rejoindre; faute de mieux, j'embauche un jeune Canadien français et nous fixons notre départ à demain.

6-7 mars. — Le temps s'est légèrement radouci durant la nuit et la neige est tombée en assez grande abondance, non pas en quantité telle, cependant, que le chemin de fer soit interrompu. A neuf heures, le train dans lequel nous avons pris place s'ébranle, la locomotive est précédée d'une charrue à neige et nous n'avançons que lentement. Deux fois la neige s'accumulant sous les roues de la charrue, celle-ci sort des rails et on est obligé de quérir une seconde machine pour nous permettre d'arriver à *Saint-Paschal,* que nous n'atteignons qu'à une heure et demie, bien que la distance depuis *Rivière du Loup* ne soit pas de plus d'une vingtaine de milles. Le train sans doute n'ira pas plus loin; quant à nous, c'est à *Saint-Paschal* qu'il devait nous mener; deux traîneaux nous attendent; nos vivres et notre léger matériel sont répartis entre eux, je monte dans l'un, avec Mac-Nab, l'autre nous suit avec l'Indien Francis et le petit Canadien, et nous prenons la route de l'intérieur.

La neige ne tarde pas à retomber, et vers trois heures et demie du soir, étant arrivés à la dernière maison que nous devions trouver sur notre chemin, nous nous décidons à nous y arrêter pour passer la nuit. Les habi-

tants nous accueillent avec cette hospitalité qu'on ne rencontre plus guère que dans les régions où la simplicité primitive et les mœurs d'autrefois n'ont pas subi les atteintes de la civilisation.

L'habitation, en bois naturellement, ne se compose que d'un rez-de-chaussée de trois pièces : une grande salle, pourvue d'une large cheminée, où se tient toute la famille pendant les longues heures des journées d'hiver, qui sert de cuisine et où couchent les jeunes gens, puis deux petites pièces qui servent de chambre à coucher, l'une au père et à la mère, l'autre au fils aîné et à sa femme. Au-dessus il n'y a qu'un grenier, où on conserve les provisions pour l'hiver.

Assis autour du feu nous faisons vite connaissance, nous devisons de choses et d'autres, et le temps passe assez rapidement. A la nuit, la porte s'ouvre pour livrer passage à un trappeur canadien revenant de l'intérieur. Il profite du mauvais temps qui l'empêche de chasser et de trapper pour venir se ravitailler. Peu édifié sur l'utilité des services du jeune Canadien que nous avons amené de la *Rivière du Loup*, je propose au nouvel arrivant de repartir avec nous demain matin. Il hésite un peu, mais mes offres généreuses finissent par le décider; seulement il ne viendra nous rejoindre que dans deux jours, il faut qu'il rentre chez lui ce soir. Après souper il repart, tandis que, Mac-Nab et moi, malgré l'offre de notre hôte de nous céder sa chambre, trouvant la chaleur qui règne dans la maison intolérable, nous préférons, munis de nos fourrures, aller passer la nuit dans le grenier à foin qui s'ouvre sur l'étable placée à quelques pas de la maison.

Le lendemain, au petit jour, nous disons adieu à nos nouveaux amis. Le temps est redevenu très froid et la neige de la veille gelée à la surface crie sous nos pieds. Au bout de six heures de marche nous arrivons à un *log-house* inoccupé. C'est une de ces constructions grossières en troncs d'arbres qui servent d'abri aux bûcherons, aux *lumber men* qui, pendant tout l'hiver, vivent dans les forêts, coupant les bois qu'ils transportent à mesure sur les bords des rivières. Au printemps, quand la débâcle est arrivée, on confie ces bois au fil de l'eau jusqu'à l'endroit où on peut établir des radeaux; là on construit des barrages et les pièces de bois réunies sont amenées à Québec, à Montréal, etc. En français-canadien, on appelle ces *log-houses* des *chantiers;* ce nom s'applique également à l'ensemble d'un établissement où l'on exploite les bois ou à cette industrie elle-même. Les Anglais appellent quelquefois les *log-houses* des *shantys* par corruption du mot *chantier*.

L'endroit nous paraissant assez favorable, nous nous décidons à y établir notre campement. C'est une petite clairière qui touche à un lac de minime étendue, mais où, en cassant la glace, nous trouverons l'eau nécessaire. Francis n'aura pas besoin de dresser sa tente, il s'installera dans le chantier; nous l'envoyons battre le pays et tacher de découvrir dans le voisinage des traces de *mooses* ou de *caribous*. Pendant ce temps, Mac-Nab et moi nous dressons notre tente, ayant soin d'en couvrir le sol d'une épaisse couche de branches de sapin qui nous tiendront à l'abri de l'humidité et du froid de la neige; nous abattons la quantité de bois nécessaire pour la nuit, et le feu allumé, la marmite sur le feu, fu-

mant nos pipes, nous nous établissons confortablement, attendant le moment où nous pourrons faire honneur à notre cuisine et entendre le rapport de notre Indien.

Pendant toutes nos allées et venues, les *butcher birds* sautillaient effrontément autour de nous; ils semblent maintenant attendre leur part de notre repas. Ces oiseaux, de la grosseur d'une tourterelle à peu près, sont les seuls êtres qui viennent un peu animer la solitude de l'homme établi au milieu de ces vastes forêts; aussi sont-ils toujours respectés.

A la nuit, Francis rentre nous rapportant des nouvelles peu satisfaisantes. Il n'a vu aucune trace de fraîche date dans nos environs. Cela ne nous empêche pas de souper de fort bon appétit; après quoi, roulés dans nos fourrures et nos couvertures, nous allons chercher un sommeil réparateur sur le lit moelleux et odorant que forment nos branches de sapin.

8 mars. — Dès le matin, après une légère tasse de thé, en dépit d'un vent de nord-est humide et froid, en dépit du grésil qui nous fouette le visage, nous nous décidons, Mac-Nab et moi, à faire avant notre déjeuner une courte promenade de découverte et voir si nous serions plus heureux que ne l'a été hier Francis, que nous laissons à la garde de notre tente, de notre feu, et du déjeuner qui cuit dans la marmite. Nous pensions être de retour vers onze heures. Mais au bout de 5 à 6 milles de marche dans la direction du *Maine*, tout d'un coup nous tombons sur des traces de *caribous* de la veille au plus tard, et rapidement nous nous mettons à les suivre. A deux heures, nous nous apercumes que nous ne pouvions les joindre. Notre course

rapide m'avait fort altéré, et j'avais bu beaucoup de neige; la faim aidant, — nous avions commis la faute de ne rien prendre avec nous, pensant être de retour pour le déjeuner, — quand il fallut revenir, je me trouvai presque incapable de marcher. Heureusement notre poursuite nous avait ramenés un peu du côté de notre campement. Chose bizarre, je n'éprouvais aucune lassitude, mais une faiblesse absolue dans les jambes. J'ai eu, je dois l'avouer, rarement besoin d'autant d'énergie qu'il m'en fallut dans cette occasion. A six heures du soir seulement nous rentrions au camp. Dès que j'eus soupé, je me trouvai, comme par enchantement, frais et dispos. Mac-Nab me dit avoir expérimenté, quoique à un degré moindre, la même chose dans des circonstances analogues.

9 mars. — A six heures et demie du matin, tandis que nous confectionnons notre déjeuner, arrive *Peter*, le trappeur canadien que j'ai embauché l'avant-veille. Le temps est des plus défavorables pour la chasse. Le grand froid s'est de nouveau établi pendant la nuit et sur la neige des jours passés, il s'est formé une couche de glace qui n'est pas assez épaisse encore pour porter le poids de l'homme sans casser, ce qui produit un bruit qui ne nous permettra pas très certainement d'approcher les *caribous* au cas où nous trouverions des traces fraîches. Nous nous décidons cependant à pousser une reconnaissance dans une direction opposée à celle d'hier, emmenant avec nous Peter, et envoyant avec deux ou trois jours de vivres Francis dans la direction du lac de *Temiscouata* pour battre un peu le pays.

Notre chasse n'est pas plus fructueuse que celle de la veille, et nous ne rencontrons même pas de traces qui puissent nous faire supposer que, dans la région que nous avons traversée, il y ait le moindre *caribou*. Mais la magnificence de cette région est bien faite pour me consoler de ce déboire. Il est difficile, en effet, de se figurer quelque chose de plus féerique comme aspect que ces grandes forêts montueuses, absolument solitaires, où l'on n'entend que le gémissement du vent dans les sapins, ou parfois le bruit strident, comme la détonation d'une arme à feu, d'un tronc d'arbre qui éclate sous l'effort de la gelée.

Les branches surchargées de neige et de givre brillent au soleil comme des girandoles immenses. Quand elles sont agitées par la brise, elles scintillent de mille feux. C'est la danse des diamants! — Le ciel, d'une pureté inouïe, est d'un bleu qu'on ne saurait comparer qu'à celui d'une turquoise translucide, d'un bleu tendre, fondu, doux à l'œil. Quand on arrive au sommet d'une colline, aussi loin que le regard peut aller, on n'aperçoit qu'une étendue de bois sans fin, avec quelques lacs et des rivières dont les eaux sont immobiles comme la nature qui les environne. Tout cela constitue un ensemble d'une majesté et d'une grandeur infinies.

Vers deux heures de l'après-midi, calculant le trajet que nous aurons à faire pour rentrer à notre camp avant la nuit, nous nous décidons à ne pas aller plus loin. Mais avant de reprendre le chemin du logis, nous nous réconfortons avec un biscuit, un peu de bœuf salé et du thé que nous faisons dans la petite marmite

que nous avons emportée avec nous. L'expérience de la veille avait été une bonne leçon qui avait servi au moins à m'apprendre à ne pas m'aventurer sans provisions dans ces solitudes. Ainsi lestés, nous reprenons allègrement notre route, *piquant au plus court*, comme on dit ici, et ne faisant qu'un léger détour pour passer à des pièges tendus la veille, et où nous trouvons deux martres qui, victimes de leur imprudence, étaient venues s'y faire prendre, attirées par les débris de poisson séché qui avaient servi d'appât. Sur notre route, nous avons découvert une digue de castors que nous piègerons demain, et au beau milieu d'un petit lac, sur la glace, une jolie construction de coquilles, d'herbes, de bois et de cailloux où une tribu de rats musqués vient sortir de l'eau pour humer l'air, et qui lui sert de magasin pour les provisions d'hiver.

10 mars. — A huit heures et demie du matin, toujours suivis de Peter, nous nous dirigeons, Mac-Nab et moi, vers un canton que nous n'avons pas parcouru encore. Vers dix heures, je tombe sur une piste qui me semble assez fraîche ; j'appelle Mac-Nab, et, à peine y a-t-il jeté les yeux, qu'il me dit qu'elles sont assurément de la nuit même. Nous nous mettons de suite à les suivre. Le vent a tourné vers le nord et c'est vers le nord que les *caribous* se dirigent. En effet, comme le font les cerfs, d'ailleurs, et à moins de conditions particulières, ils marchent presque toujours contre le vent qui leur apporte les émanations de l'ennemi. Au bout d'une heure de trajet dans un pays découpé et difficile, Mac-Nab s'arrête et me montre des traces du matin même. Malgré le grand froid qui règne depuis deux jours, la

neige cède encore parfois en criant sous nos raquettes et nous aurons du mal à ne pas donner l'éveil aux animaux. Nous laissons Peter derrière nous, avec l'ordre de nous suivre à distance, et Mac-Nab prenant la tête, nous commençons une poursuite des plus émouvantes. Au bout d'une heure, il devient évident que les *caribous* ne doivent pas être très éloignés. Mon compagnon déchausse ses raquettes, et marchant comme un chat sur la neige, ou plutôt glissant en quelque sorte, poursuit sa marche sans bruit. Il m'a fait signe de l'imiter, mais je constate bien vite que je n'ai pas la façon de couler sur la neige de mon compagnon ; il l'effleure à peine, tandis qu'à chaque pas j'enfonce jusqu'à mi-jambe. Il n'y a pas de temps à perdre, je rechausse mes *snow-shoes* et je rattrappe Mac-Nab, qui a suspendu sa course un instant pour me donner le temps d'arriver. Nous reprenons chasse et tout d'un coup nous apercevons loin devant nous un *caribou* qui se lève brusquement. Blottis derrière un rocher, mon compagnon me glisse rapidement à l'oreille qu'il est trop tard, que nous ne pouvons avancer plus loin et que notre seule chance repose sur la longue portée de ma carabine. Sans perdre une seconde, je mets un genou en terre, le *caribou* tourne la tête de mon côté et découvre l'épaule ; je fais feu et... je le manque ; il fait un bond et s'arrête ; de mon second coup, je le tue raide. Au bruit de cette double détonation, quatre autres *caribous* se sont levés. Ils ne nous voient pas et hésitent un instant ; j'ai le temps de recharger mon *express-rifle* et je tue d'une balle qui, entrée à l'épaule ressort à la hanche, une biche, tandis que d'un second coup j'en fais rouler une

autre. Nous courons à nos victimes; le dernier *caribou*, blessé seulement, s'éloigne avec les autres. Peter s'élance à sa poursuite, tandis que Mac-Nab et moi, après avoir vidé les animaux morts, nous les ensevelissons dans un trou creusé dans la neige, pour éviter qu'ils ne soient mangés par quelque bête fauve. Cela fait, après avoir mesuré la distance à laquelle j'avais tiré et qui, à mon grand étonnement, se trouva de près de 250 yards, nous nous mîmes en devoir de rejoindre Peter. Au bout de trois quarts d'heure nous le retrouvâmes. Il avait perdu la piste, qui avait été facile à suivre jusque-là, le *caribou* faisant sang, puis, sous l'influence du froid sans doute, le sang s'était arrêté, et les traces de l'animal blessé se confondant avec les autres, il était devenu presque impossible de les démêler sans un long travail. Fatigués, nous remettons la chose à demain, et nous arrêtant près d'un joli petit lac, nous préparons notre lunch; notre faim satisfaite, nous rentrons au camp où nous arrivons vers cinq heures du soir.

Cette chasse du *caribou* est assurément une des choses les plus enivrantes qu'on puisse rêver, et cela est si vrai que je préférerais à toute chasse de primeur ou de battue, soit en France, soit en Angleterre, poursuivre un *caribou* pendant deux ou trois jours, depuis le matin jusqu'au soir, avec l'espérance, souvent déçue, d'arriver à le tirer. Il faut, dans une poursuite comme celle-là, mettre en œuvre toutes les ressources de son esprit et de son intelligence, toute la vigueur dont on est doué. La moindre faute commise compromet le succès. L'intérêt et l'enthousiasme ne font pas défaut un seul instant.

Le *caribou* n'est autre chose que le renne d'Amérique. Il y en a de deux espèces, qui ne diffèrent guère que par la taille et la couleur; encore ces différences sont-elles légères. L'une de ces espèces vit constamment dans les forêts, l'autre, au contraire, ne s'y réfugie qu'en hiver. Une particularité de la biche du *caribou*, qui lui est commune avec la biche du renne, c'est que toutes deux sont pourvues de bois. Des deux *caribous* que j'ai tués aujourd'hui, l'un est un mâle magnifique qui a déja jeté les siens; l'autre est une biche qui en a de forts petits. D'après les zoologistes, la femelle du *caribou* souvent ne perdrait ses bois que vers le mois de mai; Mac-Nab et Peter m'ont assuré que ses bois étaient persistants; la même chose m'a été affirmée par un des chasseurs les plus réputés du pays, le colonel Rhodes, l'aimable propriétaire de *Benmore*. Si le fait est vrai, il serait curieux qu'il n'eût pas encore été constaté. Le *caribou* serait ainsi le trait d'union entre la famille du cerf et la famille de l'antilope.

A souper, nous dégustons avec une vive satisfaction deux perdrix tuées à balle par Mac-Nab, comme nous revenions au camp. Ces perdrix sont d'une espèce dont j'ai déjà tué des spécimens dans l'Utah. Mais j'ai été émerveillé de la façon dont mon compagnon se sert de sa carabine. Le calibre et la portée n'en sont pas considérables, mais avec un *express-rifle* il devrait faire des coups surprenants. Francis revient dans la soirée; son rapport ne nous laisse aucun espoir de trouver d'*orignal*, c'est le nom canadien que reçoit l'*élan*, qu'on appelle en anglais le *moose*. Renonçant donc à chasser plus longtemps dans cette région dont

tous les points ont été explorés sans succès, sauf le canton où nous avons fait notre chasse hier et qui, forcément, a été déserté par les animaux, nous décidons qu'abandonnant le projet de piéger les castors, nous enverrons demain Francis suivre le *caribou* blessé que nous avons abandonné hier, que Peter ira chercher et ramener les dépouilles opimes de la veille, tandis que nous rentrerons à *Rivière du Loup*, d'où nous organiserons une expédition d'un autre côté.

11-15 mars. — Revenus à *Rivière du Loup*, je reçois les rapports de quelques-uns des chasseurs et trappeurs, tant Canadiens qu'Indiens, qui, pendant notre absence, ont été chargés de reconnaître dans différentes directions l'existence de *mooses, de caribous* ou *d'ours*. Tous ces rapports sont peu satisfaisants. De plus, le temps redevient épouvantable et nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir eu l'excellente idée de quitter la forêt.

Il eût été de toute impossibilité de chasser. Nous aurions été contraints de demeurer sous notre tente, nous abritant le mieux possible, et sans autre distraction que de veiller à ce que notre léger abri ne fut pas emporté par l'ouragan.

Une dépêche d'*Ottawa*, trouvée en arrivant, m'annonce que la représentation théâtrale à laquelle j'ai promis d'assister est fixée au 29. Une autre dépêche, de Chicago, me prévient que l'expédition contre les *Sioux*, à laquelle je devrais prendre part avec le général *Sheridan*, est remise au mois de juin, et que le général Sheridan n'en prendra pas le commandement. Très aimablement le général me propose d'arranger que je puisse faire partie de l'état-major du chef de l'expé-

dition, mais l'époque tardive à laquelle elle aura lieu, dérange mes plans et je renonce à aller guerroyer contre les *Sioux*.

A partir du mois d'avril, la chasse n'est plus possible dans cette région du Canada, et, après réflexion, je décide que j'irai passer les mois d'avril et de mai dans les États du Sud et que, jusqu'au 29, j'irai chasser sur la frontière du Maine, à moins que le temps ne m'en empêche, auquel cas j'irai passer quelques jours encore à *Québec* et à *Montréal*.

Profitant de mon séjour forcé à *Rivière du Loup*, j'ai pu, grâce à l'obligeance du maire et de M. F***, le seigneur de l'endroit, obtenir quelques renseignements sur le système municipal adopté dans le Bas-Canada.

La *province de Québec* se subdivise en *districts*, *comtés*, *villes*, *villages*, *paroisses* ou *townships*.

Le district n'est qu'une division judiciaire.

Le comté est une division formée pour la représentation parlementaire dans l'assemblée législative de la province. Le township occupe le dernier degré dans l'échelle des divisions administratives. C'est une circonscription territoriale.

Un township ne peut être érigé en paroisse que par une décision à la fois des autorités civiles et des autorités ecclésiastiques.

Dans chaque ville, village ou paroisse, il y a sept conseillers élus pour deux ans et qui se renouvellent partiellement chaque année; la troisième année il y a trois conseillers sortants; les deux autres, deux seulement. Ces conseillers nomment entre eux le maire.

Dans chaque comté il y a un *conseil de comté*, qui se compose des maires des différentes paroisses, des villes et des villages. Ce conseil se réunit tous les trois mois pour juger les questions qui intéressent à la fois plusieurs municipalités, ou pour juger en dernier ressort les conflits qui peuvent survenir entre un habitant d'une municipalité et l'autorité municipale. Le conseil est présidé par un des membres du conseil élu par ses collègues et qui porte le titre de *préfet du comté*.

Quiconque, nommé à la charge de conseiller local ou de conseiller de comté, refuse d'accepter cette charge ou de continuer à l'exercer, encourt une amende de 20 $.

L'État ne perçoit pas d'impôts. Les fonctions municipales sont gratuites, sauf celles de sécrétaire trésorier. Les patentes que payent les marchands couvrent les frais de gestion et servent à payer le traitement du trésorier. Si le produit des patentes ne suffit pas, les habitants de la municipalité sont imposés proportionnellement.

Les routes sont entretenues par les riverains. Il y a un inspecteur chargé de veiller à ce qu'il en soit ainsi. Il ne touche pas d'appointements.

Le curé n'est pas payé par l'État. Il reçoit, à titre de *dîme*, le vingt-sixième de tout ce qui est récolté en grains. Dans quelques endroits, où la somme ainsi allouée n'est pas suffisante (il la reçoit en nature), il touche une certaine part fixée, sur la récolte en foins, pommes de terre, etc.

Le pasteur protestant n'est soutenu que par une contribution volontaire de ses coreligionnaires.

J'ai parlé ailleurs de l'organisation des écoles dans le Bas-Canada et n'ai plus à y revenir.

Quant aux conditions d'éligibilité pour la Chambre provinciale ou pour les fonctions municipales, elles sont les mêmes que pour être électeur.

En dehors des conditions d'âge, de nationalité et de capacité, ne sont *électeurs parlementaires* dans le *Bas-Canada*, c'est-à-dire ne votent pour les membres soit de la *Chambre provinciale*, soit de la *Chambre à Ottawa*, que les propriétaires d'une somme de 200 $ au minimum, soit en terres, soit en fortune immobilière, ou les locataires d'un bien de pareille valeur. Ne sont *électeurs municipaux* que ceux qui *tiennent feu et lieu* dans la municipalité.

16-17 mars. — La saison est exceptionnellement mauvaise, me disent tous les habitants, et je les crois sans peine; non pas que le thermomètre descende très bas, mais les ouragans de vent et de neige se succèdent presque sans interruption. Le baromètre éprouve des variations curieuses à constater. Déjà, pendant mon séjour dans les bois, dans le *bush*, comme on dit ici, je l'ai vu varier de 30 à 40 millimètres dans l'espace de trois à quatre heures. Le 14 mars, de $0^m,670$ il monta, du matin au soir, à $0^m,760$. Le froid devint ce jour-là très vif. L'atmosphère était tellement surchargée d'électricité que je pus, à plusieurs reprises, comme je l'avais vu faire déjà au palais du gouvernement à Ottawa, après avoir marché quelques pas très vite en trainant les pieds sur un tapis, produire, en approchant le doigt d'un tuyau de poêle, une étincelle suffisante pour allumer une bougie. Le lendemain, le vent qui

était un peu tombé, reprit ; puis une journée magnifique vint m'apporter l'espoir de pouvoir enfin bientôt repartir pour le *bush*. Il était évident malheureusement que les ouragans des jours derniers qui s'étaient opposés à mon départ, avaient dû aussi empêcher les Indiens chargés de reconnaître le pays, de s'aventurer dans l'intérieur, et que, de toute façon, il me faudrait attendre quelques jours pour savoir vers quelle région je devrais de préférence me diriger. Le 17, mes espérances s'évanouissaient devant la neige qui, ce jour-là, ne cessa pas de tomber si épaisse qu'il était impossible de voir dehors à cent pas devant soi.

18 mars. — Depuis mon retour à *Rivière du Loup*, trois fois, pendant deux ou trois heures chaque fois, profitant d'une éclaircie, ou d'un calme relatif dans l'air, je suis allé battre les environs à la recherche de quelque perdrix, d'un lièvre ou d'un renard. Un autre jour, Mac-Nab m'a mené voir le petit établissement où il tire l'huile des baleines qu'il pêche dans le *Saint-Laurent*. Ces baleines, dites *baleines blanches* (*Belugæ*), du mois d'avril au mois d'octobre, viennent dans la portion du *Saint-Laurent* où l'eau est salée ; puis, quand l'hiver arrive, elles remontent vers l'océan Arctique. On les pêche avec des filets ; elles ont jusqu'à 24 et 25 pieds de long et produisent en moyenne 100 gallons d'une huile tout à fait exceptionnelle pour les machines. Cette huile, limpide et blanche, ne laisse aucun résidu.

Ce sont les seules sorties que j'aie pu faire. Le reste de mon temps, j'ai dû le passer au coin du feu, lisant ou causant avec Mac-Nab. Nous dînions ensemble, et de bonne heure nous allions nous coucher.

Ce soir est arrivé le courrier qui, venant de *Saint-John* (New-Brunswick), passe par le lac de *Temiscouata*. Il m'a apporté un mufle et un quartier d'un moose que l'un des sauvages qui devait battre la frontière du Maine de ce côté, tandis que nous chassions les caribous plus au nord, avait rencontré et tué. Ce n'était pas précisément pour cela qu'il avait été engagé; il n'envoyait d'ailleurs aucun renseignement, sinon que depuis dix jours il n'avait pu sortir.

Pensant toutefois que l'animal ne devait pas être seul, malgré la neige qui n'a pas cessé de tomber aussi dru qu'hier, dans l'impossibilité d'ailleurs de regagner Québec, la voie ferrée se trouvant bloquée, je m'arrange avec le courrier pour repartir demain avec lui.

19 mars. — Mac-Nab ne peut se décider à venir, et je pars à dix heures, seul avec le courrier. Notre traîneau très léger est attelé de deux chevaux en tandem, mais la neige a encombré la route et nous cheminons péniblement. Le pays, des plus accidentés, est parcouru par une foule de cours d'eau que nous traversons successivement. Après la *Rivière de Loup*, nous passons la *Rivière Verte*, qui va se jeter dans le *Saint-Laurent* en face de l'*Ile Verte*, à 16 ou 18 milles au-dessous de la *Rivière du Loup*, puis, gravissant une série de collines, nous sortons du bassin du *Saint-Laurent* pour entrer dans celui du *Saint-John;* au fond de la vallée court la rivière *Saint-François* qui, après avoir traversé trois lacs, va se jeter dans le *Saint-John;* un peu plus loin, nous passons la *Rivière Bleue S. O.*, autre affluent du *Saint-John;* nous remontons ensuite une suite de collines peu élevées, de l'autre côté desquelles nous retom-

bons dans le bassin du *Saint-Laurent* et nous passons la rivière *Toupique*, un affluent de la rivière des *Trois-Pistoles*, qui se jette dans le *Saint-Laurent*, à une dizaine de milles plus bas que la *Rivière Verte*. La route remonte une chaîne de petite élévation, et, de l'autre côté, nous nous retrouvons dans le bassin du *Saint-John* pour n'en plus sortir cette fois. Nous traversons la *Rivière Bleue*, affluent direct du *Saint-John*, puis la *Petite Rivière* et la rivière *Cabano*, qui vont se jeter dans le lac de *Temiscouata* et enfin nous arrivons en vue de ce lac. Cette longue énumération des rivières que nous avons rencontrées sur une distance de moins de 40 milles peut donner une idée du curieux *plexus* que forment les cours d'eau dans cette région.

Bien que nous ayons changé trois fois de chevaux, notre trajet s'est effectué si lentement, que le jour est à son déclin quand nous arrivons au lac de *Temiscouata*. Mais le vent qui s'est levé depuis une heure a fini par chasser les nuages de neige, et les derniers rayons du soleil couchant éclairent d'une façon splendide le paysage et dorent de reflets violets et roses d'un charmant effet le sommet du *mont Lennox* qui domine le lac.

Nous traversons le hameau de *Saint-Louis de Ha! Ha!* et, à la nuit noire, nous arrivons aux quelques maisons qui forment le hameau du *Détour du Lac*, où j'ai résolu de m'arrêter.

Le bureau de poste ne se compose que d'une misérable petite maison en bois, mais j'y trouve une soupente pour passer la nuit et des braves gens qui me font à souper. Je ne pouvais désirer mieux.

20 mars. — La nuit a été glaciale ; de plus, à peine étais-je endormi depuis une heure, que la neige amoncelée sur la toiture, sous l'influence de la chaleur dégagée par un *brazero* que j'avais organisé avec un vieux chaudron, s'est mise à fondre et à tomber goutte à goutte par les fentes, entre les planches mal jointes qui couvraient mon réduit. Reveillé par cette douche glacée, j'ai dû aller chercher la toile imperméable sur laquelle je me couche sous la tente et me glisser dessous cette fois, avec mes peaux et mes couvertures. J'ai fini, en somme, par passer une nuit aussi confortable que bien d'autres.

Ce matin le froid est piquant, mais le soleil brille dans tout son éclat et le vent ne se fait pas sentir. C'est une journée splendide ; monté sur mes raquettes, je pars pour le campement des Indiens qui ont dû aller à la recherche du canton où je trouverais des *orignaux* ou des *caribous*. Deux seulement sont revenus ; ils n'ont rien découvert ; le troisième, celui-là même qui a tué l'orignal dont il m'a envoyé le mufle et un quartier, reparti depuis deux jours, n'est pas rentré. Je n'ai plus d'espoir que dans ce que pourra me dire un vieux chasseur canadien, *Edward Lucas*, qui a dû, de son côté, battre le pays et que j'ai fait prévenir de mon arrivée.

Je le trouve m'attendant au bureau de poste quand j'y reviens. Lui non plus n'a connaissance d'aucun animal, mais il a été très gêné par le temps et il n'a pu reconnaître la région de la rivière *Cabano*. C'est de ce côté que nous nous dirigerons demain.

Les habitants fort clairsemés d'ailleurs de cette portion de la *province de Québec*, en dehors de la culture de quelques parcelles de terre, se livrent à l'exploitation du pin pour en faire des bardeaux, sortes de planches minces et courtes, qui tiennent lieu de tuiles ou d'ardoises pour couvrir les maisons; en anglais on appelle cela des *shingles*. C'est pendant l'hiver qu'ils se livrent à ce travail peu rémunérateur, ces *shingles* se vendant en moyenne 50 à 60 cents le mille.

Travaillant isolément, manquant absolument d'initiative, les pauvres gens sont singulièrement exploités par les intermédiaires. Cela est plus vrai encore pour les bûcherons qui, dans les forêts du voisinage, débitent les courbes pour la construction des navires. Chacune d'elles rendue, soit sur les bords du Saint-Laurent, soit à une gare du chemin de fer, ne leur est guère payée que 1 $ 1/2. Or chacune de ces pièces de bois exige un jour au moins pour l'abatage de l'arbre et le dégrossissage, un jour pour être transportée du point où elle a été exploitée au point où elle doit être livrée et qui souvent est éloigné de 30 ou 40 milles, et un jour pour permettre au bûcheron de revenir reprendre son travail. Rendues à Québec, ces courbes se vendent jusqu'à 8 et 9 $.

En considérant la modicité des salaires acceptés par les Bas-Canadiens, les longs hivers durant lesquels ils ont si peu de travaux auxquels ils puissent se livrer à l'extérieur, leur caractère qui s'adapte admirablement à des occupations sédentaires, leur adresse remarquable, l'énorme quantité de chutes qu'on rencontre dans ce pays qui pourraient être employées en toute saison

comme forces motrices, il est impossible de ne pas regretter le peu de développement de l'industrie dans la province de Québec et de ne pas s'en étonner. Il est juste de dire que les moyens de transport ont fait singulièrement défaut jusqu'ici. Mais petit à petit on y remédie et cependant l'industrie reste stationnaire. C'est évidemment au manque d'esprit d'entreprise et de capitaux qu'il faut attribuer cet état de choses. Mais je ne puis m'empêcher de croire qu'un jour on comprendra les ressources considérables qu'offre le Bas-Canada pour l'établissement d'usines ou de manufactures et que, ce jour-là, une ère nouvelle et prospère s'ouvrira pour cette partie du *dominion*.

21 mars. — En dépit des apparences défavorables du ciel, nous sommes partis ce matin de bonne heure; mais à peine avions-nous parcouru une dizaine de milles, au moment où nous allions nous arrêter pour luncher, que la tempête s'est déchaînée avec une violence inouïe. Dans l'impossibilité d'aller plus loin, nous nous sommes décidés à camper, mais avec quelle peine nous avons pu enfin dresser notre tente dans un pli de terrain, près de la rivière Cabano, abrité par de grands arbres! — Cela fait, avec un grand feu à l'entrée, blottis sous notre abri, nous avons attendu la fin de la tourmente. — La neige tombe maintenant fine et serrée. Il faut renoncer à chasser pour cette année. Edward Lucas pense que ces ouragans vont durer une quinzaine de jours encore, puis que la fonte des neiges commencera. Avant le jour, demain matin, nous reprendrons le chemin de *Détour du Lac*, de façon que je puisse repartir de suite pour la *Rivière du Loup*.

22 mars. — A dix heures du soir j'arrive à *Rivière du Loup*, ne m'étant arrêté qu'une heure à *Détour du Lac* d'où je suis reparti à huit heures du matin, et trois quarts d'heure dans le milieu du jour pour manger et me réchauffer un peu. C'est une des journées les plus fatigantes dont il me souvienne.

23 mars. — La voie ferrée jusqu'à *Québec* est, paraît-il, interceptée par les neiges qui ne pourront être déblayées avant dix ou douze jours. Je n'ai donc pour m'en aller pas d'autre moyen que de prendre en traîneau la route qui suit les bords du *Saint-Laurent*. MacNab, que j'ai retrouvé à *Rivière du Loup*, est prêt à faire le voyage et je frète deux traîneaux l'un pour nous, l'autre pour notre bagage. A *Kamouraska* nous les renverrons pour en prendre d'autres et nous continuerons en changeant ainsi, quand l'occasion se présentera.

Vers deux heures de l'après-midi nous partons. Les bords du *Saint-Laurent*, si vantés en été, manquent un peu de diversité sous leur manteau d'hiver. Mais le spectacle qui se déroule sous nos yeux n'est pas cependant sans une certaine grandeur. Nous laissons derrière nous, au milieu des glaçons du fleuve qui forment une masse solide, une série d'îles connues sous les noms de *Brandy Pots*, *Hare Island*, *Pilgrims's Islands* et, vers huit heures du soir, nous arrivons enfin à *Kamouraska* en face des îles de même nom.

Par la nuit noire il faut prendre bien garde d'éviter de sortir du passage étroit où le traînage a été établi, sans quoi on risque de voir son cheval enfoncer dans la neige jusqu'aux oreilles. C'est ce qui arrive à celui qui

traîne nos bagages, mais heureusement il s'en tire sans trop de peine.

Nous nous arrêtons à un hôtel dont le propriétaire paraît surpris de voir des voyageurs à l'époque actuelle de l'année, mais il s'empresse et nous sert à souper; puis, après avoir fait prix avec deux individus possesseurs de traîneaux pour demain, ayant congédié ceux qui nous ont amenés aujourd'hui, nous allons nous coucher.

24-25 mars. — Nous avons résolu de faire tout d'une traite les 100 et quelques milles qui nous séparent encore de Québec et nous avons commandé nos véhicules à l'aube. Le temps est très froid, mais il n'y a pas un nuage au ciel et *Kamouraska* vu ainsi au lever d'un soleil d'hiver produit un ravissant effet avec sa grande église, ses maisons presque toutes sur une longue rue qui longe les bords mêmes du fleuve et dans le lointain la chaîne des *Laurentides* qui borne l'horizon.

Nos conducteurs se font attendre un peu; vers sept heures cependant nous nous mettons en route. Nous passons à *Saint-Denis*, petit village sans grande importance, puis à *Rivière Ouelle*, où habite un des plus riches propriétaires du comté, M. C***, que j'ai déjà vu à *Rivière du Loup*. Nous ayant aperçus, il nous invite à entrer un instant chez lui; pour ne pas nous retarder, nos traîneaux poursuivront leur route jusqu'à la ville prochaine où nous devons en changer, et M. C***, dans une demi-heure, nous y mènera rapidement dans son propre traîneau. Cette offre hospitalière, que nous acceptons avec plaisir, me donne l'occasion de faire la connaissance du frère de notre hôte, prêtre d'un esprit

distingué et auteur de plusieurs ouvrages estimés. Au bout de la demi-heure fixée, nous repartons dans le traîneau de M. C***, attelé d'un cheval plein de sang, élevé par lui; nous volons sur la neige et rattrapant nos deux *carrioles*, nous arrivons en même qu'elles à *Sainte-Anne de la Pocatière.*

Depuis *Kamouraska*, l'aspect des habitations a un peu changé, elles sont mieux construites et respirent un air d'aisance qui manquait à celles que j'ai vues dans les environs de *Rivière du Loup*. Les habitants ont aussi une apparence de bien-être qui faisait défaut aux Canadiens de l'intérieur. M. C*** confirme mes observations et me dit que, en effet, la population est ici plus riche que dans la région d'où je viens, et que la terre est cultivée avec plus de soin et d'une façon plus intelligente.

A *Sainte-Anne* nous trouvons quelque difficulté à continuer notre route. Nos conducteurs du matin nous ayant proposé de nous mener jusqu'à *Saint-Thomas*, nous acceptons les services de l'un d'eux, mais déclinons les offres de l'autre, en raison du peu de qualité de son cheval. Tandis que nous déjeunons, notre homme, furieux d'être évincé, va trouver les propriétaires de traîneaux du voisinage. Sur ses instigations, ceux-ci s'entendent pour nous faire la loi et nous demander des prix exorbitants, quand, une demi-heure après, nous cherchons un nouveau véhicule. Après quelques instants, ayant fini par trouver un habitant plus accommodant, nous allions nous mettre en route, lorsque le conducteur que nous quittions vient me réclamer 4 $ de plus que le prix convenu pour

sa peine et que je lui avais payé en arrivant. Je le traîne devant le juge de paix qui me donne une représentation du plus haut comique; mais qui, au bout d'une grande heure d'audience, finit par me déclarer qu'après mûre réflexion il n'est pas bien sûr que la question soit de son ressort et qu'à son avis le débat doit être porté devant un autre magistrat auquel il me propose de me mener. Ce nouveau délai ne pouvait me convenir; je confie 2 $ à l'excellent bonhomme, le priant de faire juger la question par la personne de son choix, de donner ces 2 $ aux pauvres de la ville si mon bon droit était reconnu, autrement de les payer au réclamant qui se décidait à réduire ses prétentions; et nous finissons par quitter *Sainte-Anne* sans avoir eu toutefois le temps d'en visiter le grand collége. Cet établissement, dirigé par des prêtres, compte 250 élèves. Une école d'agriculture et une ferme-école en dépendent.

Après avoir traversé quelques hameaux peu considérables, vers sept heures et demie du soir, nous arrivons à l'*Islet*, village d'un millier d'habitants en face duquel se trouvent deux îles, que j'ai citées déjà, et où, dit-on, l'on fait des chasses extraordinaires d'oies et de canards sauvages. Nous y dînons et à huit heures et demie du soir nous repartons pour *Saint-Thomas*. Là, dans une mauvaise auberge, nous tâchons de nous réchauffer, tandis qu'on attèle les deux traîneaux avec lesquels, à une heure du matin, nous reprenons notre route, pour arriver à huit heures du matin à *Point Levi* et une demi-heure après, à *Québec*; ayant ainsi voyagé plus de vingt-quatre

heures sans interruption, pour ainsi dire, à travers une contrée où parfois la neige s'élevait à une hauteur de 25 ou 30 pieds, les toits des rares maisons que nous rencontrions émergeant seuls de la nappe blanche. Malgré tout, nous avons bien fait de prendre cette voie. Le chemin de fer ne pourra, dans certains endroits, être déblayé avant vingt jours; dans une coupure près de *Saint-Charles*, la neige est amoncelée jusqu'au ras du sol; il y en a une profondeur de plus de 100 pieds.

25-28 mars. — J'ai appris en arrivant que le service au delà de Québec reprenait le 28 au soir. Je ne serai donc pas forcé, pour arriver à *Ottawa* le 29, de faire la route par traîneau, ce dont je me réjouis extrêmement.

A *Québec* je retrouve, auprès des amis que j'y ai laissés, le même charmant accueil qui m'avait été fait lors de ma pemière visite à la vieille cité. Le 28 mars je leur fais mes adieux définitifs et je prends le train pour *Ottawa*.

VI

QUELQUES JOURS A OTTAWA ET DANS LA PROVINCE ONTARIO

29 MARS — 6 AVRIL

Court séjour à Rideau Hall. — De Ottawa à Toronto. — Toronto. — Organisation municipale dans le Haut-Canada. — University College — L'Université de Toronto. — Organisation de l'instruction publique dans le Haut-Canada. — Osgood Hall. — L'avenir des colonies anglaises de l'Amérique du Nord.

29 mars. — Arrivé dans la matinée à *Montréal*, j'en repars au bout de deux heures et à quatre heures du soir je débarque à *Ottawa*. Le capitaine Ward, très aimablement, est venu me prendre à la gare et son traîneau nous mène rapidement au palais du gouverneur, où je retrouve, inutile de dire avec quelle vive satisfaction, LL. EE. lord et lady Dufferin et leur entourage.

En route le capitaine Ward m'a dit que la répétition annoncée pour ce soir a bien lieu et la comtesse de Dufferin me fait gracieusement compliment de mon exactitude. Seule elle avait, me dit-elle, trois ou quatre jours avant, soutenu encore que je serais homme de parole et que j'arriverais à temps.

Voilà qui certes valait déjà amplement mes vingt-quatre heures de voyage non interrompu, en traîneau.

J'en suis doublement récompensé, car la soirée est une des plus réussies que l'on puisse voir. Sans parler de la salle de bal qui, par la circonstance, a été transformée en une délicieuse salle de théâtre, sans parler de toutes les ravissantes Canadiennes qui ont répondu à l'invitation de lord et lady Dufferin, il ne m'est pas possible de passer sous silence le talent très-réel dont fait preuve la comtesse, non-seulement dans la pièce en quatre actes, *School*, de *T. W. Robertson*, où il n'y a pas moins de quinze personnages, mais encore et tout spécialement dans une petite comédie en un acte, *A happy pair*, de *Thayre Smith*, à deux personnages, et où le rôle d'homme est rempli par F. Hamilton esq., a. d. c., le frère de lady Dufferin.

30 mars-3 avril. — Cinq jours passés à *Rideau Hall*, si vite que je m'en suis à peine aperçu. — Mais puisque je suis décidé à visiter les Etats du Sud avant les grandes chaleurs, il faut absolument que je me mette en route. Le 3 avril au soir, je prends donc congé de mes hôtes et je pars pour *Toronto*.

4 avril. — Pendant la nuit, je suis passé à *Kingston*, ville de 15 ou 16,000 âmes, qui occupe une position militaire importante et où on organise un collége militaire qui doit ouvrir le 1er mai. — Au jour, le train s'arrête à *Cobourg*, ville de 4.500 habitants, manufacturière et marchande, d'où part un embranchement du chemin de fer se dirigeant vers le Nord. La neige ici n'apparaît déjà plus que par larges plaques, et j'aperçois à la station le premier véhicule sur roues que j'aie

encore rencontré depuis mon arrivée dans le Canada. Le pays n'a pas grand caractère; il est généralement plat. Les champs sont plus étendus que dans la province de Québec, quelques-uns ont des dimensions considérables.

Quelques minutes après avoir quitté *Cobourg* nous passons à *Port Hope*, dans une petite vallée, d'où part une ligne ferrée se dirigeant vers le Nord jusqu'au lac *Simcoe*. Le brouillard qui, depuis le lever du jour, couvre la contrée, se lève un peu, et j'aperçois l'immense étendue du lac *Ontario*, long d'environ *185 milles* sur *84 milles* de largeur. Le flux et le reflux s'y font, me dit-on, légèrement sentir.

A une heure 1/2 avec un retard de plusieurs heures, j'arrive à *Toronto*, la ville la plus importante de l'*Ontario*. Sa population dépasse 60,000 âmes. Il s'y fait un commerce considérable spécialement en bois et en grains et qui est favorisé par la facilité des transports par eau lorsque la navigation est ouverte.

Toronto possède le meilleur hôtel du Dominion, *Queen's hôtel;* le capitaine Ward, qui m'a précédé de deux jours, a eu l'obligeance de m'y retenir un appartement, et il vient me chercher à la gare. Après déjeuner, nous allons ensemble faire quelques visites; chez le gouverneur, l'honorable *Donald A. Macdonald* d'abord; puis chez le colonel *Cumberland, extra aide-de-camp* du gouverneur général et enfin chez le colonel *Czowski* pour lequel je suis muni d'une lettre d'introduction que m'a donné avant mon départ d'Europe le général *Conolly*. Le colonel Czowski s'est fait une haute situation au Canada; il me reçoit de la façon la plus cordiale et se

met à ma disposition pour tous les renseignements que je puis désirer. Il me présente à sa famille et me retient à dîner, où je me rencontre avec le colonel *Hewitt* qui va prendre la direction de la nouvelle École militaire de *Kingston*. Le soir je vais passer quelques instants au *Toronto Club*.

J'ai profité aujourd'hui de l'inépuisable patience des différentes personnes avec lesquelles je me suis rencontré pour leur poser nombre de questions sur divers sujets qui pour moi offraient un certain intérêt. Je me hâte de reconnaître, avec un vif sentiment de reconnaissance que, si ma curiosité a pu paraître à mes interlocuteurs parfois indiscrète, ils n'en ont rien laissé voir et ont toujours essayé de la satisfaire avec une rare bonne grâce.

C'est surtout sur l'organisation des écoles et celle de l'administration municipale que j'ai voulu me renseigner. Demain le colonel Cumberland me mène visiter l'Université; j'aurai là la facilité de m'éclairer sur divers détails encore obscurs pour moi aujourd'hui. Je me contente donc ce soir d'esquisser rapidement le système municipal en vigueur dans la province d'*Ontario* et qui a servi de modèle à celui adopté dans le *Bas-Canada*.

Ce système est vaste et bien entendu. Il semble admirablement adapté aux besoins du pays et, ce qui n'est pas sans importance, il paraît avoir donné aux citoyens l'habitude de se gouverner eux-mêmes, en familiarisant chacun avec les divers rouages de l'administration.

La province d'*Ontario* est divisée en *comtés*. Chaque comté se compose de *townships*, de *villages* et de *villes*.

Toutefois les villes de 10,000 habitants au moins sont érigées en *cités* et chacune constitue un comté par elle-même.

Les affaires locales sont sous le contrôle du *conseil du comté* qui se compose des *reeves* (baillis), *deputy reeves* et *town reeves* des différents townships, villages et villes dans chaque comté. Le conseil du comté est présidé par un président, élu chaque année parmi les membres du conseil. Ce conseil a charge de la prison, du palais de justice et lève les impôts nécessaires à leur entretien. Il a le contrôle exclusif des ponts et des routes entre les différents townships, etc.

Dans chaque township il y a un conseil composé de cinq membres élus par les propriétaires de biens-fonds. Ce conseil nomme le *reeve* qui doit représenter le township au conseil du comté.

Chaque township où il y a au moins cinq cents propriétaires de biens-fonds a le droit d'élire un *deputy reeve* qui avec le *reeve* siége au *conseil du comté*.

Le conseil du township ne s'occupe que des affaires intérieures. Parmi ses attributions les plus importantes rentrent la faculté de construire un hôtel de ville, d'acheter l'emplacement nécessaire pour l'établissement des écoles primaires, le soin de veiller à leur établissement et à leur entretien, le soin de nommer des inspecteurs des routes, le droit de faire des emprunts municipaux, de lever des impôts pour certaines dépenses municipales, etc.

Tout *village* dont le chiffre de la population atteint le minimum de 1,000 habitants devient en se conformant à certaines formalités un *village constitué*, avec un conseil de cinq membres comme le township, ayant les mêmes attributions que les conseils de townships. Le *village constitué* est représenté au conseil du comté par un *reeve* et un *deputy reeve*.

Quand la population d'un village dépasse 3,000 âmes, ce village est érigé en *ville* et l'administration est alors confiée pour les questions intérieures, à un maire élu, assisté d'un conseil municipal, dont les membres sont aussi élus. Les villes ont deux représentants au conseil du comté.

---

5 avril. — Dès le matin, fidèle à sa promesse, le colonel Cumberland vient me prendre pour me mener visiter l'*University college*. C'est lui qui en a été l'architecte et c'est un travail qui lui fait grand honneur.

Les bâtiments achevés en 1859 rappellent un peu le style des bâtiments du parlement à *Ottawa*. Ils sont situés au milieu d'un beau parc de 150 acres et renferment une bibliothèque de 25,000 volumes, des salles de cours fort bien disposées et un certain nombre de chambres destinées aux étudiants.

En 1827, une charte avait été accordée par le roi Georges IV pour l'établissement d'une Université à *Toronto*. Il avait été en même temps attribué à cette Université une partie des terres que Georges III avait réservées pour subvenir aux frais des établissements d'instruction publique.

En 1837, la charte royale fut modifiée par la législa-

ture du *Haut-Canada*, mais ce ne fut qu'en 1843 que l'Université fut ouverte sous le nom de *King's College*. En 1850, nouvelles modifications, et la dénomination de *University of Toronto* fut adoptée. Enfin en 1853, l'Université se partagea en deux institutions, l'une prenant le nom de *University of Toronto*, et l'autre, celui de *University College of Toronto*.

L'*Université de Toronto* est organisée sur le modèle de l'Université de Londres. Elle se borne à déterminer les examens que doivent subir les aspirants aux grades universitaires, aux bourses, aux prix et aux diplômes, à examiner les candidats, et à leur conférer ces grades et ces distinctions.

L'*University College* a adopté les cours d'études prescrits par l'Université de Toronto. Les leçons portent sur les connaissances exigées des candidats au grade de bachelier ès arts, ou aux diplômes d'ingénieur civil ou d'agriculteur.

Sont admis comme étudiants réguliers inscrits les jeunes gens qui ont passé l'examen d'inscription en *arts*, *génie civil* ou *agriculture*, dans une Université anglaise quelconque.

Est admis aussi, quoique non inscrit, tout individu qui désire suivre certains cours spéciaux.

Les jeunes gens inscrits doivent ou bien vivre au collége, ou bien dans certaines maisons approuvées par le président de la *Corporation de University College*, ou choisies par les parents.

Les étudiants non inscrits, pour suivre les cours qu'ils désirent suivre, doivent obtenir l'autorisation du professeur. Ceux d'entre eux qui ont suivi les cours avec

assiduité pendant toute une année scolaire et qui ont passé un examen satisfaisant sur les matières enseignées dans ces cours, peuvent recevoir un certificat d'études.

Il y a actuellement environ 160 élèves suivant les cours du collége.

L'instruction religieuse est donnée par les ministres des différents cultes aux étudiants inscrits.

Ces divers renseignements, je les dois au révérend docteur *Mac-Caul, président of the Corporation of University College*, qui voulut bien nous accompagner dans notre visite.

L'Université de Toronto a été constituée sous sa forme actuelle en 1873, par un acte de l'Assemblée législative de la province. La corporation se compose du *chancelier*, du *vice-chancelier*, des membres du *Sénat* et des membres de *Convocation*.

Le Sénat se compose du chancelier, du vice-chancelier et de vingt-quatre membres, en dehors des personnes qui en font partie de droit. Quinze de ces membres sont élus par la *Convocation*, et neuf sont nommés par le lieutenant-gouverneur de la province. Font de droit partie du Sénat : le président de la corporation du *University College*, un représentant de la *Law Society*, le principal du *Upper Canada College*, un représentant désigné par chaque collége ou école de la province affilié à l'Université, un représentant des *High School Masters* de Ontario, toute personne qui a rempli les fonctions de *chancelier* ou de *vice-chancelier* de l'Université. Sont encore de droit membres du Sénat : deux membres du conseil de *University college* pour deux ans et par tour.

La *Convocation*, qui, en dehors des quinze membres du

Sénat qu'elle nomme, nomme aussi le *Chancelier* dont la durée du mandat est de trois ans, se compose des :

Docteurs et bacheliers ès lois;

Docteurs et bacheliers en médecine;

Maîtres en chirurgie;

Maîtres et bacheliers ès arts;

Maîtres et bacheliers ès sciences.

La convocation discute toutes les questions qui intéressent l'Université et donne son avis; elle peut faire des représentations au Sénat dans les cas où la prospérité de l'institution est en jeu, elle décide de l'admission de telle école ou de tel collége, dans les conditions proposées par le Sénat, à l'affiliation.

Les grades universitaires sont conférés par le chancelier, le vice-chancelier et le Sénat.

Le *University College* est dirigé par un conseil composé du président, du vice-président et des professeurs. Le lieutenant-gouverneur de la province est *visiteur*, c'est-à-dire inspecteur.

En sortant du *University College* le colonel *Cumberland* me mène au Ministère de l'instruction publique, et j'obtiens de l'obligeance du docteur *Hodgins*, le *deputy minister*, des renseignements intéressants et précis sur l'organisation des écoles dans la province d'*Ontario*, Cette organisation a été singulièrement facilitée par celle des municipalités.

Les *townships* sont partagés en *discricts scolaires* d'une étendue suffisante pour que chacun puisse subvenir aux frais d'une école dans de bonnes conditions. Si les deux

tiers de ces districts le désirent, ils nomment un *conseil des écoles* de cinq membres, qui établit les écoles nécessaires. Dans le cas contraire, les contribuables nomment dans chaque district trois commissaires chargés de l'établissement de l'école dans le district. Ces commissaires ou les membres du conseil des écoles jouissent des pouvoirs les plus étendus ; ils nomment dans chaque district l'instituteur, qui doit toutefois être pourvu d'un diplôme, ils fixent son traitement, ils achètent le terrain nécessaire à la construction de l'école et peuvent déclarer la vente forcée, pour cause d'utilité publique; ils bâtissent la maison d'école et lèvent les impôts qu'ils jugent indispensables. Sur leur demande, la taxe peut être levée par les autorités municipales. Ils peuvent, avec le consentement du conseil de *township*, contracter des emprunts.

Dans les cités, les villes et les villages, les conseils des écoles sont composés d'un nombre de membres plus considérable que dans les *townships;* mais leurs attributions sont les mêmes, sauf cependant que dans les cités et les villes ces conseils nomment leur inspecteur, qu'au lieu de lever les impôts eux-mêmes, ils adressent une réquisition au Conseil municipal.

Les commissaires sont responsables des fonds; ils doivent veiller à ce que les écoles soient en nombre suffisant et remplissent les conditions requises: ils doivent employer le nombre nécessaire d'instituteurs qualifiés pour l'emploi, autoriser tous les résidents entre cinq et vingt et un ans à assister gratuitement aux cours, veiller à ce que les écoles soient ouvertes aux époques fixées, envoyer régulièrement et en temps voulu aux

auditeurs, aux *inspecteurs*, au *ministre*, les rapports auxquels ils sont astreints. Ils doivent faire le recensement des enfants entre sept et douze ans dans les limites de leurs circonscriptions et ils doivent, si quelqu'un de ces enfants, sans cause valable, n'a pas pendant quatre mois consécutifs, paru à l'école, avertir les parents ; si l'absence de l'enfant se prolonge, ils doivent imposer aux parents une amende de 1 $ par mois, ou déposer une plainte entre les mains d'un magistrat qui peut condamner les parents à l'amende, ou, par défaut, à l'emprisonnement. Dans les cités, les conseils des écoles nomment les *examinateurs* chargés de faire subir les examens aux candidats instituteurs, mais leur choix ne peut porter que sur les personnes qui sont munies d'un certificat constatant leur éligibilité à cette fonction.

Les *conseils des townships* veillent à la division en districts scolaires et à la répartition des taxes pour les écoles. Ils peuvent établir des bibliothèques populaires et, en général, faire tout ce qui est de nature à favoriser l'instruction.

Les *conseils des comtés* lèvent un impôt scolaire qui doit être égal à la somme accordée par le gouvernement de la province au comté. Les sommes ainsi obtenues sont exclusivement réservées au salaire des instituteurs. Ils nomment les *inspecteurs* qui doivent être pourvus du certificat nécessaire, et paient la moitié de eurs appointements; l'autre moitié est payée par le gouvernement. Dans certains cas spécifiés, ils peuvent casser un inspecteur. Ils nomment les examinateurs des candidats instituteurs en les choisissant parmi les

personnes munies du certificat nécessaire, et paient leurs dépenses; ils nomment aussi les *auditeurs d'école* et les *sous-trésoriers*.

Les conseils des comtés doivent également fournir au ministre tous les renseignements qu'il réclame.

Les conseils des cités, des villes et des villages ont des pouvoirs analogues. Ils peuvent aussi payer les dépenses que nécessite l'envoi d'élèves méritants à un *high school*.

Nul ne peut être instituteur s'il n'a un certificat d'aptitude. Nul instituteur ne peut être commissaire d'école, ni inspecteur. Dans la direction de son école, tout instituteur est tenu de suivre les règlements promulgués. Le payement de son traitement lui est garanti, et en cas de maladie, il est subvenu à ses besoins. Il verse quatre dollars par an à la caisse de retraite, et à soixante ans, ou plus tôt, s'il n'est plus à même de remplir ses fonctions, il est mis à la retraite et il lui est servi une pension calculée sur le pied de six dollars par chaque année de service et de sept dollars s'il est muni d'un certificat de première ou de deuxième classe. S'il meurt pendant la durée de son service, la somme qu'il a payée annuellement et les intérêts font retour à ses héritiers. S'il se retire avant d'avoir atteint l'âge de la retraite, il reçoit la moitié de la somme qu'il a versée. Les femmes remplissant les fonctions d'instituteurs ne sont pas tenues au versement annuel.

Les inspecteurs nommés par les conseils des comtés, des cités et des villes ont les pouvoirs les plus étendus, mais ils sont astreints à des obligations sérieuses. Nul

ne peut recevoir le certificat constatant son éligibilité aux fonctions d'inspecteur que s'il a le diplôme d'instituteur le plus élevé. Les inspecteurs doivent visiter chaque école deux fois par an, répartir les fonds, recueillir les sommes qui doivent être versées à la caisse de retraite, présider les bureaux d'examen, vérifier les élections d'école et les annuler ou les confirmer, convoquer les imposés, etc.

Les examinateurs des candidats aux diplômes d'instituteurs doivent avoir reçu un certificat d'éligibilité à ces fonctions et sont nommés par les conseils des comtés et les conseils des cités et des villes. Pour procéder aux examens, ils doivent être trois au moins et cinq au plus. Ils confèrent les diplômes de deuxième et troisième classe. Les candidats pour les diplômes de première classe sont aussi interrogés par eux, mais les réponses par écrit sont envoyées au ministre de l'instruction publique, et le diplôme de première classe n'est accordé que par le comité qui est chargé de l'instruction publique, sur l'avis favorable du *bureau central des examinateurs*, d'où émane le programme des questions qui doivent être posées aux candidats.

Les *Visiteurs* sont des membres du clergé, de la législature, des conseils des villes, des cités, ou des comtés, mais dont les attributions sont principalement celles de conseillers.

Les catholiques qui désirent établir une école spéciale peuvent le faire s'ils sont en nombre suffisant pour la soutenir. Chacun des contribuables catholiques peut exiger que sa part de l'impôt pour l'école, s'il le préfère, revienne à l'école publique. Dans ces écoles

particulières, les instituteurs doivent être pourvus des diplômes ordinaires, à moins qu'ils n'appartiennent à une communauté religieuse. Ces écoles reçoivent des fonds votés par le gouvernement la part qui leur revient proportionnellement au nombre des élèves. Elles sont soumises aux inspections.

D'après le recensement de 1874, il y avait alors dans la *province d'Ontario* 611,603 enfants ou jeunes gens des deux sexes entre huit et seize ans; — 4,758 écoles publiques; — 464,047 élèves; — 5,736 instituteurs.

Les *high schools* reçoivent des élèves des deux sexes qui, avant d'être admis, passent un examen, et qui reçoivent une instruction plus complète en anglais, ou un commencement d'instruction classique avec des notions d'une ou deux langues vivantes qui leur permettent, à leur sortie, d'entrer dans un collége ou immédiatement dans les affaires.

Les *high schools*, où il y a quatre maîtres et une moyenne de soixante élèves mâles, prennent le nom de *Collegiate institute*, et reçoivent une subvention spéciale de 750 $ par an. La subvention, accordée aux *high schools* varie suivant le nombre des élèves, elle ne peut être de moins de 400 $. Cette subvention, ajoutée à une autre qui doit être égale à la moitié de la première et qui est donnée par le comté, est exclusivement employée au traitement des professeurs.

Chaque *high school* est pourvu d'un conseil d'administration de six membres élus moitié par la ville, moitié par le conseil du comté. Quand le *high School* est particulier à la ville, celle-ci seule nomme les six membres. Le conseil se renouvelle par tiers, tous les ans.

L'assentiment du gouvernement est toujours nécessaire pour l'établissement d'un *high school*.

Trois inspecteurs sont spécialement chargés de visiter chacune de ces écoles deux fois par an. Leurs pouvoirs et leurs obligations sont sensiblement les mêmes que ceux des inspecteurs des écoles publiques.

Les directeurs des *high schools* doivent être gradués ès arts d'une Université anglaise ou des Colonies.

Il y a actuellement, dans la province *Ontario*, 103 *high schools* avec 240 professeurs et une moyenne de 4,600 élèves.

Dans les *high schools*, comme dans les écoles publiques, nul élève n'est obligé d'assister ni aux prières, ni aux cours d'instruction religieuse, si telle est la volonté des parents. Les ministres des différents cultes ont l'usage des salles des cours à des heures déterminées.

En 1874, le traitement le plus élevé attribué à un directeur de *high school* a été de 1,800 $, et le plus bas de 600 $; le traitement le plus élevé attribué à un professeur dans une de ces écoles a été de 1,300 $, et le plus bas de 400 $; pour les professeurs *femmes* dans ces mêmes établissements, les traitements ont varié entre 600 $ et 200 $.

Dans les écoles publiques, pendant la même année, le traitement le plus élevé qui ait été payé à un instituteur a été de 600 $, dans le village de *Madoc*. La moyenne du traitement pour les instituteurs a été de 290 $ 63 et pour les institutrices de 216 $ 63.

Le département de l'instruction publique est administré par un *ministre* et par un *comité* choisi dans le

conseil exécutif de la province. Le ministre est nommé par le lieutenant-gouverneur et peut être un membre de la législature. Assisté du comité, il répartit la subvention provinciale proportionnellement à la population et donne les ordres de versement. Il juge les contestations, fait les règlements, etc.

Au moment de quitter le docteur Hodgins, il me propose fort aimablement de me montrer l'*Educational muséum*. J'accepte naturellement. C'est une collection des objets utiles aux écoles publiques et aux *high schools*, de modèles d'instruments agricoles, de spécimens d'histoire naturelle, de reproductions de statues d'après l'antique ou de statues modernes, de bustes des grands personnages de l'histoire de France ou d'Angleterre, de copies des différentes toiles les plus connues des écoles hollandaise, flamande, espagnole, italienne, de reproductions de sculptures assyriennes et égyptiennes, etc.

Prenant congé de notre cicerone, nous traversons, le colonel Cumberland et moi, le dépôt où sont mis en réserve les livres, atlas, etc., qui sont fournis aux écoles et aux bibliothèques populaires au meilleur marché possible et nous allons donner un rapide coup d'œil à l'*Ecole normale* guidés par le principal, le révérend docteur *Davies*.

Cette école se compose d'une école normale proprement dite, où sont faits les cours destinés aux candidats instituteurs, et de deux écoles modèles où les

aspirants aux fonctions d'instituteurs sont exercés à pratiquer les leçons qui leur ont été données, sous la surveillance de professeurs sortis d'écoles normales et où on leur apprend les meilleures méthodes à employer pour l'éducation de la jeunesse.

Il y a dans la *province d'Ontario* deux écoles normales; la seconde vient d'être établie à *Ottawa*. Ces deux écoles sont soutenues par le gouvernement de la province.

En dehors des écoles publiques et des *high schools*, la province d'*Ontario* renferme un nombre considérable d'institutions privées, laïques ou religieuses, pour l'instruction primaire ou secondaire. Elles ne sont soumises à aucun contrôle, sauf celles qui ont été établies en *corporation*, et qui, d'après leur charte, doivent au gouvernement un rapport sur leur situation et sur les résultats qu'elles obtiennent.

L'*Université de Toronto* n'est pas non plus la seule de son espèce. On en trouve six autres dans le *Haut-Canada*, autorisées par la législature, qui chacune ont leurs règlements particuliers et donnent des grades dans les diverses facultés.

En somme, on ne saurait assez louer les améliorations apportées depuis vingt ans dans l'organisation du système de l'instruction publique, dans la province d'*On-*

tario. En 1842, il n'y avait que 1,721 écoles publiques; en 1874, il y en avait 4,758; et le nombre des élèves, de 168,159 en 1851, était monté en 1874 à 464,047. Mais ce qui assurément frappe le plus l'étranger, c'est l'absence absolue ici de ces entraves, de ces lois de protection ou de persécution, que l'instruction rencontre presque partout en Europe.

Dans l'après-midi, guidé par le colonel *Czowski*, je vais visiter le palais de justice, *Osgood Hall.* C'est une construction de bonne apparence et bien appropriée à l'usage auquel elle est destinée. La salle principale et la plus remarquable est celle qui sert de bibliothèque.

Osgood Hall est le siége de la société connue sous le nom de *Law Society of Ontario*, qui fut constituée en 1797 par un acte de Georges III. Les juges de la Cour suprême, qualifiés *d'inspecteurs*, furent investis du droit de donner ou de refuser leur sanction aux statuts que pourrait adopter la société. Celle-ci, fut en 1822, établie en corporation, constituée comme les sociétés analogues en Angleterre. En 1859, un nouvel acte vint modifier l'organisation alors en vigueur et établit une école de droit à *Osgood Hall.*

6 avril. — En me promenant ce matin, j'ai rencontré M. S*** qui était du nombre des convives au dîner auquel, hier soir, j'ai été invité au club. Il se rendait à une vente de jeunes chevaux et m'a proposé de m'y conduire. J'ai accepté et n'ai pas été peu surpris du nombre, du degré du sang, et de l'excellente apparence des pro-

duits soumis aux enchères. Les meilleurs ne se sont pas vendus plus de 80 ou 100 $. Je m'étonne que personne n'ait encore songé à exporter ces chevaux, soit en France, soit en Angleterre, où on en trouverait un prix bien autrement rémunérateur, même en faisant très-large la part des frais de transport, des assurances contre les accidents, etc. — J'ai parlé de cette idée à plusieurs amateurs présents à la vente, que je connaissais; elle a paru leur sourire et l'un d'eux m'a proposé sur le champ d'organiser un essai, de concert avec lui. J'ai refusé, mais j'espère que la chose sera tentée (1), elle en mérite la peine.

Mon séjour au Canada touche à sa fin, demain je pars pour la *Nouvelle-Orléans*. — Je consacre les quelques instants qui me restent dans l'après-midi à faire une courte visite aux différentes personnes dont j'ai fait la connaissance depuis mon arrivée. Le soir je dine chez le colonel *Czowski*, où j'ai le plaisir de me rencontrer avec plusieurs des plus jolies femmes de *Toronto*, qui ne le cèdent en rien aux beautés de *Montréal* et de *Québec*, avec une charmante Américaine devenue Canadienne par mariage, la belle-fille de mon hôte, avec miss J. M***. miss D***, et d'autres encore.

Plus tard, sans doute, je parcourrai quelques-unes des autres provinces du *Dominion*; dans la rapide tournée

(1) Elle l'a été, en effet, depuis, et a donné les meilleurs résultats; si bien que l'exportation en 1877 s'est fait sur une grande échelle. (*Note de l'auteur.*)

que je viens de faire, je n'en ai visité que deux, les plus riches et les plus peuplées, il est vrai; mais, d'après ce que j'ai vu et d'après les documents que j'ai eus entre les mains, il me semble qu'on peut hardiment, dès aujourd'hui, affirmer qu'un brillant avenir s'ouvre devant les colonies anglaises du nord de l'Amérique.

Depuis plusieurs années leurs ressources se sont singulièrement accrues et forcément les progrès, au point de vue agricole, commercial, industriel, seront plus sensibles à mesure que ces vastes contrées seront mieux connues en Europe. La richesse du sol du Canada, son climat, ses institutions politiques et religieuses, sont des garanties de bien-être matériel suffisantes pour y attirer tôt ou tard les immigrants de toutes les classes.

Et, si on se rappelle que la population des États-Unis, après la guerre de 'Indépendance, n'était pas beaucoup plus considérable que ne l'est aujourd'hui celle des colonies anglaises du nord de l'Amérique, que cette population venait d'être éprouvée par une lutte meurtrière, qu'elle avait dû contracter des emprunts à l'étranger, que son organisation intérieure était à peine ébauchée, qu'elle n'avait à sa disposition ni les bateaux à vapeur, ni les chemins de fer, ni les télégraphes, ni aucune des grandes inventions modernes, il est impossible de ne pas être amené à prédire une ère de grande prospérité au Canada qui, depuis de longues années, a joui d'une paix profonde, dont la dette, très-minime, n'a son origine que dans des travaux d'utilité publique, dont l'organisation provin-

ciale et municipale est admirablement adaptée aux besoins et aux aspirations des populations, et qui jouit déjà de tous les avantages des grandes découvertes faites depuis une centaine d'années.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER SÉJOUR AUX ÉTATS-UNIS

I

DE PARIS A NEW-YORK

1er-13 OCTOBRE.

Pages.

Départ de Paris. — Un second compagnon de voyage sur lequel je ne comptais pas. — Queenstown. — La traversée. — Arrivée à New-York 5

II

UN PREMIER SÉJOUR A NEW-YORK

14-20 OCTOBRE.

Les nouveaux quartiers. — Une soirée à Park-Theatre. — Le quartier des affaires. — Les minstrels. — Central-Park. — Ce que semblent penser quelques gens sérieux sur l'avenir des Etats-Unis. — Jerome-Park. — Les courses. — Nouveau mode de paris... 12

III

DE NEW-YORK A CHICAGO

20-23 OCTOBRE.

La rivière d'Hudson. — Le Niagara. — Un lever de soleil devant les cataractes. — Aspect du Haut-Canada vu du chemin de fer. — Un train sur un bac à vapeur. — Arrivée à Chicago..... 23

IV

CHICAGO

23-28 OCTOBRE.

Pages

Importance de Chicago. — Les grands hôtels en Amérique. — Aspect de Chicago. — Républicains et démocrates. — Le système de l'éducation aux États-Unis.—Les écoles de Chicago.—Commerce et industrie. — Les Stock Yards. — Mouvement des grains et céréales. — Le caractère des Américains dans les Etats de l'Ouest et du Pacifique..... 34

V

DE CHICAGO A SALT LAKE CITY

LA CAPITALE DES MORMONS

28 OCTOBRE — 3 NOVEMBRE.

Aspect de l'Illinois. — Le Missouri. — Les Prairies. — Les stations du chemin de fer *Union Pacific*. — Ascension des Montagnes Rocheuses. — « Snow fences » et « snow sheds ». — Magnifique coucher de soleil. — Descente des monts Wahsatch. — L'Utah. — Salt Lake City. — L'apôtre John Taylor. — Camp Douglas. — Visite à Brigham Young. — Les « Germania smelting Works ». 59

VI

UNE EXCURSION DANS L'UTAH

QUELQUES MOTS SUR LES MORMONS

4-8 NOVEMBRE.

Un canôn. — La mine Ontario. — Traitement du mineral. — Provo Valley. — Le mormonisme. — Aperçu historique de l'établissement des mormons dans l'Utah. — La situation actuelle. — Départ de Salt Lake City. — Le grand lac Salé.... 77

VII

DE OGDEN A SAN-FRANCISCO

SAN-FRANCISCO

9-13 NOVEMBRE.

Les Indiens *Soshones* et *Yutes*. — Descente des monts Nevada. — Cap Horn. — Les plaines de la Californie. — Sacramento. — San-Francisco. — Le *Seal-Rock*.—Le quartier chinois. — Les Chinois en Californie.— Physionomie de la population de San-Francisco. — L'agriculture en Californie. — Les chemins de fer et leurs tarifs. 95

VIII

EXCURSIONS DANS L'INTÉRIEUR

14-30 NOVEMBRE.

Pages.

Une villa dans les environs de San-Francisco. — Excursion à Mercès. — Le Clear Lake et le Sulphur Bank. — Extraction du cinabre. — Traitement du minerai. — Une danse de guerre chez les Indiens diggers. — La mine de New-Almaden. — Le traitement du minerai..... 115

IX

LES BIG TREES DE CALAVERAS
EXCURSION DANS LE COMTÉ DE NEVADA

30 NOVEMBRE — 8 DÉCEMBRE.

La vallée de Calaveras. — Les Big trees. — Le comté de Nevada. — Grass valley. — La mine d'Idahoe. — Traitement du minerai. — Nevada City. — French Corral. — Traitement du minerai. — De la formation des placers. —North Bloomfield Gravel mining Company. — Procédés hydrauliques en usage. — Le Bowman reservoir. — Promenade le long des flumes..... 137

X

VIRGINIA CITY

9-10 DÉCEMBRE.

Virginia City. — Machines employées à la mine Sauvage. — Le Comstock Lode. — La mine Consolidated Virginia. — Les maisons de jeu à Virginia City. — Le canal Sutro. — Le California Mill. — Traitement du minerai. — Le Brunswick Mill. — Le bois amené par les flumes. — Carson City. — L'Etat de Nevada..... 168

XI

LE COLORADO

11-18 DÉCEMBRE.

Denver. — Un concert par des artistes du Tennessee. — De Denver à George Town. — Traitement du minerai au moulin du Pélican. — La mine du Pélican. — Le moulin de M. Eddy. — Excursion au Snake River Pass. — De George Town à Central City. — La mine de Bobtail. — L'établissement du docteur Hill à Black Hawk..... 179

XII

DE DENVER A PHILADELPHIE

19 DÉCEMBRE — 1er JANVIER.

Pages

Las Animas et ses habitants. — Chasse aux buffalos sur le territoire indien, au sud du Kansas. — De Dodge City à Saint-Louis. — Saint-Louis. — Le général Sherman. — De Saint-Louis à Philadelphie..... 194

XIII

PHILADELPHIE
UN DEUXIÈME SÉJOUR A NEW-YORK

2-16 JANVIER.

Fairmount Park. — Indépendance Hall. — La ville de Philadelphie. — Son apparence de bien-être. — Prix élevé des droits d'entrée en Amérique. — Obstacles à la mise en pratique des doctrines de libre échange. — La Pennsylvanie. — Retour à New-York. — Galeries de tableaux. — Brooklyn. — De l'immigration. — Hoboken. — Le haras de M. Belmont 217

XIV

WASHINGTON. — ANNAPOLIS. — BALTIMORE

17-24 JANVIER.

De New-York à Washington. — Washington. — Annapolis. — L'Ecole navale. — Baltimore. — Le Capitole. — La Maison Blanche. — Résultats de la perversion des institutions. — Ce que bien des gens pensent de la République 233

XV

UN TROISIÈME SÉJOUR A NEW-YORK

25-28 JANVIER.

Une visite à quelques établissements hospitaliers et au Pénitencier de New-York. — Leur organisation. — La société en Amérique. — Départ de mes compagnons de voyage pour l'Europe.... 250

DEUXIÈME PARTIE

PREMIER SÉJOUR AU CANADA

I

OTTAWA. — MONTRÉAL

29 JANVIER — 16 FÉVRIER.

Pages.

De New-York à Ottawa. — Rideau Hall. — Leurs Excellences lord et lady Dufferin. — Montréal. — Les rapides de la Chine — Bal sur la glace. — Ottawa. — La chute de la Chaudière. — Rideau Fall. — Ouverture du Parlement..... 269

II

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LA CONFÉDÉRATION DES ÉTATS DU CANADA

Étendue des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord. — Diverses formes de gouvernement qui se sont succédé dans le Canada. — La Constitution actuelle. — Population totale. — Population, religions, nationalités dans les provinces d'Ontario, de Québec, du Nouveau Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. — Immigration. — Organisation judiciaire. — Milice. — Chemins de fer. — Exportation et importation. — Dette. — Revenu..... 285

III

Court aperçu de la géographie physique et des productions naturelles des provinces d'Ontario, de Québec, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse..... 300

IV

MONTRÉAL. — QUÉBEC

17 FÉVRIER — 1er MARS.

Départ d'Ottawa. — L'hôpital des Sœurs grises à Montréal. — Arrivée à Québec. — Benmore. — La chute de la Chaudière. — La ville de Québec. — La chute de Montmorency. — L'Université Laval. — L'hospitalité Québecquoise. — L'Education et les écoles dans le Bas-Canada. — Progrès considérable dans les dernières vingt-cinq années..... 306